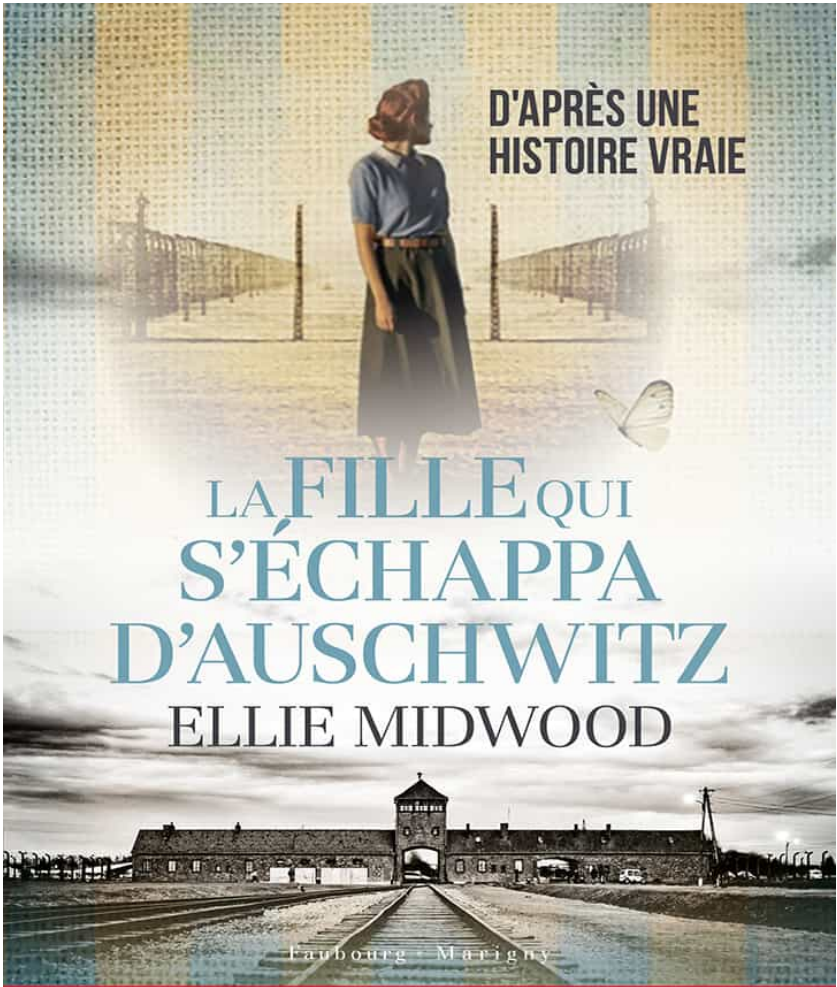




D'APRÈS UNE
HISTOIRE VRAIE

LA FILLE QUI
S'ÉCHAPPA
D'AUSCHWITZ
ELLIE MIDWOOD

Faibourg - Marigny

**PAR L'AUTRICE DE
LA VIOLONISTE D'AUSCHWITZ**

ELLIE MIDWOOD

la fille qui s'Échappa d'auschwitz

*Traduit de l'anglais (Angleterre)
par Typhaine Ducellier*

Créé et dirig    par Laury-Anne Frut et Romain Naudin

Titre original :
The Girl who escaped from Auschwitz

© 2021 by Ellie Midwood

First published in Great Britain in 2021 by Storyfire Ltd trading as Bookouture.

© 2022, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

ISBN : 9782384360093

Dépôt légal : second semestre 2022

Chères lectrices, chers lecteurs,

L'année dernière, Ellie Midwood nous avait fait découvrir Alma Rosé, la violoniste d'Auschwitz, une femme d'un courage et d'une résistance rares. Cette année, nous avons décidé de mettre en avant Mala. Une prisonnière à l'intelligence incroyable, symbole d'espoir dans les camps, la seule ayant réussi à s'enfuir de l'enfer.

Il est interdit d'oublier. Il est de notre devoir de continuer à publier des romans qui parlent des heures les plus sombres de notre Histoire, et de dessiner les portraits de ces personnes qui ont redonné foi en l'humanité.

Très belle lecture,
L'équipe éditoriale de Faubourg Marigny

Ce roman est dédié à tous les combattants de la liberté, passés et présents ; à toutes les personnes qui se sont un jour élevées contre l'oppression, la persécution et l'inégalité. Continuez à dire tout haut ce que vous pensez et à mener vos combats.

Votre courage ne sera pas oublié.

Prologue



Montagnes de Beskid Żywiecki, Pologne, 6 juillet 1944

Bordée d'imposantes montagnes et de vallées émeraude, la route s'étendait à perte de vue devant eux, baignée dans la lumière du petit matin. Sous le dôme d'un pâle ciel azur, l'air frais transportait avec lui la promesse de la liberté. Dans sa salopette bleue poussiéreuse et chiffonnée après une nouvelle nuit passée dans la forêt, Mala mâchouillait avec satisfaction un brin d'herbe, absolument pas incommodée par les gargouillements de son ventre vide. À côté d'elle, Edek sifflait une mélodie joyeuse. Il avait un bras autour de ses épaules, sa veste SS déboutonnée. Une légère odeur de mousse et de fumée l'enveloppait.

Il s'arrêta brusquement de siffloter en entendant le bruit particulièrement sonore que venait de produire l'estomac de Mala.

— Tu as faim, Mally ?

Courageuse et amoureuse, elle tourna la tête et observa son visage hâlé et barbu avec une infinie tendresse.

— On peut s'écarter de la route et essayer de trouver davantage de champignons, suggéra-t-il en scrutant son expression.

Longtemps avant qu'ils s'évadent d'Auschwitz, il avait promis de prendre soin d'elle, de défendre sa vie avec la sienne, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour qu'elle oublie les horreurs du camp de la mort. Et voilà qu'il la faisait marcher le long des méandres sans fin de routes à demi désertes, subsister à base de champignons et de baies et dormir à ciel ouvert, avec rien d'autre que ses étreintes pour la protéger des éléments.

Si seulement il avait su que c'était tout ce dont Mala avait besoin : ses bras autour d'elle et un air qui n'était pas chargé de la puanteur des fours crématoires. La faim était le cadet de ses soucis. Auschwitz l'avait bien entraînée pour ce qui était de survivre avec un quignon de pain.

— Non, je ne veux pas qu'on s'arrête tout de suite, répondit Mala. Continuons. Plus tôt nous atteignons le village, mieux ce sera. Nous achèterons de quoi manger, et aussi des vêtements de civil pour toi.

Elle jeta un coup d'œil malicieux à son amant.

— Autrement, les partisans vont tirer à vue si tu te présentes devant eux dans une tenue pareille.

Faisant rouler entre ses doigts la dent en or fondue dans sa poche – un atroce cadeau de la part du Sonderkommando, les prisonniers chargés du maniement des fours, pour les aider dans leur fuite –, Edek hocha la tête et pressa le pas, comme encouragé par leurs puissantes voix inaudibles. *Mettez-vous en sécurité, racontez votre histoire aux partisans, amenez-les ainsi que l'Armée rouge victorieuse dans cet endroit maudit et vengez toutes les âmes innocentes que ces sauvages de SS nous ont forcés à brûler.*

Les sauvages SS, dont il portait présentement l'uniforme.

Tout en passant la main sur la rêche laine gris-vert, Edek imagina le moment où il se débarrasserait enfin de ce détestable accoutrement et y mettrait le feu afin qu'il n'en reste plus que des cendres.

Mala s'arrêta pour refaire son lacet. Quelques pas devant elle, Edek fixait les montagnes.

Perdu dans ses pensées, il ne perçut pas l'intonation mortifère dans la voix de Mala lorsqu'elle prononça son nom.

— Edek.

Une semi-exclamation de condamnée qui se brisa sous le coup de l'horreur.

Il se tourna vers elle en souriant – *Que se passe-t-il, mon amour ?* – et sentit son sourire l'abandonner en voyant son visage d'une infinie pâleur et son regard rivé droit devant elle. Toute la douleur du monde semblait se refléter dans ses iris dorés, soudain dépourvus de leur immense brillance.

Parfaitement immobile, Edek suivit son regard et eut le sentiment de tomber dans un obscur abysse à la vue de deux silhouettes en uniforme qui se dirigeaient vers eux avec détermination.

Ils étaient apparus au détour d'un virage, Dieu seul savait pourquoi. Les Allemands ne patrouillaient presque jamais dans cette zone ; les prisonniers de guerre soviétiques qui avaient eux-mêmes organisé plusieurs évasions couronnées de succès l'avaient assuré à Edek et Mala, de même que les civils polonais compatissants qui travaillaient au camp et n'étaient que trop heureux de faire la nique aux nazis en aidant des détenus à s'échapper.

Edek sentit un horrible frisson lui parcourir la nuque. Il regarda avec une nostalgie sans bornes les bois qui se profilaient à leur droite, puis reporta son attention sur la patrouille frontalière allemande qui s'approchait. Les canons de leurs mitraillettes étincelaient sous les rayons d'or du soleil de juillet. Il fixa les armes avec une amère déception, des larmes brûlantes lui montant déjà aux yeux. Il avait vu bien trop de camarades se faire faucher par ces mitrailleuses pour nourrir l'espoir d'atteindre la forêt voisine, ou croire que les hommes de la patrouille le manqueraient même à une si courte distance, qu'au moins Mala pourrait échapper à la pluie de balles allemandes...

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle lui prit la main et la serra légèrement, secouant la tête avec un petit sourire.

Il avait toujours été un rêveur. Elle avait toujours été la voix de la réalité. Désormais, cette réalité regardait à l'intérieur de son âme à travers ces canons noirs et il n'y avait soudain aucun moyen de s'y soustraire.

— Mala, pardonne-moi je t'en prie... Je t'aime.

Ce furent les derniers mots qu'il prononça avant que les Allemands arrivent à leur niveau, les saluent sèchement et demandent d'un ton poli :

— Vos papiers, s'il vous plaît, *Herr Unterscharführer*.

Chapitre 1

Auschwitz, automne 1943

Edek en avait plus qu'assez. Ce sombre constat lui apparut en même temps que les premiers rayons obliques du crépuscule, qui peignaient en rouge les toitures des baraques tandis qu'il observait l'officier SS Brück piétiner encore et encore la tête d'un prisonnier sous la semelle en acier de sa haute botte cavalière. Le surveillant s'y attelait depuis un moment déjà ; sa victime avait depuis longtemps cessé non seulement de résister, mais aussi de bouger, et pourtant, le SS continuait à lui broyer le crâne avec le vice dégoûté d'un fermier qui écraserait un rongeur à coups de pelle.

Après tout, c'était exactement ce que les détenus étaient aux yeux des SS : de la vermine. Les nazis avaient exprimé leur sentiment aux nouveaux venus dès leur premier jour. Edek avait fait partie des tout premiers prisonniers politiques à recevoir un tel « discours d'accueil », après que leur convoi les avait crachés, hébétés et aveuglés par le soleil, sur le tristement célèbre quai d'Auschwitz en juin 1940. Ce jour-là, sept cent vingt-huit personnes arrivèrent dans ce qui était auparavant les baraquements polonais. C'est ce jour-là qu'Edward Galiński, élève officier d'école maritime, avait cessé d'exister. À partir de ce moment, il était devenu *Häftling* – prisonnier – 531, condamné aux travaux forcés pour...

De quel crime la section polonaise de la Gestapo l'avait-elle affublé, déjà ? Tant de temps avait passé depuis qu'on l'avait contraint à signer des aveux que les détails lui échappaient. Un officier allemand à lunettes et à l'amabilité soupçonneuse lui avait courtoisement exposé que s'il souhaitait quitter sa cellule en vie, *Herr* Galiński avait plutôt intérêt à apposer sa signature sous le texte incompréhensible rédigé en allemand et admettre qu'il complotait contre le Reich avec d'autres membres de l'intelligentsia polonaise. Edek avait tenté d'expliquer qu'il n'était qu'un simple fils de plombier et que jamais il n'avait rêvé de faire partie de l'élite intellectuelle, encore moins de participer à la moindre conspiration en tant que membre de son cercle. L'officier allemand avait hoché la tête avec compassion. Ensuite, il avait enfoncé son poing dans la tempe d'Edek à plusieurs reprises, avant de se nettoyer minutieusement la main au moyen d'un mouchoir et de lui dire d'y réfléchir à deux fois.

À la fin de la semaine, Edek avait signé le papier.

Tout le monde avait fini par en faire autant, lui avait aimablement indiqué l'officier de la Gestapo en classant le dossier d'Edek parmi d'interminables rangées d'autres dossiers gris identiques, estampillés d'une croix gammée et alignés contre les murs de ce bureau nouvellement établi au sein de la prison de Tarnów. Derrière la fenêtre habillée de barreaux, des bannières nazies rouges claquaient dans le vent, remplaçant les drapeaux nationaux polonais qui avaient tous été retirés après l'invasion allemande en 1939. Dans la cour, des flaques pourpres s'épalaient au pied du mur criblé d'impacts de balles. C'était là que l'on fusillait les ennemis du Reich allemand, principalement des journalistes et des libéraux qui semaient l'agitation et le trouble dans l'esprit de la population contre la propagande officielle de l'État. C'était eux que la Gestapo éliminait en priorité, car ces figures véhémentes s'exprimaient d'une voix bien trop forte à son goût.

L'officier avait dit la vérité à Edek. Il découvrit auprès des hommes qui se retrouvèrent dans le convoi avec lui que tous étaient accusés de la même chose. « Nous sommes coupables d'être des hommes jeunes et en bonne santé, capables de prendre les armes et

d'organisation contre ces connards de nazis », avait déclaré l'un d'eux en tirant sur sa cigarette, le regard perdu dans le vide, apathique. Il parlait à voix basse, car les susmentionnés *connards nazis* avaient remplacé les policiers polonais à la gare et étaient présentement assis sur un banc dans le même wagon, à fusiller les Polonais de leurs petits yeux et à leur aboyer des insultes chaque fois que l'un d'eux regardait en direction de la fenêtre. « Il leur suffit de nous accuser de complot et de nous envoyer loin du reste de la population, avait continué l'homme. Les femmes, les enfants et les personnes âgées ne représentent aucune menace pour eux. C'est pour ça que les Allemands les ont laissés tranquilles, en tout cas jusqu'à maintenant. »

Le jeune homme s'appelait Wiesław.

Désormais, trois ans et demi plus tard, il se tenait près d'Edek et observait le surveillant SS piétiner un prisonnier à mort. Un rapide coup d'œil en direction du visage de son ami indiqua à Edek que lui aussi en avait assez.

— Il faut qu'on sorte d'ici, murmura Edek en polonais.

Par pure malchance, Brück, le surveillant SS, l'entendit. Il pivota aussitôt sur lui-même, oubliant instantanément sa victime à la tête enfoncée dans la boue.

— Tu parles encore dans ta langue de porc ? !

Sa respiration était lourde. La veine dans son cou palpitait sous le col serré marqué des initiales SS.

— Tu veux passer quelques jours au *Strafblock* pour te rafraîchir les idées ?

Les yeux baissés, Edek s'excusa promptement. Il avait déjà passé tellement de jours en cellule d'isolement qu'il ne les comptait plus. De la taille d'une niche, c'était un carré de béton sans fenêtre avec un seau sale dans un coin pour faire ses besoins. Il n'y avait même pas la place pour se tenir debout et la seule interaction était le bol de nourriture qu'on lui apportait une fois par jour. La punition n'était pas l'inconfort physique ; le véritable châtiment, c'était l'isolement complet et total dans une obscurité dévorante qui rendait fou, lentement mais sûrement. Après quelques heures seulement, la sensation paralysante d'avoir été enterré vivant commençait à vous envahir. Crier à pleins poumons ne servait à rien : la personne qui avait inventé cette horrible punition s'était assurée que l'endroit était presque entièrement insonorisé. L'on pouvait bien hurler jusqu'à épuisement ; il n'y avait rien d'autre que quatre murs et l'écho de votre propre voix rauque pour répondre à vos supplications désespérées.

Alors non, Edek n'avait pas la moindre envie d'y retourner.

Les mains dans les poches, le SS les rejoignit d'un pas nonchalant. C'était un homme aussi jeune qu'eux. La peau lisse et les yeux brillants, il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. La différence était son corps musclé et ses cheveux, non pas rasés, mais coupés à la dernière mode : courts sur les côtés et sur l'arrière, avec une longue mèche soyeuse qui lui tombait sur un sourcil. Un modèle de maître arien du monde, uniquement sur le principe du sang. Un sourire sardonique dansait sur ses lèvres.

Son nez à quelques centimètres de celui de Wiesław, ses yeux d'un bleu pâle fixèrent le prisonnier sans cligner des paupières.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? s'enquit-il d'un ton étonnamment amical qui ne bernait personne.

— Il admirait votre montre, *Herr Scharführer*, expliqua-t-il dans un allemand hésitant. Il a dit qu'il n'en avait jamais vu d'aussi belle.

Edek recommença à respirer. On pouvait toujours compter sur la réactivité de Wiesław dans ce genre de situations, une qualité qui lui avait depuis longtemps valu le respect parmi la population du camp.

Le surveillant SS leva mollement la main. La lumière rouge du soleil se refléta doucement sur la montre en or. *Sans doute volée à un juif*, songea Edek, mais il ne dit rien, naturellement. Il se contenta de s'excuser à nouveau de s'être exprimé dans sa langue natale.

Scharführer Brück remarqua alors le court numéro de prisonnier sur la poitrine d'Edek. En comprenant qu'il avait face à lui un vétéran du camp, le SS parut se radoucir.

Ce n'était pas la première fois que son matricule ou le triangle rouge de prisonnier politique le sauvait d'un passage à tabac ou d'une balle. Depuis que les SS avaient amené les premiers juifs à Auschwitz, il avait été décidé d'un commun accord que toute leur haine idéologique nazie serait dirigée contre eux. Les Polonais s'étaient tout à coup retrouvés promus aux postes de *Kapos* (des détenus-fonctionnaires), à l'instar des criminels allemands qui portaient fièrement leurs vêtements civils avec un triangle vert cousu dessus. Non pas qu'un tel changement dérangerait Edek, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir de la peine pour les pauvres diables qui se faisaient massacrer uniquement parce qu'ils appartenaient à la mauvaise race.

— Où allez-vous, tous les deux ? s'enquit l'officier SS.

— À Birkenau, *Herr Scharführer*, répondit aussitôt Edek. Sur les ordres de *Rottenführer* Lubusch.

— Lubusch ? Le *Kommandoführer* de l'atelier de serrurerie ?

— *Jawohl, Herr Scharführer*. Nous aidons les menuisiers chaque fois qu'il nous en donne l'ordre.

Edek s'apprêtait à poursuivre, mais Brück ne l'écoutait déjà plus.

— Emportez cette carcasse puante jusqu'à la charrette...

D'un geste paresseux de la main, Brück désigna ce que les prisonniers appelaient la charrette de la mort, garée près du mur d'une baraque adjacente. Une petite montagne de corps s'y entassait.

— ... et fichez-moi le camp. On vous a envoyés ici pour travailler, pas pour regarder les montres des gens.

Mais en dépit de la grimace du surveillant et de ses récriminations, Edek vit à quel point le compliment lui avait fait plaisir. La montre devait effectivement valoir très cher. Edek pensa à l'homme qui avait dû s'en séparer avant de probablement perdre la vie et se sentit pris de nausées.

« Il faut qu'on sorte d'ici », avait-il dit à Wiesław, et il le pensait. Il en avait assez des SS qui piétinaient à mort leurs innocentes victimes ; il en avait assez de les voir s'approprier les richesses d'hommes assassinés. Mais plus que toute autre chose, il en avait assez de devoir témoigner de la déférence à tous ces bâtards en uniforme, de s'excuser de parler en polonais, d'avoir à découvrir son crâne rasé chaque fois que l'un d'eux s'approchait, d'être traité comme un sous-homme et d'être obligé de se comporter comme tel.

Chapitre 2

Birkenau, camp des femmes

La plus grande confusion régnait au Block de désinfection, comme chaque fois qu'un groupe de nouvelles arrivantes était malmené d'une station à l'autre avec des claquements de cravache et des insultes crues. Sur le quai, un grand nombre de femmes ne se doutaient de rien et étaient encore pleines d'espoir. Souvent, c'était dans cette salle qu'elles abandonnaient leurs dernières illusions, aidées par les coups des Kapos et les cris moqueurs des SS.

Hantée par les souvenirs de sa propre expérience glaçante dans le Block de désinfection, Mala se tenait près du bureau de la gardienne SS principale. Tandis qu'elle attendait patiemment que cette dernière s'acquitte des formalités administratives, elle observait la foule terrifiée, ses propres yeux remplis de tourment intérieur.

Messagère du camp, Mala était chargée de transmettre les ordres des SS et les documents officiels d'un Block à l'autre lorsqu'elle n'était pas occupée à aider la cheffe de camp, Maria Mandl, avec des tâches bureaucratiques. De par sa position, elle n'avait plus rien à craindre des surveillantes ou des *Kapos*. Un brassard officiel avec un insigne de *Läuferin* autour du biceps gauche, des vêtements de ville et ses cheveux blonds ramenés en chignon la distinguaient instantanément du reste de la population du camp. Et pourtant, le Block de désinfection était celui qui la répugnait le plus. C'était l'endroit où les derniers fragments d'espoir étaient matraqués à mort, où d'anciennes vies étaient abrégées et balayées en même temps que les cheveux tondus, où les noms étaient abolis et remplacés par des numéros à jamais inscrits sur les avant-bras des femmes avec une aiguille de tatouage émoussée.

— Ôtez tous vos vêtements, bande de sales truies ! *Schnell, schnell, schnell*, bougez-vous, allez, plus vite que ça ! Enlevez tout, et vos sous-vêtements sales aussi, mes gentilles petites porcelettes.

Un claquement sec de fouet retentit, suivi d'un cri de surprise.

— Arrêtez de traîner et avancez dans la queue avant qu'il vous arrive des bricoles.

Certaines essayaient tout de même de protester ; en général, il s'agissait des matrones de familles orthodoxes. Leurs supplications et leurs larmes n'étaient pas pour elles-mêmes ; c'était pour la décence de leurs filles qu'elles s'inquiétaient le plus. *Faites de nous ce qu'il vous plaira, mais épargnez les filles*, Frau Aufseherin ! Jusque-là couvées, les jeunes filles pétrifiées aux yeux écarquillés tremblaient dans les bras protecteurs et aimants de leurs mères avant d'y être arrachées. On les poussait ensuite sans ménagement en direction du surveillant de service le plus proche, qui demandait si elles souhaitaient se déshabiller elles-mêmes ou si elles avaient besoin d'aide, car il ne serait « que trop heureux de leur prêter assistance ».

Le commentaire ne manquait jamais de faire jaillir des rires gras parmi les camarades du détenu-fonctionnaire. Ils travaillaient au poste suivant, une grande pièce où des chaises étaient disposées à la manière ordonnée habituelle des Allemands. Là, au moyen de tondeuses industrielles, l'on rasait la tête aux filles en pleurs, nues et humiliées.

Jusqu'à la fin de sa vie, ce moment resterait le pire souvenir du premier jour de Mala à Auschwitz. Un an et demi s'était écoulé depuis qu'un prisonnier avec un triangle rouge avait passé ses doigts rêches dans ses cheveux bouclés – *On dirait de l'or ! Quel dommage, vraiment*

— et fait claquer sa langue contre son palais pour manifester sa désapprobation tandis que les magnifiques cheveux de Mala tombaient par paquets sur ses épaules dénudées et ses paumes ouvertes.

En guise de défi, ou en proie à un désir de préserver quelque chose de l'ancienne Mala, elle avait gardé une mèche dans sa paume dont elle avait refusé de se séparer. Elle l'avait serrée alors qu'on les faisait tremper dans une baignoire remplie d'une solution chimique verte à l'odeur atroce ; elle ne l'avait pas lâchée lorsqu'on avait aspergé de la poudre sur la peau tailladée et déjà brûlante de son crâne, ses aisselles et son pubis ; elle l'avait conservée blottie dans son poing tandis qu'on les entassait dans une pièce sombre avec au plafond des pommes de douche qui les fixaient d'un air menaçant. Plus tard, Mala avait découvert que la chambre à gaz avait exactement le même aspect. Par chance, le médecin SS d'astreinte sur la rampe ce jour-là était en quête de personnes polyglottes et elle parlait six langues couramment. Il n'y eut donc pas de gaz pour elle ; rien d'autre qu'une douche normale. Les prisonniers essentiels se faisaient rares ; elle l'apprit bien assez vite.

Les filles juives orthodoxes se séparaient de leurs chevelures avec une espèce d'apathie résignée. Elles auraient dû leur dire adieu bientôt de toute façon ; la coutume exigeait que la jeune mariée soit tondue après son mariage et garde la tête rasée pour le restant de ses jours. Elle portait ensuite des turbans ou des perruques en public et restait, jusqu'à sa mort, aussi chauve que le jour de sa naissance. Mais Mala n'avait pas grandi dans un foyer de confession juive traditionnelle. Son père refusait en bloc l'idée de communauté, le fait de réduire une femme à l'unique rôle de mère et de femme au foyer, le principe d'avoir à consulter des chefs religieux pour prendre la moindre décision importante. Par conséquent, il avait emmené toute sa famille loin de la ville polonaise de Brzesko, au profit de la beaucoup plus cosmopolite Anvers en Belgique, où il avait élevé sa fille afin d'en faire une jeune femme indépendante et autonome.

Au mépris des règles orthodoxes, Pinkus Zimetbaum encouragea Mala à acquérir la meilleure éducation qu'il était en mesure de lui offrir. Par la suite, lorsque l'entreprise familiale traversa une période difficile du fait de la progression rapide de sa cécité, il n'eut jamais de cesse d'exprimer sa gratitude à Mala pour avoir endossé le rôle de gagne-pain de la famille. Pour sûr, les vieux rabbins conservateurs de leur communauté polonaise n'auraient jamais approuvé qu'une jeune femme travaille dans la célèbre maison de mode Lilian, mais Pinkus approuvait, lui. Non seulement il était d'accord, mais il encourageait activement sa fille à gagner sa vie afin qu'elle n'ait jamais à dépendre du bon vouloir de qui que ce soit.

— De cette façon, s'il m'arrive quelque chose, tu seras capable de subvenir à tes besoins, Mally. Je t'ai amenée à Anvers afin que tu vives ta vie comme tu l'entends, et pas comme le juge bon la communauté. Pour que tu découvres l'amour toute seule, au lieu d'épouser quelqu'un qu'une marieuse aurait sélectionné pour toi. L'idée que tu sois malheureuse m'est insupportable. Je veux que tu sois aussi libre que tu le souhaites et que tu profites de tout ce que le monde a à offrir. Tu es une jeune femme si intelligente, Mally. Une jeune femme brillante et un esprit libre, et j'en suis immensément fier. Ne laisse jamais personne te prendre ta liberté.

Mais les nazis avaient gagné la Belgique après avoir englouti les autres pays d'Europe avec une facilité déconcertante, et contrairement au père de Mala, ils se moquaient bien qu'elle soit orthodoxe ou assimilée. Un juif était un juif, et un bon juif était un juif mort, sauf s'il œuvrait à la prospérité du Reich. Telle était la dernière idéologie en vogue parmi les Allemands. S'ensuivit l'enchaînement habituel : le camp d'internement transitoire de Malines, le train avec ses wagons à bestiaux, Auschwitz, le numéro 19880 tatoué sur sa peau.

D'abord, ils prirent sa liberté. Ensuite, ils prirent ses cheveux. Ceux-là, Mala avait déjà réussi à les récupérer. Quant à sa liberté, elle comptait bien la regagner un jour ; elle se

l'était juré.

Désormais vétérane du camp, elle regardait ces nouvelles filles se faire tondre comme des moutons d'un œil sombre et plein de pitié sans pouvoir s'empêcher de passer la main dans ses cheveux, comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours là, qu'elle s'en était sortie, qu'elle était à l'abri des agressions et de l'éradication. Et pourtant, elle avait encore cette mèche de cheveux soigneusement dissimulée dans un petit sac en tissu qu'elle conservait dans la poche de sa jupe. Ce reliquat lui rappelait sa liberté perdue et sa promesse de se la réapproprier un jour.

— C'est un abus des droits de l'Homme qui dépasse l'entendement ! criait à présent une femme. Nous ne sommes pas des criminelles ; quelle raison avez-vous de nous amener ici et de nous traiter comme telles ?

Aussitôt alarmée, Mala lança un regard sévère à celle qui avait l'audace de parler de la sorte. La contestataire était encore habillée, avec beaucoup d'élégance d'ailleurs, d'un tailleur en tweed et de chaussures en cuir verni. Mala remarqua que l'une des détenues-fonctionnaires les lorgnait déjà avec un intérêt malsain.

Se détachant du mur contre lequel elle était adossée, Mala se dirigea vers la femme qui se faisait bruyamment entendre et qui, apparemment, n'avait pas saisi que la notion de droits était inexistante dans cette usine de la mort.

Refusant d'être réduite au silence par la foule terrifiée qui l'entourait, sa voix grandissait en volume, ainsi qu'en conviction.

— J'ai étudié le droit international. Il n'y a aucun précédent de ce genre dans l'histoire des nations civilisées, où des gens libres étaient rassemblés tel un troupeau de moutons destinés à être abattus dans des camps, contre leur gré. J'exige de parler aux représentants internationaux de...

Un coup de matraque asséné par un *Kapo* mit une fin abrupte à ses récriminations. Il le lui avait administré au sommet du crâne, avec la cruauté impersonnelle du boucher depuis longtemps habitué à la tâche et qui l'effectuait d'une manière aussi mécanique qu'exemplaire. Telle une marionnette dont on aurait coupé les fils, la femme s'effondra aux pieds du *Kapo*.

— La grande gueule est-elle morte ? s'enquit la surveillante SS, assise derrière son bureau.

Pas une fois elle n'avait relevé sa tête élégamment coiffée de la liste sur laquelle elle inscrivait des noms et des numéros.

Le *Kapo* envoya un violent coup de pied dans le bas-ventre de la femme. Le Block tout entier entendit ses poumons se vider de leur oxygène ; néanmoins, la dernière victime en date du *Kapo* n'avait pas bougé d'un iota.

— *Jawohl, Frau Aufseherin*, confirma le *Kapo* d'un air imperturbable.

Il fit signe à deux de ses subordonnés.

— Occupez-vous-en.

Il n'avait pas besoin d'ordres supplémentaires de la part de la femme en uniforme. C'était une machine à tuer bien huilée, avec les yeux vides de la moindre émotion et une matraque en bois accrochée à la taille qui indiquait son autorisation de réduire à sa guise le nombre d'indésirables.

Le corps fut mis à nu sans autre forme de procès. Dans un coin, près des grands sacs déjà remplis de vêtements abandonnés, deux femmes du *Kanada* (le *Kommando* de tri qui confisquait, puis redistribuait les affaires des prisonniers) se mirent à se disputer au sujet de la veste de la morte. Mala observa un autre prisonnier qui était déjà en train de tondre les cheveux bouclés de l'ancienne avocate, pendant que son camarade du *Kommando* examinait les orifices en quête de biens de valeur cachés.

— Juste deux plombages en or dans la bouche, annonça-t-il une fois son exploration terminée.

La pince à la main, un détenu-dentiste se tenait à proximité, déjà prêt à intervenir.

— Cette satanée vache ! s'exclama la gardienne SS. Quelqu'un connaît-il son nom ?

— Helga Schwarz, indiqua le *Kapo* après avoir consulté les papiers que le *Kommando* du *Kanada* avait laissé traîner à terre.

Seuls les vêtements les intéressaient, l'identité d'un énième juif mort leur était bien égale.

— Docteur Helga Schwarz, corrigea Mala d'une voix douce. Elle était docteur en droit.

Mala éprouva une étrange satisfaction en voyant que la surveillante avait ajouté dans la liste qu'elle lui confia ensuite le mot « Docteur » devant le nom de la femme.

Alors que Mala acheminait la paperasse du Block de désinfection jusqu'au bureau du camp, elle murmurait en boucle le nom du docteur Schwarz, afin de l'enregistrer dans sa mémoire. Les nazis et leurs subordonnés l'avaient massacrée et peut-être déjà oubliée, faisant d'elle une victime parmi tant autres indénombrables, mais Mala ne l'oublierait pas. Elle emporterait son souvenir hors du camp et raconterait au monde entier que le docteur Schwarz était morte en héroïne, qu'elle s'était battue jusqu'à la fin pour les droits de ses camarades de souffrance.

Chapitre 3

Auschwitz

Comme chaque après-midi, l'atelier de serrurerie débordait d'activité. Les machines grondaient et vrombissaient ; de temps à autre, des étincelles tombaient en pluie brillante et s'écrasaient sur le sol en béton. Des copeaux de métal crissaient sous les bottes des *Kapos*, qui déambulaient en arborant un air important. Leurs doigts rêches caressaient la poignée de leur matraque, tandis que leur regard dur et perçant était en quête de la moindre excuse pour frapper quelqu'un dans le dos.

Après une inspection assez superficielle, Edek lança la pièce métallique qu'il venait de produire dans une caisse en bois. C'était sa deux cent soixante-dix-septième de la journée, songea-t-il avec une espèce de sombre haine de soi. Cela ne le dérangeait pas de fabriquer des verrous, mais un jour, Karl, l'un de leurs *Kapos*, un petit Allemand mesquin dont la bouche était perpétuellement tordue dans un rictus malveillant, les avait informés de la destination finale de leur production.

— Les prisons de la Gestapo, mes gentils agneaux, avait déclaré Karl d'une voix chantante empreinte de raillerie.

Soudain, tous avaient senti leur ventre se nouer et la révolte les envahir à l'idée de contribuer au bon fonctionnement de la machine de guerre nazie. Son sourire haineux montrait bien le plaisir diabolique qu'il éprouvait face à l'incrédulité générale et à leur silence choqué.

— Vous aidez à enfermer vos semblables. Je suis certain qu'ils vous remercieront à leur arrivée au camp. *Si* toutefois ils arrivent jusqu'ici, avait-il ajouté.

Karl était un criminel envoyé à Auschwitz à des fins éducatives. Edek avait toujours été perplexe face au fait que le système judiciaire nazi plaçait les meurtriers, violeurs et voleurs allemands au-dessus d'anciens citoyens ordinaires comme lui qui n'avaient jamais enfreint la loi, et ce uniquement sur le principe du sang. Selon la logique tordue des nazis, les criminels du Reich pouvaient être rééduqués ; en revanche, les Polonais, les prisonniers de guerre soviétiques et les juifs n'étaient bons qu'à finir dans des camps de concentration.

Dans le silence nocturne de sa baraque, Edek se réveillait souvent en pleine nuit. Il fouillait alors sa mémoire afin d'identifier le jour exact où le monde était devenu fou, où les criminels avaient commencé à être acclamés tels des héros, où la presse libre s'était transformée en machine à propagande, où un dictateur cruel et narcissique avait commencé à être admiré avec révérence comme s'il s'agissait du sauveur de la nation. À force de ne jamais y parvenir, il avait fini par totalement cesser d'y réfléchir. Cela scandalisait beaucoup trop son sens de la justice et le faisait trembler d'indignation. Or, à Auschwitz, s'épuiser les nerfs à cause d'illusions perdues était la garantie d'un aller simple pour la chambre à gaz.

— Pour quelle raison es-tu aussi remonté ? lui avait demandé Wiesław une nuit, d'une voix endormie.

Ils partageaient une couchette et l'agitation d'Edek avait fini par le réveiller.

— Tu gaspilles de l'énergie précieuse pour rien. Si tu crois que ta parfaite logique quant à l'ordre du monde va persuader les SS de te remettre en liberté, tu rêves ! Alors, arrête de remuer, cesse tes soupirs exaspérés et dors. Dans un endroit comme celui-ci, il faut oublier ce genre de problématiques si on veut survivre. Ce dont tu dois te souvenir, ce sont quels SS

de la cuisine échangeant du pain contre des cigarettes et quel *Kapo* ne te fracassera pas le crâne si tu passes une minute de plus aux latrines. Ça, ce sont les questions d'une importance capitale. Tout le reste est hors-sujet.

Deux cent soixante-dix-huit. Edek annota le chiffre sur sa feuille et pensa à la ration supplémentaire de soupe de navet qu'il recevrait s'il atteignait les cinq cents. La récompense pour avoir dépassé les quotas journaliers, d'après les ordres du nouveau *Kommandant*. L'ancien opérait d'une manière légèrement différente : il se contentait d'envoyer au four crématoire les prisonniers qui n'arrivaient pas à tenir la cadence.

Deux cent soixante-dix-huit pièces pour fabriquer deux cent soixante-dix-huit verrous pour enfermer deux cent soixante-dix-huit personnes dans les cellules miteuses de la Gestapo qui empestaient le sang et la mort. Cela dépassait l'entendement. Le fait que de tels chiffres existent pour commencer, et qu'il y ait autant d'individus à emprisonner d'après les nazis. Les crématoires du camp en avaient jusqu'alors englouti des centaines de milliers, peut-être même des millions, et Edek avait la profonde conviction qu'Auschwitz était loin d'être le seul endroit où les gens étaient assassinés pour rien, uniquement coupables d'appartenir à la mauvaise nationalité.

Le cri d'un messenger (« Courrier pour *Rottenführer* Lubusch ! ») sortit Edek de sa lugubre rêverie. Il essuya ses mains maculées de graisse avec un chiffon et prit la lettre que le garçon lui tendait, presque reconnaissant pour cette distraction.

— File, je la lui donnerai, promit Edek au messenger. *Herr Rottenführer* est dans son bureau et je devais y aller de toute façon.

Près de l'entrée du bureau du *Rottenführer* se tenaient deux *Kapos* qui fumaient une cigarette. En voyant quelqu'un apparaître au détour du couloir, ils se figèrent sous le coup de la peur. Mais lorsqu'ils constatèrent qu'il ne s'agissait que d'un prisonnier, leurs épaules se détendirent et ils continuèrent leurs commérages à propos des dernières nouvelles du camp.

Edek marqua une pause devant la porte, retira son calot à rayures, ajusta son uniforme et frappa.

— Entrez.

Le *Rottenführer* Lubusch, le superviseur direct de son unité, était en train d'écrire. C'était un homme jeune, mais qui semblait plus âgé du fait de l'éclat pensif et quelque peu mélancolique qui habitait ses yeux ; un type qui avait davantage sa place dans les bibliothèques poussiéreuses des universités d'antan qu'à Auschwitz, dans un atelier de serrurerie au sol rendu glissant par l'huile. Des mains délicates aux longs doigts fins ; un air de sophistication discrète qui n'était pas acquis et cultivé, mais plutôt hérité ; la raie qui divisait ses cheveux sur la droite, aussi impeccable que si elle avait été taillée au moyen d'un rasoir : tout chez lui jurait avec la tenue qu'il portait. Son uniforme SS était certes bien coupé et élégant, mais il lui seyait aussi mal que la tenue rayée des prisonniers de l'élite intellectuelle polonaise. Peut-être était-ce pour cette raison que Lubusch se grattait constamment sous son col et grimaçait avec gêne, se plaignant du tissu rêche ou de la lessive que le *Kommando* de la blanchisserie utilisait. C'était comme si sa peau elle-même rejetait tout cela.

Edek le salua d'un geste précis (cela ne le dérangeait pas de saluer ce SS en particulier) et s'approcha du bureau.

— Une lettre pour vous, *Herr Rottenführer*. Et les chiffres de la production de la première moitié de la journée. Je suis responsable de la distribution du déjeuner aujourd'hui et...

Mais Lubusch ne l'écoutait déjà plus. En reconnaissant l'écriture soignée sur l'enveloppe, il l'arracha de la main d'Edek et l'ouvrit à la hâte. Un chaleureux sourire naquit sur ses traits, les transformant instantanément.

— Vous savez où les mettre.

Sans lever la tête, il fit un geste en direction du cabinet de rangement. De toute évidence,

il avait oublié qu'il devait d'abord signer et tamponner la liste.

Dissimulant un sourire entendu, Edek s'approcha du meuble et ouvrit le tiroir qui contenait les comptes rendus de production du mois en cours. Il les parcourut avec une lenteur délibérée, afin d'offrir un semblant d'intimité à son supérieur. Lubusch avait toujours été un type correct, mais après son retour de permission un an plus tôt avec un fin anneau en or à la main gauche, sa manière de traiter les prisonniers s'était adoucie et il avait même commencé à les aider activement dans le dos de son propre *Kapo*.

Edek traîna aussi longtemps que la politesse le lui permettait. Il finit par s'éclaircir la gorge aussi discrètement que possible et se tourna vers Lubusch. *Quelle tête de linotte je fais aujourd'hui, Herr Rottenführer ! s'apprêtait-il à dire. Votre signature et votre tampon...*

Mais il se figea, paralysé par la vision face à lui.

La lettre serrée dans son poing, Lubusch avait la tête posée sur ses bras croisés, avachi tel un homme qui venait de recevoir une balle. Il était parfaitement immobile ; seuls les doigts de sa main libre se pliaient et se déplaçaient dans un geste de désespoir impuissant.

Effrayé et incertain, Edek balaya la pièce du regard, dans une quête frénétique de n'importe quoi, absolument n'importe quoi qui...

Une carafe d'eau ! Il traversa précipitamment la pièce, l'attrapa par le goulot et faillit renverser de l'eau sur le napperon (un cadeau de la femme de Lubusch, il en était certain). Il s'approcha du bureau sur la pointe des pieds tout en remplissant le verre, qu'il posa près de la main de l'officier SS aussi délicatement que possible.

— Un peu d'eau, *Herr Rottenführer* ? proposa-t-il tout bas.

Peut-être était-ce à cause de l'inquiétude sincère dans la voix d'Edek, ou du geste en lui-même, mais Lubusch craqua. Ses épaules se mirent à trembler, agitées par des sanglots muets et pitoyables qui, pour une raison quelconque, brisèrent le cœur d'Edek. À croire que c'était lui qui souffrait.

Se rappelant la présence des *Kapos* dans le couloir, Edek gagna hâtivement la porte et se dépêcha de tourner la clé dans la serrure. Il l'apporta ensuite à Lubusch, la poussant prudemment vers la main pâle du *Kommandoführer* jusqu'à la faire glisser sous ses doigts. Puis il se redressa et resta à côté du bureau, aussi figé qu'une statue, veillant son supérieur avec une dignité aussi solennelle que silencieuse.

Une minute entière s'écoula avant que Lubusch lève la tête et s'essuie lentement les joues, sans prendre la peine de dissimuler sa vulnérabilité. À la surprise d'Edek, il ne semblait pas le moins du monde gêné par ses larmes. Il était simplement assis là, à fixer le vide de ses yeux humides et brillants rendus incroyablement humains et presque nobles par cette soudaine fragilité.

En quête d'un indice quelconque, Edek glissa un regard discret en direction de la lettre.

« ... si seulement tu savais à quel point c'est douloureux d'être sans cesse considérée comme une citoyenne de seconde zone. Hier encore, un épicier a eu l'insolence de m'interroger uniquement à cause de mon accent. Un épicier, te rends-tu compte ? ! Alors que j'étais en train de me disputer avec lui, quelqu'un interpella un policier, qui fit venir un fonctionnaire de la Gestapo. Si je n'avais pas eu ta photographie et ma pièce d'identité sur moi, Dieu seul sait où ils m'auraient emmenée. L'épicier s'est ensuite excusé, expliquant qu'il ne faisait que son devoir de citoyen. Il croyait que j'étais une travailleuse étrangère qui avait pris la fuite. Ce n'est qu'un exemple de mes nombreuses mésaventures. Et tu dis que c'est plus sûr pour moi d'être en Allemagne. Je n'aurais jamais dû quitter la Pologne ! On me déteste ici, on me déteste uniquement à cause de... »

Edek détourna les yeux. Il n'avait pas besoin d'en lire davantage, tout était limpide.

— Quel est ton prénom, Galiński ? demanda tout à coup l'officier.

Edek le dévisagea, surpris non pas par la façon dont il s'adressait à lui – Lubusch appelait toujours les hommes de son atelier par leurs noms de famille, jamais par leurs numéros –, mais par le caractère intime inattendu de la question.

— Edek... Edward, se reprit-il rapidement.

Un petit sourire se forma sur les lèvres de Lubusch.

— Vraiment ?

Edek acquiesça, quelque peu étonné.

— Moi aussi. Comment l'épelles-tu ? Avec un W ?

— Oui, avec un W.

Edek se rendit compte qu'il souriait également.

— Ma femme est polonaise.

La confession de son homonyme confirmait ce qu'Edek avait déduit de sa lecture.

Il hocha la tête, sans trop savoir ce qu'il était censé répondre. « C'est merveilleux » lui semblait inapproprié, au même titre que « Je suis désolé ». Il opta pour la seule chose qui lui venait à l'esprit :

— J'ignorais que vous aviez le droit d'épouser des femmes polonaises.

— Officiellement, nous ne l'avons pas.

— Mais vous l'avez tout de même fait.

Lubusch haussa les épaules.

— Pour être franc, j'ai toujours trouvé toutes les lois raciales ridicules, déclara-t-il comme pour clore ce sujet douloureux.

Edek battit des paupières de surprise. C'était du jamais vu de la part d'un SS, aussi indulgent qu'il fût.

— Es-tu marié, Edek ? Est-ce que cela te dérange que je t'appelle Edek ? Peut-être réserves-tu ce droit à tes amis.

— Ça ne me dérange absolument pas, *Herr Rottenführer*. Je préfère de loin Edek à *Häftling* 531.

— Je veux bien te croire.

— Et non, je ne suis pas marié.

— Y a-t-il une fille qui t'attend chez toi ?

Qui attendrait si longtemps ? eut envie de rétorquer Edek.

— Non, *Herr Rottenführer*, répondit-il à la place.

Pendant un moment, Lubusch regarda droit devant lui, pensif.

— Qui sont les personnes considérées comme étant inférieures dans ton pays ? finit-il par demander.

— Les juifs, je suppose. Beaucoup de gens ne les aiment pas.

— Et toi ?

— J'apprécie les gens ou non en fonction de leur personnalité, pas de leur race ou de leur religion.

— Alors si tu étais tombé amoureux d'une fille juive, l'aurais-tu épousée ?

— Oui.

— Très bien. Imaginons que tu l'épouses. Mais désormais, tes compatriotes la traitent horriblement mal, car comme tu l'as dit toi-même, beaucoup de gens n'aiment pas les juifs dans ton pays. Imaginons qu'elle devienne terriblement malheureuse...

Il marqua une pause, comme pour soupeser ses mots avant de les prononcer.

— Que ferais-tu ?

— Je l'emmènerais dans un endroit où elle serait heureuse, répondit Edek sans hésiter.

— Et si tu étais, disons, dans l'armée ?

— Alors, je m'enfuirais, dit Edek sans sourciller.

Lubusch l'examina attentivement.

— Tu veux dire que tu déserterais ?

— Pour la femme que j'aime ? Oui.

— Tu serais abattu si on t'attrapait.

Edek haussa les épaules.

— Ça en vaudrait la peine. Au moins, mon aimée se souviendrait de moi comme d'un

héros qui a tout tenté, et non pas comme d'un lâche qui...

Il s'arrêta au beau milieu de sa phrase et se mordit la langue, mais c'était déjà trop tard.

Terrifié, Edek risqua un regard en direction de Lubusch. À son grand soulagement, il constata que le SS riait. C'était la dernière réaction à laquelle il s'était attendu.

— Ne te tracasse pas, je ne vais pas t'emmener au mur et te faire fusiller pour avoir dit la vérité. Je crois que j'avais besoin de l'entendre.

— Je ne parlais pas de vous, tenta Edek dans un effort désespéré d'arranger la situation. C'était une simple hypothèse...

— Une hypothèse, bien sûr.

À cet instant, Lubusch semblait trouver Edek réellement amusant.

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter. Je ne suis pas fâché.

— Tant mieux, *Herr Rottenführer*.

Soudain, Lubusch reprit son sérieux et plissa légèrement les yeux.

— Tu te serais vraiment enfui ?

— Oui, *Herr Rottenführer*.

— Et où serais-tu parti ?

Edek réfléchit quelques instants.

— En Hollande, je suppose, finit-il par offrir. J'ai entendu dire que c'est là-bas que les immigrants sont les mieux traités.

— Et si la Hollande était occupée ?

— Alors j' imagine que je serais allé en Angleterre.

— Et comment t'y serais-tu rendu ?

— Il y aurait bien eu quelqu'un en mesure de nous introduire clandestinement moyennant une certaine somme. N'est-ce pas pour cette raison que certains membres de la Résistance française ont été envoyés ici ?

Lubusch hocha la tête. L'expression désolée qui habitait auparavant ses yeux avait disparu et une légère coloration rosissait ses joues d'habitude si pâles. Edek voyait bien qu'une bataille particulièrement cruciale se livrait en lui, un combat idéologique au sein duquel son uniforme et son devoir perdaient petit à petit face à une Polonaise qui lui crochetait des napperons et signait ses lettres *avec mon amour infini. Je t'appartiens à jamais*, A.

— Va donc chercher le déjeuner pour ton *Kommando*, finit par ordonner Lubusch. Et donne une double ration à tout le monde. Les chiffres sont extrêmement bons aujourd'hui.

S'emparant de la clé, Edek cacha un sourire à la pensée que Lubusch n'avait même pas jeté un regard à la liste de production. Il était déjà près de la porte lorsqu'il entendit un discret « merci » dans son dos.

— C'est moi qui vous remercie, *Herr Rottenführer*, répondit Edek.

Merci d'avoir conservé votre humanité dans un monde qui s'enorgueillit de sa cruauté.

Chapitre 4

Birkenau

Un bout de crayon entre les doigts, Mala avait la main suspendue au-dessus du formulaire officiel, hésitante. En dépit du petit poêle en fonte dans le bureau des infirmières, les jours où il faisait particulièrement froid, des nuages de buée translucide s'échappaient de sa bouche lorsqu'elle expirait. Le *Revier* (l'ensemble des baraques destinées à accueillir les prisonniers malades) était loin d'offrir le confort des bureaux du camp où Mala travaillait d'ordinaire, mais elle ne s'en plaignait jamais. La pensée d'aider ses camarades la réchauffait bien plus que n'importe quel chauffage central.

Maria Mandl, cheffe du camp des femmes et supérieure immédiate de Mala, avait regardé cette dernière d'un air stupéfait lorsqu'elle avait demandé à se voir assigner une responsabilité en plus de celles dont elle s'acquittait déjà.

— Tu veux être chargée d'affecter les prisonnières aux différentes unités de travail ? Pour quoi faire ? Tu vas devoir passer des heures dans des baraques sans chauffage infestées de poux et de maladies.

— Ça ne me dérange pas, *Lagerführerin*. Je connais le camp mieux que personne et je connais les détenues. Je crois que je ferais un bien meilleur travail en les affectant à différentes tâches en fonction de leurs compétences, qu'une *Kapo* qui se contenterait d'inscrire leurs numéros devant des noms d'unités sans prendre la peine de s'assurer qu'elles sont aptes à y travailler.

— Elles doivent être aptes pour n'importe quoi, avait contré Mandl d'un air blasé. C'est l'unique raison pour laquelle on les laisse vivre, afin qu'elles puissent contribuer à la victoire finale. Si ces sales fainéantes ne désirent pas travailler ou prétendent qu'elles ne le peuvent pas, nous disposons d'un endroit spécial pour les accueillir.

La chambre à gaz. Les traits de Mala s'étaient figés.

— Vous avez raison, comme toujours, *Lagerführerin*, avait répondu Mala. Mais ce que je voulais dire, c'était qu'il serait plus sage d'affecter des couturières à des unités de couture plutôt que les envoyer ratisser des graviers. D'anciens ouvriers dans le bâtiment seraient bien plus indiqués pour produire du caoutchouc dans la fabrique de Buna du sous-camp de Monowitz que des vendeuses. De la même manière, les médecins et les infirmières seraient davantage en mesure d'utiliser leurs talents en s'occupant des malades qu'en vidant les latrines avec le *Scheisskommando*. N'êtes-vous pas d'accord avec moi ?

Il s'agissait d'une question rhétorique, bien sûr, mais Mala s'était depuis longtemps habituée au fait que la logique la plus irréfutable n'avait pas sa place dans l'enfer obscur d'Auschwitz. Le camp n'était pas organisé dans le but ultime de forcer les ennemis de l'État à contribuer à l'effort de guerre ; il était conçu comme une usine de la mort, où les « ennemis » en question étaient exterminés à travers le travail, la faim ou la maladie. Les *Kapos* chargés de ces offices prenaient par conséquent un immense plaisir à affecter leurs souffre-douleur à des tâches situées tout bonnement au-delà de leurs capacités physiques ou intellectuelles. Les filles cosmopolites qui travaillaient auparavant pour des magazines de mode épluchaient des pommes de terre en cuisine ; des apprenties joaillières aux mains délicates étaient incorporées à l'unité de blanchisserie ; des musiciens étaient nommés chauffeurs de camion et les anciens chauffeurs de camion se retrouvaient à assister des

physiciens SS sans avoir la moindre idée de ce qu'ils faisaient.

C'était une folie d'espérer que Mandl entendrait raison. Et pourtant, à la grande surprise de Mala, la cheffe du camp des femmes avait approuvé son idée.

Lors de son premier jour en tant que fonctionnaire attitrée, Mala était arrivée à l'infirmerie avec un sourire radieux et plein d'espoir ; à présent, elle examinait la liste devant elle avec des yeux emplis d'angoisse, se maudissant de s'être assigné l'écrasante responsabilité d'avoir à choisir qui allait vivre et qui allait mourir. Il n'y avait que deux places disponibles aux entrepôts du *Kanada*, l'unité rêvée où les vêtements abondaient, où un nombre infini de valises renfermaient de la nourriture, où l'on pouvait dissimuler dans sa bouche de l'or et des pierres précieuses afin de les échanger plus tard contre quelque chose à manger. Le reste des postes étaient tous dans des groupes de travail extérieur. Se voir affecté à un *Aussenarbeit* revenait essentiellement à une condamnation à mort pour un prisonnier, particulièrement au cœur de l'impitoyable hiver polonais.

Lorsqu'elle apportait des messages aux surveillantes, Mala frissonnait chaque fois qu'elle apercevait des femmes squelettiques dans leur robe élimée, soulevant des pierres qui devaient sûrement peser aussi lourd qu'elles pour les transporter d'un bout à l'autre d'un champ où une autre unité les cassait afin de construire une route. Si elles ne trottaient pas assez vite au goût de la *Kapo*, elles essuyaient des insultes et des coups de fouet. Si elles laissaient tomber leur chargement ou s'effondraient sous son poids, elles se faisaient fusiller ou déchiqueter par les chiens des SS. Même les plus robustes ne résistaient que quelques semaines à ce travail éreintant à la solde du Reich ; les plus faibles tombaient comme des mouches en quelques jours, parfois quelques heures. Leurs camarades de *Kommando* les transportaient alors jusqu'au camp dans une grotesque parade de détenues déjà mortes et d'autres bientôt mortes, qui passaient les grilles au son des accords joyeux de l'orchestre du camp.

Mala lança un regard désespéré en direction de la petite fenêtre derrière laquelle un vent vicieux soufflait et faillit inscrire son propre nom sur la liste, au lieu de celui d'une des femmes condamnées. Hélas, cela ne servirait à rien ; Mandl était bien trop accoutumée à elle et dépendante de ses services. Même le chef de camp Hössler, le supérieur de Mandl, la tenait en haute estime. Il lui glissait des cigares français dans les poches chaque fois qu'elle lui apportait des documents. « *Échangez-les contre du fromage et du vin ; en hiver, ce sont deux choses d'une importance capitale pour avoir chaud.* » Ils ne la laisseraient jamais partir. Elle était fatalement enchaînée à eux.

Stasia, une détenue physicienne, passa la tête par l'entrebâillement de la porte, tirant Mala de ses sombres pensées.

— Encore au travail, Mally ?

L'expression de Mala parla pour elle ; compiler ces listes de futures mortes était la dernière chose qu'elle souhaitait faire.

Stasia se glissa dans la pièce et referma la porte derrière elle sans faire de bruit. Doctoresse polonaise, elle arborait le triangle rouge des prisonniers politiques avec une fierté notable et était connue dans le camp pour ses disputes avec les médecins SS. Étonnamment, son franc-parler, son esprit vif et sa capacité d'analyse lui avaient valu le respect de ses « collègues » allemands. Ils cédaient régulièrement quand elle réclamait des fournitures médicales appropriées, ce qui avait sans doute contribué à sauver de nombreuses vies. Elle avait un visage sévère qui semblait arborer une grimace permanente et ses fines lèvres pâles qui souriaient rarement ; néanmoins, ses yeux trahissaient sa vraie nature. Marron, brillants et chaleureux, ils irradiaient la compassion et un désir d'aider son prochain qui s'étendait bien au-delà de ses obligations officielles. Son travail n'était jamais fini lorsqu'elle retirait sa blouse blanche. Stasia était constamment de garde, prête à troquer sa toute dernière ration en échange d'un flacon de comprimés salvateurs, ne se plaignant jamais d'avoir à effectuer deux gardes d'affilée quand les médecins de l'infirmerie étaient

débordés par un afflux de malades.

— Écoute-moi, Mally, commença-t-elle dans un murmure où perçait l'urgence. Tu te souviens de Rita, la fille soviétique pour laquelle je t'ai demandé de me faire passer du Cardiazol ? Il faut qu'elle aille au *Kanada*. Je viens d'apprendre qu'elle a un petit ami et qu'il est dans le *Sonderkommando*.

— L'unité de transport des cadavres, quel veinard.

C'était à la fois tragique et étrange, le fait que le *Sonderkommando* soit considéré comme l'élite du camp du fait de sa position privilégiée, et pourtant, aucun détenu ne se portait volontaire pour rejoindre cette unité macabre de son plein gré. Et qui, en bonne conscience aurait pu le leur reprocher ? Un seul regard en direction de ces visages hantés, de ces imposants prisonniers qui paraient autour des fours crématoires dans leurs grandes bottes en caoutchouc, suffisait à effrayer les plus aguerris. C'était une sale affaire que d'avoir à escorter des familles entières jusqu'aux chambres à gaz chaque jour, d'écouter les cris et les coups frappés à la porte hermétique faiblir puis cesser complètement, avant de ressortir ces corps au moyen de bâtons au bout desquels étaient fixés de longs crochets. Certains couples étaient agrippés l'un à l'autre avec une telle force qu'il était impossible de les séparer. Les empiler sur le monte-charge industriel ; les aligner à terre pour que les dentistes extraient leurs couronnes en or et fouillent leurs orifices en quête de trésors cachés ; les entasser sur le brancard à roulettes d'une manière bien précise et les pousser dans cet enfer déchaîné ; enfin, laver le sol au jet pour le débarrasser de la mousse, du sang, des excréments et de l'urine et attendre qu'il sèche avant de faire entrer un nouveau groupe. Le Zyclon B, un gaz toxique à base d'acide cyanhydrique utilisé par les SS pour les massacres de masse, se dissolvait mal dans un environnement humide.

Les membres du *Sonderkommando* fumaient en attendant, le plus souvent en silence. Un tel labeur donnait envie de se jeter contre la clôture électrifiée du camp, pas de deviser à propos de la pluie et du beau temps. En échange de leurs sinistres services, les SS les gardaient bien au chaud dans des lits superposés à deux niveaux, à l'intérieur du crématorium lui-même ; ils les alimentaient correctement et surtout, ils les fournissaient en alcool, sans oublier les récompenses sous la forme de visites au bordel d'Auschwitz. Cependant, ce dernier privilège était réservé aux prisonniers non-juifs uniquement. Non pas que cela eût de l'importance ; à en croire les filles qui y travaillaient, les hommes du *Sonderkommando* voulaient surtout poser leurs têtes sur des genoux réconfortants et pleurer tout bas pendant que les filles caressaient délicatement leurs crânes rasés. *L'unité de transport des cadavres*. Celle qui comptait le taux le plus élevé de suicides.

— Comme tu dis.

Stasia se percha sur le bord du bureau fragile, qui ne grinça même pas en guise de protestation. Qu'est-ce qu'elles avaient minci, toutes, songea Mala en se concentrant sur le regard acéré de la physicienne dont les pensées bouillonnaient sans cesse. Elle s'était liée d'amitié avec Mala avant tout le monde. Ce n'était que plus tard que Mala avait découvert la raison d'une telle gentillesse : Stasia appartenait à ce qui s'appelait une « organisation », dans le jargon du camp. Autrement dit, la résistance locale qui refusait de se soumettre à l'ordre imposé par les SS.

— Maintenant que Rita est presque rétablie, tu dois l'affecter au *Kanada*, continua-t-elle. Elle sera en mesure d'en faire sortir certaines choses pour les échanger contre ce dont nous pouvons avoir besoin. Et ne t'inquiète pas pour ce qui est de sa fiabilité. J'ai discuté avec elle un nombre incalculable de fois quand je la soignais ; c'est une ancienne de l'Armée rouge avec une idéologie inébranlable, alors tu imagines à quel point elle déteste les nazis de les avoir capturés, ses camarades et elle. Du matériau de premier choix pour la résistance, ajouta-t-elle tout bas.

Mala ne put s'empêcher de sourire. Seules les lèvres de Stasia bougeaient avec une folle rapidité, tandis que le reste de son visage restait parfaitement immobile.

— Tu recevras ta part. Tout est déjà arrangé, poursuivait la prisonnière-médecin.

Elle n'avait pas battu des cils une seule fois et ses yeux véhiculant clairement son message : *On a absolument besoin d'elle, Mala. C'est une question de vie ou de mort pour nous toutes, pas seulement pour une détenue.*

Mala avait très bien compris. Bien que n'étant pas membre de « l'organisation », elle aidait ceux qui en faisaient partie chaque fois qu'elle en avait l'occasion.

L'expression de Stasia se métamorphosa lorsqu'elle vit Mala inscrire le nom de Rita sur le formulaire officiel. Elle sortit aussitôt du sulfamide, cinq morceaux de pain, quelques cigarettes et un anneau en or de sa poche.

— Pour le dérangement. Je sais que ce ne sera pas facile d'expliquer pourquoi c'est une juive soviétique et non pas une *Volksdeutsche* qui s'est vu attribuer la place la plus kasher de tout le camp.

— *Lagerführerin* Mandl ne me pose pas tant de questions. Elle n'a pas envie de s'embarrasser avec tout ça.

Mala empocha son butin, le distribuant déjà dans sa tête aux détenues qu'elle verrait plus tard.

D'autres camarades du réseau clandestin de Stasia figuraient également sur la liste des visites de Mala. Des gens qui continuaient à conspirer à tout prix, simplement parce qu'ils seraient incapables de se regarder en face dans le cas contraire. Tous affirmaient que Mala avait tout à fait sa place avec eux, ce qui était à ses yeux le plus grand des compliments.

À l'approche de l'une des baraques du camp des hommes, Mala ralentit graduellement le pas, jusqu'à s'arrêter. Adossée contre le mur fissuré, elle alluma une cigarette, sans jamais quitter des yeux l'espace qui s'étendait devant elle. À Auschwitz-Birkenau, on n'était jamais trop prudent. Le danger était pratiquement partout ; il empuantissait l'air, de la même manière que la chair et les cheveux calcinés.

Dans des moments comme celui-ci, elle était reconnaissante d'avoir suivi une formation militaire auprès de Hanoar Hatzioni, l'une des organisations pour la jeunesse juive d'Anvers. Même lorsque Hitler promettait encore la paix à la Terre entière, les sionistes locaux avaient vu les signes avant-coureurs. Pendant que le reste du monde gobait ces bobards, les membres de Hanoar Hatzioni défilaient en formations et rampaient à plat ventre dans des tranchées, garçons et filles logés à la même enseigne dans leurs jodhpurs et leurs gros bottillons. Des enfants qui se préparaient à la guerre dont les adultes niaient aveuglément l'imminence. Pendant la journée, Mala étudiait avec sérieux pour être intelligente ; le soir et le week-end, elle s'entraînait avec encore plus de sérieux pour être forte. Ainsi, quand les nazis arriveraient, elle leur ferait face comme un soldat, pas comme un agneau tremblant que l'on conduit à l'abattoir. Mala était animée de la profonde conviction que c'était cette formation qui l'avait aidée à survivre au camp de la mort jusque-là ; elle lui avait enseigné à tirer de la force de la haine d'autrui, à identifier des objectifs et à mener à bien les plans les plus audacieux. À être plus malin que les SS dans leur propre repaire, comme elle le faisait actuellement.

L'échelle qui montait jusqu'au toit commença à trembler sous le poids de quelqu'un. Bientôt, des bottes apparurent dans le champ de vision de Mala, suivies d'une salopette bleu foncé et du charpentier lui-même. Slovaque à l'air rusé et à la haute stature, avec un triangle rouge de prisonnier politique cousu sur la poitrine, Pavol s'était retrouvé à Auschwitz pour avoir vendu de faux passeports, bien qu'il s'offusquât lorsque quiconque osait remettre en cause la légitimité de sa marchandise. D'après lui, les passeports étaient tout à fait réels, achetés avec l'argent gagné à la sueur de son front aux membres de familles de personnes décédées qui n'en avaient plus la moindre utilité, à l'instar du mort lui-même.

— À qui mes actions innocentes faisaient-elles du tort ? demandait Pavol avec un autoapitoiement des plus sincères. M. Juif avait besoin d'un passeport pour fuir le pays ; une

famille qui venait juste de perdre son père avait besoin d'argent ; c'était une simple question d'offre et de demande, avec moi faisant office de médiateur entre les deux parties. L'agent de la Gestapo m'a accusé de falsifier les documents ! Pfff ! Je n'ai jamais rien falsifié de ma vie. Tout ce que je faisais, c'était changer la photo. Je ne modifiais même pas le nom ! Enfin, juste la partie du tampon qui chevauchait la photo, un tout petit morceau. Mais le passeport en lui-même était réel, tout autant que le nom inscrit dessus !

De toute évidence, le programme de réinsertion d'Auschwitz avait échoué dans le cas de Pavol, car il avait non seulement refusé d'abandonner ses vieilles habitudes de « médiateur », mais il avait aussi transformé le commerce local en une affaire fort profitable. Le petit ventre qu'il était parvenu à développer dans un endroit où les gens tombaient comme des mouches à force de malnutrition en attestait.

Il ouvrit les bras dans un geste de bienvenue.

— Mala ! Tu es un véritable plaisir pour les yeux !

Sans jamais cesser de balayer les alentours du regard, Mala se pressa contre son torse et passa un bras autour de son cou. Ils offraient aux curieux un spectacle des plus innocents : deux amants issus d'unités de travail privilégiées qui volaient une étreinte et un bref baiser entre deux commissions. La punition pour cela, dans le plus sévère des cas, serait un coup de fouet, mais avec Mala établie comme étant la protégée de Mandl, aucun *Kapo* ne serait suffisamment stupide pour la signaler. Force était d'admettre que sa position était bien utile.

— Dans la poche droite de ma veste, chuchota-t-elle à son oreille en guise de salutations. Du sulfamide, comme tu as demandé.

Mala soupçonnait le Slovaque d'être non seulement un faussaire, mais aussi un ancien pickpocket ; elle sentait à peine son contact chaque fois qu'il s'emparait de son butin. Néanmoins, c'était un pickpocket avec un code moral : il ne prenait jamais rien d'autre que ce qu'elle lui indiquait.

— Je t'en suis très reconnaissant, Mally, répondit Pavol dans un murmure.

Sa barbe de trois jours chatouilla la peau de Mala, sensibilisée par le froid. Elle sentit sa poche s'affaisser de manière significative lorsqu'il y laissa tomber la marchandise.

— Le camarade qui avait la gale t'adresse ses plus sincères salutations. Et ça, c'est de ma part, ajouta-t-il en lui montrant quelques longs clous avant de les lui glisser rapidement dans la poche. Je les ai piqués ce matin.

Avec le plus ironique des rictus, il hocha la tête en direction de la toiture qu'il était supposé réparer.

Mala sourit de toutes ses dents, les yeux brillants d'une sincère gratitude. Les clous étaient très prisés au sein du *Sonderkommando*, tout comme les boîtes de sardines vides auxquelles, par chance, le Slovaque avait également accès.

— Merci. Et ça, c'est pour toi. Pour le dérangement.

Tout en reprenant les mots de Stasia, Mala enfonça sa main dans sa poche et en ressortit deux morceaux de pain et quelques cigarettes. Elles disparurent instantanément dans la poche de salopette de Pavol.

Après une autre étreinte rapide (purement illusoire, car le Slovaque avait aussi un code d'honneur à ce propos et ne tirait jamais avantage de la situation), les deux conspirateurs repartirent vaquer à leurs occupations respectives. Le charpentier remonta en haut de son échelle ; Mala prit le chemin vers le crématorium d'un pas alourdi par l'appréhension.

C'étaient ces expéditions qu'elle redoutait le plus. Même les souffrances de l'infirmerie n'étaient en rien comparables à l'atmosphère morbide de cette usine de la mort. Et pourtant, elle avançait, les clous serrés dans sa main. Elle avait vu bien trop de gens se volatiliser dans les gueules des fours pour se contenter d'être une spectatrice muette qui attendait son tour de descendre silencieusement et convenablement les marches jusqu'au purgatoire, comme l'espéraient les SS de la part de tous les prisonniers.

Devant l'imposant bâtiment rectangulaire, l'*Oberscharführer* Voss était en train de fumer,

grand et élégant dans son manteau gris bien taillé.

— Mala.

Il toussa dans son poing ganté.

— Qu'est-ce qui t'amène en ces lieux perdus ?

Le *Sonderkommando* était exclusivement constitué d'hommes. Parfaitement consciente qu'elle n'avait rien à faire ici, Mala adressa un grand sourire aimable au *Kommandoführer*.

— C'est la *Kapo* de l'unité de blanchisserie qui m'envoie. Elle voulait que je demande au *Kapo* du *Sonderkommando* quand il souhaitait que leurs draps soient désinfectés.

Voss tira une longue bouffée sur sa cigarette et plissa les yeux, suspicieux.

— Ne viennent-ils pas de l'être ?

Il était peut-être tolérant (particulièrement lorsqu'il était saoul, à savoir la plupart du temps), mais il n'était pas idiot.

— Ce sont les ordres du nouveau *Kommandant*, *Herr Oberscharführer*. Une désinfection hebdomadaire est requise à cause de l'épidémie de typhus. Un autre surveillant vient de l'attraper. *Herr Kommandant* a déclaré qu'il refusait de perdre davantage d'hommes à cause de ce satané fléau.

Mala assortit son propos d'une grimace teintée de regrets.

À ces mots, Voss entendit aussitôt raison. Même s'il disposait de ses propres quartiers dans le crématorium, il dormait sous le même toit que les hommes du *Sonderkommando* et à en juger par son expression, il n'avait aucune envie de devenir une statistique supplémentaire. Il était déjà en train d'inviter Mala à entrer.

— Couvre-toi le visage avec ton foulard, lui conseilla-t-il alors qu'elle était sur le point de franchir les portes. Ils sont encore en train de trier les macchabées et ça sent horriblement mauvais là-dedans.

La réticence de Voss à superviser personnellement les macabres tâches de ses hommes expliquait la position privilégiée du *Sonderkommando* mille fois mieux qu'un long discours. Les SS préféraient traiter leurs conscrits forcés du mieux qu'ils le pouvaient afin de ne pas avoir à s'acquitter du sale boulot eux-mêmes. Ils souhaitaient exterminer les juifs et autres indésirables, certes, mais sans leur participation directe.

Dès qu'elle tourna le dos à Voss, Mala laissa échapper un ricanement de dédain silencieux et fit un premier pas résolu à l'intérieur de l'enfer d'Auschwitz.

À l'intérieur de la vaste antichambre, les prisonniers du *Kommando* du *Kanada* ôtaient les vêtements des crochets et les fourraient dans de grands sacs industriels. Les yeux de Mala glissèrent le long des murs ornés de pancartes écrites dans presque toutes les langues européennes : *Douche et Désinfection, Avancez tout droit, Laissez vos objets de valeur ici pour la désinfection*. Elle détourna le regard, dégoûtée.

Les restes de produits chimiques qui flottaient encore dans l'air lui irritaient la gorge tandis qu'elle progressait dans le couloir en direction de la chambre à gaz. Un homme du *Sonderkommando* avec un masque à gaz marchait d'un pas lourd, tirant deux cadavres par les chevilles. Près du monte-charge, deux de ses camarades l'attendaient à côté d'un petit brancard à roulettes sur lequel plusieurs cadavres s'amoncelaient déjà.

Le foulard qui couvrait le nez de Mala ne suffisait pas à dissimuler la puanteur de la mort et ses yeux s'embuèrent. Les corps des défunts étaient encore souples ; leurs bras bougèrent lorsque l'homme au masque empila les deux derniers au-dessus du tas déjà conséquent. Leurs yeux n'étaient pas encore vitreux ; les larmes étaient encore visibles sur leurs joues anormalement rougeâtres du fait des vaisseaux sanguins qui avaient éclaté autour de leurs nez et de leurs bouches. Une écume d'un blanc rosâtre s'écoulait encore de leurs lèvres, mêlée au sang qui sortait de leurs narines.

Le prisonnier ôta son masque à gaz et essuya la sueur de son front d'un revers de main. Puis, à la surprise de Mala, s'empara d'un mouchoir et se mit en devoir de nettoyer le visage des cadavres. Les deux autres attendirent patiemment qu'il ait terminé. Ce ne fut que

lorsqu'il recula, satisfait du résultat, qu'ils poussèrent leur lourde cargaison à l'intérieur du monte-charge industriel. Ses portes se refermèrent dans un claquement sourd qui parut résonner à travers le bâtiment tout entier. Un frisson parcourut Mala à ce bruit emplí d'une finalité désolée.

— Tu cherches quelqu'un ? lui demanda l'homme du *Sonderkommando* en regardant le mouchoir ensanglanté dans sa main d'un air tourmenté.

— Konstantinos. Vos amis polonais l'appellent Kostek.

— Le Grec ?

— Oui.

— Il est en haut, c'est lui qui s'occupe des fours.

— Est-ce que tu peux aller le chercher, s'il te plaît ? C'est important.

— Ça doit l'être pour que tu sois venue ici de ton plein gré, répondit l'homme avec un sourire qui s'apparentait plutôt à une grimace.

Il appela le monte-charge et conserva la même position (yeux baissés, épaules affaissées) jusqu'à ce que les portes s'ouvrent pour l'engloutir, comme elles engloutissaient tout le reste dans cet enfer. Le *Krema*, comme la population locale surnommait le crématoire, était le Moloch des SS, le dieu de la mort qu'ils avaient créé et qu'ils vénéraient avec diligence.

Seule dans le silence pesant, Mala avança à pas hésitants jusque dans la salle où un millier de voix criaient encore moins d'une heure plus tôt. À l'intérieur, l'on pouvait entendre le doux fredonnement du système de ventilation. À travers les petites bouches d'aération du plafond, la pâle lumière du soleil filtrait à l'intérieur de l'horrible donjon. Plusieurs colonnes creuses enveloppées de grillage métallique émergeaient du sol et s'élevaient jusqu'aux carrés déchirés de ciel bleu à peine visible à travers les trappes. Mala approcha de l'une d'entre elles et l'inspecta, à la recherche de fils électriques. N'en voyant pas, elle toucha prudemment le grillage. L'odeur de produits chimiques était encore plus forte à cet endroit.

— Tu es folle de traîner à côté de ces trucs !

Une main l'attrapa par l'épaule et la tira en arrière, vers la lourde porte hermétique en métal.

Mala reconnut Kostek, qui portait « l'uniforme » du *Sonderkommando*, à savoir des vêtements de civil et des bottes en caoutchouc. Il avait un tuyau d'arrosage qui gouttait encore à la main. Incroyablement grand, il dominait non seulement ses collègues du *Kommando*, mais aussi la plupart des officiers SS. Sa peau mate était invariablement parée d'une barbe naissante, qu'importait s'il se rasait de près avec soin. Une longue cicatrice barrait l'un de ses yeux, coupant son sourcil droit en deux. Un cadeau de la part de la Gestapo grecque pour le récompenser de ses activités de résistant, à en croire l'homme lui-même. Chaque fois qu'il évoquait ces « jours glorieux », un rictus sombre se formait sur ses traits. Arrêté, torturé, affecté à une unité qui brisait des hommes plus forts que lui, non seulement il ne s'était pas radouci, mais il jurait de se venger, même si cela lui coûtait la vie. Un parfait combattant pour l'armée clandestine d'Auschwitz.

— Les SS font descendre des pastilles de gaz à l'intérieur de ces colonnes, expliqua-t-il en passant le sol au jet. C'est presque entièrement dispersé à ce stade, mais ça peut encore abîmer tes poumons.

— Je suis désolée. Je l'ignorais. Je croyais que le gaz n'était que ça... du gaz.

— Non. Il est sous forme de pastilles. Bleu clair et mortelles.

Un long silence s'ensuivit. Mala baissa les yeux sur le béton gris qui commençait à apparaître sous la couche de sang et de saleté. L'eau brillait à la lumière pâle qui filtrait à travers les trappes. Le visage de Kostek ne trahissait pas la moindre émotion à l'exception de l'éclat hanté de son regard, qu'il était par conséquent difficile d'affronter sans tressaillir.

— Est-ce que tu rêves beaucoup ? s'enquit prudemment Mala.

Un rayon de soleil solitaire traversa la trappe la plus proche. Tout à coup, le jet d'eau de

Kostek se transforma en une myriade de gouttes de lumière. Offensant et grotesque, un arc-en-ciel apparut au-dessus de la chambre de la mort, suspendu là comme une décoration démente. Les traits déformés par une grimace de dégoût absolu, Kostek jeta son tuyau à terre et fixa le morceau de ciel visible à travers la trappe d'un air accusateur.

— Non, finit-il par répondre. Pas du tout. Je suis trop fatigué pour ça.

— Ça m'arrive de rêver, parfois, confessa Mala en observant l'eau légèrement teintée de rose former une flaque autour de ses bottes. Mais je ne me souviens jamais de mes rêves le matin.

— C'est peut-être mieux comme ça.

Mala n'argumenta pas. Peut-être que c'était mieux, en effet.

Puis, comme si la mémoire lui revenait soudain, elle mit la main dans sa poche.

— Tes boîtes, comme promis. J'ai même quelques clous aujourd'hui.

Aussitôt, Kostek s'illumina.

— Des clous !

Il tendit la main comme d'autres détenus l'auraient fait pour du pain. Mais comme les SS nourrissaient bien les hommes du *Sonderkommando*, ces derniers avaient d'autres priorités.

— Merci. Tu n'as pas idée d'à quel point c'est utile.

— C'est vrai que je n'en ai pas la moindre idée.

Mala marqua une pause et adressa un regard curieux à Kostek.

— Pourquoi avez-vous besoin de ça ? Je vois comment les clous pourraient être utilisés comme une sorte d'arme, mais les boîtes de sardines ? Est-ce que vous prévoyez de trancher la gorge de vos responsables avec, ou quelque chose de ce genre ?

— Quelque chose de ce genre.

Il rit. C'était étrange d'entendre rire dans cette chambre, mais aussi étrangement optimiste dans le même temps. Kostek se pencha sur elle.

— On s'en sert pour fabriquer des bombes.

— Des bombes ? répéta Mala en le fixant avec un grand scepticisme.

Il haussa légèrement les épaules. Un geste qui signifiait *rien ne t'oblige à me croire si tu n'en as pas envie*.

— Un prisonnier de guerre soviétique nous a appris comment faire.

Mala calcula mentalement le nombre de boîtes qu'elle avait apportées à Kostek et ses camarades à ce stade. Cette fois, elle le fixa avec inquiétude.

— Combien en avez-vous ?

— Assez pour que ça chauffe pour les SS.

Il accompagna sa vague réponse d'un clin d'œil de conspirateur.

— Tout ce qu'on a à faire, c'est attendre que les alliés soient suffisamment près. En l'état actuel des choses, les nazis ont déjà perdu l'Afrique ; l'Italie a changé de côté et se bat désormais contre eux ; depuis que l'Allemagne a perdu Stalingrad, l'Armée rouge les chasse vers l'ouest et combat déjà en Ukraine, d'après ce que nous avons entendu. Ce n'est qu'une question de temps jusqu'à l'arrivée des renforts, tu peux me croire sur parole. Et là, nous organiserons une telle révolte qu'ils se souviendront de nous pendant longtemps.

C'était l'un des fantasmes du coin, comme quand les prisonniers rêvaient de ce qu'ils feraient une fois libérés, des plats qu'ils mangeraient, des tortures qu'ils infligeraient à leurs anciens bourreaux. Tout le monde se prêtait à ce jeu de temps à autre et personne ne prenait vraiment cela au sérieux. Mais ce jour-là, lorsque Mala planta son regard dans celui de Kostek, elle le crut.

Chapitre 5

Auschwitz

Edek et Wiesław étaient en train d'isoler la guérite d'un surveillant située près des fameuses grilles au slogan tristement célèbre. *Arbeit macht frei*, le travail rend libre. La guitoune évoquait une véritable petite niche blanche et noire, avec son chien de garde SS enchaîné qui surveillait son royaume morbide. Personne ne pouvait passer devant cet officier en faction sans une autorisation en bonne et due forme. Les portes d'Auschwitz étaient hermétiquement scellées sous sa surveillance. Présentement, le chien en laisse fumait tout en décrivant des cercles devant la grille pour se réchauffer. Apparemment, se retrouver coincé avec deux prisonniers à l'intérieur d'un espace si réduit était au-dessus de ses forces.

— As-tu déjà vu un coucher de soleil comme celui-ci ?

Edek parlait tout bas, les yeux rivés au ciel. Les nuages, semblables à du beurre fouetté, fondaient lentement autour du disque brillant, conférant une teinte carmin aux cimes des arbres enveloppés de neige.

— On dirait que quelqu'un a versé du miel par-dessus la pomme la plus rouge qui existe.

— Tu as faim, c'est ça ?

Wiesław gloussa doucement, tout en lançant un rapide coup d'œil au surveillant qui faisait les cent pas. Edek aussi voyait bien que l'Allemand semblait perdre patience.

— Tu es un foutu romantique, pas vrai ? répliqua sèchement Wiesław dans un accès de colère aussi soudain que dépourvu de sens.

Edek haussa les épaules, sans s'offusquer le moins du monde de l'irruption de son ami. Tous y étaient sujets de temps à autre. Il s'était depuis longtemps habitué à ne pas y faire attention.

— Est-ce pour cette raison que tu as imploré Lubusch de nous laisser venir ici ? Pour que tu puisses reluquer les nuages ou quelque chose comme ça ?

Edek ignore la pique.

— Non, sombre idiot, expliqua-t-il aimablement dans un murmure. J'ai supplié Lubusch de nous laisser venir ici pour que l'on découvre comment sortir de cet enfer sans éveiller les soupçons.

L'espace d'un instant, Wiesław resta figé, le marteau suspendu dans les airs, battant des paupières avec stupéfaction. Un sourire incertain flotta sur ses lèvres pendant un bref moment, tandis qu'il attendait la chute de la blague. En constatant qu'il n'y en avait pas, il reprit aussitôt son sérieux et donna une bourrade d'avertissement à Edek avec son marteau.

— Pourquoi racontes-tu des inepties pareilles ? Tu as déjà oublié ce qu'ils font au reste des prisonniers quand quelqu'un s'échappe ? Des exécutions de masse en repréailles, pour empêcher d'autres chasseurs d'aventures d'en faire autant. C'est ça que tu veux ? Avoir la mort d'hommes innocents sur la conscience ?

Edek secoua la tête avec impatience.

— Ça, c'était avant.

— Avant quoi ?

— Avant l'arrivée du nouveau *Kommandant*. Tu te souviens de ce qui est arrivé au type qui s'était enfui parce que sa mère lui manquait ? Non seulement *Herr Kommandant* l'a excusé, mais il l'a renvoyé dans son Block indemne et a interdit aux *Kapos* de lui infliger le

moindre châtimement.

Wiesław s'en rappelait parfaitement. Toute l'affaire était si inconcevable que le camp n'avait parlé que de ça pendant les deux semaines suivantes. L'ancien *Kommandant*, Höss, aurait fusillé le salaud lui-même. Le nouveau, l'*Obersturmführer* Liebehenschel, le pardonna par pure gentillesse. À ses yeux, s'enfuir dans le simple but de prendre sa mère dans ses bras était un acte d'amour désintéressé, pas un crime pour lequel l'on méritait d'être tué par balle.

— Le *Kommandant* Liebehenschel est un sentimental, concéda Wiesław. Je me demande comment il a atterri à Auschwitz.

— Lubusch dit que c'est une punition.

— Pourquoi ?

— Il n'en sait rien. Il a entendu dire que le nouveau *Kommandant* était assigné à résidence avant son arrivée ici. Supposément pour avoir jeté une coupe de champagne sur le portrait de Hitler au cours d'une de leurs fameuses soirées SS.

— C'est vrai ?

L'expression de Wiesław trahissait son scepticisme.

— Qu'est-ce que j'en sais ? J'avais perdu mon invitation ce jour-là, alors j'ai raté la fête, rétorqua Edek avec le plus grand sarcasme.

À en juger par l'angle d'inclinaison des roseaux dans les marais, le vent s'était levé et apportait la puanteur de l'eau putréfiée. Des nuages sombres s'accumulaient dans le ciel, lestés d'une lourde neige humide. Le soleil avait pratiquement disparu et la forêt se profilait à l'horizon, peuplée d'ombres et de quelque chose de menaçant.

Des partisans et de la liberté, comprit alors Edek. Une liberté qu'il pouvait presque goûter s'il léchait ses lèvres mordues par le vent ; qu'il pouvait presque voir s'il regardait attentivement et pendant assez longtemps...

— Qu'est-ce qui vous prend autant de temps ?

La réprimande sévère en allemand fit sursauter les deux hommes.

— Veuillez nous pardonner, *Herr Rottenführer*, marmonna Edek avec la plus grande humilité possible. Nous ne voulons pas bâcler le travail. Les hivers sont très rudes ici, alors nous tenons à nous assurer que nous isolons correctement, afin que vous soyez bien au chaud jusqu'au printemps.

Il se remit aussitôt à couvrir le mur d'isolant avec une ardeur renouvelée, tandis que Wiesław martelait énergiquement à sa suite.

Avec un soupir agacé, le surveillant tourna le dos et s'éloigna en piétinant encore plus bruyamment qu'avant.

— On ferait mieux de se dépêcher, chuchota Wiesław en polonais. Tant pis si ce connard attrape un rhume, c'est nous qui risquons de finir au *Strafblock* s'il nous signale.

— Il peut bien se geler jusqu'à attraper une pneumonie, répondit Edek dans un ricanement plein de mépris. Lubusch nous couvrira. Et maintenant, avec le nouveau *Kommandant* qui tient les rênes...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le surveillant venait de crier *Halt* alors que quelqu'un approchait. Il leva le bras, sa main gauche posée sur la mitrailleuse accrochée à son épaule.

— *Heil Hitler*, lança sans enthousiasme une voix étouffée.

Du coin de l'œil, Edek aperçut un officier SS saluer son camarade avec le bras plié. Son visage était presque invisible sous l'épaisse écharpe qu'il portait. Un prisonnier se tenait près de lui, tremblant. Contrairement au SS vêtu d'un long manteau chaud, le détenu ne disposait que d'une vieille tunique soviétique criblée de trous et d'un pantalon à rayures bien trop court qui exposait ses chevilles aux rigoureux éléments. Edek remarqua que la peau de son visage et celle qui dépassait de ses bottillons rapiécés étaient déjà d'une dangereuse teinte rouge betterave, le premier signe annonciateur d'une gelure.

— Il est accordeur de piano, grommela le nouvel arrivant depuis sous son écharpe en montrant d'un geste l'homme qui frissonnait. Je l'emmène chez Höss. Voilà des semaines que Frau Höss se plaint du piano ; elle dit qu'elle ne peut pas divertir ses invités comme il se doit.

Il accompagna ses mots d'un roulement d'yeux des plus expressifs.

Edek trouvait déroutant que la femme de l'ancien *Kommandant* ait décidé de son plein gré de rester à Auschwitz, au lieu de suivre son mari à l'endroit où il avait été transféré. La rumeur disait que sa vie ici était si confortable qu'elle se fichait comme d'une guigne de la fumée nauséabonde à la douceur écœurante qui se dégageait constamment des cheminées du crématoire. Tant qu'elle avait ses esclaves attirés pour entretenir son jardin et l'unité du *Kanada* pour lui fournir des vêtements à la dernière mode, ainsi que des pierres précieuses effrontément confisquées aux victimes fraîchement assassinées, tout allait bien.

— J'aurai besoin d'un *Ausweis* pour lui, annonça le surveillant avec un hochement de tête vers le prisonnier frigorifié. Tu connais les règles... Pas de laissez-passer, pas de balades dehors pour les spécimens dans son genre.

Son camarade laissa échapper un soupir ennuyé.

— Tu vas vraiment me faire aller jusqu'au *Kommandantur* pour me coltiner la paperasse afin d'obtenir une autorisation pour un misérable juif ? Où est passée ta solidarité ?

— Oh, arrête de râler, rétorqua l'autre surveillant, blasé. Je suis prêt à parier que c'est la première fois que tu t'aventures à l'extérieur de ton unité cet hiver, alors que moi, je suis là un jour sur deux. Où est passée la tienne, de solidarité ?

Une rafale particulièrement violente projeta des flocons de neige au visage des hommes. Bien que plus ou moins abrité par les parois de la guérite, Edek avala une bouffée d'air glacé qui lui coupa le souffle. Le SS pivota rapidement sur lui-même et remonta son écharpe en attendant que l'attaque de la nature touche à sa fin. À côté de lui, l'accordeur de piano se balançait craintivement d'un pied sur l'autre et fermait ses yeux pleins de larmes pour se protéger des éléments.

— Vous avez froid, mes tendres enfants ? ironisa le surveillant. Soyez reconnaissants de ne pas être sur le front est à vous geler le train dans une tranchée quelconque pendant que les Russkofs vous arrosent avec leurs nouveaux lance-roquettes Katouchia.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorqua son collègue en faisant volte-face.

L'autre lui tapota amicalement l'épaule.

— Je suis on ne peut mieux renseigné, figure-toi. J'ai encore des éclats de cette garce soviétique dans la jambe.

— On t'a déclaré inapte au service sur le front ?

Un certain respect mâtinait désormais la voix de son collègue.

— Que veux-tu, au moins, je suis sorti de cet enfer avec mes deux bras et mes deux jambes. Le reste de ma compagnie n'a pas eu cette chance.

Le SS avec l'écharpe se rapprocha davantage et se mit à faire des messes basses, avec parfois un geste en direction du prisonnier ou du bâtiment administratif. Après le passage d'un paquet de cigarettes d'une main à une autre, il apparut que les deux SS étaient parvenus à un accord.

Edek observa le surveillant faire signe à son homologue et au détenu de franchir les grilles. Maître et esclave ne tardèrent pas à disparaître dans la blancheur neigeuse.

Aussitôt, Edek envoya une bourrade dans les côtes de Wiesław.

— Tu as vu ça ? lui murmura-t-il en polonais d'une voix surexcitée. Ils sont sortis comme ça. *Heil Hitler* et c'était réglé, pas même une vérification ou un contrôle, rien !

— Oui, un uniforme SS et parler allemand fera l'affaire pour qu'on sorte d'ici.

Wiesław gloussa sans bruit.

— Et donc ? insista Edek, refusant de capituler.

— Et donc, nous n'avons pas le premier, et nous parlons le second avec un accent

polonais à couper au couteau.

— Certains SS ici sont des Polonais, des Roumains ou encore des Hongrois *Volkdeutsche*, argua Edek. Issus de colonies allemandes, sans pour autant être de parfaits germanophones. Ne pourrions-nous pas nous faire passer pour ça ?

— Avec nos tronches de Slaves ?

— On ne peut pas dire qu'ils ont l'air particulièrement aryen, quand on les voit.

— Tu as déjà pensé à tout, pas vrai ? Et où comptes-tu te procurer un uniforme ? demanda Wiesław d'un ton moqueur.

Edek ne répondit pas immédiatement. Il contempla avec une infinie nostalgie le tapis d'un blanc immaculé qui s'étendait à l'extérieur des grilles.

— Lubusch, finit-il par lâcher dans un souffle.

Wiesław faillit laisser tomber son marteau sous le coup de la surprise.

— Notre Lubusch ? Le *Kommandoführer* Lubusch ? Le SS *Rotteführer* Lubusch ?

Edek secoua la tête, l'esquisse d'un sourire aux lèvres.

— Non. *Edward* Lubusch. Un homme marié à une très gentille Polonaise.

Wiesław le fixait peut-être d'un air confus, mais Edek était déjà en train d'échafauder fiévreusement un plan dans son esprit. Un espoir ridicule l'animait, ainsi que son sempiternel désir de croire aux miracles en dépit du bon sens.

Par chance, l'appel du soir fut rapide. À l'intérieur des baraques, un poêle en fonte craquait joyeusement. Naturellement, cela ne suffisait pas à réchauffer tout le Block, mais ceux rassemblés autour du feu avaient, en quelque sorte, le sentiment d'être humains de nouveau, ce qui constituait déjà une réussite en soi.

— Si vous aviez vu la cheminée qu'on avait chez nous à Lublin, se rappelait un ancien marchand de tissus, ses paumes calleuses tendues vers la source de chaleur. Toute en marbre vert décoré d'or, assez large et assez haute pour tenir debout dedans, quand elle n'était pas allumée, bien sûr... Un rêve !

Edek se souvenait de lui dans le convoi qu'ils avaient partagé comme d'un homme imposant en costume trois-pièces, avec une cravate en soie retenue par une pince brillante et une belle montre avec un cadran en or. La montre était la première possession dont il s'était séparé ; il l'avait échangée contre une tasse d'eau tiède lors de l'un des arrêts pendant le voyage vers Auschwitz, tasse qu'un employé de la gare lui avait tendue à travers l'étroite fenêtre du wagon. Aucun ne soupçonnait alors que cet arrêt était le premier d'une interminable série ; lorsque leur convoi s'immobilisa devant le quai tristement célèbre d'Auschwitz, le marchand n'était plus le même homme que celui qui était monté dans le train.

Mais ce qui l'anéantit réellement, ce fut une lettre de sa femme. Dans la missive, elle l'informait avec une froideur formelle que, du fait de son statut racial, elle avait obtenu un divorce dans le cadre duquel son accord, en tant que juif, n'était pas requis. Elle l'assurait également que son entreprise était en sécurité entre les mains de son nouveau fiancé, un homme d'affaires aryen de Posen. Le marchand la reçut six semaines seulement après son arrivée. Quelque chose se brisa en lui et il ne tarda pas à refuser cette réalité. À la place, il préférait se perdre dans les souvenirs du passé. Quand sa jeune femme, enveloppée de fourrures parfumées et parée de rivières de diamants, le couvrait d'une affection sans bornes. Quand il était encore le propriétaire légitime de sa maison, dans laquelle la cheminée était si large et si haute que l'on pouvait s'y tenir debout.

— À quoi cette cheminée mythique nous sert-elle ?

La question provenait de l'historien d'une université dont le nom continuait d'échapper à Edek.

— Laisse-le donc évoquer le bon vieux temps. Quel mal y a-t-il à ça ? demanda Edek.

— Il excite tout le monde avec des illusions vides de sens. Comme si nous allions sortir

d'ici un jour.

L'historien assortit sa réponse d'un ricanement railleur et replaça ses lunettes à la monture en acier sur l'arête de son nez.

Quelqu'un pivota pour l'observer. Il s'agissait d'un jeune homme de bonne famille qui jouait beaucoup trop avec les idées communistes au goût des Allemands.

— Tu ne crois pas que nous sortirons ? s'enquit-il en scrutant le visage de l'historien. Et les Soviétiques, alors ? Les gens racontent qu'ils se battent déjà en Ukraine. Ce sera le tour de la Pologne ensuite. Dès qu'ils arriveront ici, ils vont forcément nous libérer et réinstaurer nos droits...

Un autre rire dédaigneux franchit les lèvres de l'historien.

— Et tu supposes que les SS vont se contenter de tous nous remettre entre les mains des Soviétiques ?

— Non. Je suppose qu'ils vont simplement nous laisser ici.

L'historien secoua la tête face à tant de naïveté.

— *Simplement nous laisser ici ?* Laisser derrière eux, vivants, tous les témoins des crimes qu'ils ont perpétrés ? Ce serait la chose la plus idiote qu'ils puissent faire, tu ne crois pas ?

Le jeune communiste fronça les sourcils.

— Mais dans ce cas... Qu'est-ce qu'ils...

Puis il comprit ; Edek s'en rendit compte à la teinte gris cendre qu'avait revêtu le visage du jeune homme.

— Ils ne vont pas tous nous tuer. Je veux dire... pas le camp entier ?

Pendant un moment, l'historien observa silencieusement les flammes, dépourvu de son masque railleur habituel.

— J'ai étudié beaucoup trop de guerres et de conflits pour nourrir la moindre illusion concernant les nazis, finit-il par déclarer. Retirer les troupes a tendance à s'accompagner de l'annihilation de tout ce qui se trouve dans leur sillage. La politique de la terre brûlée de Staline est le dernier exemple en date. Des prisonniers de guerre de l'Armée rouge en personne m'en ont parlé. En 1941, quand l'Armée rouge était encore en phase de retrait, Staline a ordonné à ses commissaires de raser tous les villages jusqu'au dernier, d'empoisonner toutes les sources d'eau et d'abattre tout le bétail qu'ils ne pouvaient pas emporter. Dans son cas, ce n'était pas pour dissimuler des crimes, mais uniquement dans le but que l'ennemi n'ait nulle part où s'abriter et rien à manger. À présent, imagine ce que feront les SS lorsque les Soviétiques approcheront de ces terres perdues. Crois-tu honnêtement que Hitler ne donnera pas le même ordre à ses hommes ? Ils nous massacreront tous ; je te le dis. Personne ne tient à ce que nous sortions d'ici et que nous racontions notre histoire.

Muet, le jeune communiste fixa l'estimé intellectuel d'un air horrifié. Le silence environnant ne fit que confirmer sa sombre prédiction. Personne ne soufflait mot pour le contredire, car chacun savait pertinemment que c'était bel et bien le destin qui les attendait.

Plus tard ce soir-là, Edek était une fois de plus incapable de trouver le sommeil. Les paroles prophétiques de l'historien le hantaient sans répit.

— Il a raison, chuchota-t-il dans l'obscurité, certain que Wiesław ne dormait pas non plus. Ils nous élimineront tous et ils raseront le camp.

— Merci de me donner encore plus de cauchemars, répondit la voix de Wiesław dans l'ombre.

— Ce que je veux dire par là, c'est que nous n'avons rien à perdre.

Edek se redressa sur un coude, ses yeux brillant dans le noir.

— Si notre destin est tracé de toute façon, nous devrions au moins essayer de faire quelque chose. Pour ne pas mourir docilement comme des moutons, mais comme des hommes qui ont lutté pour quelque chose.

— Et pour quoi tente-t-on de lutter, exactement ?

— Pour la chose la plus importante qui soit. La liberté.

— J'ai toujours cru que c'était l'amour, le plus important.

Edek rit, avant de se rendre compte que son ami ne plaisantait pas. Il secoua la tête.

— Tu es vraiment un foutu romantique, en fin de compte.

Pendant un moment, ils restèrent allongés côte à côte parmi les légers ronflements et le hurlement du vent à l'extérieur.

Quand Wiesław reprit la parole, ce fut pour prononcer les derniers mots auxquels Edek se serait attendu :

— Connais-tu quelqu'un qui pourrait nous obtenir un *Ausweis* vierge au bureau du camp ?

Edek tourna la tête pour le regarder. Wiesław fixait la couchette au-dessus de la leur, mâchonnant un brin de paille qu'il avait extrait de sa paillasse, l'air pensif et sérieux.

— Tu marches avec moi, alors ? murmura Edek sans encore trop y croire.

— Je ne peux pas te laisser t'embarquer seul dans ton projet complètement imprudent. Quel genre d'ami je serais, sinon ?

Une tête apparut depuis une couchette du deuxième niveau. C'était l'historien.

— Il faut aller à Birkenau et demander après Mala. Mala Zimetbaum, *Laiiferin*. Elle est sans arrêt au bureau et la rumeur raconte que c'est la personne à qui parler pour organiser quelque chose. Je suis sûr qu'elle vous obtiendra un *Ausweis*, si vous lui demandez gentiment.

Il disparut avant qu'ils aient le temps de le remercier. Bientôt, Wiesław s'endormit et seul Edek resta éveillé, se répétant le nom comme s'il s'agissait d'une prière.

Mala.

Mala Zimetbaum.

Son billet pour la liberté.

Chapitre 6

Birkenau

Mala était assise dans le *Schreibstube* (le bureau du camp), à taper à la machine les ordres que Mandl avait rédigés à la main. De temps à autre, un froncement déformait ses sourcils : le nombre de fautes de grammaire dépassait l'entendement. Au cours de sa première journée ici, Mala avait fait l'erreur d'approcher la cheffe de camp des femmes pour lui demander si la *Lagerführerin* désirait qu'elle dactylographie les ordres tels qu'ils étaient, ou si elle devait d'abord corriger les fautes. Son impertinence lui avait valu une gifle sonore.

— Laquelle de nous deux a pour langue maternelle l'allemand, espèce de truie insolente ? avait rugi Mandl, totalement enragée. Laquelle de nous deux porte un uniforme et donne des ordres ici ? Je devrais te faire fusiller sur place pour avoir la langue si bien pendue !

Si Mala avait eu la vie sauve, c'était uniquement grâce à l'intervention à point nommé de l'*Obersturmführer* Hössler. Le supérieur hiérarchique immédiat de Mandl était entré dans le bureau pour connaître l'origine des cris. Il avait ri de bon cœur quand Mandl avait tenté de lui présenter ses griefs, avant de balayer l'affaire d'un geste négligent de la main.

— Tout le monde sait que vous êtes incapable d'épeler correctement quand bien même votre vie en dépendrait, *Liebling*.

Le terme affectueux parut apaiser Mandl. À la stupéfaction de Mala, la responsable alla même jusqu'à rougir.

— Cette fille est interprète et secrétaire ; laissez-la faire son travail. C'est pour ça qu'elle est là, avait-il conclu.

Puis, avant que Mandl ne reprenne ses esprits, il avait attrapé Mala par le coude et l'avait attirée gentiment mais fermement hors de la pièce, loin du courroux de la SS.

Plus tard ce jour-là, Zippy, une détenue slovaque qui était arrivée avec l'un des premiers convois et connaissait beaucoup mieux le camp que Mala, lui avait enseigné les règles locales.

— Ne jamais, et je n'insisterai jamais assez sur ce point, *ne jamais* dire à une femme SS qu'elle a tort sur quelque sujet que ce soit, et encore moins à Mandl. Oui, elles n'ont aucune éducation et savent à peine lire et écrire pour la plupart, mais si tu as un soupçon de jügeote, tu gardes la bouche fermée et tu fais comme si elles étaient le cadeau suprême fait par Dieu à l'humanité.

— Mais ces ordres...

Mala avait regardé la feuille manuscrite, mortifiée. Après avoir démissionné de son poste au sein de la maison de couture Lilian pour celui, mieux payé et plus prestigieux, de linguiste-secrétaire chez un diamantaire, elle avait tiré une grande fierté des éloges de ses supérieurs quant à son travail méticuleux. Plus la direction louait ses efforts, plus elle restait tard, vérifiant à double ou à triple reprise chaque document, comme si la satisfaction des clients à l'international reposait uniquement sur la qualité de ses traductions ; plus elle lisait de journaux et de magazines économiques et financiers, soulignant et mémorisant des termes dont elle n'était pas familière et qui seraient utiles dans la correspondance de l'entreprise ; plus elle assistait à des déjeuners d'affaires en tant qu'interprète de son patron, sacrifiant ses jours de repos et ses vacances simplement parce qu'elle souhaitait que les affaires soient aussi florissantes que possible. Jamais de sa vie elle n'aurait imaginé que ses

efforts lui vaudraient une gifle, mais c'était la sombre réalité d'Auschwitz désormais.

Elle avait dévisagé Zippy.

— Si un fonctionnaire ou un officiel lit et voit ce bazar, il croira que la fautive est la prisonnière qui a tapé le document. Ils m'enverront à la chambre à gaz parce que je n'ai pas fait mon travail correctement. Car je suppose que Mandl ne reconnaîtra pas qu'elle est à l'origine de ces erreurs ?

— Naturellement. C'est pourquoi tu vas corriger et lisser tout ça autant que tu peux ; tu insères quelques mots élaborés ici et là pour qu'elle ait l'air intelligent et tu profites du paquet de la Croix-Rouge qu'elle te donnera peut-être en signe de gratitude lorsqu'elle recevra des compliments de la part de ses supérieurs. Dans tous les cas, la prochaine fois, abstiens-toi d'ouvrir ta grande bouche et de lui mettre le nez dans ses fautes, avait conseillé Zippy avec un clin d'œil conspirateur.

Depuis, des mois interminables s'étaient succédé dans une morne parade. Sous la direction de Zippy, Mala était devenue aussi maline qu'elle et bientôt, Mandl se mit à la voir d'un bon œil et même à la louer ouvertement devant ses supérieurs. Rapidement, *Mally* devint l'une des favorites de Mandl, bénéficiant de son propre bureau dans le bâtiment administratif du camp, de vêtements de qualité, de repas décents et d'une quantité de privilèges dont les autres prisonniers auraient à peine osé rêver. L'obligation de faire preuve de déférence face à une personne qu'elle méprisait si profondément répugnait Mala. Cependant, Zippy lui expliqua combien une telle position pouvait être avantageuse, pas uniquement dans son intérêt personnel, mais aussi pour *les personnes susceptibles d'avoir besoin d'aide*, avec dans le regard une expression que Mala comprit aussitôt. Bientôt, Mala joignit ses efforts à ceux des hommes et des femmes courageux qui refusaient de devenir des esclaves et juraient de se battre à mort.

Perdue dans ses souvenirs, Mala fixait d'un air absent l'endroit où Zippy s'asseyait d'habitude. Soudain, une nostalgie si intense de son foyer et de sa liberté l'étreignit tant qu'elle se crut sur le point de hurler de chagrin.

Du vacarme à l'extérieur l'extirpa de ses tristes rêveries. Tendant le cou, Mala reconnut par la fenêtre la *Rapportführerin* Drexler (*la pire salope qu'il m'a été donné de rencontrer*, d'après Zippy), en train d'admonester des femmes qu'elle venait de faire sortir des baraquements et s'agenouiller dans la neige. Sa cape chaude flottant derrière elle, la responsable des rapports longeait les rangées de prisonnières (à cinq de front, la formation habituelle dans le camp) et lacérait de son fouet le visage de victimes apparemment choisies au hasard. C'était l'une des surveillantes SS les plus impitoyables de tout Birkenau, connue pour tirer sur des détenues simplement parce qu'elles avaient « l'insolence de la regarder dans les yeux ».

Dans le bâtiment administratif, les fenêtres étaient fermées et entièrement isolées et les radiateurs sifflaient bruyamment en déversant leur chaleur, et pourtant, Mala captait tout de même des bribes de la diatribe usuelle de Drexler. Ça ne changeait pas beaucoup d'une année à l'autre : « Sales traînées israéliennes... truies dégoûtantes... Je vais vous apprendre à... combien de fois vous ai-je prévenues... si vous aviez nettoyé cette porcherie la première fois... »

Mala devina que c'était la propreté d'un Block qui n'était pas à la hauteur du haut niveau d'exigence de la *Rapportführerin*. En guise de punition, les occupantes des baraques incriminées devaient s'agenouiller dans la neige et tenir des pierres au-dessus de leur tête, les bras tendus, pendant au moins deux heures. Quiconque baissait les bras recevait une balle de la part de Drexler. Elle avait une réputation à entretenir, après tout ; Mandl elle-même la louait d'être la meilleure garante de la discipline du camp. *Une baraque remplie de juives incapables d'y faire régner une propreté rutilante ne gâche pas mon bon plaisir*, voilà ce que semblait dire le dos raide de la surveillante tandis qu'elle distribuait les coups avec une générosité qui s'inscrivait dans la plus pure tradition SS. Le fait que ses victimes n'aient pas

accès à l'eau courante et doivent utiliser leur ration du matin de prétendu café pour se laver le visage, sans parler du nettoyage de leurs vêtements ou des baraquements, n'avait aucune importance à ses yeux.

Dégoûtée, Mala reporta son attention sur sa machine à écrire.

La porte s'ouvrit à la volée et l'*Obersturmführer* Hössler entra. Son manteau était déboutonné et il avait sa matraque et son képi à la main. Il salua aussitôt Mala d'un sourire chaleureux tandis qu'elle se précipitait vers lui pour le débarrasser.

— Comment va, Mally ?

Pour eux tous désormais, elle était *Mally* ; pas vraiment une détenue, plutôt une subordonnée civile qu'ils appréciaient sincèrement.

— Tout va bien, *Herr Obersturmführer*.

— Mandl n'est pas là ?

— Elle est aux sélections avec le docteur Mengele.

— Ah oui, c'est vrai. J'étais censé m'y rendre aussi.

Il plia les genoux afin qu'elle puisse ôter son manteau de ses épaules.

— Mais ensuite, j'ai décidé de ne pas y aller. Au bout d'un moment, ça devient trop déprimant. Tous ces squelettes dénudés qui courent comme dans un cirque grotesque...

Il grimaça.

Le visage bien entraîné de Mala ne trahit aucune émotion. Elle alla accrocher le lourd vêtement près de la porte.

Assis au bord de son bureau, Hössler tourna la tête en direction de la fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan, dehors ?

— La *Rapportführerin* Drexler est en train d'administrer une punition.

— Pour quelle raison ?

Mala haussa les épaules. Les surveillantes de Birkenau n'avaient pas besoin de raison pour défoncer le crâne d'une prisonnière.

— Souhaitez-vous un café, *Herr Obersturmführer* ?

Elle connaissait ses habitudes, désormais. Chaque fois qu'il venait, que Mandl était absente et qu'il s'installait dans cette position, Mala savait qu'elle devait s'attendre à une « discussion ».

— Si cela ne t'embête pas trop.

— Pas du tout. La *Lagerführerin* Mandl vient de partir. Le café que j'avais préparé pour elle est encore chaud.

Une fois de plus, Hössler lui sourit chaleureusement. Quand Mala revint les bras chargés d'un plateau, il se leva pour l'aider.

— Où est ton amie ? s'enquit-il avec un coup d'œil par-dessus son épaule vers le bureau vide de Zippy.

— Elle est en répétition avec l'orchestre du camp. Elles préparent une représentation spéciale pour Noël, m'a-t-elle dit.

— C'est vrai. J'oublie toujours qu'elle joue de sa petite mandoline en plus de ses obligations de secrétaire.

Un affectueux sourire apparut sur son visage.

— *Frau* Alma a fait de ces filles un véritable orchestre, n'est-ce pas ?

Mala le regarda de coin. Même si Zippy lui avait parlé de la fascination que le SS avait développée à l'égard d'Alma Rosé, la célèbre violoniste et cheffe d'orchestre viennoise, le terme presque déferent de *Frau* continuait de l'étonner, en particulier de la part de Hössler. Personne ne s'appelait *Frau* ici. Les prisonniers les plus privilégiés étaient appelés par leurs prénoms ; les plus basses castes pouvaient s'estimer chanceuses d'être appelées par leur numéro. Le plus souvent, néanmoins, c'était *viens ici, juif de merde* ou *ramasse ça avant que je m'énerve, sale porc*.

— J'ai bien peur de ne pas encore avoir eu la chance de visiter le nouveau Block

Musique, *Herr Obersturmführer*.

— Le Block n'est pas nouveau, protesta Hössler. Ils l'ont installé en août, il me semble.

Mala lui offrit un sourire d'excuse tandis qu'elle versait de la crème dans la tasse en porcelaine de l'officier.

— Mandl vous noie-t-elle sous le travail au point de ne pas avoir le temps d'écouter de la musique ? taquina-t-il en mélangeant son café avec une cuillère en argent ridiculement petite dans sa grande main.

— Je ne me plains pas, *Herr Obersturmführer*, j'aime être occupée. Je trouverai bien le temps de me rendre au Block musique. Helen – Mala prit soin d'utiliser le prénom officiel de Zippy, et non pas le surnom sous lequel elle était connue dans la résistance – n'arrête pas de chanter les louanges de *Frau Alma*. Elle affirme que c'est une véritable virtuose.

— Elle l'est, confirma Hössler avec une affection inattendue.

Mala le soupçonna de nourrir à l'encontre de la violoniste un intérêt qui n'était pas purement musical.

— Est-elle juive ?

Il tressaillit et se raidit imperceptiblement face à cette question innocente en apparence.

— Elle est viennoise, grommela-t-il en retour, presque sur la défensive, comme si c'était un crime d'apprécier une juive.

Mala s'abstint sagement de l'interroger plus avant. Viennoise, qu'il en soit ainsi, si cela lui faisait plaisir.

Il souleva sa tasse, puis la reposa.

— Sers-toi aussi. Tu sais à quel point j'exècre boire mon café tout seul.

— Je ne peux pas, *Herr Obersturmführer*.

Mala lança un regard lourd de sous-entendus en direction de la porte. Elle était fermée, mais pas verrouillée. N'importe qui pouvait entrer à n'importe quel moment.

— Mandl n'est pas près de revenir.

— Je préfère ne pas prendre le risque, *Herr Obersturmführer*. À vous, on ne vous dirait rien, naturellement, mais moi, on me mettrait dans le prochain camion à destination de la chambre à gaz.

Les yeux marron de l'officier s'obscurcirent et son agréable sourire disparut.

— C'est moi, le responsable des exterminations, ici !

Mala se mordit la langue et regretta d'avoir dit quoi que ce soit. Le ton velouté habituel de Hössler avec lequel il attirait les nouveaux-arrivants dans les chambres à gaz (la raison pour laquelle les membres juifs du *Sonderkommando* le surnommaient Moïse le menteur) s'était soudain métamorphosé comme par magie.

— Personne ne met qui que ce soit dans un camion si je n'en ai pas expressément donné l'ordre !

Mala baissa la tête en réponse à de tels cris. C'était depuis longtemps devenu un instinct naturel, digne d'un chien.

— Je vous prie de bien vouloir me pardonner, s'il vous plaît, *Herr Obersturmführer*. Vous avez raison, comme toujours.

Hössler passa les mains dans son épaisse chevelure sombre et prit une profonde inspiration. Parmi tous les SS, c'était lui le plus imprévisible. Personne ne savait jamais vraiment dire ce qui le mettrait en colère l'instant d'après, et lorsque cela arrivait, même ses propres subordonnés se faisaient discrets.

Un coup de feu retentit. Surprise, Mala pivota vers la fenêtre juste à temps pour voir une prisonnière tomber dans la neige boueuse. Bientôt, un halo grandissant rouge rubis se forma autour de son crâne rasé. Ses mains squelettiques tenaient encore la pierre, même dans la mort. Drexler avait dû lui tirer dessus simplement parce que sa tête ne lui revenait pas.

— Non, toi, pardonne-moi, Mala.

Elle se tourna vers lui, stupéfaite. Il secoua la tête avec un soupir abattu. Lui aussi

observait la scène au-dehors.

— Tu as raison. C'est un camp d'extermination. Nous avons été envoyés ici pour exterminer. Personne ne peut rien y changer, pas même le nouveau *Kommandant* avec ses politiques humanistes.

Il parlait comme si cet état de fait le perturbait sincèrement. Il porta sa tasse à ses lèvres mais ne but pas, et ses yeux sombres se fixèrent sur un point derrière Mala.

— Tu sais, j'ai fait des études pour devenir photographe lorsque j'étais jeune.

Il avait un drôle de ton, presque étonné, comme si lui-même n'y croyait pas tout à fait.

— Vraiment ? demanda-t-elle poliment.

Il ne répondit pas immédiatement, perdu dans un passé où les hauts dignitaires de Berlin ne louaient pas son *exceptionnel talent pour la mise en place d'un fonctionnement exemplaire des fours crématoires et de techniques innovantes, et pour une éthique professionnelle qui devrait servir de modèle dans toute autre installation similaire*. Mala avait lu l'éloge dans la lettre en provenance de l'Office central SS pour l'économie et l'administration, responsable des camps de concentration. D'après elle, les mots *éthique professionnelle* et *fours crématoires* n'avaient pas leur place dans une même phrase, mais le *Gruppenführer* Glücks, l'inspecteur de camp de concentration le plus haut placé qui avait signé le document, semblait avoir un autre avis sur la question.

D'une voix douce chargée d'une infinie nostalgie, Hössler commença à évoquer le studio dans lequel il avait travaillé comme apprenti, la magie de la chambre noire et les secrets pour sauver les photographies sous-exposées ou, au contraire, surexposées. Il était entièrement transformé, à présent ; dans ses yeux noirs habituellement éteints, une lumière s'était allumée ; il souriait avec une joie sincère, immergé dans un monde qui n'existait plus ; ses pâles joues creuses acquéraient une teinte rosée tandis qu'il parlait encore et encore, complètement oublieux du café qui refroidissait, de Mala, du camp autour de lui.

— Sales truies !

Le cri aigu de Drexler traversa les murs.

Mala vit les épaules de Hössler tressaillir légèrement. Il s'arrêta d'un coup. Quand il comprit que sa réalité était le camp, et non pas sa carrière de photographe qui s'était abruptement arrêtée du fait de l'inflation enragée, son visage reprit sa froideur et sa dureté de pierre. Il se leva de son fauteuil avec difficulté, les sourcils de plus en plus froncés. Des lignes marquées et amères encadraient sa bouche. Il déverrouilla la fenêtre et l'ouvrit avec une telle brusquerie que la vitre faillit se briser.

— Tu vas fermer ta gueule d'abrutie, espèce de salope ? aboya-t-il à la surveillante avec une haine subite si sauvage qu'il en tremblait des pieds à la tête. Je n'arrive pas à m'entendre penser avec tes hurlements !

Drexler tourna la tête vers la fenêtre. Mala vit la surveillante battre plusieurs fois des paupières, rougissante sous le coup de cette réprimande aussi vicieuse qu'inattendue.

— Tu as avalé ta langue ? rugit Hössler, toujours pas satisfait.

Mala ne l'avait jamais vu s'adresser de cette façon à ses homologues femmes. Il était considéré comme un gentleman des plus raffinés parmi le tas grossier que constituaient les SS. Néanmoins, à cet instant, elle le comprenait. Ce bureau était un refuge pour lui, un lieu sûr où il se rendait quand personne d'autre n'était là. Il venait pour discuter, parler aussi longuement que possible de son ancienne vie, se souvenir de l'homme qu'il n'était jamais devenu, se perdre dans une rêverie où il n'incinérerait pas des humains par milliers. Et là, Drexler et ses jurons crus le ramenaient à la dure réalité, lui rappelant ce qu'il souhaitait si désespérément oublier, lui montrant dans un miroir déformé ce en quoi il s'était lui-même transformé.

Drexler essaya d'expliquer quelque chose, mais Hössler avait déjà refermé la fenêtre d'un coup sec. De toute évidence, sa journée était gâchée. Il alla prendre son manteau.

— Je suis désolée, *Herr Obsersturmführer*, dit Mala.

Il hocha la tête, déjà sur le seuil.

— Moi aussi.

Quelques instants plus tard, Mala le regarda passer d'un pas raide devant Drexler et lui lancer une réflexion sans nul doute encore plus méchante et insultante que la précédente. Dès qu'il eut disparu, la surveillante ressortit son fouet et se mit à lacérer les visages de ses victimes avec une énergie renouvelée. Détournant le regard de cette horrible scène, Mala plaqua ses mains sur ses oreilles, mais même à travers le bouclier de ses paumes, le son répugnant de la peau qui se déchirait sous les coups de Drexler continuait de lui parvenir.

Même si ce n'était pas le jour qu'ils avaient convenu, Mala décréta à cet instant précis qu'elle irait voir Pavol le charpentier, que cela soit prévu ou non. Elle avait de bonnes choses en réserve dans sa chambre, le fromage du colis de la Croix-Rouge et même un demi-salami ; cela ferait office de paiement. Avoir faim était un bien faible prix à payer en échange de la certitude que le *Sonderkommando* serait approvisionné, qu'il organiserait sa révolte au plus vite pour faire exploser les quatre crématoires et les venger de tous les SS qui viendraient se battre contre eux.

Chapitre 7

Auschwitz-Birkenau

Après de longues délibérations, les détails du plan commençaient à prendre forme.

— Le garde d'Auschwitz de service à la grille pourrait connaître d'autres gardes d'Auschwitz.

Edek spéculait, comme chaque fois que Wiesław et lui avaient une minute de répit.

— Ce serait beaucoup moins risqué de me faire passer pour un garde de Birkenau. Mon allemand est suffisamment bon pour faire semblant d'être un SS polonais *Volksdeutsche* ; il y en a plein dans le camp. Ça n'éveillerait aucun soupçon.

— Je n'arriverais jamais à passer ne serait-ce que pour un Polonais *Volksdeutsche*, argua Wiesław en secouant la tête. Je peux à peine aligner deux mots d'allemand. Ils n'y croiront jamais.

— Et c'est pour cette raison que tu vas rester ce que tu es : un prisonnier normal, que je dois emmener travailler à l'extérieur de l'enceinte du camp. Exactement comme le SS que nous avons vu avec l'accordeur de piano. C'est la couverture parfaite. Personne ne se doutera de rien.

— D'accord, mais tu oublies un problème : nous ne faisons pas partie de l'équipe de Birkenau. Comment allons-nous nous faire transférer ?

— Je m'en occupe, promet Edek.

À la surprise de Wiesław, une semaine plus tard, un ordre arriva : il devait être transféré au camp des femmes de Birkenau, afin d'être incorporé à l'unité de charpenterie.

— Comment as-tu fait ? demanda Wiesław à Edek tout en fixant le document officiel avec stupéfaction.

Edek haussa nonchalamment les épaules avec un sourire en coin.

— À ton avis ? Quelques pots-de-vin stratégiquement distribués ont fait l'affaire.

— Mais... et toi ?

— Il n'y avait qu'une place disponible. Mais ne t'en fais pas, assura Edek en lui donnant une tape rassurante dans le dos. Je discuterai de mon transfert avec Lubusch. Je suis sûr qu'il fera le nécessaire. Pour le moment, je vais continuer à me porter volontaire pour le *Kommando* temporaire qu'il envoie parfois à Birkenau pour assister leurs charpentiers. Mais commençons par le commencement : il faut qu'on entre en contact avec cette Mala. Dès que nous aurons l'*Ausweis*, nous planifierons le reste.

Wiesław l'observa avec un grand scepticisme.

— Comment envisages-tu de trouver une fille au milieu de milliers d'autres ?

— Pavol, le charpentier qui a participé à ton transfert, la retrouve toujours le même jour au même endroit. Il a accepté de changer de place avec moi contre deux malheureux citrons et de ma promesse d'apporter certaines choses à Mala de sa part.

Quelques jours plus tard, vêtus de leurs salopettes bleues, Edek et Wiesław étaient en train de réparer les canalisations du Sauna de Birkenau, une énorme salle où l'on traitait toutes les nouvelles arrivantes et où les détenues privilégiées avaient le droit de prendre leur douche quotidienne. Edek comprit tout de suite qu'il s'agissait d'une sorte de marché noir local ; rien qu'au cours de la dernière demi-heure, pendant laquelle le Sauna était à l'arrêt

après avoir traité son quota journalier habituel, un nombre impressionnant de transactions avait eu lieu entre les prisonnières.

Même les *Kapos* et les vétéranes de Block faisaient affaire. Remarquant la présence de nouveaux visages, une Allemande à forte poitrine avec une longue tresse retenue par un nœud bleu se jeta sur Edek et Wiesław, leur offrant d'un ton le plus aguicheur possible « une très jolie fille, ou un garçon, si vous êtes plutôt portés là-dessus, à un prix très raisonnable ». Le statut racial n'avait pas d'importance tant qu'ils avaient du pain ou du fromage.

— C'est notre tenancière, ou Madame, comme elle tient absolument à ce qu'on l'appelle. Elle tenait un bordel dans sa Bavière natale, les informa un camarade chargé de l'entretien.

Il ordonna à la femme d'arrêter et les entraîna à l'écart de la vétérane allemande.

— Les vieilles habitudes ont la vie dure, ajouta-t-il.

Près de la rangée de lavabos tachés de rouille et maculés de crasse, un détenu au visage rond dans une chaude veste matelassée caressait la joue d'un très beau garçon qui, d'après Edek, ne devait pas avoir plus de seize ans. Les magnifiques yeux couleur d'ambre du garçon étaient fixés sur l'autre main du prisonnier, qui tenait un paquet de cigarettes. Un trésor au sein du camp. En dépassant le couple, Madame rappela au détenu que la moitié du paquet était pour elle. Il l'écouta à peine, déjà en train de murmurer quelque chose à l'oreille du garçon en le poussant doucement vers l'une des cabines.

Une fille bien nourrie aux cheveux bouclés au fer et ramenés en chignon, à la mode d'avant la guerre, entra d'un pas décidé dans la vaste pièce, le bruit de ses petits talons réverbéré par les murs carrelés. De sous son manteau, elle sortit une bouteille d'alcool qu'elle tendit à une autre employée du Sauna, une femme rousse d'environ quarante ans au visage parsemé de taches de rousseur. La femme inspecta l'étiquette, hocha la tête avec satisfaction et produisit quelque chose d'enveloppé dans du papier paraffiné, attaché au moyen d'une ficelle. Lorsque la fille passa à côté d'Edek, il distingua un arôme alléchant de viande fumée. De la viande fraîche, pas la pourriture habituelle d'Auschwitz. Il se surprit immédiatement à saliver tandis qu'il posait sur elle un regard fébrile.

Avec une surprise sincère, il se tourna vers le type de l'entretien.

— Où donc se procurent-ils tout cela ?

— Au *Kanada*, l'unité de tri.

L'homme haussa les épaules.

— Les nouveaux arrivants viennent avec des valises remplies de biens de toutes sortes, de la nourriture, des objets de valeur. Les détenus qui travaillent au *Kanada* font des festins un jour sur deux. Ce qu'ils ne parviennent pas à manger, à boire ou à utiliser eux-mêmes, ils l'échangent ou s'en servent pour soudoyer les *Kapos* et les surveillants. Ce n'est pas comme si les propriétaires risquaient d'en avoir besoin. La plupart d'entre eux se font gazer dès qu'ils débarquent ici, de toute façon.

Il parlait de la mort avec une totale nonchalance, comme s'il discutait des dernières prévisions météorologiques.

— Mala vient-elle ici souvent ? demanda Edek d'un ton qu'il espérait aussi innocent que possible, sans lever les yeux de la canalisation sur laquelle il travaillait. Mala Zimet...

— Pas la peine de préciser, répondit l'homme avec un sourire complice. Il n'y a qu'une seule Mala.

— Pourras-tu me la montrer quand elle entrera ?

— Je n'aurai pas à le faire. Tu la reconnaitras tout de suite.

Au début, Edek ne comprit pas. Le Sauna grouillait de belles jeunes femmes qui semblaient avoir davantage leur place dans les rues cosmopolites de Varsovie que dans ce camp pitoyable. Contrairement aux créatures squelettiques et asexuées croisées en chemin, qui fouillaient le sol gelé en quête de n'importe quel rebut comestible (une épluchure moisie de pomme de terre, avec de la chance), ces filles étaient bien habillées et bien nourries. Toutes avaient l'air de travailler dans les bureaux du camp ; comment était-il supposé

reconnaître Mala parmi elles ?

— Elle portera son brassard de *Laüferin*, ajouta l'autre.

Wiesław lança un drôle de regard à Edek.

— Arrête de gigoter. Nous sommes ici pour affaires ; tu n'es pas là pour un rendez-vous arrangé.

Edek tenta de rire avec insouciance, mais pour une raison quelconque, il n'y parvint pas. C'était idiot, bien sûr, mais il était nerveux. Son estomac ne cessait de se contracter, et pas avec effroi comme lorsqu'un SS enragé approchait avec la matraque levée, mais d'une manière depuis longtemps oubliée. C'était une tension qui coupait le souffle, comme lorsqu'il avait envie d'embrasser une fille pour la toute première fois : enivrante, grisante et un tantinet terrifiante.

Le gars de l'entretien avait raison. Edek la reconnut, mais pas à cause de son brassard de messagère ni de la description que lui en avait donnée l'historien. Ce fut sa démarche qui la trahit, déterminée et rapide. C'étaient les pas de quelqu'un qui n'avait pas de temps à perdre avec des commérages vides de sens ou des échanges d'amabilités. En les entendant se rapprocher, Edek se figea, une clé à tuyau à la main, soudain incapable de tourner la tête. Cela devait être à cause de tous les fantasmes dont il s'était empli l'esprit. Par extension, il associait désormais cette femme à la liberté, à sa terre natale et à tout ce qu'il chérissait tant. C'était difficile de la regarder à cet instant, comme s'il redoutait d'être déçu.

Une paume étroite se posa sur son épaule et il cessa carrément de respirer. Il pouvait voir ses bottes à hauteur du genou similaires à celles que portaient les fonctionnaires, l'ourlet de son manteau marron, la chaude jupe en laine qui apparaissait en dessous. Et soudain, avec un courroux aussi subit qu'inattendu :

— Tu n'es pas Pavol !

Son allemand était dur et impitoyable, tout comme son regard.

Edek rentra la tête dans les épaules comme s'il se préparait à recevoir une gifle. De fait, Mala avait tout l'air d'être prête à lui en décerner une en guise de récompense pour lui avoir fait perdre son temps, en requérant une entrevue au nom de quelqu'un d'autre.

— Non. Je m'appelle Edek.

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire tandis qu'il la dévisageait, sous le charme.

C'était plié ; de toute évidence, elle était furieuse. Ses yeux noisette, plissés à la manière de ceux d'un chat, paraissaient le disséquer, et pourtant, il songea qu'il n'avait jamais vu une femme aussi belle. Dans la faible lumière des plafonniers, ses cheveux brillaient tel de l'or liquide. Des gouttes cristallines de neige fondue étincelaient entre ses cils sombres et...

L'examen auquel Edek se livrait toucha brusquement à sa fin car elle était déjà en train de se détourner de lui, marmonnant un juron entre ses dents. Son billet vers la liberté, la patrie, tout ce qu'il chérissait tant, était sur le point de lui échapper.

— Mala, attends !

Il bondit aussitôt sur ses pieds et tenta de l'attraper par la manche.

Elle dégagea son bras et le fusilla d'un regard plein de mépris.

Malgré lui, Edek fit un pas vers elle.

— Je t'ai apporté les marchandises de Pavol.

Elle le fixa avec méfiance.

— S'il te plaît.

Il indiqua d'un geste l'une des cabines de douche, où ils pourraient discuter en privé.

Peut-être était-ce à cause de ses yeux implorants ou de l'intonation pitoyable dans sa voix, mais les traits de Mala se radoucirent. Elle lui fit signe de la suivre.

Les cabines étant le domaine de Madame, l'Allemande, Mala paya le prix (une cigarette) et se dirigea vers le fond du couloir obscur.

— Alors ? demanda Mala en polonais dès qu'ils atteignirent la cabine la plus éloignée. Accouche, je n'ai pas beaucoup de temps.

Elle passait d'une langue à l'autre avec une aisance si naturelle qu'Edek la dévisagea avec une admiration décuplée.

Il finit par se reprendre et sortit trois boîtes de sardines des poches de sa salopette.

— Je n'ai pas mangé les sardines. Les boîtes étaient déjà vides quand il me les a données, s'empressa-t-il d'assurer.

À sa surprise, Mala sourit de toutes ses dents. Il faisait sombre dans la cabine, mais Edek aurait pu jurer que l'expression dans ses yeux était passée de la froideur à la sympathie.

— Tu ne sais pas à quoi elles servent, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en inspectant les boîtes dans sa main.

Edek secoua la tête et la regarda les empocher avec perplexité.

— C'est mieux comme ça. Les Russes d'ici ont un dicton : *moins on en sait, mieux on dort*.

— Tu parles russe aussi ?

— Pourquoi ? Tu as besoin de quelque chose de la part des Soviétiques ?

— Non.

Il s'humecta les lèvres.

— En revanche, j'ai besoin d'un *Ausweis*. Un vrai, émis par le bureau du camp.

— Et quoi d'autre, à part ça ? Une Mercedes flambant neuve avec un chauffeur privé pour te conduire hors d'ici ? demanda-t-elle avec un sourire moqueur.

— Pourquoi, ça aussi, tu peux l'organiser ?

Dans l'obscurité, ses dents brillaient d'une blancheur étincelante. Edek se rendit compte qu'il souriait également.

— Ça dépend. Que peux-tu offrir en échange ?

— Ma vie à ton éternelle servitude ? suggéra Edek.

Mala grimaça.

— Ta vie et ton éternelle servitude appartiennent aux SS.

— C'est exactement pour ça qu'il me faut un *Ausweis*. Je n'ai pas franchement envie d'une vie pareille.

Le sourire de Mala s'évanouit. Elle examina le visage d'Edek de près pendant un certain temps.

— Comment puis-je savoir que tu n'es pas un agitateur de la section politique ?

— Est-ce que j'ai l'air d'en être un ?

Après un très long moment pendant lequel il retint son souffle, Mala finit par sourire à nouveau.

— Je suppose que non. Ton regard est trop honnête. Pourquoi as-tu été déporté, d'ailleurs ?

— Pour rien.

— Tu n'es pas juif, donc tu n'es pas là pour rien.

— Je suis un Polonais capable de tenir une arme. Aux yeux des nazis, ça aussi, c'est un crime.

Mala hocha la tête avec sagesse. Il avait raison sur ce point.

— Je sais que ça n'est pas grand-chose...

Edek enfouit sa main dans sa poche et en sortit une poignée de copeaux métalliques coupants en provenance de son atelier.

— ... mais Pavol a dit que...

— Oh, c'est formidable ! l'interrompit Mala.

Elle se jeta avec un enthousiasme impressionnant sur ce qui, aux yeux d'Edek, n'était que de la ferraille bonne pour la poubelle.

— Est-ce que tu pourrais t'en procurer davantage ?

À présent, c'était au tour de Mala de l'implorer du regard.

— Je travaille à l'obtention d'un transfert permanent ici, mais tant que je fais partie du *Kommando* de serrurerie, je peux t'en apporter autant que je peux, oui.

Mala rayonnait, désormais.

— De quel genre d'*Ausweis* as-tu besoin ?

— Le genre qu'un officier SS montrerait au garde aux grilles pour escorter un prisonnier afin de l'emmener travailler à l'extérieur de l'enceinte du camp. Ce genre d'*Ausweis* existe-t-il ?

Pendant quelques instants, Mala réfléchit.

— Je suppose que oui, répondit-elle enfin. Mais comment comptes-tu soudoyer une escorte SS, de toute façon ? Personne ne sera suffisamment fou pour entrer dans ta combine. N'importe qui participant à une telle tentative d'évasion serait immédiatement jeté en cellule dans la prison locale de la Gestapo.

— Laisse-moi m'inquiéter pour ce qui est du SS. Moins tu en sais, mieux tu dors, dit-il, répétant ce qu'il venait juste d'apprendre.

Mala rit doucement.

— As-tu au moins un plan quelconque une fois dehors ?

— Oui.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ce n'était pas un mensonge non plus.

Au cours des quelques brèves journées passées parmi les charpentiers de Birkenau, Wiesław avait découvert l'existence d'Antoni Szymlak. C'était un carreleur qui faisait office d'homme à tout faire dans le camp et transmettait clandestinement du courrier et des colis aux prisonniers. Souvent, les travailleurs civils polonais des villages voisins, employés par l'administration du camp pour des tâches spéciales pour lesquelles les prisonniers n'étaient pas qualifiés, préféraient garder leurs distances avec les détenus. Après tout, fraterniser avec les prisonniers pouvait les faire attirer à Auschwitz au premier signalement auprès de la Gestapo du camp. Néanmoins, quelques-uns risquaient leur liberté et leur vie pour aider ceux qui se trouvaient dans le besoin, et heureusement pour Wiesław et Edek, Szymlak appartenait à cette catégorie.

Dès qu'Edek entendit parler de lui, il s'accrocha à l'idée que si Szymlak était effectivement aussi sympathique que le prétendaient les charpentiers, il pouvait le persuader de leur offrir un abri après leur évasion. Après cela, ils traverseraient les montagnes Beskides en direction de Zakopane, la ville où habitait la sœur de Wiesław et où les Allemands ne pointaient pas trop le bout de leur nez. C'était une terre de partisans, de combattants de la liberté, d'anciens soldats qui avaient de justesse échappé aux griffes des nazis, et de patriotes polonais ordinaires, tapis dans les forêts, qui attaquaient les Allemands chaque fois que l'opportunité s'en présentait, avant de disparaître après chaque raid dans l'ombre à laquelle ils appartenaient désormais. Depuis quelque temps maintenant, Edek nourrissait l'espoir de se joindre à eux.

— Très bien.

La voix de Mala le ramena dans le présent.

— Je t'obtiens un laissez-passer. Mais cela va peut-être prendre du temps. Mieux vaut attendre la fin du mois, juste avant la clôture de tous les registres. C'est le seul moment où les SS sont négligents et où ils sont susceptibles de ne pas se rendre compte de la disparition d'un *Ausweis*.

Edek hocha la tête. Il lui faisait confiance. Mala avait l'air de très bien savoir ce qu'elle faisait.

— Je te revois après-demain alors ? demanda-t-il avec les yeux emplis d'espoir. Pour t'apporter davantage de copeaux de métal, clarifia-t-il.

Soudain, Mala tendit le bras et serra sa main dans la sienne. Un chaleureux sourire dansa sur ses lèvres charnues.

— Ce sera très utile. On se retrouve après-demain.

Puis elle partit et il se retrouva seul dans la cabine miteuse, interloqué et étrangement étourdi.

Chapitre 8

Auschwitz

C'était une nouvelle pâle journée d'hiver, avec un ciel si bas et si lourd qu'il allait jusqu'à faire oublier l'existence du soleil. Devant l'atelier de serrurerie, Lubusch fumait une cigarette. Sous ses yeux, d'interminables colonnes de détenus marchaient d'un pas traînant en direction des grilles, les prisonniers de l'*Auskommando* conscrits pour travailler toute la journée dehors dans des températures bien en dessous de zéro. Quand ils passaient devant le SS, l'un de leurs *Kapos* criait l'ordre habituel « Retirez vos calots » et matraquait vicieusement quiconque n'était pas assez rapide pour découvrir son crâne rasé.

Edek avait été envoyé en quête de Lubusch. Un illustrateur auparavant employé dans un journal libéral de Varsovie, et qui avait commis la grave erreur de dessiner des sketches antinazis, avait une fois de plus enrayé l'une des machines sous les yeux d'Edek et lui avait adressé un sourire complice lorsqu'Edek ne l'avait pas dénoncé. Après avoir tripatouillé l'appareil pendant quelques minutes, le *Kapo* Vasek avait ordonné à Edek de mander *Herr Kommandoführer* afin de régler le problème. Néanmoins, en voyant le visage du SS à cet instant, Edek n'avait aucune envie de le déranger. Il resta donc en faction près du mur du Block et, à l'instar de Lubusch, suivit les colonnes de squelettes gris tandis qu'ils défilaient vers leur mort au son joyeux des morceaux interprétés par l'orchestre d'Auschwitz.

Soudain, l'un des squelettes trébucha. Afin de ne pas perturber l'ordre du reste des hommes qui paraissaient, il sortit du rang avant de tomber lentement à genoux. Un *Kapo* se jeta sur lui et se mit à le rouer de coups de matraque au niveau des côtes et des jambes, en lui criant de « lever ton gros cul, pauvre nul, sale tire-au-flanc, je vais te montrer comment traîner, espèce de sale porc juif fainéant... »

— Frappe-le un peu plus fort ! beugla en riant un autre *Kapo* en passant, lui aussi un triangle vert. Peut-être que tu conjureras un miracle et qu'il reviendra d'entre les morts.

— Il n'est pas mort, protesta le premier *Kapo*.

— Bien sûr que si. Regarde-le !

Faisant tout un cinéma, le second s'approcha du corps et lui décocha un violent coup de pied dans les parties génitales en guise de démonstration.

— Tu vois ? Bel et bien mort.

Le premier *Kapo* grommela quelque chose à son camarade et tira deux prisonniers hors de la procession.

— Faites disparaître cette carcasse de ma vue et dépêchez-vous, avant que je m'énerve.

Alors qu'ils passaient à côté de Lubusch et Edek, ce dernier aperçut un jeune prisonnier s'essuyer la joue en la frottant contre son épaule. Des sanglots silencieux le secouaient. Lubusch s'approcha et lui demanda s'il connaissait le vieil homme.

— C'est mon père, parvint à articuler le jeune homme entre ses larmes, le visage déformé par une douloureuse grimace.

— Je dois noter son numéro.

Avec une lenteur intentionnelle, il sortit son carnet noir et y inscrivit le nom et le numéro du prisonnier décédé. S'assurant que le *Kapo* était loin d'eux, le SS glissa un paquet de cigarettes dans la poche du garçon, puis Edek l'entendit murmurer très bas quelques mots de condoléances, suite auxquels les pleurs du détenu redoublèrent. La gentillesse avait de

drôles d'effets sur les gens ici. Ils avaient perdu l'habitude, tout simplement.

— Tu peux repartir, ordonna Lubusch d'une voix exagérément forte. Et vous autres, il y a une charrette pour les cadavres ; allez-y au pas de course. Tas de sales fainéants.

En se tournant vers les baraquements de l'atelier de serrurerie, il remarqua enfin la présence d'Edek.

— Un problème ?

— L'une des machines semble être à nouveau coincée, *Herr Rottenführer*.

— *Unterscharführer*, le corrigea Lubusch qui regardait d'un air absent les deux prisonniers qu'il venait de congédier.

Avec le plus grand respect possible, ils allongèrent le cadavre du père au sommet d'une petite montagne d'autres corps.

— Officiellement, je suis un sous-officier désormais, et non plus un simple soldat. Une promotion de Noël pour un travail bien fait.

Sa voix était creuse, son intonation amère.

— Félicitations, *Herr Unterscharführer*, répondit mécaniquement Edek.

Il se mordit la langue face au regard assassin de Lubusch.

— Quel est le problème avec la machine ? L'un d'entre vous a-t-il encore fait exprès de la coincer pour saboter la production ?

Edek se mit en route, sans trop savoir quoi répondre à l'accusation justifiée. Lubusch était donc parfaitement au fait de leurs machinations. Il était au courant et n'avait jamais rien dit, jamais puni personne pour les chiffres désastreux de son unité.

Un faible sourire apparut sur le visage d'Edek.

— Est-ce bien important de connaître la raison exacte de la panne, *Herr Unterscharführer* ?

— Ça l'est si je découvre une pièce étrangère coincée dans la machine et que je suis en présence d'un *Kapo*. S'il voit ça, il n'y aura aucun moyen de le dissimuler et ce sera le *Strafblock* pour les responsables.

Lubusch dévisagea Edek.

— Alors ? Vais-je trouver quelque chose ?

— C'est fort possible, *Herr Unterscharführer*, avoua Edek en baissant les yeux.

Lubusch soupira et se passa une main sur le front, comme si c'était plus que ce qu'il pouvait supporter en une journée.

— Je peux essayer de distraire le *Kapo* pour l'empêcher de fourrer son nez là-dedans, suggéra Edek en adressant à Lubusch un regard inquisiteur.

Lubusch laissa échapper un petit rire triste.

— Tu veux que Vasek te fasse goûter sa matraque ?

— Je serai prudent, *Herr Unterscharführer*.

— C'est donc toi qui l'as sabotée ?

— Non. Je ne sabote jamais les machines.

— Pourquoi pas ?

— Car même si j'adorerais torpiller la production, jamais je ne voudrais vous attirer d'ennuis. Vous avez des supérieurs auxquels vous devez rendre des comptes. Je ne tiens surtout pas à ce que vous soyez dans le pétrin par ma faute.

— Dans ce cas, pourquoi endosser la responsabilité d'une faute que tu n'as pas commise ?

Edek haussa les épaules et évita soigneusement le regard scrutateur de Lubusch. C'était encore plus difficile à expliquer. À sa surprise, Lubusch lui donna une tape discrète sur l'épaule, qui lui indiqua que le SS le comprenait.

— Allez, Galiński. Le devoir nous appelle, et toutes ces inepties.

Edek avança devant Lubusch. Il respirait à peine. C'était sa seule chance, le moment parfait. Plutôt mourir que laisser passer cette opportunité.

— *Herr Unterscharführer*, puis-je vous demander un service ?

— Quel genre de service ?

— Pourrais-je être transféré dans le *Kommando* des installateurs de Birkenau ?
Définitivement ?

L'officier SS fronça légèrement les sourcils.

— Pourquoi Birkenau ? Les conditions de vie et de travail sont bien meilleures à Auschwitz.

— Cela n'a aucun rapport avec les conditions de vie ou de travail, *Herr Unterscharführer*.

— Dans ce cas, quelle est la raison ? On ne te traite pas bien, ici ?

Il semblait quelque peu froissé. Edek s'empessa de secouer la tête.

— Si, bien sûr que si ; on me traite exceptionnellement bien, *Herr Unterscharführer*...

Il n'avait pas trop réfléchi à toute l'affaire avant de se lancer et, à présent, il tentait fébrilement de trouver une excuse convenable. Mais l'inspiration ne venait pas et il restait planté devant son *Kommandoführer*, à ouvrir et fermer la bouche comme un poisson hors de l'eau.

Soudain, un sourire complice naquit sur les traits de Lubusch.

— C'est à cause d'une fille, c'est ça ?

Surpris, Edek releva la tête. Le visage de Mala apparut devant ses yeux et, tout à coup, il fut saisi de terreur à l'idée d'être démasqué.

— Si tu te voyais, tu es tout rouge, continua à le taquiner Lubusch d'un ton bon enfant. Une fille ! Qui l'eût cru ! Tu fais un excellent Roméo.

Il riait à présent, d'un rire sincère et insouciant qu'Edek n'avait jamais entendu chez lui auparavant.

Edek ouvrit la bouche pour protester, mais il se ravisa. Pourquoi pas, après tout ? C'était une explication valable, qui susciterait la sympathie de Lubusch à coup sûr. Il baissa la tête, admettant silencieusement sa défaite.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mala, murmura Edek malgré lui.

— Polonaise ?

— Juive. Juive-politique, corrigea-t-il rapidement. Elle porte un triangle rouge au-dessus du jaune.

— Je n'en reviens pas.

Lubusch rayonnait, à présent.

— C'est ce dont nous avons parlé. Une hypothétique fille juive dont tu tomberais amoureux. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Je devrais rejoindre le camp des gitans et travailler comme devin à temps partiel. Très bien, Galiński. Je t'obtiendrai ton transfert. Disons que c'est mon cadeau de Noël.

Lui emboîtant le pas à l'intérieur de l'atelier, Edek fut submergé par un sentiment d'infinie gratitude. *Sauvé*, songea-t-il en parvenant à peine à réprimer un énorme sourire.

Les hurlements de forcené du Kapo Vasek résonnaient à travers toute la fabrique. Il avait mis les prisonniers en rang le long d'un mur et à en juger par leurs lèvres fendues et leurs nez ensanglantés, il avait déjà mené son petit interrogatoire concernant la machine en panne. Il était si absorbé par sa rage qu'il ne remarqua pas l'arrivée de son supérieur.

— Vous croyez que je ne sais pas ce que vous trafiquez, tas de singes surnois ? Vous croyez que vous allez continuer à vous en sortir aussi facilement avec vos manigances ? La même machine qui tombe en panne pour la troisième fois ce mois-ci. Vous croyez que je ne sais pas que c'est l'un d'entre vous qui la sabote ? Je vous jure que dès que j'aurai démasqué le porc qui a fait ça, je briserai chacun des os qu'il a dans la main !

En authentique serviteur du régime nazi, Vasek ponctuait chaque phrase d'un coup de matraque dans le ventre ou la tête d'un prisonnier.

— Garde-à-vous ! vociféra Lubusch.

Edek sursauta. Le SS avait l'air absolument furieux.

Le *Kapo* pivota si brusquement qu'il en perdit son képi.

En quelques longues enjambées, Lubusch franchit la distance qui le séparait de Vasek.

— Sur les ordres de qui mutiles-tu mes travailleurs ? cria Lubusch au visage du *Kapo*. Je t'ai posé une question ! Sur les ordres de qui ?

Lorsque Vasek fut incapable de fournir une explication, Lubusch continua à l'enguirlander avec un enthousiasme décuplé.

— Si tu mets la moitié d'entre eux hors service, qui va atteindre les quotas du mois ? Ou peut-être envisages-tu de te porter volontaire pour l'ensemble de l'unité, c'est ça ?

Il le gifla d'un tel revers de main que Vasek vacilla en arrière en dépit de son imposante carrure.

Edek vit quelques prisonniers dissimuler des sourires satisfaits.

— C'est ça ? répéta Lubusch, un éclat réellement meurtrier dans les yeux.

Vasek grommela quelque chose à propos d'un sabotage et promit de fournir des preuves, si *Herr Unterscharführer* pouvait simplement l'aider à démonter la maudite machine.

— Tu n'as pas la moindre idée de comment la machine fonctionne et néanmoins, tu es prêt à affirmer avec une absolue certitude qu'il s'agit d'un sabotage ? lança Lubusch d'un ton moqueur.

Edek songea que l'idée de Lubusch devait être de faire mourir le *Kapo* de trouille pour l'empêcher d'approcher la machine, mais étrangement, la manœuvre produisit l'effet inverse sur Vasek. Il commença à inspecter les différentes parties avec la frénésie d'un possédé et finit par découvrir une petite pièce coincée dans le mécanisme, comme Lubusch l'avait redouté. Il la brandit devant les yeux de son supérieur avec l'expression d'un enfant en quête désespérée de l'approbation d'un adulte.

Désormais, même leur *Kommandoführer* ne pouvait plus les sauver. Aligné avec ses camarades le long du mur, Edek vit l'illustrateur porter un regard tragique sur ses mains. Tous connaissaient les méthodes punitives de Vasek. Ils savaient qu'il mettrait sa menace à exécution.

Le *Kapo* se tourna vers eux, victorieux.

— Bien.

Le son de sa matraque en bois lorsqu'il la fit claquer contre sa paume donna la nausée à Edek. Il l'imaginait déjà s'écraser contre ses os.

— Le coupable va-t-il faire preuve de décence et se dénoncer de son plein gré afin que je puisse rafraîchir ses principes, ou va-t-il choisir la difficulté ? Vingt-cinq coups de fouet pour un prisonnier sur deux ? Pour moi, c'est la même chose. Ça ne fait aucune différence qu'un seul ou vous tous souffriez pour défendre une idée, sales fourbes puants.

Personne ne bougea. Tous les yeux étaient rivés au sol en béton. Dans un silence de mort, les pas de Lubusch résonnèrent bruyamment tandis qu'il quittait l'atelier. Edek ne pouvait pas lui en tenir rigueur. À sa place, lui non plus n'aurait pas voulu assister à ce qui était sur le point de se passer.

Bien sûr, Lubusch aurait pu stopper Vasek et lui intimer l'ordre de ne pas punir les hommes. Vasek l'aurait dévisagé, se demandant si *Herr Kommandoführer* avait perdu l'esprit. Il aurait néanmoins obéi comme il se doit, mais il l'aurait ensuite discrètement signalé à la section politique et cela aurait marqué la fin d'*Unterscharführer* Lubusch pour eux tous. Bon nombre de surveillants un peu trop sympathiques avaient été expédiés sur le front est pour leur apprendre à aimer leur ennemi. Depuis, quiconque vêtu d'un uniforme et doté d'un semblant de conscience faisait très attention au moment d'afficher son humanité.

— Bon, alors un sur deux, conclut Vasek d'un ton aimable lorsque personne ne se désigna.

Il fit signe au deuxième homme de la rangée d'avancer.

Edek vit qu'il s'agissait de l'historien. Il marcha jusqu'à l'établi, une expression résignée

sur le visage, et plaça les avant-bras sur le plan de travail, exposant ses cuisses aux coups du *Kapo* Vasek. C'était la position prescrite pour un prisonnier sur le point de se faire fouetter. Une certaine agitation troubla le groupe alors que les détenus commençaient à exiger que le coupable se manifeste.

Du coin de l'œil, Edek aperçut l'illustrateur serrer et desserrer les poings, au comble du désespoir. Il était très populaire parmi les SS : ils lui commandaient des portraits d'eux ou de leurs proches avec une envieuse régularité. Bien souvent, il rêvait tout haut d'ouvrir sa propre galerie lorsqu'il quitterait enfin Auschwitz. Tout le monde s'accordait à dire qu'il réussirait, avec un talent pareil...

Au moment où l'illustrateur s'apprêtait à faire un pas en avant, Edek se précipita vers le *Kapo* et se planta fermement devant lui.

— C'était moi. J'ai saboté la machine.

Un sourire sombre et mauvais étira lentement les lèvres du *Kapo*. Il ordonna à l'historien de débarrasser le plancher, toute son attention désormais concentrée sur Edek.

— Bien bien bien, mon courageux petit matelot. Dans un premier temps, vingt-cinq coups de fouet pour t'attendrir un peu, puis nous passerons aux choses sérieuses.

Edek plaça ses avant-bras à l'endroit où se trouvaient auparavant ceux de l'historien et se tint prêt. Le *Kapo* brandissait déjà son fouet.

— Tu connais la règle. Tu comptes chaque coup. Si tu perds le fil, je recommence depuis le début.

Des regards déchirants que ses camarades posaient sur lui, Edek inspira profondément. Malgré cela, il fut à bout de souffle dès que le premier coup, précis et vicieux, l'atteignit.

— Un.

Une douleur brûlante et saisissante se mit aussitôt à irradier de l'arrière de ses cuisses. Un seul coup en valait vingt-cinq.

Un nouveau coup. Le sifflement du fouet fendit l'air, d'abord, et sa chair ensuite. Il grimaça et ses yeux s'emplirent de larmes malgré lui.

— Deux.

Il luttait pour contrôler sa voix alors qu'il n'avait qu'une envie : hurler tandis que les lanières du fouet découpaient la peau de ses jambes.

— Trois.

Ses genoux se mirent à trembler, menaçant de se dérober. Une sueur froide commença à perler sur son visage ; il ne savait plus si c'était de la transpiration ou des larmes qui roulaient sur ses joues.

Un autre coup.

— Quatre !

Il cria, cette fois. C'était impossible de conserver sa dignité.

Un sifflement. Un autre coup. Une autre déchirure. Le sang coulait le long des jambes d'Edek ; à travers ses larmes, il discerna des gouttes carmin sur l'établi alors que le *Kapo* levait de nouveau son fouet.

— Cinq...

Il dut fournir un effort surhumain pour rester debout alors qu'il mourait d'envie de se laisser tomber dans la noirceur de l'abysse.

— Ça suffit !

Lubusch.

À travers le brouillard de la douleur accablante, Edek sourit à l'image floue de l'homme venu le secourir. Lubusch aurait pu rester dans le confort de son bureau et fermer les yeux sur toute l'histoire ; prétendre que son *Kapo* qui dépeçait vivant l'un de ses travailleurs ne le concernait pas. Après tout, les supérieurs de Lubusch l'avaient déjà envoyé une fois à l'unité de section du camp de concentration de Stutthof précisément à cause de cette attitude

sympathique qu'il affichait. La seconde fois, ils pourraient très bien l'incarcérer à Auschwitz en tant que prisonnier, et la section politique n'était pas réputée pour accorder une seconde chance en matière de réhabilitation. Et pourtant, il était là, noble et austère, le sauveur d'Edek en chair et en os.

La main du *Kapo* qui tenait le fouet resta suspendue en l'air. Il fixa son supérieur d'un air interrogateur.

— Cette punition est bien trop gentille pour une combine comme la sienne. Je l'emmène au *Strafblock*, annonça Lubusch en faisant signe à Edek de le suivre. Ils s'occuperont de son cas là-bas ; c'est leur spécialité, après tout.

Même en rassemblant le peu de forces qui lui restait, Edek parvenait à peine à traîner les pieds, mais il emboîta le pas à Lubusch tel un chien de berger mourant suivant son maître.

Visiblement satisfait d'un tel arrangement, le *Kapo* Vasek arbora un large sourire et glissa son fouet à sa ceinture. Edek était convaincu que l'instrument n'y resterait pas bien longtemps.

— N'aie pas peur, assura Lubusch dès qu'ils furent dehors. Tu vas te reposer pendant quelques jours, puis ils te relâcheront. Je leur dirai que tu es l'un de mes meilleurs travailleurs. Ils ne te feront aucun mal ; tu as ma parole.

— Merci, *Herr Unterscharführer*, chuchota Edek en inspirant avidement l'air glacé.

Alors qu'ils longeaient la route verglacée, il ne cessait de jeter des œillades à son homonyme, sans savoir ce qui le ravivait le plus : la morsure froide du vent ou les mots de Lubusch qui avaient une fois de plus restauré la foi d'Edek en l'humanité.

Chapitre 9

Birkenau

Mala se figea quand elle vit que c'était l'ami d'Edek qui l'attendait au Sauna. C'était un jeune homme séduisant, au teint plus mat qu'Edek, avec un front dégagé et un regard noisette plein de sensibilité. Son visage s'éclaira lorsqu'il l'aperçut ; il la salua même de la main, mais Mala avait vu bien trop de résistants locaux finir au bout des potences du camp pour avoir fait confiance à la première personne venue.

— Qu'est-il arrivé à ton ami ? demanda-t-elle en guise d'introduction d'une voix où perçait la méfiance.

— Il est au *Strafblock*, d'après la note que le *Kapo* du Block des Sanctions m'a fait passer clandestinement, expliqua-t-il d'un ton presque joyeux en lui tendant la main. Je m'appelle Wiesław.

À la mention du *Strafblock*, Mala sentit des gouttes de transpiration se former sur ses tempes et une peur glacée la saisir. Néanmoins, elle serra la main de Wiesław sans laisser son visage trahir la moindre émotion.

— Mala.

Consciente de chaque bouffée d'air qu'elle inspirait, elle parvint à conserver un ton détendu et contrôlé.

— Qu'est-ce qu'il a fait exactement pour atterrir au *Strafblock* ?

— Rien qui ait un rapport avec nos affaires, s'empressa de lui assurer Wiesław.

Même si personne ne leur prêtait attention, il baissa la voix.

— Il s'est désigné à la place d'un camarade qui avait saboté l'un des postes de travail.

— Pourquoi ? demanda Mala avec une surprise sincère.

Des actes si nobles et altruistes étaient une rareté à Auschwitz. Ici, c'était chacun pour soi. L'homme était réellement un loup pour l'homme.

Wiesław haussa les épaules.

— Notre Edek est comme ça, tout simplement. Il ne supporte pas de voir d'autres personnes souffrir. Nous sommes de la même ville, mais c'est pendant le voyage jusqu'ici que nous nous sommes rencontrés ; nous étions dans le même wagon. C'était le seul d'entre nous à avoir bénéficié d'une formation militaire, alors dès qu'ils nous ont mis dans le train, il s'est aussitôt mis à nous organiser avec un semblant d'ordre. Lorsque nous sommes arrivés à Auschwitz, il a affirmé que les personnes âgées devaient occuper les meilleures couchettes et recevoir une double ration. Il y avait quelques hommes d'un certain âge parmi nous, des médecins, des ecclésiastiques et surtout des professeurs, la véritable intelligentsia polonaise. Des hommes qui, contrairement à nous, n'avaient pas été arrêtés parce qu'ils étaient jeunes et bien portants. Naturellement, cela a posé problème. Il y a des ergoteurs partout, j'imagine, et un type de notre convoi cherchait la bagarre depuis la seconde où nous étions descendus du train ; quand il a refusé de céder son lit à un vieux professeur, Edek lui a décoché un coup de poing dans le museau. Ça a aussitôt mis un terme à la discussion.

Il sourit à ce souvenir.

— Nous sommes amis depuis. Notre Edek est un type vraiment extra.

Mala se rendit compte qu'elle souriait.

— Il était dans l'armée, alors ?

— Pas exactement. Il était élève officier à l'École maritime quand la guerre a éclaté. Il plaisante toujours en disant que la Gestapo l'a arrêté à cause de son bel uniforme de marin.

Le sourire de Mala s'élargit.

— L'ont-ils battu ?

— Naturellement, répondit Wiesław en la regardant comme s'il s'agissait d'une évidence. Nous l'avons tous été pendant plusieurs semaines avant d'être expédiés ici.

— J'ai été arrêtée par les SS, confia Mala avec un éclat distant dans le regard.

Une fois de plus, le passé ressurgit de l'ombre, à la fois trop douloureux pour s'en souvenir et impossible à oublier. Mala trouvait toujours étrange que ses souvenirs aient une odeur : la vapeur de la locomotive et l'huile de machine, son parfum français, les Chesterfield que le voyageur de commerce qui partageait un banc avec elle fumait à la chaîne, l'odeur aigre et rassise de sueur imprégnant l'uniforme en laine du SS qui s'était approché d'elle, la main sur son étui de revolver. Il l'avait prise à part à la seconde où elle était descendue du train à la Gare Centrale d'Anvers. Rien d'étonnant à cela : l'étoile jaune que tous les Belges juifs étaient obligés de porter sur ordre récent des forces occupantes était un indice suffisamment révélateur. Ses parents l'avaient imploré de ne pas courir le risque, mais Mala était tout de même allée à Bruxelles, où la rumeur disait qu'il était possible pour les juifs de trouver des endroits où se cacher. Ce n'était pas pour elle, car Mala n'était certainement pas du genre à se cacher. C'était pour son père aveugle et sa tendre mère qui, Mala le savait, ne survivraient pas une journée en captivité. Mala, elle, avait prévu de grossir les rangs de la résistance par le biais de ses anciens contacts de l'organisation pour la jeunesse juive de Hanoar Hatzioni et de combattre les nazis jusqu'à l'issue victorieuse. Ou jusqu'à sa mort, si c'était elle qui venait en premier. Mais le garde SS dans sa tunique trempée de sueur avait mis une fin abrupte à ses projets avec la phrase « Papiers, s'il vous plaît ». Au lieu de rejoindre la résistance, Mala s'était retrouvée forcée à travailler au bureau d'enregistrement du camp de Malines, un point de rassemblement, de détention et de déportation pour les juifs. Et lorsqu'il n'y eut plus de juifs à enregistrer, ce fut elle que l'on déporta en compagnie d'autres employés du bureau, à destination d'Auschwitz. *Merci pour vos bons et loyaux services ; malheureusement, ils ne sont plus requis ; vous trouverez les chambres à gaz sur votre droite.*

Une histoire trop personnelle et trop douloureuse à relater à quelqu'un qu'elle venait tout juste de rencontrer. À la place, Mala soupira et dit :

— Ils ne nous ont pas battus ni accusés de quoi que ce soit. Ils nous ont simplement mis dans un train parce que nous étions de la racaille juive qui polluait leur air aryen de nos haleines fétides. Je cite.

Wiesław détourna le regard, visiblement mal à l'aise.

— Je suis désolé, bafouilla-t-il en enfouissant ses mains dans ses poches.

Mala eut un haussement d'épaules indifférent. *C'est la vie.*

— Devrions-nous nous rendre dans un endroit plus privé ? demanda-t-il en relevant les yeux sur elle. J'ai quelque chose pour toi. De la part d'Edek.

Mala le conduisit dans le recoin le plus reculé du Sauna, à peine éclairé par le vif éclat jaune des lampes, et se tourna vers lui.

— Approche-toi plus près.

Elle l'attrapa par la manche et l'attira à elle.

— Je ne veux pas que quelqu'un puisse voir.

La façon dont les joues de Wiesław s'empourprèrent trahit le fait qu'il n'était pas coutumier des affaires amoureuses qui amenaient ici la plupart des prisonniers. Mala trouva presque cela attendrissant.

— N'aie pas peur, je ne vais pas t'embrasser, le taquina-t-elle avec bonne humeur. Alors, qu'est-ce que tu m'apportes ?

Wiesław s'humecta nerveusement les lèvres avant de tripoter quelque chose dans sa

poche.

— Edek et moi avons passé un accord le lendemain de votre première rencontre : s'il lui arrivait quelque chose, je devais continuer à venir ici et t'apporter ceci.

Il lui tendit une pleine poignée de copeaux métalliques.

Pendant un moment, Mala les observa, sans voix. Puis, comme si elle reprenait ses esprits, elle se dépêcha d'ouvrir grand sa poche.

Wiesław lui transféra la marchandise avec un petit rire gêné.

— Personnellement, je ne comprends pas la plaisanterie. Je me serais attendu à ce qu'il me demande de t'apporter quelque chose à manger, mais il a dit : « elle veut des morceaux de métal. Ça a l'air terriblement important ».

— Ça l'est, confirma Mala tout bas.

Elle sentit la chaleur lui monter aux joues. Elle ne parvenait pas à croire qu'Edek se préoccupe à ce point de sa petite contrebande.

— Pourquoi en as-tu besoin ? demanda Wiesław en la regardant avec curiosité.

— Pour la même raison qu'il a besoin d'un *Ausweis*, expliqua tranquillement Mala. Pour faire leur fête aux nazis un jour.

L'acier qui était dans ses poches brillait désormais dans ses yeux. Wiesław hocha la tête avec respect et lui tendit à nouveau la main d'un air solennel.

— Un jour.

— Un jour, répéta Mala avec un grand sourire avant de disparaître dans la foule.

Chapitre 10

Auschwitz

Au début, c'était l'obscurité et une douleur intolérable. Puis la douleur s'atténua et bientôt, il ne resta que l'obscurité, froide et impénétrable, chargée de l'effrayante odeur de terre humide et de celle du propre corps d'Edek. Les cellules de punition étaient si minuscules que lorsqu'Edek s'étirait entièrement, ses talons et le sommet de son crâne étaient fermement pressés contre le sol et le plafond. L'inquiétante et perturbante illusion d'être enterré vivant était alors totale.

Une fois par jour, un détenu-fonctionnaire soulevait la trappe de la porte et plaçait un bol de soupe de navet ou un morceau de pain avec du fromage moisi dans sa cellule. C'était grâce à cela qu'Edek parvenait à compter les jours.

Dans un tel contexte, il était reconnaissant pour les portions réduites. C'était à peine s'il produisait des déchets organiques ; par conséquent, le seau dans le coin qui lui servait de toilettes dégageait une puanteur supportable. Le fonctionnaire compatissant le vidait chaque soir pour qu'Edek puisse dormir pendant quelques heures sans être tourmenté non seulement par l'obscurité anéantissante, mais aussi par l'odeur répugnante. C'était le même prisonnier qui lui glissa de vieux journaux par la trappe afin qu'Edek puisse s'envelopper à l'intérieur. En supplément, une paille et une couverture trouvèrent bientôt le chemin de sa cellule. Edek recevait ces cadeaux inattendus avec une infinie gratitude : la nuit, lorsque le gel s'installait, les murs de sa cellule étaient aussi froids que de la glace.

— Ta galante amie t'envoie ses salutations.

Le *Kapo* du *Strafblock*, le même que celui qui avait fait passer un mot à Wiesław à la demande d'Edek, tapota affectueusement la couverture avant de la passer à Edek. Ce dernier battit des cils, confus.

— Ma galante amie ?

— Tu crois peut-être que je t'apporte tous ces trucs par pure bonté d'âme ?

Le *Kapo* laissa échapper un rire.

— Tu dois être un sacré bon coup. Elle m'a donné un saucisson fumé entier en échange.

Il était sur le point de refermer la trappe quand Edek passa les mains par l'ouverture, au risque de se faire briser les os.

— Attendez ! implora-t-il. *Herr Kapo*, comment s'appelait-elle ?

Ce fut au tour du *Kapo* de le fixer avec un mélange d'étonnement et de respect.

— Pourquoi, tu en as plusieurs, mon salaud ?

Il riait tant que son ventre remuait.

— Je ne connais pas son nom. À ma grande déception, elle ne s'est pas présentée.

— À quoi ressemblait-elle ?

— À la Boucle d'or du conte de fées. Jolie comme un cœur. Une vraie princesse, répondit le *Kapo* avec un sourire ironique avant de faire signe à Edek de retirer ses mains pour qu'il puisse verrouiller la trappe.

Mala. Le simple fait de penser à son nom le réchauffait davantage que n'importe quelle couverture. *L'ange*. *La sauveuse*. Il était profondément convaincu que sans les journaux et la couverture en laine enroulés autour de lui, il aurait pu mourir de froid au cours d'une nuit particulièrement glaciale.

Livré à lui-même, Edek avait tout son temps pour réfléchir. Chaque fois qu'il songeait à son passé, c'était toujours l'image de son père qui lui apparaissait en premier : un modeste plombier qui souhaitait que son fils devienne officier et dont les maigres économies étaient destinées au nouvel uniforme d'Edek. Le vieil homme avait pleuré lorsqu'il avait vu Edek le porter pour la première fois. Ce souvenir, l'étreinte chaleureuse de son père et son amour désintéressé de parent, lui faisait verser des larmes qu'il essuyait d'un revers de main. Confiné dans ce cercueil de béton, battu et affamé, son foyer lui manquait plus que toute autre chose. Il était nostalgique des repas concoctés par sa mère et de ses baisers sur le front, de la langue humide de son chien sur ses joues et de la chaleur de son corps pressé contre ses jambes la nuit. Sauf qu'à présent, c'était Auschwitz, sa maison, et au lieu des bras aimants de son père, il devait se contenter des poings de Vasek.

Quand se remémorer la demeure familiale devenait trop pénible, Edek orientait ses pensées vers l'avenir. Là, il y avait toujours une dense forêt, sa section de partisans et les nazis auxquels lui et ses nouveaux camarades tendaient une embuscade, libérant enfin leur pays du joug du Reich. Edek rêvait d'héroïsme, mais chaque fois, ses réflexions déviaient et c'était le visage de Mala qui finissait invariablement par se matérialiser devant ses yeux. Ces traits à la beauté envoûtante et ces lèvres à la moue moqueuse : *Et quoi d'autre, à part ça ? Une Mercedes flambant neuve avec un chauffeur privé ?*

Edek ne manquait jamais de rire au souvenir de cette unique rencontre, stupéfait par la même occasion de constater qu'il y parvenait encore ; enterré vivant dans ce cercueil couvert de gel, c'était grâce aux mots de Mala qu'il restait sain d'esprit tandis qu'il comptait les jours qui le séparaient de leur prochaine rencontre. Elle aurait lieu, il en était certain, tout comme il était certain qu'elle tiendrait sa promesse et lui obtiendrait un *Ausweis*. Et ensuite, avec l'aide de Lubusch... Pour une raison quelconque, Edek perdait toujours le fil de sa réflexion à ce moment précis.

Le sixième jour, au petit déjeuner (rien d'autre qu'une tasse d'eau vaguement infusée que les SS avaient le toupet de qualifier de café), Edek se rendit compte qu'il ne parvenait plus à visualiser les visages de ses camarades imaginaires de la division de partisans. L'image de Mala les avait irrémédiablement remplacés. Cette prise de conscience l'excita et le terrifia dans le même temps. Tout à coup, le *Strafblock* n'avait plus aucun pouvoir sur lui.

J'attendrai, lui avait-elle assuré sans toutefois que cela signifie ce qu'il aurait aimé que cela signifie, et pourtant, jamais auparavant Edek n'avait été aussi déterminé à sortir de là en vie.

*

Lorsque le garde ouvrit la porte le neuvième jour, Edek se rendit compte qu'il était incapable de marcher. Il parvenait uniquement à ramper à quatre pattes, comme une bête : ses muscles étaient trop affaiblis après son séjour à l'isolement. C'était exactement le résultat escompté par les SS : des prisonniers humiliés, soumis à force de coups, réduits à l'état d'animaux. Mais Edek refusa de donner au garde la satisfaction de le voir à genoux plus longtemps que nécessaire. Utilisant le mur pour se tenir et tentant de ne pas crier de douleur tandis que ses muscles fournissaient tous les efforts possibles, il se mit debout et redressa les épaules d'un air de défi. Ses jambes tremblaient terriblement ; ses yeux, agressés par la lumière, s'embruèrent. Mais il resta debout.

Une petite délégation l'attendait dans la pièce réservée aux interrogatoires et à l'administration de châtiments. À travers l'écran de ses larmes contenues, Edek reconnut Lubusch et, à côté de lui, le nouveau *Kommandant*, Arthur Liebehenschel, entouré de quelques-uns de ses adjutants. D'instinct, Edek porta sa main à sa tête, avant de la rabaisser lorsqu'il se rappela qu'il ne possédait plus de couvre-chef rayé à retirer en signe de respect devant les SS.

Un officier de la section politique lut à Edek sa sentence pour avoir saboté la production de l'unité :

— ... un grave délit contre l'effort de guerre et le Reich allemand... un crime qui ne doit pas rester impuni... requis par l'*Unterscharführer* Lubusch et approuvé par le *Kommandant* du camp *Obersturmbanführer* Liebehenschel...

Edek enregistra à peine ce qu'il lui disait ; ses yeux remplis d'espoir et suppliants étaient rivés à Lubusch et personne d'autre. À son grand soulagement, son *Kommandoführer* lui adressa un bref hochement de tête encourageant, ainsi qu'un sourire. Il n'effleura ses lèvres qu'un instant et disparut avant que quiconque le remarque, mais la panique qui enserrait Edek relâcha son étreinte. Il recommença à respirer.

D'après ce qu'il avait saisi, il était condamné à être fouetté à nouveau en présent du *Kommandant* du camp, à la demande de l'*Unterscharführer* Lubusch.

Le *Kommandant* Liebehenschel, un homme séduisant d'une petite quarantaine d'années, s'éclaircit la gorge pour la énième fois. Edek le vit croiser et décroiser les doigts et regarder autour de lui, comme s'il cherchait désespérément une issue de secours, comme si c'était lui qui était sur le point d'avoir l'arrière-train dépecé par le fouet du bourreau.

Pendant ce temps, l'exécuteur, un homme musclé avec un visage rouge grêlé qui faisait penser à un bulldog, indiquait à Edek la position correcte à adopter afin de recevoir son châtimement.

— Baisse ton pantalon, grogna-t-il en montrant à Edek où placer ses avant-bras.

Soudain, il approcha son visage, si près qu'Edek pouvait sentir son haleine de tabac à chiquer.

— Je ne vais pas te frapper fort, murmura l'homme en remuant à peine les lèvres. Mais si tu as un minimum de bon sens, crie aussi fort que tu peux. Ce sera fini en un rien de temps.

C'était une demande singulière, mais Edek avait passé suffisamment de temps à Auschwitz pour savoir qu'il valait mieux suivre un conseil comme celui-ci.

L'exécuteur s'agita quelques instants encore autour de sa victime, puis se tourna vers ses invités de marque en attendant la permission de commencer. Ce fut l'officier politique qui la lui accorda.

De là où il se tenait, Edek vit le *Kommandant* pâlir notablement tandis qu'il fixait avec inquiétude l'instrument de torture dont les extrémités des lanières comportaient des perles métalliques. L'exécuteur fit grand cas de lever le fouet au-dessus de son épaule dans un geste aussi lent que dramatique.

Le coup fut deux fois moins douloureux que ceux de Vasek, mais Edek poussa un tel hurlement que le *Kommandant* Liebehenschel cria à l'exécuteur d'arrêter immédiatement. Il pointa du doigt le fouet de l'exécuteur et Edek remarqua que sa main tremblait.

— Ses jambes, bafouilla Liebehenschel, blanc comme un linge. Il a déjà été fouetté et sa sentence mentionne dix coups de fouet. Ça suffit. Vous allez le mutiler à vie. Il n'effectuera plus le moindre sabotage. N'est-ce pas ?

Cette fois, Liebehenschel regardait directement Edek. Dans ses yeux noirs tragiques brillait un besoin désespéré de confirmation.

D'une voix tremblotante, Edek promit qu'il ne recommencerait plus.

Le *Kommandant* poussa un soupir de soulagement.

— Alors c'est réglé. Laissez-le regagner sa baraque. Non ! Attendez. Envoyez-le à l'infirmerie, plutôt. Il a besoin de faire soigner ses blessures avant de pouvoir reprendre le travail.

Après le départ du *Kommandant* et de son escorte, Lubusch se porta volontaire pour accompagner Edek à l'hôpital du camp.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, dit Lubusch en lui donnant une tape amicale sur l'épaule alors que tous deux sortaient du Block. La section politique voulait te garder là-dedans pendant un mois, mais j'ai suggéré une alternative qu'ils ne pouvaient pas refuser :

une punition en présence du *Kommandant* en personne. Liebehenschel est un sentimental, expliqua Lubusch avec un sourire complice. Il ne supporte pas la vue de prisonniers qui souffrent. Jamais tu ne le verras s'approcher de la chambre à gaz. Il a frôlé la crise de nerfs après avoir aperçu des femmes et des enfants se diriger vers le domaine de Hössler à Birkenau. Je savais que s'il assistait à ton châtement, il y mettrait immédiatement un terme.

— Merci, *Herr Unterscharführer*, dit Edek.

Et il le pensait sincèrement.

Pendant un moment, ils marchèrent silencieusement côte à côte, Lubusch adaptant son allure à celle beaucoup plus lente d'Edek.

— Est-ce vrai qu'il a jeté une coupe de champagne sur un portrait de Hitler ? finit par demander Edek.

Lubusch haussa les épaules.

— C'est une version des faits, répondit vaguement Lubusch.

— Puis-je demander quelle est l'autre version ?

— Il a quitté son épouse pour une jeune femme d'un statut politique peu fiable. Lorsque ses supérieurs lui ont ordonné de cesser de la fréquenter, il a refusé.

Il marqua une pause, puis ajouta d'une voix pleine de finalité romantique :

— Elle l'a suivi à Auschwitz après qu'ils l'ont envoyé ici en guise de punition.

Edek songea que Lubusch devait penser à sa propre femme, qui l'avait suivi en Allemagne en dépit de son statut racial. Edek tenta désespérément de stopper le cheminement de ses pensées, en vain. Tout à coup, il se posait la question, lui aussi : Mala le suivrait-il, si jamais il lui offrait la chance de s'échapper ?

Chapitre 11

Birkenau

Mala était en train de faire passer son dernier butin en date à Kostek, son contact du *Sonderkommando*, lorsque la sirène retentit dans le crématoire. Instinctivement, ils levèrent la tête vers le plafond. *Était-ce possible ?* Ils échangèrent un regard chargé d'espoir. *Une attaque aérienne ?* Les travailleurs civils polonais ne manquaient jamais une occasion de communiquer « les nouvelles de la guerre » à la population locale pour leur remonter le moral. Les habitants d'Auschwitz étaient donc au courant que les alliés avaient bombardé des villes allemandes, mais ils n'avaient jamais aperçu un avion allié survoler le maudit camp. Tout le monde était convaincu que les Soviétiques arriveraient avant les alliés occidentaux, mais l'Armée rouge était encore trop loin, occupée à se battre quelque part en Ukraine de l'Ouest aux dernières nouvelles.

Alors que les sirènes hurlaient, ils priaient pour un miracle ; mais ensuite, les cris allemands familiers résonnèrent dans l'air froid hivernal du dehors, ainsi que les aboiements frénétiques des chiens, et leur espoir mourut, comme toute chose à Auschwitz.

Flairant le danger, Kostek prit Mala par la main et l'entraîna vers l'ascenseur, mais il était verrouillé. Il jura dans sa langue natale (seuls les SS avaient les clés de ce foutu truc, expliqua-t-il) avant de se diriger en courant vers la sortie avec Mala sur les talons, mais un groupe effrayé d'hommes du *Sonderkommando* était déjà en train de revenir vers eux et de les pousser vers la chambre à gaz.

— Tout le monde à l'intérieur, tout de suite ! *Schnell, schnell, schnell !* Vite, vite ! aboya le SS, accompagnant ses mots d'un claquement de son fouet.

Mala n'aperçut que brièvement son visage, mais elle le reconnut instantanément. C'était l'*Hauptscharführer* Moll, l'un des officiers responsables de l'épouvantable unité du *Sonderkommando*. Son visage était rouge de colère et ses cheveux blond vénitien en bataille, ce qui était très inhabituel chez lui ; les veines de son cou ressortaient alors qu'il criait ses ordres aux hommes stupéfaits ; son œil valide roulait dans son orbite, tandis que son œil de verre restait fixe et mort, sa paupière immobile. Le contraste était absolument terrifiant.

— Dans la chambre à gaz, et restez là, tas d'abrutis !

Quelques SS avancèrent vers le groupe, leurs mitraillettes ne laissant au *Kommando* aucune chance de se révolter. Dans le vacarme général, Mala perdit Kostek.

— Foutu piège à rats ! lança quelqu'un à côté de Mala d'une voix brisée par la tragédie. Ils nous ont encore escroqués.

Adossée contre la colonne recouverte de grillage métallique, Mala tournait frénétiquement la tête, tentant de comprendre la situation. Son cœur cognait furieusement dans sa poitrine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Quelques visages se tournèrent vers elle et la regardèrent avec une compassion sincère.

— Tous les six mois environ, ils liquident le *Sonderkommando* dans son intégralité, expliqua un homme près d'elle. Quand ils ont éliminé nos prédécesseurs, on a juré qu'on ne se laisserait pas faire sans se battre. Qu'on le verrait venir...

— Notre heure n'a pas encore sonné ! hurla quelqu'un à pleins poumons. Ça ne fait pas encore six mois. Il nous reste quatre semaines à vivre !

— C'est presque Noël, sales porcs de SS ! cria un autre homme. Vous n'avez donc pas de cœur pour tous nous tuer juste avant ce jour sacré ?

Douloureusement consciente de la peur qui s'emparait d'elle, Mala sentit son corps entier trembler. Les SS faisaient entrer davantage d'hommes dans la chambre ; les nouveaux arrivants, qui supervisaient les fours à l'étage, apportaient dans leur sillage la puanteur des cheveux roussis et de la chair brûlée. Leurs cris et leurs jurons se mêlaient aux hurlements des sirènes, assourdissantes et terrifiantes.

Par miracle, Kostek la retrouva ; l'espace d'une seconde, son visage refléta un immense soulagement. L'instant d'après, il jouait des coudes pour se diriger vers la porte hermétique par laquelle les SS brandissaient leurs fouets et leurs mitraillettes.

— *Herr Hauptscharführer* ! appela Kostek d'une voix où perçait le désespoir.

Ses doigts agrippaient le poignet de Mala d'une main de fer.

— Il y a quelqu'un de l'extérieur parmi nous. Mala Zimetbaum, la messagère du bureau du camp.

Il était essoufflé au moment où ils atteignirent le groupe de garde. Aussitôt, deux canons les visèrent au niveau de l'estomac.

— Reculez ! vociféra Moll, les traits déformés par la rage.

— Mais elle n'a rien à...

Fixant les armes avec inquiétude, Kostek cherchait les bons mots.

— La *Lagerführerin* Mandl et l'*Obersturmführer* Hössler n'approuveraient jamais...

Moll le frappa avec la rapidité d'un serpent venimeux. Le coup atteignit Kostek en plein dans la mâchoire et le fit reculer d'un pas, en dépit de sa solide carrure. Moll était déjà sur lui pour le rouer de coups de poing, jusqu'à ce que Kostek capitule et s'écroule au sol, la tête entre les bras pour se protéger d'un nouvel assaut. Ce fut seulement après lui avoir décoché quelques coups de pied dans le ventre et les jambes que Moll s'écarta, le souffle court et le visage couvert de sueur. Tous dans la chambre à gaz entendirent le claquement de la porte que l'on verrouillait sur eux dans un bruit de mauvais augure.

Enveloppés dans une semi-obscurité, tous les yeux étaient rivés au plafond. Les sirènes continuaient à retentir, mais pour l'instant, les trappes restaient fermées.

Mala s'accroupit près de Kostek. Il était encore étourdi, mais il se redressait déjà, s'accrochant à ses camarades pour se relever. Mala s'empara de son foulard et entreprit de lui nettoyer le visage.

Il parvint à lui adresser un sourire sanguinolent. L'un de ses yeux gonflait déjà.

— Pourquoi te donner tant de mal ? Nous serons tous morts dans quelques minutes.

Mala envisagea de répondre qu'elle était humaine et que c'était ce que les humains faisaient, mais ce raisonnement présentait une faille. Les hommes ne pouvaient plus prétendre que leur humanité était ce qui les séparait des animaux, car même les animaux s'aidaient les uns, les autres ; Mala avait vu de ses yeux une poule réchauffer des canetons orphelins sous ses ailes dans une vieille ferme en Pologne. De toutes les espèces, l'espèce humaine était de loin la plus hypocrite : les humains bannissaient l'avortement pour les femmes aryennes et pourtant, ils n'avaient aucun scrupule à jeter des enfants juifs dans les chambres à gaz. Ils parlaient d'aider leurs semblables et renvoyaient des bateaux entiers de réfugiés loin de leurs côtes, les condamnant à mort. Ils bavassaient en long et en large sur leurs valeurs chrétiennes, mais quand venait le moment d'offrir un abri aux victimes de persécution, ils fermaient leur porte et chassaient les intrus de leurs propriétés, armes au poing et insultes à la bouche.

— Tu as le visage plein de sang et il faut le nettoyer, se contenta de dire Mala. C'est la bonne chose à faire

Kostek sourit à nouveau à travers ses lèvres fendues.

— Le monde serait bien meilleur si tout le monde avait fait ce qu'il fallait.

— Avec un peu de chance, les générations futures apprendront de nos erreurs.

Il haussa les sourcils avec scepticisme.

— Tu crois ? Tu sais, après des millénaires d'effusions de sang et de conflits, j'ai depuis longtemps perdu toute foi en l'humanité.

— Moi aussi. Mais j'ai encore foi en l'humain. À cet instant, j'ai foi en toi. Tu savais qu'ils étaient sur le point de te tuer et néanmoins, tu as risqué ta vie pour sauver la mienne.

— Et toi, tu as risqué ta vie en venant ici au départ.

Il détourna les yeux, soudain incapable d'affronter son regard.

— S'il te plaît, Mala, pardonne-moi.

— Je n'ai pas à te pardonner, répondit-elle avec un doux sourire. C'était la bonne chose à faire.

Les épaules de Kostek frémirent dans la pénombre de la chambre à gaz, sans que Mala parvienne à distinguer si c'était parce qu'il pleurait ou parce qu'il riait.

*

Le soleil descendait à l'horizon, mais la sirène continuait à hurler sa chanson démente dans l'enceinte du camp. Les projecteurs étaient venus s'y ajouter, aveuglant les prisonniers alignés près de leurs unités de travail et de leurs baraques. Ils étaient au garde-à-vous depuis des heures à présent et ne sentaient presque plus leurs mains ni leurs pieds, qui paraissaient gelés et collés au sol. Au début, de violents tremblements les avaient parcourus ; ensuite, ils étaient devenus apathiques au point pour certains de s'endormir. Leurs camarades de baraques devaient alors les secouer pour qu'ils répondent *Jawohl — présent* — lorsqu'un SS appelait leur numéro. Désormais, bon nombre d'entre eux étaient allongés dans la neige. Les vivants criaient leurs numéros à la place des morts et les redressaient pour que les gardes distinguent leurs visages d'un gris cendré.

Les patients de l'infirmerie, du moins ceux en mesure de marcher, avaient été chassés dehors par les médecins SS, tandis que les prisonniers aides-soignants vérifiaient les numéros de ceux alités à l'intérieur de l'hôpital.

Edek ne sentait plus ses lèvres et pourtant, il aurait pu parier qu'il souriait pendant qu'il attendait, endurant l'interminable appel dans le froid glacial. Il savait ce que le vacarme incessant de la sirène signifiait.

Quelqu'un a tenté l'impossible et a réussi.

Quelqu'un s'est échappé d'Auschwitz.

— Pourquoi souris-tu comme ça ?

Les lèvres violettes de Roman remuaient à peine. C'était le compagnon de couchette d'Edek, également envoyé à l'infirmerie pour se remettre du passage à tabac qu'un Kapo lui avait infligé. Les papules douloureuses sur ses fesses avaient nécessité une opération.

— Ils peuvent encore l'attraper.

— Ils ne l'attraperont pas. Il est loin d'ici maintenant, très loin.

Les yeux fiévreux d'Edek scrutaient l'obscurité, illuminés par une lueur d'espoir.

— Ils ont les chiens, insista Roman.

— Il y a des marécages tout autour du camp. Il les sèmera en un rien de temps.

— Ce pauvre idiot s'est probablement noyé dans un de ces marais.

— Non, il ne s'est pas noyé.

— Comment le sais-tu ?

Edek tenta de hausser les épaules, mais il n'était pas sûr d'en être capable. Il avait depuis longtemps perdu toute sensation dans ses membres.

— Je le sais, c'est tout. Il est forcément en vie. S'il est mort, j'aime autant aller me jeter tout de suite contre la clôture.

Cette fois, Roman ne protesta pas. Il comprenait.

Mala n'aurait jamais imaginé être si soulagée de reconnaître la voix du chef de camp Hössler. Il s'adressa à eux à travers la porte hermétique. Le groupe à l'intérieur de la chambre retenait son souffle avec une telle anxiété que chacun l'entendit parfaitement.

— Écoutez-moi. Il y a eu une évasion. Jusqu'à présent, seul un prisonnier manque à l'appel, mais nous ne pouvons exclure la possibilité qu'il ait eu un ou plusieurs complices.

La gorge de Mala se serra. *Edek* ? Impossible. Wiesław avait affirmé qu'il était enfermé au *Strafblock*. Le *Kapo* le lui avait confirmé lorsqu'elle l'avait soudoyé afin de lui faire parvenir une paille et une couverture chaude.

Elle écouta plus attentivement.

— Nous allons ouvrir cette porte pour procéder à un appel parmi vous tous, continua Hössler de sa voix posée. Nous avons disposé des mitrailleurs dans le couloir ; si vous essayez de courir ou si vous tentez quoi que ce soit de stupide, nous n'aurons pas d'autre choix que tous vous fusiller. Ce n'est pas ce que nous voulons, et ce n'est sûrement pas ce que vous voulez.

Il marqua une pause, pour être certain de bien se faire comprendre.

— En tant que votre chef, puis-je compter sur votre bon sens et votre attitude raisonnable ?

Ce n'était pas pour rien que le *Sonderkommando* surnommait Hössler le beau parleur, songea Mala. Là où Moll hurlait et enrageait, Hössler s'exprimait sur un ton mesuré et faisait appel à leur logique. Mala ne comprenait que trop bien comment il parvenait à persuader les nouveaux arrivants d'aller tout droit à la chambre gaz sans avoir le moindre soupçon. C'était difficile de ne pas se laisser bernier par ses mensonges ; et c'était encore plus difficile de les séparer de la réalité.

— Je ne crois pas qu'ils aient prévu de nous gazer, murmura-t-elle à Kostek. Ils nous ont déjà enfermés dans la chambre. Tout ce qu'il leur reste à faire, c'est d'envoyer le gaz. Alors pourquoi nous servir toute cette histoire d'évadé ?

Quelques têtes se tournèrent vers elle. Elle ne voulait surtout pas leur donner de l'espoir alors qu'ils pouvaient se faire exterminer l'instant suivant, mais dans ce cas précis, cela n'avait aucun sens qu'Hössler leur mente.

— Eh bien ?

Elle donna un coup de coude dans les côtes d'un homme qui portait un brassard de *Kapo*.

— Allez. Dites-lui que nous obéirons avant qu'ils changent d'avis et nous gazent par principe. Après tout, c'est plus facile de compter des cadavres que des vivants.

Le dernier argument les fit passer à l'action. Plusieurs chefs de *Sonderkommando* se manifestèrent simultanément et promirent leur entière collaboration.

Après une minute d'une longueur aussi atroce qu'interminable, le son de la poignée que l'on tournait brisa le silence tendu. Lorsque la lourde porte en métal s'ouvrit avec lenteur et prudence, la première chose que les prisonniers aperçurent furent les canons de trois mitraillettes qui bloquaient l'accès à l'étroit couloir. Derrière les gardes qui les tenaient se trouvaient les plus gros bonnets des SS des crématoires, armes au poing également.

Seul Hössler n'était pas armé. Parfaitement tranquille, il avait un porte-bloc à la main, auquel pendait un porte-mine attaché par le biais d'une ficelle.

— Faites en sorte de vous ranger le plus près possible de ce mur, ordonna-t-il en montrant le côté gauche de la chambre à gaz.

Après que les prisonniers se furent décalés docilement, il hocha la tête avec satisfaction.

— Bien. Nous allons désormais procéder à l'appel. Une fois que nous aurons établi que tout le monde est présent, vous serez autorisés à partir.

Les hommes échangèrent des regards anxieux et toutes les têtes se tournèrent de nouveau vers Hössler.

— Lorsque j'appelle votre numéro, vous faites un pas en avant et vous dites *Jawohl*. Quand je vous fais signe, vous allez vous mettre en rang de l'autre côté.

— Ainsi, aucun singe surnois ne peut répondre « présent » pour un camarade absent, intervint Moll avec un rictus aux lèvres.

Agacé par cette interruption, Hössler pivota vers lui et le fusilla d'un regard si noir que Moll recula aussitôt pour se tapir dans l'ombre, à l'abri du courroux de son supérieur.

Le premier à traverser la vaste pièce fut l'un des Polonais avec un numéro de matricule peu élevé, un vétéran du camp, comme Edek. Bientôt, d'autres prisonniers le rejoignirent du côté opposé. Hössler fut surpris quand il remarqua la présence de Mala dans le groupe de plus en plus clairsemé.

— Mala ? Que fais-tu ici ?

— J'apportais un message à Kostek en provenance du *Kanada*, expliqua Mala à la hâte. Leur *Kommandoführer* est en permission et ils sont en train d'établir un nouvel emploi du temps pour les camions qui viennent récupérer les vêtements aux crématoires.

Techniquement, il ne s'agissait pas d'un mensonge. Mala connaissait suffisamment bien le camp pour avoir une bonne excuse justifiant sa présence là où elle n'avait rien à faire chaque fois qu'elle faisait des commissions pour la résistance.

— Pourquoi personne ne m'a signalé cela ? demanda Hössler à ses subalternes d'un air mauvais.

Comme sur commande, tous rivèrent leurs yeux sur le bout de leurs bottes, qui leur semblaient soudain tout à fait fascinantes.

— J'ai posé une question.

Hössler n'avait pas le moins du monde levé la voix, mais tout le monde, prisonniers comme SS, retint son souffle.

— Pourquoi ma *Läuferin* est-elle enfermée ici avec le *Sonderkommando*, sans que personne ne me l'ait signalé ?

— *Herr Obersturmführer*, si vous permettez...

Mala avança d'un pas et s'humecta les lèvres.

— Kostek a tenté d'alerter l'*Hauptscharführer* Moll de ma présence ici, mais...

Elle fit exprès de laisser s'évanouir sa phrase dans un silence tendu.

Hössler avait vu le visage tuméfié de Kostek. Mala n'avait pas besoin de terminer son explication.

Empourpré par la colère, Moll dévisagea Mala avec une fureur muette, sa main agrippant la crosse de son arme comme s'il mourait d'envie de s'en servir. *Espèce de salope juive insolente*, semblaient dire ses traits déformés par la rage. *Tu peux compter sur moi pour m'en souvenir*.

— Viens ici, ordonna Hössler en agitant son porte-bloc. Je vais au bureau de toute façon, tu n'as qu'à faire la route avec moi.

— *Jawohl, Herr Obersturmführer*.

Mala se fraya un chemin entre les mitraillettes et ne se remit à respirer qu'une fois auprès de Hössler.

— Quant à vous...

Le chef du camp lança un autre regard assassin en direction de Moll.

— Je m'occuperai de vous plus tard. Ne pas rapporter de tels faits à son supérieur constitue un délit punissable.

Mala tournait le dos à Moll, mais elle sentit l'œil valide du SS lui perforer des trous dans la nuque pendant tout le temps que dura encore l'appel. La satisfaction d'avoir mis Moll dans le pétrin en représailles pour venger la façon dont il avait traité Kostek était de bien courte durée. Elle venait de se faire un ennemi qui sauterait sur la première occasion pour la massacrer avec une violence et un vice dont lui seul était capable. Malgré elle, Mala se rapprocha de Hössler.

Si seulement il existait un moyen d'échapper à tout cela. Mais c'était Auschwitz, la demeure de la Grande Faucheuse, où les SS récoltaient les âmes comme bon leur semblait et où les espoirs partaient en fumée dans des cheminées industrielles. Ici, la mort avait de nombreux visages. Moll n'était que l'un d'entre eux.

Chapitre 12

Edek continuait à toucher le tissu de sa nouvelle salopette bleue, l'uniforme officiel du *Kommando* des installateurs de Birkenau. Il ne s'y était pas encore habitué, tout comme il n'était pas encore habitué au fait qu'il avait fait un pas de plus vers la liberté. Lubusch avait rendu possible son transfert après sa sortie de l'infirmerie. Edek s'était fait la promesse solennelle que lorsqu'il serait hors d'ici, lorsque la guerre serait terminée, il retrouverait son homonyme, lui serrerait la main et boirait un verre avec lui, trinquant à la liberté et à la fraternité. Et à l'absence de guerres semblables à celle-ci pour les siècles à venir.

— Je suppose que des félicitations s'imposent.

Il sursauta et se cogna la tête dans le lavabo dont il était occupé à réparer la canalisation. Les recommandations de Lubusch avaient dû circuler, car les SS d'ici l'avaient mis au travail dans leurs propres quartiers. Là, le carrelage était propre et brillant et les toilettes en porcelaine d'une blancheur immaculée, Zarah Lander chantait l'amour à travers les haut-parleurs du poste de radio, et les murs étaient couverts de miroirs dans lesquels Edek n'aimait pas particulièrement se voir.

— Mala.

Une main sur la tête (il aurait une belle bosse sur le sommet du crâne demain), Edek se redressa devant la jeune femme. Il lui souriait de toutes ses dents et devait avoir l'air d'un crétin fini, mais même avec la meilleure volonté du monde, il ne parvenait pas à s'en empêcher.

— Inutile de te fendre le crâne par ma faute. Les SS se feront un plaisir de s'en charger pour toi.

Ses yeux couleur caramel brillaient de malice.

— C'est vrai, dit Edek en frottant sa tête endolorie avec gêne. On peut toujours compter sur eux pour ce genre de choses.

Pendant un moment, elle l'examina avec un intérêt manifeste, et Edek en fit autant. Il était soudain à la fois mal à l'aise et reconnaissant envers le *Kommando* du *Kanada* de lui avoir fourni cette salopette fraîchement désinfectée qui n'empêtait pas la sueur rance et la graisse. Alors qu'il étudiait le visage de Mala, Edek découvrit qu'au lieu de faire ressortir ses imperfections, la lumière artificielle crue des latrines SS conférait une espèce de luminosité à sa peau pâle et radieuse. Sous les plafonniers, ses cheveux dorés étaient une explosion de reflets brillants pleins de vie, comme un défi lancé à la maladie et à la mort qui l'entourait. Mais c'étaient ses yeux magnétiques qui le fascinaient. Leur éclat acier renfermait une telle force rebelle, une telle chaleur irradiait des pointes d'ambre de ses iris, que les couches d'horreur sous lesquelles Edek était enseveli paraissaient se disloquer peu à peu, comme du plâtre séché. Pendant quelques précieux instants, il se sentit libéré du camp. Les mains dans les poches, rayonnante, elle se tenait devant lui, les joues rosies par le froid, et le temps lui-même semblait s'être arrêté. Mala finit par rompre le silence.

— Je n'arrivais pas à y croire lorsque j'ai traité ta demande de transfert au bureau. J'ai pensé que c'était toi qui avais déserté notre petit paradis mardi dernier.

— Sans te dire au revoir ? Je n'oserais jamais.

Elle haussa les sourcils.

— Ton ami Wiesław a raison. Tu devais être la coqueluche de ces dames avant d'atterrir ici.

Edek la fixa, la fixa, horrifié.

— Il a dit ça ? parvint-il enfin à articuler.

En son for intérieur, il était prêt à massacrer son soi-disant ami.

Pendant un moment, Mala le tourmenta en lui opposant un visage totalement dénué d'expression, puis elle éclata de rire. Edek songea qu'il n'avait jamais rien entendu d'aussi beau. Les notes résonnaient dans la pièce et donnaient au camp des allures de jardin d'Éden.

— Non. Je te faisais marcher.

Edek poussa un soupir de soulagement.

— Je ne t'ai jamais remerciée pour le *Strafblock*, dit-il alors en triturant sa pince. Pour la couverture. Et pour la paille.

— Je ne t'ai jamais remercié d'avoir envoyé Wiesław avec des marchandises pour moi.

— Je tenais à m'assurer que tu continuerais à être fournie si jamais...

Il chercha désespérément ses mots. Dire « si jamais je mourais » semblait inadapté, d'une certaine façon ; pas quand elle était plantée face à lui avec sa couronne éclatante de cheveux et ses yeux qui défiaient la mort. Il ne parvenait pas ne serait-ce qu'à mentionner la mort en sa présence.

— Si jamais il m'arrivait quelque chose, dit-il finalement avec nonchalance.

— Je n'aurais jamais rien laissé t'arriver.

Elle parlait avec décontraction et pourtant, le message caché derrière ces simples mots firent s'emballer le cœur d'Edek dans sa poitrine.

— Merci, répéta-t-il.

Aussitôt, il maudit intérieurement sa stupidité et se maudit lui-même de ne pas lui dire ce qu'il voulait réellement lui dire.

— De rien.

Le moment était passé. *Idiot*. Edek ferma les yeux, si frustré qu'il avait les joues en feu.

Sérieuse à nouveau, Mala regarda par-dessus son épaule avant de reprendre la parole.

— Je t'ai trouvé un *Ausweis*. En revanche, il y a un problème.

— Lequel ?

— Il faut une photo.

— Une photo ? répéta-t-il après elle comme un perroquet dérangé.

— Oui, du prisonnier que le garde SS escorte. J'ai bien conscience que tu ne veux pas trop en dire sur ton plan, on ne se connaît pas après tout, mais par pure nécessité, je suis obligée de te demander si tu peux t'en procurer une. Je ne veux même pas savoir si c'est pour toi ou pour Wiesław ou pour les deux ; tu la colleras toi-même. Mais tu as besoin d'une photo.

— C'est pour Wiesław. Le plan, c'est de passer les grilles ensemble, avec moi habillé comme un officier SS et Wiesław comme un prisonnier que j'emmène effectuer un travail à l'extérieur du camp. Tu avais raison quand tu as dit qu'aucun garde SS n'accepterait de s'embarquer dans une combine pareille. Mais peut-être que l'un d'eux accepterait de prendre le risque de nous donner son vieil uniforme. C'est là-dessus que nous comptons.

Edek n'avait pas la moindre idée de pourquoi il venait de révéler l'intégralité du plan à une femme qu'il connaissait à peine ; tout ce qu'il savait, c'était qu'il lui faisait confiance. Ce secret aurait pu les faire exécuter, son meilleur ami et lui, et pourtant, il était là, à avouer ses desseins les plus cachés sans l'ombre d'un doute quant au fait qu'elle emporterait son secret dans la tombe plutôt que le raconter aux nazis.

Quelque chose changea dans l'expression de Mala. Le sourire ironique disparut et fut remplacé par un air aussi émerveillé qu'incrédule, et aussi quelque chose d'autre qu'Edek ne parvint pas bien à identifier.

Sans demander davantage de détails, elle se contenta de hocher la tête, solennelle.

— La photo de Wiesław, alors, murmura-t-elle dans un souffle, tandis que son esprit tournait déjà à mille à l'heure.

— Est-ce possible de se procurer un appareil photo à Birkenau ? s'enquit Edek même s'il connaissait déjà la réponse.

— Bien sûr. Et la pellicule qui va avec. Et une chambre noire cachée derrière une baraque.

Edek laissa échapper un rire. Même dans une situation aussi dramatique, elle parvenait à détendre l'atmosphère.

Pendant un moment, Mala fit les cent pas, les sourcils légèrement froncés par la concentration. Edek l'observait en silence et n'osait pas bouger afin de ne pas la déranger. Brusquement, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Wiesław est arrivé par le même convoi que toi, n'est-ce pas ?

Edek acquiesça.

— Il a donc un numéro de matricule bas, lui aussi.

— Oui.

Il retint son souffle. De toute évidence, elle était sur une piste.

— En 1940 et en 1941, les SS prenaient encore des photos des nouveaux arrivants. Ils ont arrêté lorsque l'*Aktion* juive a pris de l'ampleur, car ils n'avaient tout simplement plus le temps de photographier tout le monde. Mais comme vous êtes arrivés avant, la photo de ton ami est très certainement agrafée à sa fiche.

Mala martela son avant-bras de ses longs doigts, transperçant Edek du regard comme si elle orchestrait fiévreusement un plan d'action dans sa tête.

— J'ai seulement reçu ton ordre de transfert. Les autres documents doivent encore être dans le bureau principal à Auschwitz. Je pourrais me les procurer.

— Ils accepteraient de te les donner ?

— Si je leur dis que c'est le chef de camp Hössler qui les exige, oui.

— Et s'ils appellent pour demander confirmation ?

— Ma collègue Zippy, qui est aussi une bonne amie, répondra au téléphone et le leur confirmera.

— Et s'ils insistent pour parler directement à Hössler ?

Mala afficha un sourire sombre.

— Personne n'insiste jamais pour parler directement à Hössler à moins d'une absolue nécessité. Fais-moi confiance.

— Je te fais confiance, affirma Edek tout en impliquant autre chose.

Il y eut une longue pause. La grêle contre la fenêtre faisait un bruit d'aiguilles de pendule, la musique de Zarah Lander se déversait par les haut-parleurs qui transportaient sa voix bien au-delà des limites du camp. Edek espéra qu'il faudrait plusieurs semaines à Mala pour se procurer le dossier, la photo et le maudit *Ausweis*, car il n'était plus sûr d'encore en vouloir. Plus il s'approchait de la liberté, moins il la désirait. Tout à coup, il comprit pourquoi : sans Mala, la liberté ne signifiait pas grand-chose.

*

En comparaison avec celle en terre de Birkenau, la route bétonnée d'Auschwitz était un changement appréciable. Elle était d'une propreté irréprochable, fraîchement déblayée de la neige qui la recouvrait par le *Kommando* spécial ; il y avait uniquement une flaque de sang devant le Block 11, le Block tristement célèbre des châtiments et des exécutions, et une trace sanglante qui s'étirait en direction de l'ancien crématoire. Mala la contourna soigneusement, soulagée de ne pas avoir vu passer la charrette de la mort.

Parmi les nombreuses horreurs d'Auschwitz, la charrette et le sinistre *Kommando* qui l'opérait constituait l'une des pires aux yeux de Mala. Le chariot en bois recouvert d'une pile de cadavres et grotesquement tiré par quatre détenus « chevaux » avait été l'une de ses premières impressions d'Auschwitz, qui avait annihilé tous ses espoirs de sortir de ce lieu en

vie. Récemment arrivée, dupée comme beaucoup d'autres par le slogan qui surplombait les grilles du camp et proclamait que le travail les rendrait libres, Mala était restée pétrifiée, fixant avec horreur le *Kommando* qui récupérait les corps directement par les fenêtres des baraques pour les placer dans les bras de ceux déjà entassés dans la charrette.

Sur le moment, son cerveau avait refusé d'assimiler la dévastatrice vérité. Elle s'était demandé s'il s'agissait d'une sorte d'unité de couture, sur le point d'emporter les mannequins quelque part. Mais progressivement, ses yeux avaient commencé à tout absorber : la chair grise étirée sur les os protubérants ; les parties génitales sur lesquelles le *Kommando* lançait des blagues grossières (*Ça alors, regarde le service trois-pièces de celui-là ! Ça a dû sacrément lui servir avant de venir ici*) ; les crânes enfoncés d'où coulait de la matière cérébrale qui s'infiltraient entre les panneaux de bois pour venir atterrir sur le bitume impeccable ; les yeux vides et les bouches sans dents ouvertes dans un dernier cri silencieux.

Aujourd'hui encore, Mala était incapable de dire ce qui la terrifiait le plus : cette vision, les corps qui percutaient le bois dans un bruit de plus en plus sourd à mesure que la chair recouvrait la chair, l'efficacité méticuleuse avec laquelle le *Kommando* empilait la « récolte » du jour, comme ils la surnommaient en plaisantant... ou le sifflement joyeux du *Kapo* tandis qu'il escortait la charrette poussée par des prisonniers dont l'aspect semblait indiquer qu'eux-mêmes finiraient dessus d'ici un ou deux jours.

Perdue dans le cauchemar de ses souvenirs, Mala ne s'était pas rendu compte qu'elle s'était tout bonnement arrêtée au beau milieu de la rue. Ce ne fut que quand deux détenus armés de seaux d'eau et de brosses la frôlèrent et se penchèrent pour nettoyer le sang qu'elle émergea de sa transe obscure et força ses jambes à se remettre en marche.

Elle longea les rues familières baptisées de noms à la résonance étrangement civile : Rue des Cerisiers, Rue du Camp, Rue Adolf Hitler, naturellement... Les plaques s'accompagnaient de gravures qui représentaient le quotidien de la vie du camp. Sur l'une d'elles figurait un prisonnier en train de se faire battre par un *Kapo*. Sur une autre, un chien SS mordait l'arrière-train d'un détenu... autant de scènes comiques que les gardes trouvaient sûrement absolument charmantes. Mala dépassa plusieurs baraques en briques sur deux niveaux, aux numéros éclairés par des lanternes et bordées d'arbres dénudés et squelettiques. En cette saison, ils étaient curieusement assortis à l'endroit, beaucoup plus appropriés que lorsqu'ils s'élevaient fièrement, verts et en pleine floraison, comme s'ils se moquaient de la population du camp, de la même façon que les gravures grossières sous les noms des rues.

Enfin, le bâtiment de la *Kommandantur* apparut dans son champ de vision. Un garde était en train de fumer devant l'entrée. Mala le reconnut pour l'avoir déjà rencontré lors de ses précédentes visites au bureau du camp principal, dont il était en quelque sorte une composante permanente. Le jeune homme avait une faiblesse bien connue pour les sucreries, que les prisonniers qui avaient besoin d'un service utilisaient à leur avantage. Une arme était accrochée à son épaule, avec laquelle il n'avait sans doute tiré que pendant la formation obligatoire. Contrairement à la plupart des SS d'Auschwitz, il ne criait jamais, ne frappait jamais personne, et préférait généralement travailler en tant que sentinelle de la *Kommandantur* plutôt que d'avoir directement affaire aux détenus. Mala le soupçonnait fortement de ne pas avoir de réelles tendances idéologiques ; simplement, il n'avait aucune envie de se geler les os dans une tranchée du front est sous le feu nourri de l'artillerie soviétique.

— Bonjour, *Herr Rottenführer*.

Il agita la main sans lui laisser le temps de présenter son Ausweis. Presque tout le monde à Auschwitz-Birkenau connaissait Mala, à ce stade.

— Bonjour, Mala. *Herr Kommandant* n'est pas là.

— Ça ne fait rien. J'ai juste besoin du dossier d'un détenu récemment transféré. Le bureau a oublié de l'envoyer et vous savez comment réagit l'*Obersturmführer* lorsque les

papiers ne sont pas en ordre.

Il fit un pas de côté et l'invita à entrer avec un empressement presque théâtral.

— Vas-y. Je ne voudrais pas t'attirer d'ennuis.

Alors qu'elle longeait le couloir bien chauffé, Mala se demanda combien de gardes étaient dispersés dans les territoires occupés, parfaitement inoffensifs et qui, pourtant, contribuaient au fonctionnement de la machine bien huilée qu'était le programme d'extermination de Hitler. Combien de médecins, de professeurs, de fonctionnaires et de journalistes rentraient la tête dans les épaules tout en se pliant aux nouvelles règles car le salaire était bon et la vie pas si terrible ? Certes, leur *Führer* était un enfoiré haineux qu'ils détestaient, mais il tenait sa promesse de transformer leur pays en une superpuissance. Et s'ils fermaient les yeux et les oreilles, alors ils n'entendaient pas vraiment les cris des petits enfants juifs arrachés aux bras de leurs mères. Ils ne voyaient pas les chemises brunes du parti rouer vicieusement de coups les « anarchistes » dans la rue. S'ils s'autorisaient à ne pas réfléchir et à ne se fier qu'à la propagande de leur leader, ils croyaient presque sa déclaration scandaleuse selon laquelle les rebelles qui avaient l'audace de protester contre le régime et la prétendue ignominie de leur *Führer* étaient les ennemis de l'État qui leur gâcheraient la vie à eux, les bons citoyens respectueux de la loi, et qu'il fallait par conséquent les annihiler ou les enfermer. Ou les expédier dans des camps de concentration à des fins de réhabilitation.

De fait, le *Führer* était la bonté même. La preuve, il allait jusqu'à donner à de tels bandits antifascistes et gauchistes une deuxième chance dans l'espoir de les faire changer d'avis.

Secouant la tête avec dégoût, Mala leva une main et frappa à la porte familière. À l'intérieur de la grande salle des fichiers, plusieurs détenues tapaient à la machine à une vitesse impressionnante. Le seul officier SS supposé les superviser était plongé dans un roman d'espionnage britannique et bien trop absorbé par sa lecture pour s'embarrasser des explications de Mala. Un livre sûrement dérobé au *Kanada*, supputa-t-elle en dissimulant un sourire entendu, car ce type de littérature était depuis longtemps banni au sein du Reich. Il lui fit simplement signe de se diriger vers le meuble de classement et tourna une autre page, les sourcils froncés par la concentration. Le livre devait vraiment être bon. Mettant à profit cette absolue négligence, Mala récupéra rapidement le dossier dont elle avait besoin et sortit de la pièce sur la pointe des pieds avant de refermer silencieusement la porte derrière elle.

Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva à plusieurs Blocks de distance de la *Kommandantur* qu'elle l'ouvrit enfin, laissant échapper un soupir de soulagement face au visage familial qui regardait dans trois directions : droite, gauche, centre.

Wiesław Kielar, prisonnier numéro 290.

Mala pressa le pas, un grand sourire dansant sur ses lèvres. Elle mettait depuis longtemps un point d'honneur à aider les détenus autant que possible, mais assister ces deux hommes, c'était une tout autre histoire. Ils voulaient s'évader pour se battre. Elle participait à la fuite de futurs partisans, de futurs combattants de la liberté... peut-être de futurs libérateurs. Et ensuite, qui sait, peut-être qu'un jour, ils franchiraient de nouveau ces grilles, lui serreraient la main et lui diraient :

— Mala, tu es libre. Tu nous as libérés et à présent, c'est nous qui te libérons.

Puis ils quitteraient cet endroit et...

Mala tourna au coin du bâtiment et se figea lorsqu'elle vit les mêmes détenus encore en train de broser le bitume. Il n'était plus d'un rouge carmin désormais, mais d'un rose tendre.

Les fins heureuses n'étaient possibles que dans les romans. Tous les futurs partisans qui rêvaient trop finissaient entassés sur la charrette de la mort.

Et pourtant, elle reprit sa route, car elle-même était un petit soldat obstiné et il était tout simplement hors de question de capituler. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait de telles affinités avec Edek. Lui aussi était un rêveur. Lui aussi refusait de plier.

Chapitre 13

— Est-ce qu'ils l'ont rattrapé ? demanda Edek.

Le détenu responsable de l'entrepôt des fournitures n'avait pas besoin de clarifications. Le prisonnier qui s'était enfui était au cœur des commérages depuis son évasion.

— Non. Ce veinard doit être en train de boire du champagne dans un restaurant polonais à l'heure qu'il est, spécula-t-il avec un sourire bon enfant tout en tendant un document à Edek. Signe ici pour le lavabo.

— Que de paperasse, murmura Edek, légèrement surpris.

Il éclata de rire lorsque Wiesław apparut depuis le fond de l'entrepôt avec sur la tête un lavabo qui dissimulait tout le haut de son corps à partir de ses épaules.

— Qu'est-ce que tu fabriques au juste, sombre idiot ?

Il frappa sur le métal, ce qui généra un cri de protestation de la part de son ami.

— Arrête, tu vas me donner mal à la tête ! Tu n'as qu'à le porter toi-même si ma méthode ne te plaît pas. C'est énorme et ça pèse une tonne !

Le matériau du lavabo amplifiait sa voix, tant et si bien que même le responsable se mit à rire.

— Je te rappelle que nous avons tiré à la courte paille et tu as perdu, contra Edek, inflexible.

Il rendit le porte-bloc au type de l'entrepôt, qui montra le lavabo du bout de son crayon.

— C'est destiné aux latrines du Block Musique, et à nulle part ailleurs. Compris ?

Edek cligna des yeux sans comprendre.

— Où est-ce que ça pourrait bien aller, sinon ?

L'homme eut un sourire espiègle.

— J'en déduis que tu es nouveau ici.

Edek fronça les sourcils.

— Birkenau, ce n'est pas Auschwitz, entreprit d'expliquer le responsable avec un air de professeur. Ici, tout tourne autour du marché noir et tout est permis. Les gens fauchent tout ce qui peut être fauché et échangent tout ce qui peut être échangé. Ça explique toute cette paperasse, comme tu dis : les SS tentent d'empêcher que le vol devienne une pratique répandue, d'où mon avertissement. N'envisagez même pas de l'installer ailleurs ou de le vendre aux Polonais du coin, car les SS iront vérifier, et s'ils ne le trouvent pas dans les latrines du Block Musique, vous ferez la connaissance du fouet du *Kapo* Jupp. Il est tristement célèbre pour sa tendance à avoir la main lourde.

— J'ai déjà fait celle du fouet du *Kapo* Vasek, grommela Edek en se frottant instinctivement les cuisses.

Quelques semaines s'étaient écoulées et, pourtant, elles le faisaient encore souffrir.

Le vent hurlait au-dehors. Une brume humide en provenance des marais imprégnait les salopettes des deux amis, de même que les deux pulls qu'ils dissimulaient sous leurs uniformes. L'humidité leur gelait le nez et collait aux parois de leurs narines chaque fois qu'ils prenaient une inspiration. Ils venaient à peine de quitter le confort de l'entrepôt que les larmes générées par le froid mordant commençaient déjà à geler entre leurs cils. Alors qu'il ramenait le col de son pull par-dessus sa bouche, Edek regretta presque de ne pas porter le lavabo pour se protéger des éléments.

— Le Block Musique a ses propres latrines, tu te rends compte ? s'extasia Wiesław.

— C'est parce qu'elles sont considérées comme des prisonnières privilégiées.

Une rafale particulièrement vicieuse fouetta le visage d'Edek et il tourna la tête pour reprendre son souffle.

— Tu te souviens de l'orchestre d'Auschwitz ? Les vestes blanches avec les cordons rouges... même avant d'arriver ici, je n'avais jamais eu une aussi belle tenue !

— Nous n'avions pas l'orchestre des femmes, cela dit.

— Nous n'avions pas de femmes tout court.

— C'est vrai. Tu crois qu'elles vont nous parler ? Les filles du Block Musique ?

Edek rit sèchement. Son souffle formant des nuages de buée.

— Bien sûr. Comment pourraient-elles passer à côté d'un beau morceau comme toi ?

Tant que tu ne montres pas ta sale tête, tu devrais réussir à décrocher un rendez-vous.

Il était sur le point de poursuivre, mais un coup de pied l'en dissuada.

— Eh bien ? On attaque les troupes de la marine ? demanda-t-il en envoyant une bourrade inoffensive dans le ventre de Wiesław.

— C'est comme ça que tu te bats, pathétique vétéran des océans ? Ma mère me frappait plus fort que ça.

Edek répliqua en le poussant sans ménagement, si bien que Wiesław trébucha et faillit tomber avec son chargement.

— Arrête ! Si j'atterris contre la clôture électrifiée, tu pourras dire adieu au rendez-vous que j'essaie d'obtenir auprès de notre ami civil de Kozy.

Edek le scruta avec incrédulité.

— Ce Szymlak que tu as évoqué ? Le carreleur qui fait entrer et sortir clandestinement toute sorte de contrebande ?

— Lui-même, répondit Wiesław avec une satisfaction teintée de fierté. Tout ce qu'il faut, c'est que le *Kapo* qui le connaît tienne sa promesse de nous mettre en contact avec lui. Ça me coûte une fortune en rations, mais ça en vaudra la peine s'il accepte de nous aider dans notre plan.

— Wiesław, espèce de renard rusé ! Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— Je ne voulais pas te donner de faux espoirs au cas où le *Kapo* décide qu'il faisait une meilleure affaire en mangeant mes rations et en me disant d'aller me faire pendre.

— Tu aurais dû m'en parler... J'aurais partagé ma nourriture avec toi.

Wiesław balaya ses protestations d'un geste de la main qui le déséquilibra dangereusement.

— Ne te mets pas martel en tête pour ça. Je travaille à l'infirmerie de camp des femmes, au cas où tu l'aurais oublié. Avec toutes les rations que m'offrent ces dames, je ne suis pas près d'avoir faim.

— Et elles te les offrent simplement en échange de tes services d'installateurs ou bien... ?

Edek haussa les sourcils et laissa son sous-entendu flotter dans l'air froid.

Wiesław lui donna un coup de pied ciblé dans le mollet qui manqua le faire tomber.

Ils se mirent à rire, mais soudain, Edek retomba dans le silence. Le camp des femmes venait de surgir, avec ses occupantes. Une armée d'apparitions qui ressemblaient à peine à des femmes.

En remarquant les deux installateurs et leurs salopettes bleues, elles s'arrachèrent au sol gelé avec une grande difficulté et les suivirent le long des barbelés, leurs bras gris et squelettiques tendus dans un geste de supplication.

— Du pain...

— Quelque chose à manger...

Même leurs murmures rauques avaient quelque chose d'effrayant, de fantomatique. Edek se sentit frémir et, cette fois, ce n'était pas à cause du froid. Il secoua la tête, s'excusa et tenta de détourner les yeux, mais il continuait à tout voir : les plaies infectées qui recouvraient les crânes rasés ; les os saillants sous la peau squameuse et décolorée ; les trous

à la place des yeux, comme si c'était la mort elle-même qui lui rendait son œillade chaque fois qu'il osait regarder un visage ; les lèvres pâles découvrant des gencives où étaient encore accrochées quelques dents pourries. Toutes étaient prématurément mortes, infiniment vieilles alors qu'elles étaient encore de jolies jeunes filles quelques mois plus tôt.

— Apportons-leur quelque chose la prochaine fois, suggéra Wiesław à voix basse. On doit bien pouvoir leur garder quelques bouts de pain chacun.

Edek se tourna vers lui. Wiesław n'était pas obligé d'assister à ce spectacle ; il aurait pu garder le lavabo sur la tête, prétendre que toute cette souffrance n'existait pas et continuer à plaisanter avec Edek pour couvrir les prières à peine audibles (« Rien qu'un quignon, pitié ma mère est en train de mourir »), mais à la place, il avait soulevé le lavabo et calé le rebord sur son calot de prisonnier. Il regardait, volontairement et attentivement, comme animé d'un désir pervers de graver tout cela dans sa mémoire, de ne jamais oublier les horreurs dont il avait été témoin.

— Il ne faudra pas les jeter entre les barbelés, répondit Edek dans un murmure. Te souviens-tu de comment se comportaient les *Muselmänner* lorsqu'on leur lançait de la nourriture à Auschwitz ?

Il grimaca en utilisant malgré lui ce terme d'argot du camp désignant les prisonniers qui ressemblaient davantage à des squelettes qu'à des personnes. C'était impossible de les mentionner sans éprouver une douleur sourde dans la poitrine.

— Ils se jetaient dessus jusqu'à former une énorme mêlée et se battaient comme des chacals jusqu'à ce que le plus fort l'emporte ou qu'un *Kapo* s'en rende compte, sorte sa matraque et les roue tous de coups. Donnons plutôt la nourriture à Mala. Elle saura la leur distribuer sans causer d'esclandre.

Wiesław ne répondit pas quand Edek mentionna le nom de Mala, mais son sourire entendu parla pour lui.

Edek poussa un soupir de soulagement quand le Block Musique fut en vue. Situé en bordure du camp, quelques arbres l'entouraient et en dépit de son emplacement en face du crématoire, il n'y régnait pas la puanteur insupportable de centaines de corps sales comme dans la plupart des autres baraques. Dès qu'ils entrèrent, Edek comprit pourquoi : le Block n'abritait qu'une quarantaine de filles, toutes proprement vêtues d'uniformes bleus, leurs chevelures retenues par des foulards.

Des cheveux, s'émerveilla Edek depuis le seuil du baraquement chauffé, stupéfait et légèrement bouche bée. *Des filles avec des cheveux... Exactement comme Mala.*

Il ne distinguait pas leurs visages ; elles étaient assises en demi-cercle et lui tournaient le dos, mais il sut immédiatement qu'elles ne ressemblaient en rien aux pauvres créatures qu'ils venaient de croiser. Il aurait volontiers continué à les observer, telle la manifestation d'un miracle, si leur cheffe d'orchestre n'avait pas donné un coup de baguette sur son pupitre, stoppant abruptement la musique. À en juger par le mécontentement visible sur son visage plus marquant que beau, dont les grands yeux sombres le fixaient désormais avec colère, il interrompait sûrement leur répétition.

— Vous entrez ou vous sortez ? demanda la cheffe d'orchestre avec pragmatisme et un fort accent viennois.

— Je vous demande pardon ? bafouilla Edek avec le sentiment d'être un écolier dans le bureau du directeur.

— Vous entrez ou vous sortez ? répéta-t-elle avec impatience. Êtes-vous venus pour nous écouter répéter ou avez-vous besoin de quelque chose ?

Edek montra Wiesław derrière lui, qui se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Nous devons installer un nouveau lavabo dans les latrines.

— Elles sont derrière le Block.

Dans un geste d'une élégance naturelle, elle agita sa baguette dans cette direction.

Edek marmonna des remerciements et s'excusa de nouveau. Il était sur le point de

tourner les talons, lorsqu'une pensée l'effleura subitement.

— Excusez-moi, je vous prie, *Frau*...

— *Frau* Alma, offrit-elle.

Son prénom, pas son nom de famille, pour une raison quelconque. Edek hocha la tête.

— *Frau* Alma. Voulez-vous dire que nous avons le droit de vous écouter répéter ?

— Oui, répondit-elle avec un haussement d'épaules indifférent. Ce n'est pas interdit par l'administration du camp. Tant que vous ne faites pas de bruit, vous êtes les bienvenus dans l'auditorium.

Elle reprit le cours de leur répétition avant qu'il ait le temps de la remercier. Il referma respectueusement la porte derrière lui, mais au lieu de se diriger directement vers les latrines, il traîna près de l'entrée, sous le charme des notes de musique. Elles l'enivraient et l'emportaient comme autant de vagues chaudes et réconfortantes, leur douceur duveteuse lui faisant l'effet d'une caresse. Pendant quelques instants volés, il oublia où il se trouvait.

— Comment est-ce possible qu'elles aient leurs propres latrines ? s'émerveilla à nouveau Wiesław tout haut alors qu'il aidait Edek à désinstaller le vieux lavabo couvert de rouille.

— Le *Kapo* m'a expliqué que c'était le Block des surveillants SS dans le temps, avant qu'ils construisent des logements spéciaux pour eux à l'extérieur du camp pour que les altesses aryennes n'aient plus à se mêler aux sales délinquants que nous sommes.

Le sarcasme dans la voix d'Edek était palpable. Wiesław ricana tout bas.

— Avant qu'ils nous expédient tous ici, je pensais que seuls les hommes étaient capables de cruauté. Jamais je n'aurais imaginé que les femmes pouvaient être tout aussi impitoyables. Mais tu sais ce qui me dérange le plus dans cette histoire ? C'est qu'ils croient qu'ils ne font rien de mal. Ils refusent de se voir comme des criminels. Ils sont persuadés qu'ils servent les meilleurs intérêts de leur pays. Ils se cachent derrière un faux patriotisme qui n'est en réalité rien d'autre qu'un nationalisme généreusement épicé de haine. Ils brandissent leurs armes et leurs fouets en vertu de leur glorieux chef, ils battent, mutilent et tuent en son nom sans le moindre soupçon de mauvaise conscience. Hitler... Tu parles d'un enfoiré ! En tout cas, il a bien lavé le cerveau de son troupeau.

La voix de Wiesław gagnait en intensité, il plissait les yeux, ses mots devenaient des piques acérées chargées d'une lucidité qui transperçait jusqu'à l'os.

— « C'est nous contre eux », leur a-t-il affirmé, et ils l'ont cru, ces bestiaux sans cervelle. « Moi seul suis en mesure de ramener la loi et l'ordre en Allemagne et qu'importe si, pour ce faire, j'ai recours à la police secrète. Moi seul suis capable de vous débarrasser de tous les opposants : les communistes, les pacifistes, les gauchistes qui n'embrassent pas notre idéologie, et qu'importe si je dois les emprisonner ou les massacrer. Ils sont l'ennemi qui veut ruiner l'Allemagne. Nous les déposséderons de leur citoyenneté et les jetterons dans des camps de concentration avec les juifs et les communistes, car c'est là qu'est leur place. Seuls les bons Allemands ont leur place en Allemagne, ceux qui s'agenouillent, obéissent et gardent la bouche fermée. Ou mieux encore, ceux qui crachent leur haine ouvertement et frappent leurs compatriotes tandis qu'ils s'entassent dans des trains à bestiaux. » Ce sont ceux-là, les Allemands qu'il veut. Et il les a eus. Tous ceux avec une conscience sont prisonniers ici. Ceux qui restent méritent ce qui les attend.

Émergeant de sous le lavabo, Edek observa longuement son ami dans une stupéfaction muette.

— Peut-on savoir d'où ça sort ?

Edek tenta de sourire, mais son rictus était incertain, hésitant. Les mots l'avaient frappé trop fort ; il avait mal dans la poitrine, comme s'ils lui avaient réellement asséné un coup.

Wiesław soupira et s'essuya le front d'un revers de main. Il semblait exténué, tout à coup, comme si ce discours passionné l'avait vidé de ses forces. Et pourtant, dans son regard, Edek lut ce qui ressemblait à du soulagement. Il connaissait ce sentiment ; elle

surgissait en chacun d'entre eux de temps en temps, cette colère contenue face à l'injustice du monde qui finissait parfois par exploser.

— Ça sort de ces femmes qui mendient des croûtons de pain, expliqua Wiesław d'un filet de voix. Des surveillants dans leurs capes bien chaudes. Du simple fait que nous soyons ici, à installer ce foutu lavabo, alors que nous devrions être en train de faire ce dont nous rêvions auparavant. Toi, tu donnerais des ordres sur un navire ou un autre et moi, je...

Il s'interrompit brusquement et secoua la tête, les lèvres pincées par l'amertume. À quoi bon rêver de choses qui ne se réaliseraient jamais ? Cela ne faisait que rendre la réalité encore plus difficile à supporter.

— Tu ne m'as jamais dit ce que tu voulais faire dans la vie, insista néanmoins Edek.

Sans trop savoir pourquoi, il avait le sentiment que c'était important que Wiesław lui en parle.

— C'est stupide et ça n'arrivera jamais.

— Bien sûr que ça arrivera.

Il se rapprocha de son ami, qui évitait obstinément son regard.

— C'est d'ailleurs pour cette raison que nous allons nous échapper d'ici. Pour reconquérir notre droit de faire ce que nous voulons dans la vie. Pour détruire toute cette haine et la remplacer par de l'amour. Pour qu'en lieu et place de champs de bataille, nous plantions des graines et des arbres et des fleurs. Pour qu'à la place de marches militaires, nous puissions écouter ça.

Il fit un geste en direction du mur, que traversaient les notes délicates d'une valse de Vienne. Elles résonnaient dans les latrines lugubres, insufflant dans l'air leur souffle revigorant de l'ancien Empire, comme une ivresse qui vous montait aussitôt à la tête.

— J'ai toujours voulu être écrivain, confessa Wiesław après un long silence, en continuant à prendre soin d'éviter le regard d'Edek. Ou travailler dans le cinéma. J'adore le cinéma.

Edek se tut pendant un moment.

— Je suis convaincu que tu feras un grand écrivain et un grand cinéaste un jour, finit-il par dire en donnant à Wiesław une tape amicale sur l'épaule. Tu observes tout dans les moindres détails. Tu mémorises tout. Et c'est une bonne chose. Continue comme ça. Ainsi, quand nous sortirons d'ici, tu pourras raconter notre histoire au reste du monde, afin que ces horreurs ne se reproduisent jamais.

Wiesław leva les yeux, l'air surpris.

— Quoi ? demanda Edek avec un sourire. Tu croyais que j'allais te taquiner comme on se taquine sur absolument tout le reste ?

— Pour être franc, oui.

— J'y ai pensé, mais aucune bonne blague ne m'est venue.

Ils étaient en train de se diriger vers la sortie quand Edek s'immobilisa et reprit la parole, plus sérieux que jamais.

— Promets-le-moi, Wiesław.

— Quoi ?

— Que tu écriras là-dessus.

— Que dirais-tu d'écrire à quatre mains ?

— Je ne suis pas doué avec les mots.

— Tu te trompes. Au contraire, tu trouves toujours les bons mots.

Chapitre 14

— Alors comme ça, tu as fait la connaissance de *Frau Alma* ? s'enquit Mala avec un sourire malicieux.

Ils s'étaient retrouvés au Sauna, comme d'habitude. À l'intérieur, c'était la routine : toutes sortes de transactions s'y effectuaient. Comme il l'avait promis, Edek apportait une poignée de clous et de vis, fauchés à son nouveau *Kommando* d'installateurs. Cette fois, au lieu de lui prendre les marchandises, Mala s'approcha tout près de lui et ouvrit sa poche, afin qu'il puisse y transvaser le butin lui-même. Malgré lui, il retint son souffle tandis qu'il glissait son poing rempli dans la poche de la jeune femme. Il sentit le rouge lui monter aux joues tandis qu'il devinait la chaleur de son corps à travers la fine doublure de son manteau.

Au lieu de s'écarter aussitôt après, elle resta là, beaucoup trop près, étudiant son visage avec un sourire énigmatique aux lèvres. Edek dut faire un gros effort pour se remémorer la question qu'elle venait de lui poser.

— Quoi ? Ah oui, *Frau Alma*...

Il avala sa salive et se reprit avec difficulté.

— Je l'ai rencontrée, oui. Elle a l'air un peu... intimidante.

Mala rit.

— Tu n'es pas le seul à être de cet avis. Même certains SS ont peur d'elle. Enfin, ça n'a rien d'étonnant, je suppose.

Elle marqua une pause, avant d'ajouter à brûle-pourpoint :

— Hössler est amoureux d'elle. Tous ses subalternes savent qu'elle est sous sa protection directe.

Edek la dévisagea, stupéfait.

— Hössler ? Le chef de camp Hössler ?

— Lui-même. Bien sûr, il ne l'admettrait jamais ouvertement, mais il parle d'elle constamment et va l'écouter jouer presque tous les jours. En revanche, les gardiens la détestent.

— Pourquoi ?

— Son père était premier violon de l'orchestre philharmonique de Vienne. Son frère et elle sont tous deux des musiciens réputés. Leur seul tort est d'être juifs. Intégrés comme moi, mais ça n'a pas d'importance pour les nazis. Il n'empêche qu'elle vient d'une célèbre famille autrichienne et c'est pour cette raison que les sous-officiers l'exècrent. Leurs supérieurs ont peut-être envoyé *Frau Alma* à Auschwitz, mais ils n'ont pas pu changer sa nature. Elle reste une femme raffinée issue de la haute société, doublée d'une violoniste accomplie. Même l'élite des SS comme Hössler s'en rend compte et l'admire. Les surveillants ont beau porter des uniformes et imaginer qu'ils sont les maîtres du petit univers que constitue ce camp, dans le fond, même eux comprennent la différence et savent qu'un monde les sépare de *Frau Alma*. Elle est tout ce qu'ils aimeraient être, mais ne deviendront jamais. Alors ils ne la supportent pas.

— Je n'en reviens toujours pas de ce que tu viens de dire concernant Hössler.

Elle eut un haussement d'épaules indifférent.

— Ce n'est qu'un homme. Et l'amour se moque bien des bagatelles telles que la race, la couleur de peau ou la religion.

— Mon ancien *Kommandoführer* est marié à une Polonaise.

Mala lui adressa un sourire triomphant.

— Tu vois ?

Edek se garda bien de lui avouer combien lui-même appréciait une certaine juive.

— Naturellement, la situation de Hössler est un peu différente, reprit Mala tandis qu'Edek rougissait furieusement. Il ne fera jamais rien, en dépit de ses sentiments. Il continuera à admirer *Frau* Alma de loin et à lui rendre des services sans jamais se trahir. Nous, les femmes, nous voyons bien les petites choses que les hommes amoureux font pour nous. Mais à l'extérieur, il sauvera les apparences en supervisant les gazages au crématoire et tuant un prisonnier d'une balle de temps en temps. Un officier SS exemplaire aux yeux de ses supérieurs. Il n'y a qu'à moi qu'il parle d'elle, et seulement quand il sait que personne d'autre ne peut l'entendre.

Son expression se fit pensive.

— Parfois, j'ai pitié de lui. Il aurait pu être un homme bien s'il n'était pas tombé sous l'endoctrinement de son *Führer*. Libre de vivre sa vie comme il l'entendait. Libre d'aimer qui il voulait. Il faisait des études de photographie, tu sais. Et maintenant...

Mala secoua la tête.

Nous, les femmes, nous voyons bien les petites choses que les hommes amoureux font pour nous. Edek jeta un coup d'œil en direction de la poche de Mala et se demanda si elle aussi comprenait la raison de toutes ces visites, tous les risques qu'il prenait afin de se procurer ces précieuses marchandises de contrebande pour elle. Puis le regard de Mala croisa le sien et il lut dans ses yeux qu'elle savait. Bien sûr qu'elle savait. Les femmes savaient toujours.

Il s'éclaircit la gorge.

— Et elle ?

— *Frau* Alma, tu veux dire ? Elle se sert de lui pour parvenir à ses fins, obtenir des privilèges pour ses filles, ce genre de choses. Tant mieux pour elle. C'est une femme extrêmement intelligente. Zippy l'adore.

— Ta collègue du bureau du camp ?

— Oui. Elle joue de la mandoline dans l'orchestre. Parfois, elles jouent ici les dimanches. Tu devrais venir.

Edek scruta son visage.

— Est-ce que tu seras là ?

— Est-ce que ça fait une différence ?

— Une énorme différence. Je n'ai pas une très bonne éducation musicale, j'ai besoin de quelqu'un pour m'expliquer, dit-il avec une pointe d'embarras.

Mala rit.

— La musique ne s'explique pas. Elle est faite pour être écoutée, être aimée et danser.

— Danseras-tu avec moi, dans ce cas ?

Mala ne répondit pas tout de suite. À la place, sans crier gare, elle posa une main sur sa joue gauche et déposa un baiser sur sa joue droite.

— Merci pour les marchandises. J'aurai ton *Ausweis* avant Noël, comme promis.

Longtemps après son départ, Edek resta là, le regard perdu dans le vide, effleurant du bout des doigts l'endroit où elle l'avait embrassé.

*

Une pluie impitoyable tombait cet après-midi-là. Une rare pluie d'hiver, aux gouttes glacées et acérées comme autant d'aiguilles qui vous piquaient le visage. Trempée jusqu'aux os, Mala longeait la clôture de fils barbelés qui séparait le camp des hommes de celui des femmes. Elle tenait serré contre sa poitrine un dossier enveloppé de plusieurs couches de cellophane. Les SS se fichaient bien de savoir si leurs messagers portaient des vêtements adaptés à de telles conditions météorologiques : leur priorité, c'était de garder les papiers au

sec.

Tout au fond du camp des hommes, une sélection était en cours. Au son des cris rauques et des claquements de fouet épisodiques, des centaines de créatures grises cadavériques et nues couraient devant des officiers SS, qui les inspectaient de loin, afin que *les sales raclures juives* n'éclaboussent pas de boue leurs imperméables militaires taillés sur mesure. De temps en temps, au signal d'un garde SS, un *Kapo* attrapait une nouvelle victime qu'il poussait vers un groupe croissant de prisonniers. Avec un éclat tourmenté dans leurs yeux creusés, les hommes s'accrochaient les uns aux autres. Leurs omoplates squelettiques se touchaient sous leur peau qui bleuisait peu à peu tandis que leurs mains osseuses couvraient leurs parties intimes dans une ultime tentative de protéger leur modestie.

Lorsqu'elle passa devant eux et les SS qui lui tournaient le dos, Mala détourna le regard pour ne pas les embarrasser davantage encore. Ils étaient déjà condamnés à mort uniquement parce que les SS les trouvaient trop fragiles pour continuer à travailler pour la gloire du Reich. La dernière chose dont ils avaient besoin, c'était d'être reluqués par une messagère.

Rapidement, la profonde tranchée où les prisonniers allaient chercher de l'eau apparut. Boueuse et grouillante de vermine, elle sentait horriblement mauvais, mais étant donné que seuls les prisonniers privilégiés avaient accès à l'eau potable, le reste de la population du camp devait choisir entre boire à ce fossé ou mourir de soif. Pour la plupart, le choix était évident, en la juger par les indénombrables épidémies de dysenterie qui les envoyaient à l'infirmerie et parfois droit aux chambres à gaz.

Malgré son manteau de laine trempé qui pesait une tonne sur ses épaules, Mala continuait à avancer, la tête haute, les lèvres serrées en une ligne dure et résolue. Un rire aigu et méprisant lui parvint et une haine pure et sauvage lui retourna les tripes. Elle aurait reconnu ce ricanement de fou entre mille. Seule la bête à un seul œil qu'était l'*Hauptscharführer* Moll s'amusait de la souffrance des autres avec une joie aussi hystérique. Elle pressa le pas, mais le bruit la suivit, résonnant de plus en plus fort dans son esprit jusqu'à couvrir ses propres pensées.

Il y avait de nombreux SS à détester dans le camp, mais aucun n'affichait un comportement qui éveillait chez Mala tant de révolte et d'aversion que le superviseur à l'œil de verre des crématoires. Contrairement à la majorité de ses collègues, qui s'acquittaient de leur odieux travail avec indifférence sous prétexte que « les ordres sont les ordres » et « il faut bien que quelqu'un s'en charge », Moll prenait un plaisir sadique à torturer et tuer ses victimes avec la plus grande cruauté. Parfois, lorsque le camp la bouleversait au point de lui faire friser la folie, Mala rêvait de vengeance. Dans ces moments-là, même si elle les abhorrait tous, c'était le visage parsemé de taches de rousseur de Moll avec son œil de verre qui ressortait invariablement de la foule d'uniformes sans visage.

Elle trouverait un moyen de le faire souffrir, se jura-t-elle lors de cette sombre journée d'hiver. Elle lui rendrait la monnaie de sa pièce. Avec un peu de chance, avec l'aide d'Edek, un jour...

À travers le rideau formé par les trombes d'eau, l'immense enceinte du Mexique s'étirait devant ses yeux. L'extension en était encore aux premières phases de sa construction, avec des baraques inachevées. Un semblant de route menait à l'endroit où un *Kommando* désassemblait les avions alliés et allemands abattus, transportés à Birkenau depuis les quatre coins de la Pologne où ils avaient connu une fin prématurée. Quelques prisonniers s'affairaient sans cesse autour des épaves, ramenant leurs misérables couvertures colorées autour de leurs silhouettes osseuses et tremblantes. C'étaient les couvertures et les tenues aussi pitoyables que ridicules des membres de ce *Kommando* qui avaient valu son nom à cette partie du camp. Contrairement à l'unité du *Kanada* baptisée de la sorte à cause du pays riche, celle du Mexique était l'une des plus pauvres et des plus crasseuses, le tiers-monde du

camp, même d'après les standards d'Auschwitz.

De son œil exercé, Mala repéra aussitôt les civils polonais qui échangeaient des marchandises en cachette, loin du regard des surveillants qui, de toute évidence, n'avaient pas la moindre envie de surveiller qui que ce soit par un temps pareil. Leur commandant, à qui Mala devait apporter des ordres écrits et des plans, préférait se prélasser dans l'une des baraques, où elle le trouva en pleine partie de skat avec deux de ses subalternes. Sans quitter ses cartes des yeux, il interrompit Mala au milieu de son compte-rendu et lui montra une caisse retournée, un geste signifiant qu'elle n'avait qu'à laisser là le dossier recouvert de cellophane, au milieu des bouteilles de schnaps et des sandwiches au jambon et au fromage pas terminés. Il ne le consulterait pas avant plusieurs heures au moins.

Sur le chemin du retour, la pluie s'intensifia. Elle fouettait le visage de Mala à chaque rafale de vent et faisait disparaître ce qui restait du chemin, le transformant en une rivière marécageuse de boue. À chaque pas, ses pieds s'enfonçaient de plus en plus profondément, comme si les mains invisibles des morts l'agrippaient par les chevilles, fermement décidées à l'attirer sous terre, dans leur dernière demeure.

Une fois de plus, la tranchée apparut à travers les trombes d'eau. Cette fois, Moll regardait à l'intérieur avec curiosité, la tête inclinée sur le côté. Près de lui se tenait son collègue Voss qui fronçait les sourcils, les mains jointes derrière le dos. Heureusement, la sélection était terminée, songea Mala.

Arrachant ses pieds au sol vaseux, Mala tenta d'écarter autant que possible sa trajectoire des deux SS, mais elle se figea malgré elle lorsque deux mains pâles apparurent sur le rebord de la tranchée. Mala fixa le fossé plus attentivement et sentit une horreur infinie lui nouer la gorge : il était rempli des corps des hommes récemment abattus, ceux qu'elle avait vus s'accrocher les uns aux autres sur la route du Mexique, moins d'une heure plus tôt.

— Regarde un peu cette carcasse puante ! s'exclama Moll en riant.

Il montra du doigt le malheureux qui tentait désespérément de remonter.

— Il est résistant : c'est la cinquième fois qu'il arrive à ressortir de là.

Avec une cruauté délibérée, Moll s'approcha de sa victime et lui piétina les mains avec ses bottes aux embouts d'acier. L'homme glissa dans la boue et retomba dans le fossé. Enchanté, Moll se tourna vers Voss.

— On parie combien qu'il va remonter dix fois ?

Sans attendre de réponse, il sortit une liasse de billets de sa poche.

— Je te parie cinquante reichsmarks qu'il réussira dix fois.

Voss, toujours à moitié ivre et enclin à plaisanter avec les détenus du *Sonderkommando*, semblait étrangement sobre. Il ne bougea pas d'un pouce, même quand Moll agita l'argent devant son visage. Il était sombre et austère et la courbe de ses lèvres trahissait une pointe de dégoût.

— Pourquoi avoir ordonné de les balancer dans cette tranchée en premier lieu ? finit-il par grommeler sans regarder son collègue.

Moll haussa les épaules, imperturbable.

— Je veux voir si les raclures désespérées des baraques voisines continueront à boire l'eau du fossé avec des corps qui flottent dedans. La boue et les rats ne les dérangent peut-être pas, mais je te parie vingt reichsmarks de plus qu'ils hésiteront avant de laper l'eau d'un charnier à ciel ouvert, ha ha !

Une fois de plus, il rejeta la tête en arrière. Dans son esprit retors, la situation était absolument hilarante.

— Ne t'inquiète pas, nous enverrons quelqu'un les repêcher dans quelques jours. Je n'ai aucune envie de gérer le scandale que fera le commandant du *Kommando* de construction du Mexique une fois qu'il découvrira que nous utilisons son fossé comme cimetière immergé.

Tremblant de tout son corps, Mala était paralysée. Une haine sans bornes circulait dans ses veines, brûlante comme de l'acide. Mais ensuite, les deux mains se matérialisèrent

miraculeusement au bord de la tranchée et Mala retint son souffle en apercevant le visage de l'homme pour la première fois. En dépit de son crâne rasé et de ses pommettes prononcées couvertes de terre, il avait l'air douloureusement familier. Sans ses yeux qui dévisageaient les SS au-dessus de lui d'un air suppliant, elle l'aurait pris pour son père.

— Et de six, annonça Moll avec une quasi-admiration avant de refaire tomber sa victime dans l'eau moisie et glacée.

Après avoir poussé un cri dévasté, l'homme implora en français, promettant qu'il pouvait travailler, qu'il était très fort, qu'il remonterait vingt fois s'il le fallait dans l'espoir de regagner son unité. Mais Moll se contenta de se moquer de lui, braillant des mots français dénués de sens par-dessus les prières larmoyantes du prisonnier.

— Parle allemand ! Nous ne comprenons rien à ton charabia.

— Arrêtez de résister ! Faites le mort ou ils vous tueront ! cria Mala en français, en proie à un besoin soudain de le sauver des griffes de Moll.

Les deux SS firent volte-face à l'unisson et Moll lui lança de son œil valide un regard aussi méprisant qu'assassin. Elle le soutint sans ciller, sans baisser les yeux, soudain prête à se battre et animée d'un courage suicidaire.

— Ah, Mally, dit Moll d'une voix traînante et chantante à la fois.

Un sombre sourire étira ses lèvres.

— Approche, ma petite. Viens jusqu'à moi ; là, gentille fille. Et maintenant, tu vas me répéter en allemand ce que tu viens de dire à ce tas de crasse qui s'agite dans la boue.

Propulsée par une irréprouvable envie de le défier, Mala lui sourit vicieusement et répéta :

— Si vous parliez français, vous n'auriez pas besoin d'interprète.

Elle était consciente du vide derrière elle, du rebord où il lui avait stratégiquement ordonné de se tenir, de Moll qui se rapprochait, son nez désormais tout près du sien, ses narines dilatées par la colère, et pourtant, elle ne fit rien pour éviter l'inévitable.

— Tu te crois plus intelligente que moi, salope de juive ? Tu n'imagines pas depuis combien de temps j'attendais ce moment.

Il feula et lui donna une violente bourrade dans la poitrine, qui lui coupa le souffle l'espace d'un instant.

Dans un jet bruyant d'éclaboussures, Mala atterrit au sommet de la molle montagne de chair et frémit avec terreur en tâtonnant pour se remettre debout. Tremblant, le Français accroupi près de la paroi la fixait avec les yeux écarquillés, implorant silencieusement son aide. En haut de la tranchée, Moll sortait déjà son arme de son étui avec une lente indolence, comme s'il savourait chaque seconde.

Au prix d'un effort phénoménal, Mala se releva. Sans quitter son exécuter des yeux, elle se redressa de toute sa hauteur et lui adressa un sourire glacial et méprisant, gâchant la satisfaction du SS.

Enragé par l'orgueilleuse posture de Mala, par son regard stoïque débordant de bravade, il perdit son sang-froid et commença à la couvrir d'injures comme seuls les SS savaient le faire tout en mettant son arme en joue.

Soudain, Voss s'interposa entre eux.

— Si tu la tues, je devrai rapporter exactement ce qui s'est passé à Hössler.

Bien que calme, la voix de Voss était chargée d'une menace voilée bien audible. Abasourdi, l'arme tremblant dans sa main, Moll devint cramoisi face à une telle trahison au sein de la confrérie SS.

— Ce n'est qu'une sale juive... protesta-t-il.

— C'est la juive de Hössler, le corrigea Voss sans s'émouvoir.

Il plaça sa main sur le poignet de son camarade et le força à baisser son arme.

— Tu n'as pas besoin de t'attirer davantage d'ennuis avec lui.

— Justement, tous les problèmes que j'ai avec lui ont commencé à cause d'elle, après

cette fois au Krema, quand cet enfoiré s'est évadé...

— Il est donc inutile d'aggraver ton cas.

— Mais ce n'est qu'une juive... Une bonne à rien de juive...

Moll semblait sincèrement perplexe de s'entendre dire que la disparition d'une juive aussi insignifiante qu'elle était susceptible de contrarier quelqu'un, et encore plus le chef de camp Hössler.

— Viens, ordonna Voss qui l'entraînait déjà à l'écart du fossé. Tu t'es bien amusé. Peut-être qu'ils n'arriveront pas à escalader la paroi pour ressortir, après tout, offrit-il en guise de consolation. Alors nous dirons qu'elle est tombée toute seule. Tu as vu ce temps ? Horrible pas vrai ?

Lorsque leurs voix s'évanouirent dans le lointain, Mala agrippa l'avant-bras gelé de l'homme.

— Ils sont partis. Venez, je vais vous aider à remonter.

Pendant la demi-heure suivante, alors que la nuit tombait, ils vécurent un cauchemar peuplé de boue glissante et de corps encore tièdes sur lesquels ils ne cessaient de trébucher. Mala avait envie de crier chaque fois que sa main rencontrait des chairs froides et moites qui bougeaient et cédaient sous ses pieds quand elle tentait de grimper, mais elle serrait les dents, un peu plus fort à chaque chute, déterminée à les faire sortir de ce charnier. Chaque fois que l'un des deux tombait, l'autre le suivait jusqu'en bas pour l'aider à se relever, car c'étaient eux deux ou rien. Un accord tacite entre survivants, plus fort que les liens du sang.

Enfin, quand ils arrivèrent sur la terre ferme et s'allongèrent en même temps sur le dos, à bout de souffle après un tel effort, l'homme se tourna vers Mala. C'était un soulagement de constater que la chaleur et la gratitude avaient remplacé la terreur dans ses yeux.

— Merci, dit-il d'une voix éraillée.

Sa poitrine squelettique se soulevait rapidement et sa peau était d'une pâleur fantomatique à la lumière du crépuscule.

— Merci de ne pas avoir abandonné, répondit Mala avec un sourire.

— Puis-je vous demander pourquoi vous avez risqué votre vie pour moi ? s'enquit-il après une pause. Ne le prenez surtout pas mal, je vous suis infiniment reconnaissant... Simplement... Vous ne me connaissez même pas.

Mala plongea ses yeux dans les siens, en vit d'autres à la place, et peina à se retenir de lui caresser la joue.

— Vous ressemblez énormément à mon père. Il a perdu la vue il y a quelques années, mais il est aussi déterminé que vous.

Elle regarda le ciel qui continuait à déverser ses larmes sur eux, pleurant sur le sort de l'humanité qui périssait sous ses yeux.

— Je ne sais pas s'il est vivant ou mort. Mais vous, vous étiez encore vivant, et je tenais à m'assurer que vous le restiez. Ça paraît idiot, je sais. Des bêtises sentimentales de...

— Non, non, l'interrompt l'homme. Pas du tout.

Il se tut, puis ajouta tout à coup :

— Ce sont les plus belles bêtises que j'ai entendues.

Mentalement et physiquement exsangue au point de s'écrouler, Mala trouva néanmoins la force de sourire à ces mots.

Quand ils eurent repris leur souffle, Mala l'escorta jusqu'à l'infirmerie du camp des hommes et donna son manteau en laine au médecin de service en guise de paiement.

— C'est un prisonnier essentiel. Traitez-le comme vous traiteriez votre père.

Le médecin se saisit aussitôt du manteau, mais fronça les sourcils en constatant que l'homme était nu.

— Il a l'air d'avoir été choisi lors d'une sélection récente. Il pourrait y avoir un problème avec lui si son numéro est sur la liste du bureau du camp...

— Je travaille au bureau du camp. Il n'y aura pas de problème.

Peut-être était-ce le ton de sa voix ou le regard qu'elle lui lança, mais le médecin hocha la tête et promit de remettre sur pied la nouvelle recrue de Mala d'ici la fin de la semaine.

Il faisait nuit noire lorsque Mala regagna le bureau de l'administration, à peine capable de mettre un pied devant l'autre, mais infiniment soulagée.

— Doux Jésus, Mally !

Zippy écarquilla les yeux face à l'état de saleté de son amie.

— Tu as l'air de quelque chose qu'un chat aurait volé dans une poubelle. Dans quelle flaque de boue es-tu allée te rouler ?

À ces mots, Mala laissa échapper un bref ricanement.

— Je suis allée me rouler dans un fossé rempli de cadavres.

Elle éclata alors d'un rire hystérique et des larmes se mirent à rouler sur ses joues. Avec la meilleure volonté du monde, elle ne parvenait pas à s'arrêter. Ses nerfs avaient enfin lâché.

— Moll m'a jetée dedans. Mais je l'ai sauvé, Zippy... Malgré tout, je l'ai sauvé. Il est en vie.

Elle s'endormit près du radiateur de la chambre de Zippy, enveloppée dans plusieurs couvertures. Cette nuit-là, elle rêva de son père tenant la selle de sa bicyclette alors qu'il lui apprenait à faire du vélo ; des grimaces qu'il faisait pour lui remonter le moral quand elle rentrait à la maison boudeuse après avoir raté un contrôle d'allemand ; des larmes de fierté qu'il avait discrètement essuyées lors de sa cérémonie de remise de diplôme ; des chaussures en cuir verni qu'il lui avait achetées pour aller au bal avec son nouveau galant. De comment il l'avait serrée dans ses bras à lui briser les os avant son départ pour Bruxelles, la dernière fois qu'elle l'avait vu.

— Je l'ai sauvé, Zippy, murmurait-elle en boucle dans son sommeil, un sourire inhabituel illuminant son visage. Je l'ai sauvé malgré tout...

Le lendemain matin, elle apporta directement au bureau de Hössler un rapport écrit détaillé des événements de la veille. Plus il lisait, plus le chef de camp pâlissait, jusqu'à ce que sa main se mette à trembler de colère.

— L'ordure ! cria-t-il en faisant bruyamment reculer sa chaise avant de quitter la pièce au pas de charge.

Il n'évoqua plus jamais le sujet de Moll avec Mala. Mais plus tard, lorsqu'il passa prendre son café habituel et bavarder avec elle, il déposa une lettre de transfert portant le nom du *Hauptscharführer* sur le bureau de Mala et lui demanda aussi nonchalamment que possible de la taper pour lui en trois exemplaires. Quelques jours plus tard, Moll avait disparu. Le *Sonderkommando* célébra son départ avec une telle joie que Mala les entendit chanter depuis sa chambre jusque tard dans la nuit.

Chapitre 15

Les talents de subornation de Wiesław avaient enfin payé. Il avait acheté sa liberté temporaire et celle d'Edek au prix de quelques boîtes de sardines, de deux bouteilles d'alcool et d'un citron reçu de la part des généreuses responsables de l'infirmerie du camp des femmes. Presque toutes étaient des triangles noirs venues d'Allemagne, des prisonnières asociales et d'anciennes prostituées envoyées à Auschwitz pour être réhabilitées. Du point de vue de Wiesław, cela valait la peine de supporter leurs démonstrations d'affection en échange d'une chance de passer les grilles infranchissables d'Auschwitz. Alors il leur souriait poliment chaque fois qu'elles le coinçaient dans un recoin ou lui pinçaient les fesses, ou qu'elles le couvraient carrément de baisers, pressant leurs impressionnantes poitrines contre son torse. Il se tortillait pour échapper à leurs étreintes suffocantes en promettant de revenir plus tard, lorsque le redouté *Kapo* Jupp ne serait plus dans les parages.

La mention du *Kapo* fonctionnait à tous les coups. Wiesław avait échappé de justesse à plusieurs rencontres non désirées en citant le nom de l'homme célèbre non seulement parmi les détenus, mais aussi parmi les SS.

À l'exception de la fois où il avait mentionné son plan à Edek, Wiesław garda le silence jusqu'au dernier jour, car il n'était pas sûr que le *Kapo* soudoyé qui gérait la plupart des civils marcherait réellement dans la combine. Ce ne fut que lorsque le *Kapo* en question les sépara du reste de l'unité des installateurs et les escorta, d'abord jusqu'à Auschwitz, puis à l'extérieur du camp des hommes, que Wiesław expliqua à Edek ce qui se passait.

— La femme d'un gros bonnet SS est récemment arrivée d'Allemagne et a décrété que la salle de bains n'était pas à la hauteur de ses exigences, annonça-t-il, les yeux brillants d'impatience. Devine qui va la rénover pour elle ?

Incrédule, Edek se contenta de le dévisager, en proie à une envie irrépressible de serrer son ingénieux ami dans ses bras. Face à cette soudaine promesse de liberté, il le fixait, comme enivré par l'air hivernal qui sentait les pins et la neige fraîche, au lieu de l'odeur écœurante de la chair brûlée et des corps crasseux entassés à cinq futurs cadavres par couchette dans des baraques irrespirables. L'étendue virginale qui l'entourait lui montait à la tête comme du vin frais par un suffocant après-midi d'été ; il vacillait légèrement en marchant, et pas de faim cette fois, mais à cause de la sensation bouleversante d'être à nouveau un homme libre.

— Absolument, confirma Wiesław, très fier de lui. Nous, et un carreleur de Kozy.

— Szymlak ?

Wiesław n'eut pas le temps de répondre : le *Kapo* lui donna un coup de matraque sur la tête, sans conviction.

— Ça suffit, les bavardages !

Une grimace de dégoût déformait son visage, mais un avertissement silencieux brillait dans ses yeux.

Ce fut seulement à cet instant qu'Edek distingua un officier SS qui avançait entre les arbres, sa mitraillette prête à faire feu. Il vit soudain tout ce qu'il n'avait pas remarqué jusque-là : la patrouille SS, les miradors entre les arbres camouflés de telle sorte qu'un œil novice ne les discernait pas, eux et leurs occupants aux mitrailleuses montées sur des tables et prêtes à tirer sur toute cible mobile. À cet instant, leurs canons noirs suivaient leur petite procession. Un autre coup d'œil alentour révéla à Edek la présence de davantage

d'installations et son cœur se serra douloureusement dans sa poitrine. Un désespoir noir le submergea, bien plus puissant que l'euphorie qu'il avait ressentie moins de deux minutes plus tôt.

Auschwitz ne s'arrêtait pas aux chambres à gaz. Une pensée cauchemardesque lui traversa alors l'esprit : le monde entier était désormais Auschwitz. Le camp avait englouti la planète et il n'existait aucun moyen de s'en échapper. Edek trébucha, comme s'il venait de prendre un violent coup de matraque en pleine poitrine. Un coup qui lui brisait le cœur et, dans son sillage, tous les espoirs qu'il avait nourris.

— Vous avez compris, murmura le *Kapo* entre ses dents en ne remuant presque pas les lèvres. Ne vous faites d'illusions, les gars. Ces enfoirés dans les miradors sont tous d'excellents tireurs, et même s'ils ne l'étaient pas, n'importe quel idiot transformerait un prisonnier en passoire en quelques secondes, avec une artillerie pareille.

Tête baissée, Edek suivi l'Allemand ventru au triangle vert de criminel de droit commun qui, étonnamment, s'avérait être un type bien.

Wiesław tenta de l'encourager avec une bourrade amicale dans les côtes, mais Edek ne sentait rien d'autre que des yeux froids et perçants dans son dos ; il ne pouvait penser à rien d'autre qu'aux canons des armes braqués sur eux de toutes parts.

La maison était petite, mais charmante. Une femme âgée d'une quarantaine d'années leur ouvrit la porte, un grand et doux sourire aux lèvres. Ses vêtements civils étaient ornés du triangle violet des témoins de Jéhovah. Edek savait que les places de domestiques pour les SS leur étaient réservées, mais il n'en avait jamais rencontré en personne. Il ne comprenait même pas ce qu'ils fabriquaient dans le camp. Contrairement à lui, ennemi étranger, ils étaient Allemands pour la plupart, de bonne lignée d'après leurs stupides lois de Nuremberg sur la race et le sang, non-violents et sans doute loin d'être des criminels. Leur unique crime était leur dévouement à Dieu au lieu d'Adolf Hitler et leur opposition farouche à toute sorte de violence. Ils refusaient d'effectuer le salut hitlérien réglementaire et se dérobaient non seulement au service militaire, mais aussi à tout type de travail qui contribuait de manière directe ou indirecte à l'effort de guerre. Autant de « délits » punissables d'emprisonnement dans les camps de concentration aux yeux du régime nazi. Höss, l'ancien *Kommandant*, avait été clair : tout triangle violet serait libéré immédiatement à condition de signer un papier de renonciation. *Rien qu'une stupide signature*, songea Edek avec désespoir. *Rien qu'une stupide signature et ils étaient libres de s'en aller*. Mais au lieu de cela, ils souffraient noblement pour leur foi et mouraient pour elle sans jamais se départir de leur sourire.

Le même que celui que la domestique face à eux affichait.

— Entrez, les invita-t-elle en allemand. Pauvres enfants ! Une si longue marche, avec toute cette neige. Vous devez être gelés. Venez dans la cuisine, je vais tout de suite vous préparer du thé et des sandwiches.

— Tu es folle ?

Une femme grande et svelte apparut dans le couloir, ses boucles argentées relevées dans un chignon complexe. Elle était vêtue avec bon goût d'une robe bleu pâle et de chaussures à talons hauts assorties à la couleur de sa ceinture. Ses yeux gris et froids observaient le trio avec un dégoût à peine voilé.

— Le thé et les sandwiches sont pour les invités. Ceux-là sont des étrangers et des criminels.

Elle tendit son bras à la peau blanche et délicate vers la gauche.

— La salle de bains est par ici. Le Polonais est déjà au travail.

Elle adressa un regard acéré à la domestique.

— Je veux que tu restes là tout le temps pour t'assurer qu'ils ne volent rien. Et si l'un d'entre eux s'avise d'utiliser nos toilettes...

Elle laissa la fin de sa phrase en suspens, telle une menace.

— Il nous suffira de nous retenir jusqu'au soir, grommela Wiesław en polonais.

Cette fois, Edek sourit franchement.

Arrivé plus tôt de son village situé à vingt minutes à pied de la colonie SS, Antoni Szymlak s'était déjà attaqué au mur de la salle de bains. Il baissa son couteau de peintre pour saluer les hommes d'une poignée de main chaleureuse. C'était un homme âgé au chaleureux sourire dissimulé par une formidable moustache blanche, et dont les yeux pétillaient d'intelligence.

— Ils sont à moi pour la journée, n'est-ce pas ? demanda-t-il au *Kapo*.

— C'est exact.

— Nous allons être un peu à l'étroit, fit remarquer Szymlak en balayant la pièce d'un regard sceptique.

En réalité, l'espace était assez grand pour qu'ils puissent tous y tenir confortablement, mais le carreleur polonais avait de toute évidence une idée derrière la tête.

— La pièce voisine est une buanderie, indiqua-t-il en adressant un regard appuyé au *Kapo*. Il y fait chaud et la maîtresse de maison n'y met jamais les pieds. C'est l'endroit parfait pour vous reposer l'espace de quelques heures pendant que nous travaillons. Vous devez être épuisé à force de superviser les détenus à longueur de journée.

— Maintenant que tu le dis, c'est vrai que j'ai travaillé assez dur dernièrement.

Naturellement, le *Kapo* n'était pas stupide. La règle d'or à Auschwitz était : « il faut prendre les bonnes choses quand elles viennent » ; seul un abruti complet n'aurait pas profité de l'offre généreuse d'un civil du coin de surveiller les prisonniers pendant qu'il dormait profondément juste à côté.

— Tant que tu me promets de les avoir à l'œil...

— *Herr Kapo*, je les surveillerai comme si ma vie en dépendait.

Le *Kapo* savait qu'il disait vrai. Si l'un des deux décidait de s'évader, ce serait Szymlak qui serait envoyé à Auschwitz en guise de remplacement, qu'il soit un civil innocent ou pas.

— Et assure-toi qu'ils ne lambinent pas.

— Vous avez ma parole, *Herr Kapo*. Je ne leur crierai pas dessus, néanmoins, pour ne pas perturber votre repos, vous comprenez.

— Tant que le travail de la journée est effectué, ça m'est bien égal.

— Magda vous réveillera quand le déjeuner sera prêt.

Szymlak l'escortait déjà en direction de la buanderie, le tenant par le coude.

Edek et Wiesław échangèrent un regard incrédule. Un travail à l'extérieur du camp et maintenant, ça ? C'était trop beau pour être vrai.

Quand Szymlak revint, un sourire jusqu'aux oreilles lui fendait le visage en deux.

— Je vais vous montrer ce qu'il y a à faire, chuchota-t-il. Dès que votre surveillant sera endormi, on parlera affaires. Pour l'instant, ce lavabo doit être démonté. Il y en a un nouveau en porcelaine à la cave...

Ils travaillèrent dans un silence agréable pendant les trente premières minutes. Quand des ronflements sonores commencèrent à leur parvenir en provenance de l'autre côté du mur, Szymlak se tourna vers eux, l'air tout à coup très sérieux.

— Alors, de quoi avez-vous besoin ? Envoyer une lettre à la famille ? Faire entrer de la contrebande dans le camp ?

Wiesław le fixa avec gravité.

— Nous avons besoin d'un endroit où dormir.

Szymlak écarquilla légèrement les yeux, mais autrement, son visage ne trahit aucune émotion.

— Un endroit où dormir et des vêtements de ville, ajouta Edek.

Szymlak réfléchit à leur demande pendant un temps.

— C'est un gros risque, finit-il par dire.

— Ma sœur vit à Zakopane, indiqua Wiesław. C'est très près de là où vous vivez.

Szymlak lui lança un regard appuyé.

— Quand on est un civil. Pas un détenu pris en chasse par tous les SS du coin.

— Nous passerons par la forêt et les montagnes et éviterons toutes les routes, expliqua aussitôt Edek.

Son expression était imperturbable, mais ses yeux étaient rivés à Szymlak et le scrutaient avec désespoir.

Szymlak regarda le mur partiellement carrelé derrière lequel le *Kapo* faisait la sieste, puis reporta son attention sur les deux hommes.

— Que vous feront-ils s'ils vous rattrapent ?

Wiesław exposa l'amère réalité :

— Ils nous pendront. Mais ils ne vont pas nous rattraper.

— Ils vous tortureront certainement d'abord afin de vous extorquer les noms de vos complices, réfléchit Szymlak tout haut sur le même ton détaché.

— Nous ne trahirons personne, vous y compris, promit Edek.

Auschwitz l'avait endurci, avec ses corrections et ses agressions. Les tortures de la Gestapo du camp ne voulaient plus dire grand-chose pour lui.

Remuant les lèvres sous sa moustache comme s'il mâchait quelque chose, Szymlak réfléchit avant de rendre son verdict :

— Une nuit. Je vous laisse passer une seule nuit sous mon toit, à condition que vous restiez dans la cave. On peut y accéder depuis l'extérieur, alors si vous vous faites prendre, je nierai tout en bloc. Je dirai que vous vous êtes introduits par effraction et que je n'avais pas la moindre idée que quelqu'un se cachait là.

Pour Edek et Wiesław, c'était plus que suffisant. Ils lui serrèrent vigoureusement la main chacun leur tour.

— Nous vous dédommagerons quand la guerre sera finie, commença Edek, mais son compatriote l'interrompit d'un geste.

— Je ne veux pas de votre argent. Ce n'est pas pour ça que je vous aide.

Edek hocha la tête. Il comprenait, et Wiesław aussi. Non, cela n'avait rien à voir avec le profit. Szymlak désirait simplement être capable de se regarder dans le miroir chaque matin en sachant que le reflet était celui d'un homme bien. Un homme qui avait fait ce qu'il fallait, même si cela impliquait de risquer sa vie. L'argent pouvait acheter beaucoup de choses, mais pas la décence. La décence est une chose que l'on gagnait et que l'on affichait comme une distinction, quelque chose que l'on ne perdait jamais et que personne ne pouvait nous prendre.

Le seul regret d'Edek, c'était qu'il y ait si peu d'Antoni Szymlak dans les parages. Peut-être que s'il y avait davantage d'hommes décents, qui choisissaient la compassion et l'altruisme au lieu du pouvoir et de la cupidité, les camps n'existeraient même pas.

Chapitre 16



Le dimanche, seul jour de congé des prisonniers, se leva sous un ciel rose dans lequel chatoyaient des flocons de neige. Son col relevé contre le vent, Mala bravait le froid pour traverser le camp. Au loin, le bâtiment blanc du Sauna se profilait au milieu de la fumée grasse et grise que crachaient les cheminées.

— Tu envisages réellement de nous honorer de ta présence demain ? avait demandé Zippy la veille d'un ton exagérément stupéfait.

Mala s'était tout à fait remise de son récent calvaire avec Moll et son moral avait remonté en flèche depuis que ses pots-de-vin avaient obtenu à l'homme qu'elle avait sauvé une bonne place à la cuisine des prisonniers. De temps en temps, elle rendait visite à son substitut de père imaginaire. Il jouait ce rôle avec joie, lui glissant des pommes de terre ou des oignons quand il le pouvait et lui demandant avec une inquiétude toute paternelle comme s'était passée sa journée. Même si Zippy trouvait cela étrange et un tantinet malsain, elle s'abstenait soigneusement de tout commentaire. Tout ce qui aidait un détenu à supporter le quotidien était bon à prendre.

— Je n'ose pas y croire. Cela fait des mois que tu me promets de venir.

À force de recevoir une excuse évasive ou un autre en réponse à ses innombrables invitations, Zippy avait presque renoncé à la perspective de voir un jour Mala à l'un des concerts de l'orchestre des femmes. Cela peinait Mala de décevoir son amie, mais elle était incapable d'écouter la superbe musique interrompue par les cliquetis métalliques des fourneaux du crématoire à quelques centaines de mètres de là. La personne qui avait eu l'idée d'utiliser le Sauna comme salle de concert avait un sens de l'humour sacrément tordu, songea Mala alors qu'elle se forçait à mettre un pied devant l'autre.

— Pourquoi ce soudain changement d'avis ? avait demandé Zippy.

Bonne question, en effet. Pourquoi ? Elle aurait dû rester dans sa chambre, lire un livre obtenu au *Kanada* et prétendre pendant un instant que le camp autour d'elle n'existait pas ; elle aurait pu rendre visite à son père imaginaire ou profiter de quelques heures d'oubli auto-imposé pour traverser une nouvelle semaine dans cet enfer ; elle aurait pu se noyer dans un sommeil profond où les voix des morts et des mourants ne pouvaient pas l'atteindre. Au lieu de ça, elle traînait les pieds en direction de la destination tant redoutée, sa réticence palpable à chaque pas tandis qu'elle se demandait ce que ressentait le *Sonderkommando* en entassant l'humanité dans les fours au son d'une valse de Vienne.

Elle y allait parce qu'elle avait dit à Edek qu'elle serait là. Parce qu'elle faisait semblant d'être courageuse et détachée, précisément parce qu'il était comme ça ; il fallait être incroyablement courageux pour planifier ce qu'il planifiait, et elle voulait qu'il voie en elle une sœur d'armes, quelqu'un en qui il pouvait avoir une confiance aveugle.

Elle y allait parce qu'elle avait envie de le voir, tout simplement.

Lorsqu'elle en prit conscience, elle resta clouée sur place, comme sonnée par un coup de poing.

Elle avait envie de le voir car c'était la seule personne qui parvenait à la faire rire dans ce lieu sans âme où seule la mort avait sa place. Elle avait besoin de sa proximité, car sa force lui donnait de la force, lui faisait croire en l'impossible, lui promettait que rien n'était perdu, qu'il existait la possibilité d'une nouvelle vie quelque part au-delà de cet enfer entouré de barbelés.

— Je suis simplement curieuse de voir si Frau Alma a réussi à faire de toi une mandoliniste passable en dépit de tes deux mains gauches, avait répondu Mala, dissimulant ses pensées sous le couvert de l'humour.

Elle avait eu un sourire reconnaissant lorsque Zippy ne l'avait pas interrogée plus avant.

Une foule était déjà rassemblée devant le Sauna. Un vent souillé de suie apportait des tourbillons d'épouvantables bourrasques en provenance du crématoire qui, pendant quelques instants, enveloppaient les silhouettes tel un linceul de cendres. Un sentiment horrible de danger s'empara de Mala, métamorphosant son visage en un masque de craie. Ils se transformeraient tous en cendres, comprit-elle à cet instant dans un éclair de lucidité glaçant. Ils périraient tous ici, dans ce purgatoire où le soleil lui-même semblait moins brillant, terni par les nuages de cendres et d'âmes perdues.

— Je doute que nous arrivions à entendre la musique d'ici.

La voix la fit sursauter et Mala se tourna vers l'homme dont la main reposait délicatement sur son épaule. Malgré elle, elle sentit l'esquisse d'un sourire se former sur ses lèvres. Edek, les joues rosies par le froid, souriait de toutes ses dents. Il était comme l'incarnation de la vie elle-même dans ce panorama de mort et d'éternelle tragédie, et rien que pour ça, Mala lui prit la main et la serra avec une infinie affection.

— Je suis heureuse que tu sois venu, dit-elle en le pensant de tout son cœur.

— À en juger par ton air, je crois que quelques minutes encore et tu aurais tourné les talons.

C'était supposé être une plaisanterie, mais son regard était sérieux.

Mala secoua la tête. Elle avait toujours sa main dans la sienne et sentait qu'elle se réchauffait rien qu'en se tenant près de lui.

— Non. Je n'aurais jamais fait ça.

Il laissa échapper un soupir de soulagement. Puis, comme si la mémoire lui revenait, il glissa sa main dans la poche de sa salopette.

— Tiens. Je me la suis procurée spécialement pour toi.

Mala fixa la fleur de géranium entre ses doigts avec une profonde stupéfaction.

— Comment as-tu fait ?

Les doigts parcourus d'imperceptibles tremblements, elle s'empara de la fleur rose vif. Elle approcha lentement ses pétales délicats de son nez avant de la laisser reposer sur ses lèvres, les yeux clos, perdus dans ses souvenirs. La Belgique, les pommiers en fleurs, les chauds rayons du soleil sur sa peau, sa main dans celle d'un jeune homme dont le visage était désormais flou dans sa mémoire. Voilà des années que personne ne lui avait offert des fleurs. Elle avait depuis longtemps perdu espoir de voir le jour où cela se reproduirait.

— C'est un géranium, expliqua Edek avec gêne. Je suis désolé. Ça n'a pas vraiment d'odeur.

— Je m'en fiche. Dans ma tête, ça sent aussi bon qu'une rose.

Lorsqu'elle écarta la fleur de sa bouche, Edek vit qu'elle souriait béatement.

Mala rouvrit les yeux et les posa sur lui.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Je l'ai volée chez les SS, admit-il avec une honnêteté touchante. Je l'ai glissée dans ma boîte à outils après avoir réparé un radiateur dans leurs quartiers.

— Ils auraient pu te tuer pour ça.

— Alors je serais mort pour une noble cause.

Il souriait de nouveau avec espièglerie, rappelant à Mala ce qui les avait réunis et que le courage était un muscle qu'il fallait entraîner. Edek excellait dans ce domaine : c'était l'homme le plus courageux qu'elle avait rencontré jusqu'alors.

— Si vous voulez bien me suivre ?

Il lui offrit son bras avec galanterie, comme dans l'ancien monde civilisé. Mala passa son bras autour du sien et le décor se départit de son aspect cauchemardesque. La perspective

d'écouter de la musique dans un endroit où l'on traitait des groupes de personnes destinées à mourir quelques jours plus tard, quelques semaines si elles avaient de la chance, ne la révoltait plus autant.

À l'intérieur, l'orchestre des femmes accordait ses instruments. Des officiers et surveillants SS occupaient les premières rangées de chaises disposées en demi-cercle, tels des invités distingués dans un opéra viennois. Derrière eux se trouvaient des *Kapos*, des vétérans et d'autres prisonniers privilégiés, tandis que le reste des détenus s'entassait contre le mur du fond. Cela ne semblait pas les incommoder le moins du monde, tant qu'ils pouvaient voler ces quelques précieux instants et inhaler la musique avec avidité, comme s'ils inspiraient une bouffée d'air frais après avoir été en apnée. Ils étaient serrés comme des sardines et pourtant, leurs yeux brillaient d'excitation. Ils oubliaient leurs haillons, la douleur disparaissait momentanément de leurs corps meurtris. L'impatience d'entendre la beauté de Mozart interprétée par *Frau* Alma faisait des miracles. Elle fourmillait dans l'atmosphère elle-même tandis que la cheffe d'orchestre, aussi calme et flegmatique que de coutume, accordait son violon pour le solo d'ouverture.

— Et tous les gens qui sont dehors ? demanda Edek une fois qu'ils furent à l'intérieur de la salle de concert improvisée. Vont-ils rester dans le froid pendant tout ce temps ?

— Ils n'ont pas trop le choix, répondit doucement Mala avec un sourire chargé de culpabilité.

Zippy lui avait gardé un siège. « Deux sièges, en réalité », avait précisé la mandoliniste avec un clin d'œil, comme si elle soupçonnait la raison du brusquement revirement de son amie. Mais à présent, Mala s'imaginait mal s'asseoir au milieu de cette foule de privilégiés.

— La musique est la seule échappatoire qu'ils ont dans cet endroit. D'après Zippy, les gens sont disposés à rester des heures dans le froid glacé pour l'écouter.

— Je comprends, dit Edek d'un air pensif. Cela les aide à oublier.

En voyant l'expression sur le visage de Mala, il changea sciemment de sujet.

— Ça manque de place pour danser.

Mala rit, reconnaissante de cette distraction qui tombait à point nommé tandis qu'ils étaient au coude à coude au milieu d'autres prisonniers.

— En effet. En même temps, c'est strictement interdit de danser ici. Applaudir aussi, d'ailleurs.

Edek eut un ricanement incrédule.

— C'est ridicule. Alors quoi, on est censés rester au garde-à-vous comme des soldats en conserve ?

— J'en ai bien peur.

— De la merde. Tant pis.

Edek lui prit la main et se dirigea vers la sortie sans lui laisser le temps de protester.

— Je suis venu ici pour danser avec toi. Si ça veut dire le faire dehors dans le froid polaire, ça me va. Nous n'aurons qu'à accélérer la cadence.

Lorsqu'Edek poussa la porte, une rafale fouetta le visage de Mala ; les cendres l'aveuglèrent momentanément et pourtant, elle se rendit compte qu'elle était en train de rire, envers et contre tout, dans ce lieu où le rire mourait avant toute chose. Et c'était lui qui rendait cela possible.

— Merci, dit-elle lorsque les premières notes de musique retentirent, les transportant aussitôt. Je redoutais de venir ici et maintenant, je suis contente d'être là.

— Merci de m'avoir invité, répondit Edek, la joue pressée contre ses cheveux et sa main tenant fermement la sienne tandis qu'il la guidait. Je n'aurais jamais imaginé que c'était possible d'être heureux à Auschwitz, mais aujourd'hui, tu me prouves le contraire.

Edek s'écarta et plongea son regard dans le sien. Mala sentit ses mots résonner dans sa poitrine, où son cœur battait deux fois plus vite uniquement parce que sa paume était dans la sienne. Pendant quelques instants, le camp lui-même cessa d'exister.

Il avait raison : c'était un délit majeur d'être heureux ici, mais en ce dimanche après-midi, ils n'avaient tout simplement pas le choix. La musique les enveloppait dans une étreinte tendre et chaleureuse, elle les faisait tourner dans la neige fraîche étincelante jusqu'à ce qu'ils se perdent dans son pouvoir. Leurs yeux brillaient d'une joie imprudente qui leur faisait tout oublier, leurs doigts étaient entrelacés et non plus glacés, leurs lèvres figées dans un sourire permanent. Leurs rires fusaient dans des nuages de buée translucide (un bruit depuis longtemps oublié, en provenance d'un passé insouciant), reflétés par les sourires hésitants des prisonniers qui les entouraient et les regardaient danser comme s'ils assistaient à un miracle.

Sans en avoir conscience, Mala et Edek avaient donné naissance à un cercle de vie au milieu de ce cimetière régenté par les SS. Ils avaient instillé dans les cœurs affamés d'espoir une foi en quelque chose de plus grand que la mort elle-même.

Chapitre 17

La fille aux traits étrangement familiers portait l'uniforme du Block Musique, mais elle réclama deux plombiers pour le bureau de l'administration avec l'autorité d'une véritable surveillante SS.

— Un robinet fuit dans l'une des salles de bains des SS et le bruit est en train de rendre fou l'*Obersturmführer* Hössler. Il a dit que si ce n'était pas réparé dans l'heure, il enverrait tout le *Kommando* des installateurs à la chambre à gaz. Mais il ne veut pas que le travail soit réalisé par des juifs, alors je vais prendre les deux Polonais.

Au bout de son bras svelte, son index tendu pointait directement Edek et Wiesław.

Leur nouveau vétéran de Block devait être coutumier des méthodes de Hössler, car il arracha presque leurs gamelles de nourriture des mains d'Edek et Wiesław et leur donna un coup de pied aux fesses, marque d'encouragement typique d'Auschwitz.

— Bougez vos gros culs immédiatement !

Edek tenta de protester que c'était l'heure du dîner et que le robinet serait toujours là quand ils auraient fini de manger, mais l'expression du vétéran et les visages implorants du reste des installateurs le dissuadèrent d'achever sa phrase.

La fille du Block Musique les regarda s'emparer de leurs boîtes à outils et ne leur adressa la parole qu'une fois qu'ils furent loin de la baraque.

— J'espère que vous me pardonneriez de vous avoir interrompu en plein milieu de votre repas.

Elle s'exprimait en allemand, la langue commune du camp, mais Edek discerna une trace d'accent slovaque.

— Ne vous inquiétez pas, Mala et moi recevons une double ration en tant qu'employées de l'administration, alors nous partagerons avec vous, continua-t-elle avec un grand sourire.

— Mala ? demanda Edek en redressant aussitôt la tête.

— Bien sûr, Mala. Qui vous a fait appeler au bureau, à votre avis ? Hössler ? Il n'utilise pas les sanitaires du bâtiment : il a les siens dans ses quartiers, mais ça, votre *Kapo* n'en sait rien.

Elle lui lança un regard rusé sous ses longs cils noirs.

— De plus, tous les SS sont déjà rentrés pour la nuit. Il n'y a plus qu'une sentinelle, mais il est inoffensif.

Elle faisait une tête de moins que Mala et elle était plus mince, mais tout aussi assurée. Edek fut aussitôt convaincu qu'elle devait également être tout aussi maligne.

Wiesław inspectait la tenue bleue visible sous son manteau d'un air soupçonneux.

— Tu fais partie de l'orchestre ?

— Oui. Mala et moi avons plusieurs fonctions dans le camp.

Tout à coup, Edek la reconnut.

— Tu es Zippy.

À présent, il se souvenait de l'amie de Mala au concert du samedi, la mandoliniste qui leur avait réservé des places qu'ils avaient échangées contre la liberté de l'extérieur. Il scruta son visage en se demandant si elle était au courant de leur projet d'évasion.

— Oui, mais gardez ça pour vous. Pour le reste du monde, je suis Spizer du *Schreibstube*.

Il tenait sa réponse. La jeune Slovaque avec des yeux pleins d'ironie et un sourire assorti marchait avec « l'organisation », elle aussi.

Mala les attendait à l'entrée du bureau. Adossée à l'encadrement de la porte, elle avait les bras croisés et son habituel rictus un tantinet moqueur accroché au visage.

— Salutations à la classe ouvrière.

Au son de sa voix, Edek éprouva aussitôt un sentiment de légèreté dans la poitrine.

— Est-ce que la voie est libre ? demanda Zippy en retirant son manteau qu'elle lança sur le dossier de sa chaise.

— Entièrement libre, confirma Mala.

Elle fit signe aux deux hommes d'entrer et tourna la clé dans la serrure de la porte du bureau.

Edek regarda autour de lui.

— On vous laisse ici la nuit sans surveillance ?

Dans un coin de la pièce se tenait un petit arbre décoré de guirlandes et de boules en verre. Il se rendit compte qu'il avait totalement oublié que c'était bientôt Noël.

— Nous avons nos propres chambres au sous-sol, expliqua Mala en fouillant dans le meuble de rangement. Techniquement, nous sommes assignées aux baraquements normaux du camp, mais tant que nous nous y rendons pour l'appel, on nous laisse dormir ici.

Edek dévisagea les deux femmes avec incrédulité.

— Ici ? À l'intérieur du bâtiment ?

— Parfois, je passe la nuit avec l'orchestre, mais oui, confirma Zippy. Nous avons chacune notre chambre. Allez-y, mangez.

Elle tendit aux deux hommes une assiette avec des pommes de terre au four et même quelques morceaux de boudin noir.

Les deux amis échangèrent un regard embarrassé. C'était contre leur code masculin personnel de prendre leur nourriture à des femmes, même si elles appartenaient à la caste privilégiée de la population du camp. Ce ne fut qu'après avoir eu la confirmation de la part de Mala et Zippy qu'elles avaient déjà dîné qu'Edek s'empara de l'assiette à contrecœur. Il fut soulagé que Wiesław soit le premier à se fourrer une fourchette de pommes de terre dans la bouche, car il ne savait pas pendant combien de temps encore il aurait pu résister à l'odeur alléchante. Lorsque le premier morceau doré toucha sa langue, il ne put s'empêcher de fermer les yeux de plaisir, savourant le goût et tentant de le prolonger en mâchant aussi lentement que possible.

— Tu as particulièrement intérêt à manger, et autant que possible, avertit Mala.

Elle lui lança un drôle de regard, à la fois enthousiaste et chargé d'une espèce d'une mélancolie inexprimée.

— Tu ne parviendras jamais à passer pour un SS si tu as l'air affamé, ils se rendront compte en une demi-seconde qu'il y a anguille sous roche. Je vais veiller personnellement à t'engraisser au cours des prochains mois. Vous n'envisagez pas de vous enfuir en plein milieu de l'hiver, j'espère ?

Une fois de plus, les deux camarades se regardèrent. De fait, c'était exactement ce qu'ils avaient prévu : s'évader dès qu'ils auraient mis la main sur l'*Ausweis* et l'uniforme.

Mala secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Pitié, dites-moi que vous avez davantage de bon sens que ça.

Elle avait enfin déniché le dossier qu'elle cherchait et le posa sur son bureau, juste en dessous de la lampe de notaire.

— Le type qui vient de s'échapper...

— A eu de la chance et rien d'autre, interrompit Mala, désormais armée d'une paire de ciseaux. Une tempête de neige est le seul facteur qui lui a permis de ne pas être retrouvé. Cela a effacé ses empreintes et les chiens ont perdu sa trace. Admettons que vous sortiez du camp avec votre déguisement. Il faudra le faire le matin ou le midi, étant donné qu'aucun garde sain d'esprit ne te laissera sortir avec un prisonnier dans la soirée ou la nuit. Cela ne vous donne que quelques heures, et encore, avec de la chance, pour atteindre la forêt avant

qu'ils ne découvrent votre disparition au moment de l'appel du soir. J'espère que vous n'aviez pas prévu de vous rendre dans le village ou la ville la plus proche, car *quelqu'un de consciencieux* signalerait vos tenues de SS et de prisonnier en moins de temps qu'il en faut pour le dire. Et ensuite, ce sera la potence pour vous, mes enfants.

Elle finit de découper quelque chose et releva la tête pour regarder les deux hommes dans les yeux.

Comme s'ils s'étaient passé le mot, ils baissèrent la tête, mastiquant leur festin imprévu au lieu d'affronter le regard scrutateur Mala.

— Tu nous suggères d'attendre jusqu'à l'été, alors ?

La voix d'Edek se brisa. Pour lui, cela revenait à patienter dix ans de plus.

— Au moins jusqu'en mai, conseilla Mala. Vous devrez passer plusieurs nuits dans la forêt si vous voulez ne pas vous faire repérer. Si vous ne voulez pas mourir de froid, je vous recommande vivement de patienter jusqu'à ce que le temps devienne un tant soit peu tolérable. En plus, les mois de mai et juin sont particulièrement brumeux à cause des marais. Ça pourrait également jouer en votre faveur.

Sans attendre leur réponse, Mala reporta son attention sur son bureau. Cette fois, Edek s'approcha à son tour, laissant le reste de l'assiette à Wiesław. Ses yeux s'écrouillèrent lorsqu'il vit Mala coller la photo de son ami sur un laissez-passer du camp, l'*Ausweis* si convoité. Sa gorge se serra à la vue de ses doigts délicats qui tenaient leur destinée.

— Est-ce qu'ils ne vont pas commencer à poser des questions concernant la photo manquante ?

D'un air de doute, il fixait le dossier ouvert dont elle avait extrait la photo. Mala lui sourit, imperturbable en apparence.

— Tu seras parti depuis longtemps à ce moment-là.

— Oui, mais tu...

Il s'interrompit et la scruta, bouleversé.

— Mais je quoi ?

Zippy s'éclaircit la gorge. En tournant la tête, il l'aperçut qui entraînait Wiesław vers la sortie et le poussait presque dans le couloir.

— On va surveiller le corridor, lança Zippy par-dessus son épaule, dissimulant à peine son sourire avant de refermer sans bruit la porte derrière elle.

À présent, ils n'étaient plus que tous les deux dans la semi-obscurité et Edek sentit les mots lui échapper. Il s'humecta les lèvres.

— Est-ce qu'ils ne vont pas... te questionner ?

— Je m'en soucierai quand ça arrivera, répondit-elle beaucoup trop négligemment à son goût. C'est une vieille règle du camp : ne gaspille pas ton énergie dans quelque chose qui ne s'est pas encore produit.

Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, Edek lui attrapa le poignet.

— Enfuis-toi avec nous.

Mala recula, amusée.

— Tu es fou ?

— Absolument pas. C'est trop dangereux pour toi de rester ici après nous avoir aidés. Viens avec nous. S'il te plaît.

— C'est bien ce que je dis, tu es fou, affirma-t-elle avec un demi-sourire mélancolique. Tiens-t'en à ton plan original. Enfuis-toi avec Wiesław, rejoins les partisans et bats-toi. Je te promets que je serai là quand vous reviendrez nous libérer. Je viendrai même t'accueillir en personne à la grille.

Dans le silence qui s'ensuivit, son sourire malicieux et insouciant à dessein manqua briser le cœur d'Edek.

Mala s'empara d'un tampon dans le tiroir du haut qu'elle pressa soigneusement contre l'éponge de l'encrier. L'instant suivant, triomphale et incroyablement belle, elle brandit sous

son nez un *Ausweis* à l'aspect des plus officiels.

— Voilà. Ton billet pour la liberté. Joyeux Noël.

Bien qu'en proie à une reconnaissance infinie et touché au cœur, il fut soudain incapable de se saisir du document. Ce ne fut que quand Mala lui fit refermer les doigts autour du laissez-passer qu'Edek murmura des remerciements, d'une voix qui tremblait légèrement pour des raisons qu'il ne parvenait pas à s'expliquer.

Chapitre 18

Mala tourna à l'angle du crématoire et prit le chemin de l'infirmier. La distance à parcourir était courte, ce qui était en quelque sorte symbolique en soi. Les prisonniers de Birkenau évitaient l'hôpital du camp comme la peste ; pour la plupart, le crématoire était le prochain arrêt, quand les médecins SS ne les achevaient pas d'une injection mortelle de phénol dans le cœur. Les gens n'allaient pas à l'infirmier pour récupérer. Ils y allaient pour mourir.

Dans sa poche, des médicaments de contrebande étaient dissimulés derrière une double doublure. Une cachette pas suffisamment discrète pour échapper à une fouille rigoureuse, mais qui faisait l'affaire lorsqu'un nouveau désireux d'impressionner ses supérieurs demandait à Mala de vider ses poches. Les vieux de la vieille recadraient bien vite les nouvelles recrues ; non seulement Mala était la chouchoute de Mandl, mais aussi celle du chef de camp Hössler. Et contrarier la petite protégée juive ne bénéficierait à l'avancement de personne.

Sentant les cachets d'aspirine et de sulfamide à travers le tissu, Mala réprima un sourire de satisfaction. En échange de ses clous et de ses vis, Kostek lui remplissait les poches d'un véritable butin qui aurait enchanté n'importe quel praticien de Birkenau. Mala était bien consciente des raisons d'une telle générosité : à n'importe quel moment, un prisonnier, ou un ami ou parent de prisonnier, pouvait se retrouver à l'hôpital du camp. C'était important d'avoir des camarades parmi les médecins : ils avaient bonne mémoire pour les pots-de-vin et s'assuraient que le précieux patient ne figurerait pas sur l'une des listes de la mort tant redoutées et quitterait l'infirmier sur ses deux pieds, au lieu d'être emmené droit vers le crématoire. Mais ce jour-là, une autre raison motivait sa visite.

— C'est de la part de Rita, avait averti Kostek en sortant des fioles, des comprimés et des seringues d'une poche secrète à l'intérieur de sa salopette. La fille soviétique pour qui tu as arrangé le transfert au sein du *Kommando Kanada*.

— Elle a volé tout ça ?

Mala n'en croyait pas ses yeux. Kostek avait ri doucement.

— Pas en une seule fois.

Comme toujours, il empestait la chair brûlée et une eau de Cologne atroce aromatisée au pin, que presque tout le monde dans le *Sonderkommando* utilisait dans une tentative de masquer la puanteur.

— Ça fait une semaine que l'on rassemble tout cela pour toi. Rita dit que si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'un mot à dire. Son petit ami te transmet ses salutations, lui aussi. Il a proposé de se procurer de l'or pour toi, car il travaille comme dentiste au crématoire et arrache les dents en or de ces pauvres diables. Mais je lui ai répondu que tu n'en voudrais probablement pas.

Mala avait d'abord grimacé (bien sûr qu'elle n'en voulait pas), mais ensuite, elle avait pensé à Edek. Au cours des dernières semaines, elle avait davantage pensé à lui qu'elle ne voulait bien l'admettre. Elle se surprenait à prétendre que c'était uniquement à cause de son envie de faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider, rejetant le moindre sous-entendu sentimental. Elle faisait également tout son possible pour aider Kostek, après tout. Mais elle ne rêvait jamais qu'il l'embrassait, elle ne se réveillait jamais avec le dos trempé de sueur, le souffle entrecoupé, avec l'impression de sentir encore ses bras autour d'elle.

Edek lui avait proposé de s'enfuir avec lui. Naturellement, elle n'y songeait pas sérieusement : beaucoup trop de vies dépendaient d'elle ici pour qu'elle puisse se permettre de partir et de laisser ces personnes livrées à elles-mêmes. Sans elle, son nouveau papa d'adoption aurait certainement péri sous les eaux boueuses de la fosse commune de Moll, une pensée qui lui vrillait l'estomac d'angoisse. Qui savait combien de personnes elle serait encore en mesure d'arracher aux griffes de la mort si elle restait de ce côté des fils barbelés ? Malgré cela, elle fantasmait systématiquement sous le couvert de la nuit, submergée par la culpabilité. Les joues rendues brûlantes par un mélange de honte et du plaisir le plus décadent, elle rêvait d'être libre, avec Edek auprès d'elle.

— En fait, j'aurais besoin d'or, avait-elle fini par répondre, chassant ces pensées totalement inopportunes de son esprit. Et pour ce qui est de Rita, demande-lui si elle peut se procurer une montre pour homme. Plutôt coûteuse, mais pas trop. Quelque chose avec un cadran en or et un bracelet en cuir. De fabrication allemande ou autrichienne de préférence.

À son grand soulagement, Kostek n'avait pas posé la moindre question. Il s'était contenté de hocher la tête et de regagner au trot sa sinistre unité.

Marchant d'un bon pas en direction de l'infirmerie, Mala pensait à lui et à ses camarades, ainsi qu'aux clous qu'elle volait pour eux. Assisterait-elle un jour à la révolte dont ils rêvaient depuis des mois ?

La baraque de l'hôpital où travaillait son amie Stasia était plus bondée que d'habitude. Birkenau était en pleine épidémie de typhus et contrairement à l'ancien *Kommandant* Höss, le *Kommandant* actuel, Liebehenschel, refusait d'envoyer à la chambre à gaz toutes les patientes malades. Elles étaient donc allongées, à cinq par couchette, gémissant sous le coup de la fièvre et des douleurs d'estomac que les recrues de l'hôpital n'avaient aucun moyen de soulager.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Mala se tourna vers la voix. Une prisonnière-médecin la fixait comme si elle avait perdu l'esprit.

— Je croyais que Mandl avait strictement interdit à toute employée du bureau du camp de venir ici pendant l'épidémie.

Effectivement, la *Lagerführerin* Mandl s'était montrée des plus explicites dans ses ordres. Après la contamination de plusieurs officiers SS, Mandl avait catégoriquement défendu à Mala et Zippy d'approcher l'infirmerie du camp.

Offrant un sourire hésitant, Mala fit un pas vers elle.

— J'ai apporté des médicaments.

L'expression de la praticienne changea immédiatement, son regard désormais rivé aux poches de Mala.

— Mais d'abord, j'ai besoin de voir Stasia.

— Elle est au fond, derrière le paravent.

Alors que Mala s'apprêtait à la dépasser, la médecin s'écarta rapidement et se plaqua contre le mur le plus proche.

— J'ai des poux, expliqua-t-elle d'un air d'excuse. Je ne veux pas que tu en attrapes. Surtout, ne touche à rien s'il te plaît, et après ton départ, passe une allumette le long de l'ourlet de tes vêtements.

Mala promit qu'elle le ferait.

Elle trouva Stasia à l'endroit indiqué. La détenue-physicienne était assise sur un petit tabouret, le dos tourné à Mala. Devant elle, une femme pâle comme un linge était étendue sur une table d'opération improvisée, les jambes écartées. Sa robe à rayures était remontée au-dessus de son ventre ; il était à peine gonflé et pourtant, Mala comprit aussitôt quelle procédure Stasia effectuait sur sa patiente.

La physicienne se redressa brusquement et regarda par-dessus son épaule, alarmée.

— Mala, c'est toi ! Personne ne t'a jamais dit que ça ne se faisait pas de se faufiler

des gens comme ça, en particulier ici ? Tu m'as fichu une telle trouille que j'ai failli vomir mon petit déjeuner !

Mala sourit malgré elle. Stasia avait un certain sens de la formule.

— Désolée. Je tombe mal ?

— Tu serais très mal tombée si tu avais été un SS. Attends un peu. J'ai presque fini.

À ces mots, le soulagement se lut sur le visage de la patiente de Stasia. Elle reposa la tête sur la table et ferma les yeux. Stasia lui tapota délicatement la cuisse.

— Ne t'en fais pas. J'ai été aussi soigneuse que possible compte tenu des circonstances. Tu auras un tas de bébés après que tu seras sortie d'ici.

La jeune femme acquiesça courageusement. Des larmes roulaient sur ses joues, mais elle les essuya d'un revers de main.

— Ton mari comprendra, continua Stasia. Il n'y avait pas d'autre solution, en tout cas pas à Birkenau. Tu sais ce que les médecins SS font aux femmes enceintes. Si quelqu'un avait signalé ta grossesse, tu aurais atterri dans le premier camion pour la chambre à gaz.

La patiente acquiesça à nouveau. Elle le savait. Tout le monde le savait. Tout ce qui intéressait les nazis, c'était leur propre souche raciale. Toute autre progéniture pouvait bien aller au diable.

— Merci de m'avoir aidée, dit-elle tout bas. La médecin de l'autre baraque a refusé.

Stasia ricana avec dédain.

— L'autre salope moralisatrice de Hongroise, tu veux dire ?

— Oui. Elle a dit que j'irais en enfer si je faisais ça.

Stasia rit franchement, cette fois.

— Nous sommes déjà en enfer. Il n'y a rien de pire que ça. Le diable lui-même n'a pas autant d'imagination que nos amis les SS, ironisa-t-elle en se tournant à moitié vers Mala. Tu sais ce qui me sidère le plus chez certaines personnes ? Qu'elles accordent davantage de valeur à leurs stupides idéaux qu'à de vraies vies humaines.

Elle tendit à sa patiente un linge sur lequel elle venait de verser une dose généreuse d'antiseptique.

— Etsy serait morte, et cette garce hongroise prétentieuse n'en a rien à faire. Tout ce qui compte pour elle, c'est l'idée de l'enfant qui n'est même pas encore né. La mère, un être vivant qui respire et dont la vie est en jeu, n'a aucune importance à ces yeux. Elle préfère refuser l'avortement d'un être qui n'avait pas la moindre chance de survivre au départ et tuer la mère par son inaction, tant que cela ne compromet pas ses principes religieux. Tu ne trouves pas ça extraordinaire ?

Mala haussa les épaules.

— Je suis juive. Dans ma religion, nous plaçons la vie de la mère au-dessus de celle de l'enfant à naître. Même lorsqu'il s'agit d'un accouchement difficile et qu'il faut choisir entre la mère et le bébé, nous sauvons toujours la mère. Elle est déjà sur Terre. Elle a une vie, une famille, des amis, un travail et des intérêts. Elle continuera à avancer et aura d'autres enfants. L'existence de l'enfant, elle, n'avait pas encore commencé, alors le choix est évident. En tout cas, c'est la logique que nous appliquons.

— Exactement, concorda Stasia. J'étais gynécologue en Pologne. J'effectuais des avortements, illégalement bien sûr, pour ces pauvres femmes à qui les hôpitaux publics avaient tourné le dos. J'avais des fillettes de treize ans violées par leur oncle qui étaient assises dans mon cabinet, le regard vide, et m'expliquaient qu'elles avaient le choix entre demander mon aide et se jeter dans la rivière. J'avais des épouses qui portaient un voile pour cacher leurs hématomes, me suppliant de les aider à empêcher l'arrivée d'un malheureux petit être dans un foyer où le mari faisait deux choses chaque jour : se saouler et frapper sa femme et ses enfants. Ma clinique privée était un refuge pour elles. Mais aux yeux des bien-pensants, j'étais une infanticide vicieuse sans morale et sans éthique. Et tu sais quoi ? Si aider une femme en difficulté est immoral ou contraire à l'éthique, eh bien je

préfère être immorale plutôt que de la condamner à une vie de violence, de pauvreté ou de mort dans le cas d'Etsy.

— Tu n'es pas immorale, intervint Etsy avec un doux sourire. Tu m'as sauvé la vie.

Stasia se leva de son tabouret et déposa un baiser inattendu sur le front de la jeune femme.

Mala les regarda et comprit tout à coup que c'était tout ce qui comptait pour Stasia. Les mots de sa patiente. Et de personne d'autre.

— Je ne t'ai jamais demandé pourquoi tu avais été arrêtée, s'enquit plus tard Mala auprès de la Polonaise tandis qu'elles procédaient à l'échange de marchandises dans la salle des infirmières.

— La majorité du personnel médical de ma ville a été arrêtée. Nous étions très près de la frontière avec l'Allemagne, vois-tu. Alors ils nous ont remplacés par des médecins et des infirmières allemands.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Tu n'es pas communiste ou quelque chose comme ça ?

Stasia ricana.

— M'as-tu déjà entendu citer Marx ?

— Non... Est-ce que tu as une famille ?

— Un mari et deux merveilleux enfants.

Stasia tapota sa poitrine. Mala soupçonna qu'elle y cachait très certainement une photo d'eux.

— Et toi, Mally ? Es-tu mariée ?

Mala ne répondit pas tout de suite. Trop de temps s'était écoulé. Elle se rappelait à peine la vie avant Auschwitz. Chaque jour qui passait, cela ressemblait davantage à un rêve, quelque chose qu'elle avait imaginé. Au début, juste après son arrivée, Mala se réfugiait dans ses souvenirs, mais elle comprit rapidement qu'ils la rongeaient, laissant un trou noir béant à la place de son cœur. Alors elle commença à combler ce vide, à remplir son existence creuse et atroce avec ce qu'elle trouvait : la résistance du camp remplaçait le groupe de Hanoar Hatzioni ; la rusée et infiniment courageuse Zippy remplaçait sa meilleure amie pleine de joie du magasin de mode ; le chef de camp Hössler et la *Lagerführerin* Mandl se substituaient à son ancien patron ; le Français juif qu'elle avait sorti de ses propres mains de la tranchée pleine de corps se substituait à son père ; les concerts de l'orchestre de Birkenau remplaçaient les bals d'Anvers.

Seul Edek n'avait pas été un remplaçant pour son dernier prétendant, celui du rendez-vous pour lequel Papa lui avait offert de nouvelles chaussures vernies. Edek était quelque chose d'entièrement inédit, une force qui s'était engouffrée dans la vie de Mala. Il transformait l'automate obsédée par la vengeance qui faisait des commissions pour la résistance en une femme qui, petit à petit, s'autorisait de nouveau à éprouver des émotions.

À rêver.

À aimer.

— J'avais un petit ami en Belgique, finit-elle par admettre à contrecœur.

— Mandl te permet-elle de lui écrire ?

— Oui, mais je ne l'ai jamais fait.

— Pourquoi pas ?

Mala haussa les épaules. Elle envisagea de tout expliquer à Stasia. Le fait qu'elle avait quitté la Belgique en étant une certaine personne et qu'elle était devenue quelqu'un d'entièrement différent, ou encore que la nouvelle Mala n'avait plus rien en commun avec le beau jeune homme dont les traits étaient de plus en plus flous dans sa mémoire. L'ancienne Mala était idéaliste et un tantinet naïve ; elle croyait en la cause sioniste et rêvait de se battre pour elle. Jamais, dans ses pires cauchemars, elle n'aurait imaginé que son combat se

dérouterait dans un camp de la mort où la survie était la plus grande forme de résistance. L'ancienne intellectuelle qu'elle était, qui adorait débattre avec ses camarades et n'hésitait jamais à dire ce qu'elle pensait, se voyait désormais forcée de se mordre la langue devant ses supérieurs si elle ne voulait pas se faire tuer pour ses opinions non sollicitées. Une fille qui n'avait jamais eu peur d'aimer intensément, le cœur grand ouvert, avait dû le fermer au monde extérieur dès qu'elle avait compris où elle avait été incarcérée. C'était dangereux de tisser des liens à Auschwitz, et encore plus de tomber amoureux. On ne pouvait jamais savoir quand un ami ou un être aimé serait sélectionné ou tué par un SS qui s'entraînait au tir en prenant les prisonniers pour cible afin de tromper l'ennui.

Auschwitz l'avait métamorphosée à tel point qu'elle ne serait plus capable de redevenir cette précédente Mala dont son ancien petit ami s'était épris. Comment pourrait-elle ne serait-ce qu'expliquer son expérience à quelqu'un qui était incapable de la concevoir ? Les fours crématoires, les SS, les charrettes de la mort, les chambres de torture, les potences sur l'*Appelplatz*, les infirmeries où le personnel médical comptait sur sa contrebande, car les SS estimaient que c'était du gâchis de fournir des médicaments aux hôpitaux du camp. Il ne comprendrait jamais ce qu'elle avait traversé.

Elle songea à dire tout cela à Stasia, mais finalement, elle se contenta de :

— C'est mieux comme ça.

Stasia sembla comprendre. Elle aussi vivait à Auschwitz. Elles partageraient toujours ce lien, tout comme elles partageaient les souvenirs de cet endroit et le caractère cauchemardesque qu'y revêtait chaque chose.

Plus tard dans l'après-midi, Mala était assise à terre dans le Sauna, les cheveux encore mouillés et dégageant une forte odeur de désinfectant. *Mieux vaut prévenir que guérir*, s'était-elle raisonnée. Elle avait soudoyé la tenancière du Sauna, Mutti, avec une barre de chocolat au lait en échange d'une douche chaude et du produit chimique vert dans lequel on faisait tremper les nouveaux arrivants. Le chocolat avait dû être bon, car Mutti avait même fait désinfecter les vêtements de Mala. À présent, elle attendait, enveloppée dans un tapis que la vétérane du Block faisait passer pour une serviette.

— Où est ton petit ami, aujourd'hui ? demanda la Bavaroise de sa voix de stentor avec un air espiègle.

— Lequel ? rétorqua Mala avec un sourire charmeur.

Mutti leva les yeux au ciel.

— Celui qui te regarde avec des yeux de chien battu. Le beau Polonais du *Kommando* des installateurs qui vient ici presque tous les jours en demandant si nous avons des canalisations à réparer.

Elle ricana de bon cœur et lança à Mala un autre regard lourd de sous-entendus.

Au même moment, Mala entendit une voix familière jurer très grossièrement en polonais et sourit en reconnaissant la voix d'Edek. De là où elle se trouvait, Mala ne pouvait pas voir de quoi il s'agissait, mais quelque chose dehors avait donné lieu à une explosion de jurons adressés aux « foutus SS » et à leurs mères décrites dans des termes fort peu flatteurs, ainsi qu'à tous leurs acolytes et autres « satanés connards ».

Le choix de mots d'Edek dut froisser les sentiments de quelques-uns, car un reproche presque indigné s'ensuivit :

— Surveillez votre langage, jeune homme. Il y a des femmes ici.

— Et des hommes qui ont été mieux élevés que ça, ajouta une autre voix.

Les nouveaux arrivants, songea Mala en secouant la tête. *Ça ne fait rien. Les employés leur enseigneront les manières locales bien assez tôt.*

Elle se leva pour se rapprocher du petit groupe. Edek se tenait devant eux, visiblement furieux.

— Surveiller *mon* langage ? Vous devriez vous offusquer de ce qui se passe sur

l'*Appelplatz* en ce moment même et pas de mon vocabulaire. Vous devriez vous offusquer des SS qui font sortir les gens de leurs baraques par un dimanche, leur seul jour chômé, et leur font faire des exercices pour « fortifier leur santé ». Vous devriez vous offusquer que les *Kapos* et les vétérans de Block battent à mort ceux qui n'arrivent pas à suivre la cadence ridicule ! Des gens se font brutaliser en ce moment même, et c'est ma description de ces actes qui vous offense ? Je vous suggère d'aller vous faire foutre. Allez donc dire aux SS de surveiller leur langage. Vous verrez bien ce qu'ils vous feront.

Edek s'éloigna, donnant au passage un coup d'épaule à l'homme cramois auquel il venait de s'adresser. Wiesław lui emboîta le pas et Mala vit les épaules de l'ami d'Edel tressaillir de rire. Elle aussi trouvait la situation presque comique. Dehors, l'orgie de la mort prenait place, mais le mot « foutu » incommodait davantage les prisonniers récemment arrivés que les piles de cadavres qui augmentait.

La tenancière, qui s'était également approchée, passa près du nouveau venu et le gifla au passage avec une superbe nonchalance.

— Pauvre abruti.

Quelques secondes plus tard, tout le monde se mit à lui crier toutes sortes d'injures dans sa langue natale. Tous avaient pris la remarque de l'homme comme une insulte personnelle ; les SS battaient la plupart d'entre eux de jour comme de nuit depuis des années, à présent. Un étranger dont la peau ne s'était pas encore déchirée sous le fouet d'un surveillant, qui n'avait pas senti ses côtes se fêler sous la botte d'un Kapo, qui n'avait pas pissé le sang pendant deux ou trois semaines après un passage à tabac par un vétéran de Block, n'avait aucun droit moral de leur prêcher son éthique. Les rangs se refermèrent progressivement autour de lui dans une cacophonie d'insultes assourdissante. Auschwitz était un royaume animal avec des règles animales. Il n'y avait pas de place pour les civilités ici. L'homme était en train de l'apprendre à ses dépens et, bizarrement, Mala n'éprouvait pas une once de sympathie à son égard.

— Pauvre abruti ! cria-t-elle.

Sa voix rejoignit le chœur que formaient toutes les autres, non pas du fait de l'influence contagieuse de la mentalité environnante, mais parce qu'elle aussi se sentait personnellement insultée.

S'il avait vécu ne serait-ce que quelques jours ici, s'il avait lui-même assisté à la dégradation, à la dépravation, à la cruauté sauvage des SS, il y aurait réfléchi à deux fois avant d'ouvrir la bouche et de les réprimander d'utiliser un langage qu'il n'approuvait pas. Eux, les survivants, avaient le droit d'être grossiers. Seuls ceux qui avaient la peau dure survivaient. Les moralistes tendres avaient depuis longtemps péri dans les fours industriels.

Le regard de Mala croisa celui d'Edek. Il baissa timidement la tête en voyant le semblant élimé de serviette, et se détourna carrément lorsqu'elle s'approcha de lui. Wiesław aussi semblait fasciné par ses bottes, tout à coup.

— Ça ne fait rien. Vous pouvez me regarder, je ne suis pas nue. Et même si je l'étais...

Mala haussa les épaules avec indifférence. Être nu à Auschwitz devant des centaines de personnes n'avait rien d'exceptionnel. Les SS, leurs sélections de masse, lors desquelles ils faisaient courir en cercle les hommes et les femmes totalement dévêtus, et les douches communes prises en présence des officiers avaient depuis longtemps réduit leur pudeur à néant.

Néanmoins, Edek paraissait extrêmement gêné.

— Je suis désolé que tu aies dû entendre ça. Nous avons travaillé à l'extérieur du camp ces jours-ci et je n'avais aucun moyen de te prévenir. Nous sommes venus pour demander où tu étais, te faire passer un mot peut-être... Je ne savais pas que tu étais ici... Autrement, je n'aurais jamais...

Mala leva la main pour le faire taire.

— Tu n'as absolument rien fait de mal. C'est un pauvre abruti qui n'avait rien à dire

quant à ta façon de parler.

Edek la regarda, surpris.

— Pauvre. Abruti, répéta Mala avec un sourire sombre. Foutu sac à merde. Porc sans cervelle.

Avec une malicieuse délectation, elle se mit en devoir d'égrener dans leur polonais natal des jurons si élaborés qu'ils auraient fait rougir n'importe quel marin de l'ancienne école d'Edek.

— Et non, ce n'est pas joli dans la bouche d'une fille, et oui, mes parents seraient très fiers.

Les deux amis la fixaient avec une admiration toute neuve.

Elle leur souriait, orgueilleuse et sans peur, mais son menton tremblait malgré elle. C'était pour cette raison qu'elle ne pourrait jamais écrire un mot à son ancien petit ami. C'était pour cette raison que personne à l'extérieur de ces murs ne comprendrait jamais comment une jeune femme était capable de tenir des propos si orduriers. Elle vivait dans les ordures, et toute cette bravoure pleine de défi était le produit de l'environnement brutal qui l'entourait. Il suintait de ses blessures comme du pus ; il contaminait tout ce qu'il touchait, empoisonnait tout et faisait naître une soif de revanche aussi implacable que l'appétit d'un vautour.

Même si elle sortait d'ici, comment serait-elle en mesure de se tenir face à son ancien petit ami, de lui prendre la main et de sourire quand tant de noirceur coulait dans ses veines ? Mieux valait oublier son nom, tout comme elle avait presque oublié son visage. Mieux valait faire ce qu'elle savait faire le mieux : voler, soudoyer, duper les autorités et organiser des évasions.

Stasia avait raison : aux yeux du monde, beaucoup de choses étaient immorales. Mais lorsque le monde lui-même devenait immoral, peut-être c'étaient eux, les héros. Les criminelles comme elle et Stasia, les hors-la-loi tels qu'Edek et Wiesław, ou Rita et Kostek.

— Viens au *Schreibstube* dimanche prochain, dit-elle à Edek. J'aurai de l'or pour ton évasion.

Chapitre 19

— Un uniforme ? Tu es fou ?

Lubusch, l'ancien *Kommandoführer* d'Edek, le dévisageait avec incrédulité.

Certes, il risquait gros en venant ici, dans sa vieille unité de travail, et il risquait encore plus gros en venant trouver le SS et en jouant cartes sur table si ouvertement, mais Edek n'avait pas le choix.

Lubusch était tout à fait en droit de l'entraîner dehors et de le tuer d'une balle devant les autres pour avoir ne serait-ce que suggéré quelque chose d'aussi scandaleux, et Edek ne l'aurait pas blâmé. Il avait imaginé toutes sortes de scenarii sur le chemin. Et pourtant, il espérait envers et contre tout que son homonyme allemand marcherait dans la combine, qu'il lui montrerait une nouvelle fois que sa conscience s'élevait au-dessus de la politique haineuse de son *Führer*.

Il y eut une longue pause tendue. Edek entendait sa propre respiration ; du coin de l'œil, il voyait son cœur battre la chamade sous le tissu bleu de sa salopette. Sur le mur opposé, le tic-tac de la pendule mesurait les secondes qui le séparaient du refus ultime de Lubusch. Néanmoins, après une minute entière, l'officier ne l'avait toujours pas jeté dehors. Quand Lubusch alluma une cigarette, Edek remarqua que les doigts de son *Kommandoführer* tremblaient presque imperceptiblement.

— Sais-tu ce qu'ils me feront s'ils découvrent que je t'ai aidé ? finit-il par demander à Edek. J'ai déjà purgé une peine dans le camp pénal après avoir ouvert ma grande bouche pour vous protéger devant les autorités. Avant de me relâcher pour que je reprenne mon service à Auschwitz, ils m'ont prévenu que la seconde fois, ils ne seraient pas aussi indulgents. Ce serait le front est.

Rougissant, Edek détourna le regard, presque désolé d'avoir posé la question. Il était au courant de l'emprisonnement de Lubusch dans l'unité de pénalité SS de Stutthof-Matzkau, un camp de concentration à trente kilomètres à l'est de Dantzig. Il savait ce qui était en jeu pour Lubusch. Il n'avait aucun droit de demander à son supérieur de risquer sa tête pour lui, mais il n'avait tout simplement personne d'autre vers qui se tourner. Dans la demeure des damnés appelée Auschwitz, Lubusch était le seul à avoir un cœur.

— Y a-t-il une étiquette avec votre nom à l'intérieur de l'uniforme ? tenta prudemment Edek.

— Quelle importance ? demanda Lubusch d'un air agacé en soufflant sa fumée par les narines. Ça ne prendrait qu'une minute de la retirer. Le problème n'est pas là. Le problème, c'est que quand ils te captureront, et ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils y parviennent, ils te feront subir un tel interrogatoire que le *Kapo* Vasek et le *Strafblock* auront l'air d'un parc d'attractions en comparaison. Je sais de quoi la section politique est capable. Tu finiras forcément par leur dire qui t'a fourni un tel déguisement.

— Je n'ai pas dit qui avait cassé la machine, si ?

Lubusch ne répondit pas. Il ne regarda même pas Edek, préférant reporter son attention sur le cadre posé sur le coin de son bureau. Pour Edek, ce geste était synonyme d'espoir. Il avait déjà vu ce cadre : il contenait une photo de mariage, représentant Lubusch en uniforme de cérémonie et sa femme polonaise. Ils ne fixaient pas l'objectif : ils se regardaient l'un l'autre, les yeux débordants d'une infinie tendresse.

— *Herr Underscharführer*, je mourrais sous la torture plutôt que de vous trahir, vous avez

ma parole, murmura-t-il, si nerveux qu'il en avait la bouche sèche. Je suis habitué à la douleur et je peux tout supporter, vous l'avez vu de vos propres yeux. Ils pourraient me briser les os jusqu'au dernier, j'emporterais tout de même votre secret dans la tombe. *Herr Unterscharführer*, je vous en supplie, je...

— Ça suffit, tais-toi !

Lubusch recula sa chaise et alla se poster à la fenêtre pour éviter les yeux implorants d'Edek.

— Tu es dans une bonne unité, commença-t-il en lui tournant le dos. Tu devrais survivre. La guerre sera bientôt finie. L'Allemagne va perdre ; ce n'est qu'une question de temps. Les Soviétiques continuent à nous battre à plates coutures ; la campagne d'Afrique du Nord est perdue ; les troupes alliées sont en train de s'emparer de l'Italie...

Soudain, il se tourna vers Edek.

— Ne peux-tu donc pas patienter pendant encore quelques mois ? Un an, tout au plus ? Pourquoi tout risquer maintenant alors que tu as une chance de sortir d'ici vivant ?

Edek prit son temps, car bien choisir ses mots était d'une importance capitale. Enfin, il s'humecta les lèvres puis se lança.

— *Herr Unterscharführer*, vous êtes un officier SS.

Un voile de dégoût passa sur le visage de Lubusch. De toute évidence, il n'aimait guère qu'on le lui rappelle.

— Mon intention n'est absolument pas de vous offenser, s'empressa d'expliquer Edek. Je dis ça uniquement parce que vous avez certainement dû recevoir une formation idéologique.

Lorsque Lubusch ne protesta pas, Edek continua :

— Que vous ayez été d'accord ou non, vous avez entendu ce que vos supérieurs vous affirmaient. J'imagine que c'étaient les mêmes choses que ce que vos collègues nous disent ouvertement : que nous sommes de la vermine qu'il faut exterminer, des parasites qui sucent le sang de la nation allemande, les ennemis de l'État.

Lubusch n'avait rien à opposer à cela non plus ; il tira une longue bouffée sur sa cigarette, fixant ses bottes d'un air tourmenté.

— J'ignore quelles instructions ils vous ont données concernant notre camp en particulier, poursuivit Edek. Mais j'étais dans l'armée avant, enfin, à l'école maritime, alors je suppose que dans son essence, c'est pareil. Je présume qu'ils n'ont probablement pas évoqué la possibilité que les Soviétiques puissent approcher le camp, afin d'éviter de semer la panique parmi les troupes. Vous et moi, nous savons que ce qui a lieu ici va à l'encontre de toutes les lois de l'humanité et que vos commandants SS seraient prêts à se donner beaucoup de mal pour s'assurer que pas un mot de ce qui se passe à Auschwitz ne sorte de ses murs. N'est-ce pas la raison de telles mesures de sécurité ? Himmler ou Hitler en ont-ils réellement quelque chose à faire d'un évadé ou deux ? Ce n'est pas une grosse perte en matière de main-d'œuvre, lorsque l'on y réfléchit. Non, la raison de tous ces miradors et de toutes ces couches de fils barbelés électrifiés et du ballet incessant des projecteurs, c'est de s'assurer que nous ne nous échappons pas afin que nous ne puissions pas raconter notre histoire. C'est ça qui les effraie le plus : que le monde découvre toutes les atrocités, le massacre systématique.

Lubusch pâlisait de plus en plus et sa main tremblait visiblement, à présent. Seuls ses yeux ne bougeaient pas ; vitreux et emplis d'horreur, ils fixaient le vide, comme s'il venait de s'apercevoir que lui-même était un rouage consentant dans cette machine d'extermination de masse. Cette pensée le mortifiait, et Edek eut l'intuition que ce n'était pas à cause des conséquences qu'il risquait de subir. C'était à cause de sa propre conscience, à laquelle il devrait faire face pour le restant de ses jours.

— Ils ne laisseront jamais les Soviétiques nous libérer ou libérer les prisonniers de tout autre camp, *Herr Unterscharführer*, dit délicatement Edek après une pause. Vous le savez. Je le sais. Ils creuseront davantage de fosses, comme ils l'ont fait en 1942, et soit ils nous

tueront et nous brûleront tous là comme ils l'ont fait à l'époque, soit ils nous gazeront et nous mettront dans les fours. Dans tous les cas, nous ne sortirons pas d'ici vivants. C'est pour ça que je ne peux pas attendre une année de plus, *Herr Unterscharführer*. Je veux revoir mon père. Je veux m'endormir dans mon lit et me réveiller avec le soleil, et non pas avec la matraque d'un vétéran de Block, au son de ce gong dément qui braille à plein volume à travers tout le camp. Je veux emmener une fille qui me plaît au bal, lui offrir des fleurs et l'embrasser devant tout le monde sans avoir peur de me faire tirer dessus. Je veux mourir en me battant aux côtés des partisans, pas mourir comme un mouton docile qu'on emmène à l'abattoir.

Il grimaça malgré lui.

— Vous êtes un homme, vous aussi. Vous devez comprendre...

Lubusch hocha la tête avec gravité. Bien sûr qu'il comprenait.

— As-tu un plan quelconque, au moins ? demanda Lubusch après une énième pause d'une longueur insupportable.

Edek acquiesça immédiatement.

— Oui. Nous avons un endroit où dormir, nous savons quelle route emprunter, nous avons de l'argent... Tout est organisé. Nous avons tout organisé avec le plus grand soin.

— Et qui est ce « nous » ?

Avant qu'Edek ait le temps de répondre, Lubusch agita la main.

— Ne me réponds pas. Je ne veux pas savoir. Et comment au juste prévoyez-vous de franchir les grilles ?

— J'ai un *Ausweis*. Un vrai, du bureau du camp. Avec un tampon et tout ce qu'il faut.

Lubusch l'examina avec un mélange de surprise et de respect. Pour la première fois, un petit sourire flotta sur son visage.

— Je vois que tu as déjà tout prévu.

Edek sourit timidement à son tour.

— *Jawohl, Herr Unterscharführer*. Il ne manque que l'uniforme.

Là-dessus, Lubusch secoua la tête. Edek retint son souffle, en proie à l'intuition qu'il était tout près de le persuader.

— Nous sommes en janvier, commença Lubusch. Nous devrions tous recevoir des uniformes neufs d'ici deux mois environ. Je te donnerai l'ancien une fois que j'aurai le nouveau. Tu peux attendre jusqu'à mars, n'est-ce pas ?

Edek poussa un soupir de soulagement. La date n'avait aucune importance ; ce qui en avait, c'était l'uniforme.

— Bien sûr, *Herr Unterscharführer*. Quelqu'un m'a dit que c'était une mauvaise idée de s'enfuir dans la neige.

— Ce quelqu'un est beaucoup plus sensé que toi. Je te recommande fortement de l'écouter s'il te donne d'autres conseils à l'avenir.

— Elle.

La voix d'Edek était à peine un murmure. Il se sentit rougir et baissa les yeux.

— Cette fille dont tu parlais ?

Le sourire de Lubusch s'était sensiblement élargi. Edek hocha la tête.

— Est-ce pour ça que tu as dit « nous » tout à l'heure ?

— Vous m'avez ordonné de ne pas vous répondre.

— Bien. Alors ne me dis rien et fais en sorte de prendre bien soin d'elle.

Une fois de plus, les yeux de Lubusch se reposèrent sur le cadre.

— Et maintenant, sors d'ici. Tu as déjà passé beaucoup trop de temps dans ce bureau. Les gens vont commencer à raconter que nous sommes amoureux.

Reconnaissant pour cette plaisanterie, Edek se leva et se figea, ébahi, en constatant que Lubusch lui tendait la main. Se demandant si cela était réellement en train d'arriver, il la prit dans la sienne et faillit s'étrangler sous le coup de l'émotion lorsque Lubusch lui tapota

chaleureusement l'épaule.

— Reviens me voir en mars.

— Merci, *Herr Unterscharführer*. Vous n'avez pas idée de ce que vous venez de faire.

— Je viens surtout de signer mon arrêt de mort, mais bon...

Il haussa les épaules.

— Au moins, je ne mourrai pas en salaud, et ma femme se souviendra de moi en termes élogieux.

Chapitre 20

— Mala, tu ne peux pas continuer comme ça !

Les sensations revenaient graduellement dans les membres gelés de Mala, grâce aux frictions vigoureuses de Zippy.

— D'abord, tu sautes dans des fossés remplis de cadavres, et maintenant, tu traverses le camp à moitié nue en plein hiver parce que tu as donné tous tes vêtements ?

— Les filles du *Kanada* m'en procureront de nouveaux, argua Mala en remuant à peine ses lèvres bleuies par le froid. Les femmes de l'infirmérie n'ont pas les connexions dont je dispose.

— Ces femmes n'ont pas de conscience ! rétorqua Zippy en attrapant la petite boîte à moitié vide de graisse d'ours qu'elle conservait sous son lit.

Elle prit une noix de graisse malodorante et se mit en devoir de l'étaler sur la poitrine et le dos de Mala.

— Te dénuder de la sorte, au beau milieu de l'hiver ! Elles veulent donc que tu aattrisses à l'infirmérie avec une pneumonie ?

Mala ne répondit pas. Elle se contenta de sourire faiblement, les paupières alourdies par le sommeil. Elle ferma les yeux tandis que la chaleur se répandait sur sa peau et n'écoula plus les réprimandes de Zippy, qui savait sûrement que ses brimades tombaient dans l'oreille d'une sourde de toute façon.

En vérité, Mala ne prévoyait jamais ces choses-là. Elle n'avait pas prévu de *sauter dans des fossés remplis de cadavres*, pour reprendre les mots de Zippy, tout comme elle n'avait pas prévu de donner son manteau lorsqu'elle s'était mise en route pour l'infirmérie afin d'affecter les femmes guéries à différentes unités de travail. C'était un nouveau manteau, bien plus chaud que celui qu'elle avait déjà offert en guise de pot-de-vin au médecin qui avait promis de veiller sur son papa de substitution. Mais la Slovaque avait éclaté en sanglots déchirants quand Mala lui avait annoncé qu'elle devrait travailler dans une ferme. Pleurant et montrant sa robe à rayures élimée, sa seule possession, elle avait supplié Mala en affirmant qu'elle mourait de froid. Pourtant, la ferme était une bonne unité ; l'on pouvait s'y procurer un surplus de nourriture si l'on savait comment la chiper sous le nez des *Kapos* et le travail, bien qu'en extérieur, n'était pas trop éreintant. Mais la fille ne voulait rien entendre, alors Mala avait retiré son manteau en laine, le lui avait tendu dans un geste de frustration désespéré et lui avait dit de débarrasser le plancher.

Elle claquait déjà des dents en quittant l'infirmérie pour regagner le bureau du camp, documents à la main, lorsqu'une femme l'avait interceptée. Elle avait agrippé sa manche et lui avait demandé dans un allemand approximatif s'il était possible de se procurer un gilet quelque part. Sa mère était malade et ne survivrait pas à une nuit supplémentaire dans une baraque sans chauffage. En silence, Mala lui avait tendu ses papiers, avait ôté son pull et l'avait donné à la femme abasourdie.

Elle s'était départie volontairement de ses chauds collants en laine quand une prisonnière âgée qui ressemblait à sa grand-mère avait croisé sa route. Elle glissait dans la neige d'un air résigné, ses jambes nues bleuies par le froid et les pieds chaussés de misérables sabots en bois.

Dans son demi-sommeil, Mala saisissait des bribes des râleries de Zippy. Le ressentiment de son amie et collègue slovaque à l'égard des autres détenues était facile à expliquer. Tout

comme Mala, elle se sentait impuissante et incapable de toutes les aider, alors elle soufflait et jurait. À l'encontre des femmes et de Mala, du camp et des foutus SS, et aussi de leur maudit *Führer*, parce qu'il fallait bien qu'elle évacue sa frustration d'une façon ou d'une autre afin de ne pas craquer. Mais en dépit des grommellements de Zippy, Mala savait qu'elle aurait fait exactement la même chose à sa place, et elle n'en aimait que davantage son amie.

*

Une douce obscurité de velours était tombée sur le camp. Le personnel SS du bureau s'était retiré pour la nuit, Mandl comprise ; seul le garde solitaire effectuait tranquillement sa ronde autour du bâtiment. Toutes les dix minutes, Mala voyait ses bottes passer par la fenêtre du sous-sol, la neige craquant doucement sous ses pas nonchalants.

Elle adorait ses quartiers privés, un privilège inédit uniquement accordé à la soi-disant élite du camp. La chambre était petite et des souris lui rendaient régulièrement visite, mais leur compagnie ne dérangeait pas Mala. Elle était même devenue amie avec la plus curieuse du groupe (celle à qui il manquait une oreille) et laissait des miettes de pain devant le trou dans le mur, tout près du radiateur, là où le petit animal apparaissait chaque soir sans faute.

Au début, la souris s'emparait des miettes et repartait aussitôt, mais avec le temps, elle s'était habituée à la jeune femme et avait commencé à manger devant elle, toujours sur ses gardes, ses petits yeux noirs fixés sur Mala. Du point de vue de Mala, cela constituait déjà un progrès. Elle espérait que le rongeur finirait par lui faire suffisamment confiance pour manger directement dans sa main. Aussi ridicule que cela puisse paraître, c'était son rêve secret : avoir un animal de compagnie à Birkenau, même s'il était peu orthodoxe. Avec la mort qui la cernait de toutes parts, Mala avait envie, quand elle regagnait sa chambre après avoir été témoin d'une énième exécution de masse, de tenir entre ses mains un petit être chaud qui respirait, dans l'espoir de sentir les horreurs de la journée se dissiper tandis qu'elle caresserait la douce fourrure grise du bout du doigt.

Dix minutes de plus avaient passé et le garde avait effectué une nouvelle ronde, mais ce n'étaient pas ses bottes à lui que Mala guettait. Quelques jours plus tôt, elle avait indiqué à Edek comment rejoindre ses quartiers sans se faire prendre et à quelle vitre frapper afin qu'elle le laisse entrer. Une entreprise risquée, et c'était un euphémisme, mais la sentinelle était bien trop prévisible et, contrairement à nombre de ses compatriotes, il n'avait pas pour coutume de tirer d'abord et de poser les questions ensuite. De plus, même si quelqu'un trouvait Edek ici, Mala expliquerait sans encombre sa présence : une canalisation fuyait dans le sous-sol et devait être réparée dans la nuit, afin que les employés SS de l'administration retrouvent leurs bureaux chauffés le lendemain matin. Heureusement pour Mala, le garde n'était pas d'un grand zèle et mettait un point d'honneur à ne pas travailler davantage que ce pour quoi on le payait. Elle et Zippy avaient déjà introduit des invités dans leurs chambres auparavant, et le SS n'avait jamais fait la moindre tentative d'enquête.

Le grattement familier près du radiateur attira l'attention de Mala. Glissant à bas de son lit pour s'asseoir à terre, elle sourit en voyant apparaître hors du trou un petit museau orné de moustaches qui frémissaient légèrement. Une minuscule patte rose suivit, puis une autre, qui resta en suspens. Mala cessa de respirer. Ce soir-là, elle avait ajouté du fromage à la ration habituelle de pain gris, mais elle l'avait placé plus loin. Au début, le rongeur parut hésiter ; néanmoins, c'était un résident d'Auschwitz, comme tout le monde. À l'instar des prisonniers qui piquaient de la nourriture au nez et à la barbe des Allemands, la souris trottna avec une admirable insolence jusqu'aux pieds de Mala, s'empara du plus gros morceau de fromage et regagna sa cachette.

Mala se rendit compte qu'elle riait à son insu. C'était un rire fantomatique, presque silencieux, mais c'était le rire le plus sincère qui soit, en particulier dans cet enfer sur terre.

— Tu n’as vraiment peur de rien, toi !

Elle observa la souris qui revenait en quête de davantage de nourriture. Elle avait eu un morceau d’oreille arraché, mais elle persistait. Elle n’avait pas perdu son courage et Mala ne pouvait pas s’empêcher de ressentir une sorte d’affinité avec le petit animal déterminé.

Pendant les journées remplies d’une horreur constante et d’une peur permanente, c’étaient ces moments qu’elle attendait avec impatience. Sa chambre spartiate avec son lit et sa table à laquelle elle mangeait et lisait les livres que Mandl lui permettait généreusement d’emprunter ; l’immobilisme du lieu ; la douce lueur de la lampe et sa petite compagne. C’était presque un sanctuaire. Après la pression accumulée au cours de la journée, après avoir senti ses épaules se contracter jusqu’à devenir dures comme du béton sous l’effet d’un stress infini, quel immense soulagement que de descendre ici et respirer, de s’asseoir à terre et ne penser à rien.

Néanmoins, ce soulagement était toujours mâtiné de culpabilité : la culpabilité d’avoir des quartiers privés, d’avoir accès à de la nourriture quand les autres devenaient fous à force de mourir de faim. La culpabilité d’être en vie, en somme. Mais tant qu’elle vivait, alors les autres vivaient également grâce à ses efforts infatigables, du moins à en croire la logique de Zippy. Au fond d’elle, Mala savait que c’était vrai, mais le savoir ne diminuait en rien sa souffrance. Le monde autour d’elle n’en restait pas moins un endroit affreux et elle n’en restait pas moins impuissante face à son injustice et sa cruauté.

Mala était animée de la conviction profonde qu’elle n’aurait jamais survécu dans le Block normal où elle se rendait pour les appels quotidiens. Elle serait devenue folle au milieu d’une telle foule ; des gens qui pleuraient constamment, qui suppliaient, qui mouraient sous ses yeux. En l’état actuel des choses, tout le monde attendait quelque chose d’elle. Elle était la chouchoute de l’administration du camp, la fille avec les listes qui pouvait arranger un transfert dans une unité qui ferait toute la différence entre la vie et la mort. Elle était la fille qui avait toujours du pain sur elle pour en donner à quelqu’un. Elle était celle qui pouvait circuler librement dans le camp et faire passer un mot à un proche. Il suffisait de l’attraper par la manche, de l’implorer avec des yeux suppliants, et elle donnerait son pain, prendrait le mot, promettait de voir ce qu’elle pouvait faire concernant un transfert tant redouté.

Zippy affirmait que les gens se servaient d’elle. *Nous ne sommes pas des déesses toutes-puissantes*, répétait son amie. *Il y a des limites à ce qu’on peut faire pour ces pauvres diables*. Mais Mala était tout bonnement incapable de refuser. Elle écoutait les problèmes des autres, même lorsqu’elle en avait déjà trop des siens ; elle donnait les rations qu’elle avait mises de côté pour elle ; elle ne tournait jamais le dos à personne, à moins qu’il n’y eût réellement rien qu’elle puisse faire. Et même dans ces cas-là, elle allait parfois trouver Mandl ou Hössler et plaidait la cause d’un prisonnier qu’elle connaissait à peine, expliquant qu’il s’agissait d’un travailleur irremplaçable et que le garder en vie représentait un avantage pour le camp.

Des coups urgents frappés au carreau tirèrent Mala de sa rêverie et son cœur se mit à battre la chamade. Les yeux brillants, elle bondit aussitôt sur ses pieds et fit signe à Edek, accroupi à la fenêtre, de ne pas bouger. L’instant d’après, elle courait pieds nus dans le couloir, silencieuse comme un chat, pour ouvrir la porte par laquelle le *Kommando* du charbon apportait les sacs destinés à chauffer les quartiers.

La silhouette d’Edek était à peine discernable de là où elle se trouvait. Après tant d’années dans le camp, il avait acquis la capacité salvatrice de se fondre dans le décor. Il se glissa vers elle, collé au mur pour ne pas tomber dans le faisceau de projecteur qui balayait le sol, comme s’il s’était entraîné toute sa vie pour devenir invisible sur commande. Pour la première fois, Mala songea qu’il parviendrait peut-être à mettre son plan audacieux à exécution. C’était déjà un très bon partisan. Avec une arme, il serait tout bonnement excellent.

Un sentiment impromptu de nostalgie s’empara d’elle à la pensée qu’il disparaîtrait un

jour, possiblement pour toujours, et qu'elle ne reverrait jamais ces yeux brillants, ce sourire ; elle ne tiendrait plus jamais sa main dans la sienne. Au prix d'un gros effort, Mala repoussa cette pensée dans le recoin le plus sombre et le plus éloigné de son esprit. Il partait afin de combattre pour la liberté. Ce serait le comble de l'égoïsme que de l'en empêcher simplement parce qu'elle voulait le garder près d'elle.

— Tu as froid ? demanda-t-elle en l'attirant à l'intérieur avant de verrouiller la porte.

— Pas le moins du monde. J'ai fait tout le trajet en courant.

Il était encore légèrement essoufflé.

— Tu n'aurais pas dû. C'est dangereux de courir à Birkenau.

— J'ai appris depuis longtemps à éviter les projecteurs.

Il n'y avait pas la moindre trace de vantardise dans sa voix. De l'abattement, à la rigueur.

Mala l'entraîna dans le couloir, ses pieds nus ne produisant aucun son sur le sol en béton.

— C'est un bien bel arrangement que tu as là, commenta Edek dans le but de changer de sujet.

— Qu'est-ce que tu croyais ? Nous sommes l'élite du camp.

Elle se força à parler d'un ton enjoué. La joie venait rarement naturellement ; tous les sourires apparaissaient à travers les larmes, toute gaieté était emphatique lorsqu'il s'agissait de se remonter le moral les uns les autres alors que le monde entier s'écroulait autour d'eux. Tout trait d'humour était macabre, inspiré par les potences tout aussi macabres qui les entouraient.

— Attends d'avoir vu ma chambre. Tu vas être vert de jalousie.

Avec un geste théâtral, elle poussa la porte de ses quartiers. Edek marqua une pause sur le seuil, visiblement impressionné, et émit un sifflement approuvateur.

— Pas étonnant que tu ne veuilles pas fuir avec nous. Je n'aurais pas envie de m'évader non plus si je vivais dans un palace pareil !

Mala rit, reconnaissante qu'il fasse de l'humour.

— À présent, si nous étions dans le monde civilisé, je te demanderais si tu as faim avant de t'offrir quoi que ce soit, mais étant donné que nous sommes dans ce trou...

Elle écarta la seule et unique chaise afin qu'il y prenne place.

— Assieds-toi là ; j'arrive tout de suite.

Elle s'agenouilla devant son lit et tira une boîte de sous le sommier. Edek écarquilla les yeux en la voyant en sortir toutes sortes de mets délicats.

— Attention à ne pas tout manger d'un coup, ça pourrait littéralement te tuer, avertit Mala d'un ton détaché.

Elle plaça des boîtes de sardines, du salami fumé et des bocaux de jambon et de miel sur la table, devant son invité abasourdi.

— Choisis ce que tu préfères et nous garderons le reste pour plus tard. Comme je te l'ai dit, il faut que l'on t'engraisse si l'on veut te faire passer pour un SS, alors mange. Nous augmenterons la taille des portions au fur et à mesure et d'ici le mois de mai, tu ressembleras à un véritable Allemand d'affiche de propagande resplendissant de santé.

Au lieu de se jeter sur ce festin inattendu étalé devant lui, Edek l'observait dans un silence sidéré.

— Est-ce que tu as volé tout ça ? finit-il par demander une fois le choc initial passé.

Mala rit.

— Bien sûr que non. Nous avons des privilèges. L'un d'eux consiste à recevoir des doubles-rations et des parcelles de la Croix-Rouge que Mandl nous autorise à prendre de temps à autre. Tout vient de Suisse.

Mala tourna l'une des boîtes afin qu'Edek puisse lire l'étiquette.

— La Croix-Rouge nous envoie de la nourriture ?

— Inimaginable, pas vrai ?

Un rictus apparut sur les traits ciselés de Mala.

— La plupart des colis atterrissent entre les mains des SS. Un petit pourcentage revient aux prisonniers privilégiés comme nous. Très peu arrivent jusqu'à ceux qui en ont le plus besoin. Mais sur le papier, tout est merveilleux, bien sûr.

Une fois de plus, Edek regarda la nourriture, puis Mala. Il examina sa silhouette des pieds à la tête avec scepticisme. Il ne comprenait pas comment elle restait d'une telle maigreur en ayant accès à toutes ces richesses.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle lui offrit un sourire presque coupable.

— Je ne mange presque rien de tout ça. Je préfère que ce soit vous qui en profitiez.

En dépit de tous les arômes alléchants qui assaillaient ses sens et lui mettaient l'eau à la bouche, Edek secoua la tête et poussa la nourriture vers Mala.

— Je n'en veux pas.

Elle eut un haussement d'épaules indifférent.

— Alors ça va se périmer.

Il battit des paupières, inflexible.

Voyant que la conversation était inévitable et qu'il n'avalerait rien sans une explication digne de ce nom, Mala laissa échapper un bruyant soupir.

— Ça n'aura sûrement pas de sens pour toi, mais je ne mange pas parce que la vie ici est trop chaotique.

— Tu as raison. Ça n'a aucun sens.

Mala rit doucement.

— Je sais que je ne devrais pas me plaindre. Je ne me casse pas le dos à longueur de journée dans une unité extérieure. Dans le camp de Buna, des centaines de prisonniers condamnés aux travaux forcés meurent tous les jours. Disons que dans mon cas, il ne s'agit pas d'une souffrance physique, mais plutôt émotionnelle. Je ne sais jamais à quoi m'attendre. J'ai beau essayer d'aider autant de personnes que possible, les gens meurent quand même et je me sens impuissante. Impuissante et coupable de ne pas être en mesure d'en faire plus. Alors je redouble d'efforts, je tente de faire tout ce que je peux, de donner autant que je peux, mais ce n'est jamais suffisant. Je n'ai pas l'autorité nécessaire, tout simplement. Manger, ou devrais-je dire *ne pas manger*, est la seule chose que je peux contrôler, que je peux utiliser pour me sentir moins inutile. Normalement, je distribue le contenu des colis aux personnes qui en ont davantage besoin ou je m'en sers pour soudoyer des Kapos en échange de services ou de médicaments, et ça me permet de me sentir mieux. Moins coupable. Mais ces choses-là, je les ai gardées spécialement pour toi.

Au lieu de lui rendre le petit sourire qu'elle lui adressa, il la fixa d'un air mortifié.

— Mala, tu ne devrais pas te punir en te privant de nourriture, finit-il par dire doucement. Au contraire, tu devrais manger tout ce qu'ils te donnent, afin d'être encore plus en forme et d'aider encore plus de gens. Ils ont besoin de toi. À quoi cela sert-il de t'affamer ?

— Je ne mérite pas de festoyer quand le reste du camp meurt de faim, objecta-t-elle platement. Je ne devrais pas manger davantage qu'un prisonnier normal.

— Mais c'est de la folie ! Un prisonnier normal survit avec de la soupe de navets moisissés et un quignon de pain sec.

— Tu vois ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine et il aperçut sa clavicule qui saillait sous son chemisier.

— Je mange déjà plus que ce que je devrais, avec le riz et les pommes de terre que le bureau du camp nous donne. Je vais réduire mes portions à partir de maintenant.

— Non ! Ce n'est pas ce que je...

Edek s'interrompit, exaspéré.

Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Elle pouvait lire la question silencieuse dans le regard tragique qu'il posait sur elle. Tous deux savaient que ce n'était clairement pas un raisonnement

normal ou rationnel. Mala avait toujours été fière de sa capacité à cacher à quel point elle était brisée en son for intérieur sous une façade impénétrable construite avec soin. Mais Edek avait vu clair dans son jeu et, pour la première fois, cela ne la dérangeait pas de dévoiler sa faiblesse à quelqu'un. Elle savait qu'il n'en tirerait pas profit, au contraire : il lui offrirait le soutien et la compréhension dont elle avait désespérément besoin dans cet endroit où le chacun pour soi régnait en maître.

— Je n'avalerai rien si tu ne manges pas avec moi, dit-il en sélectionnant un morceau de fromage et un bretzel. Pour chaque bouchée, tu dois en prendre une aussi.

Mala le fixa d'un air accusateur et pourtant, elle ne put s'empêcher de ressentir une vague de chaleur qui la submergeait comme une douce caresse alors qu'elle regardait dans les yeux de l'homme qui se préoccupait réellement de son sort.

— Sinon, ce n'est pas juste, continua-t-il en découpant le bretzel en morceaux. J'ai une conscience, moi aussi. Moi aussi, je me sentirai coupable si je mange pendant que tu meurs de faim. Ça ne marche pas comme ça, Mally. Soit on mange tous les deux, soit aucun de nous ne mange. C'est toi qui décides, déclara Edek en lui tendant un bout de bretzel.

Dans la lumière dorée de la lampe, les grains de sel sur la croûte dorée brillaient comme des diamants. De fait, pensa Mala, ces denrées avaient bien plus de valeur si on les consommait. Elle vit Edek déglutir à plusieurs reprises ; elle savait qu'il pouvait presque sentir le goût dans sa bouche, et pourtant, il attendait que Mala mange en premier.

Avec une grande réticence, elle s'empara du morceau qu'il lui tendait et le porta à ses lèvres.

Heureux qu'elle ait enfin cédé, il lui offrit un grand sourire impatient.

— Prêt ? Feu... Partez !

*

— Le *Kommandoführer* Lubusch a accepté de me fournir un uniforme, annonça Edek une fois leur modeste festin terminé.

Mala le fixa d'un regard perçant.

— Tu lui as parlé de ton plan, alors ?

Edek haussa les épaules.

— Je n'avais pas le choix.

Il se lécha le bout des doigts. L'arôme du fromage et du bretzel encore collé à sa peau était trop tentant pour s'inquiéter de ses manières.

— Et tu es certain qu'il est digne de confiance ?

— Dans le cas contraire, la Gestapo serait déjà en train de me rouer de coups pour obtenir le nom de mes complices, dit-il avec un sourire avant de se reprendre aussitôt. Je ne leur dirai jamais rien, bien sûr. Même si je me fais prendre, tu as ma parole que...

— Je m'en fiche totalement, l'interrompit Mala avec un détachement étonnant. J'en ai plus que marre de cet endroit. Si je ne me suis pas encore jetée contre la clôture électrifiée, c'est uniquement parce qu'il y a des gens que je peux encore aider. S'ils nommaient un collabo à mon poste, tout serait perdu pour eux. Mais si quelqu'un décide de me pendre sur l'*Appelplatz* parce que je t'ai aidé, ça me rendra service, pour être tout à fait honnête avec toi.

Edek se pencha en avant et tendit le bras pour lui prendre la main, avant de se raviser à la dernière seconde. Il mourait d'envie de la toucher, mais le contexte était trop intime, la lumière trop tamisée. Cela lui faisait peur, pour une raison quelconque. Il avait le sentiment d'être en équilibre au bord d'un abysse métaphorique dont il n'y avait pas de retour possible une fois qu'il s'y serait jeté. Une fois qu'il se serait attaché à elle, tout le reste cesserait purement et simplement d'exister, plus rien n'aurait de sens sans elle à ses côtés.

— Alors viens avec nous. Cet endroit te détruit, aussi bien physiquement que

mentalement. Évalue-toi avec nous. Nous avons déjà la garantie d'un civil à l'extérieur de nous fournir un abri et des vêtements.

Mala lui sourit.

— Ton plan ne fonctionne que pour deux hommes. Comment prévois-tu d'emmener une femme à l'extérieur du camp sans éveiller d'énormes soupçons ?

— Je trouverai bien une excuse, promit Edek avec une assurance qu'il était loin d'éprouver. Dis oui et j'inventerai quelque chose.

Mala se leva en secouant la tête. Alors qu'elle fouillait dans sa taie d'oreiller, Edek l'entendit marmonner qu'il n'était qu'un idéaliste insupportable. Il retint son souffle lorsqu'elle le rejoignit avec quelques pépites dorées dans sa paume ouverte.

— Tiens. Comme promis, dit-elle en observant l'or avec une expression indéchiffrable. C'étaient des dents en or, mais j'ai demandé à mon ami du *Sonderkommando* de les fondre pour toi. De cette façon, les gens ne te poseront pas de question quand tu voudras les échanger contre de la nourriture.

Edek fixa les pépites, incapable de se résoudre à s'en saisir. Ce fut Mala qui prit sa main, plaça le butin dans sa paume et lui fit serrer le poing.

— Je sais bien que c'est une très sale affaire d'acheter à manger avec les dents en or de personnes décédées. J'en suis consciente, crois-moi. Mais vous devez survivre pour venger ceux qui ont péri et je suis sûre que ça ne les dérangerait pas. Ils préféreraient que cela vous serve à vous deux plutôt que ça tombe entre les mains des nazis.

— Je suppose que tu as raison, répondit Edek dans un murmure.

Submergé par la gratitude, il lui sourit.

— Merci de faire preuve d'autant de logique.

— Je suis toujours logique. C'est pour cette raison que beaucoup de gens croient que je n'ai pas de cœur.

— Toi ? Sans cœur ?

Cela lui semblait inconcevable. C'était l'une des personnes les plus altruistes qu'il avait rencontrées de sa vie.

Mala opposa un nouveau haussement d'épaules flegmatique.

— Oui. C'est ce que m'a dit une femme de l'infirmerie lorsque j'ai tenté de lui expliquer que je ne pouvais tout simplement pas transférer tout le monde dans une bonne unité. Ce n'est même pas mon refus qui l'a ennuyée, mais ma prétendue indifférence. Je venais juste d'assigner une fille slovaque à une bonne unité, pour travailler à la ferme. Le hasard a voulu que le numéro de matricule de la Slovaque figure en premier sur la liste, alors c'est elle qui a eu la place. Quand je l'ai expliqué à la femme à l'infirmerie, elle m'a accusée de la rejeter sans afficher la moindre émotion. Elle m'a accusée de ne pas être désolée simplement parce que je n'avais pas l'air d'être désolée. Mais je n'ai jamais compris l'intérêt d'afficher des émotions dans l'unique but de les afficher. Mon père m'a élevée différemment. Il m'a appris à me fier avant tout à mon intellect et à ne jamais agir en me basant sur mes ressentis. Mais aux yeux de la société, les femmes ne sont pas censées se comporter comme ça. Nous sommes supposées être charitables, compatissantes, serviables, attentionnées... Non pas que je ne sois pas toutes ces choses ; simplement, je ne le montre pas à l'extérieur. Qu'est-ce que cela changerait si je commençais à pleurer avec elle et à me lamenter sur notre sort avant de tomber à genoux et de la supplier de me pardonner ? Absolument rien.

Edek se rendit compte qu'il hochait la tête avec enthousiasme tandis qu'elle parlait. Tout cela lui semblait tout à fait sensé.

— Pour une raison quelconque, tout le monde a toujours supputé que je n'éprouvais rien parce que je n'étais pas mes émotions comme une fille est supposée le faire. Je ressens très profondément les choses. Simplement, je ne le montre pas au monde entier. Si un problème surgit, au lieu de pleurer et de m'arracher les cheveux, je m'assieds et j'essaie de trouver une solution viable.

— Comme quand tu as trouvé une solution à mon problème, intervint Edek avec un immense sourire.

Mala le regarda avec une certaine surprise, puis les coins de sa bouche se soulevèrent également.

— Exactement. Comme quand j'ai trouvé une solution à ton problème. Je suis heureuse que tu voies les choses de cette façon. Beaucoup de gens détestent qu'une femme soit dotée d'un esprit froid et logique.

— Eh bien moi, je trouve que tu as un esprit merveilleux. Je ne t'aimerais pas autant si tu étais différente, laissa-t-il échapper.

Il referma précipitamment la bouche, horrifié par l'aveu qu'il venait de lui faire.

Au début, Mala ne répondit pas. Elle le fixa tandis qu'un sourire mystérieux illuminait lentement son visage. Dans la semi-obscurité de la chambre, l'ambre de ses iris était presque noir.

— Inutile de faire cette tête, finit-elle par dire. Moi aussi, je t'apprécie.

Même si elle n'avait pas dit « aime », Edek la dévisageait en souriant comme un idiot, l'or dans sa main totalement oublié. Qu'importait le terme qu'elle avait utilisé : l'émotion était dans ses yeux. En tant que vétérane d'Auschwitz, Mala exprimait avec son regard tous les mots qu'elle avait trop peur de prononcer. C'était dangereux de tisser des liens dans le sinistre monde que constituait le camp. Il valait mieux garder ses distances... jusqu'à ce que cela devienne impossible de lutter contre ce que dictait son cœur, comme à cet instant.

— As-tu un ami qui t'attend à la maison ? s'enquit prudemment Edek sans même remarquer qu'il retenait son souffle.

Elle haussa les sourcils, amusée.

— J'ai un tas d'amis qui m'attendent à la maison.

— Un petit ami, fut-il obligé de clarifier.

Elle riait doucement à présent, et il découvrit que lui aussi.

— Pourquoi ? Tu te demandes s'il y a un poste à pourvoir ? le taquina-t-elle à nouveau, soudain pleine de malice. Et quand bien même la place serait libre, à quoi bon ? Tu vas t'enfuir dans quelques mois.

— Tu n'as qu'un mot à dire et je reste, affirma-t-il, autant surpris par son ton déterminé que par la réelle sincérité de sa réponse.

Mala secoua lentement la tête.

— Jamais je ne te priverais de ta liberté.

Edek se leva de sa chaise et s'approcha d'elle.

— Mais tu ne comprends donc pas ?

Avec la plus grande délicatesse, il lui attrapa les mains.

— J'ai perdu ma liberté depuis que je te connais. Et tu sais quoi ? C'est la plus belle captivité dont on puisse rêver.

Il se pencha sur elle et déposa un baiser délicat sur sa joue. Dès qu'il fut sur le point de s'écarter, Mala passa ses bras autour de son cou et l'attira à elle avant de presser sa bouche contre la sienne. Il goûta dans ce baiser tous les mots qu'elle taisait, toutes les émotions dissimulées sous sa peau soyeuse, toutes les promesses qu'elle faisait sans prononcer un mot. Enivré par le miel sur ses lèvres, avec la pièce qui tournait autour de lui, il l'embrassa avidement, sans retenue. Pour la première fois depuis des années, il sentit renaître en lui l'espoir que tout n'était pas perdu, tant qu'il pouvait lui revenir.

Chapitre 21

Dès qu'Edek avait appris qu'Antoni Szymalak, leur contact civil polonais, allait participer à l'installation des nouveaux bains publics de l'hôpital du camp des femmes, il avait immédiatement soudoyé le *Kapo* pour que Wiesław et lui rejoignent le *Kommando* assigné à ces travaux.

Le vieil homme salua les deux camarades avec une poignée de main cordiale, l'air sincèrement heureux de les retrouver et de constater qu'ils se portaient bien. Pendant la première partie de la journée, ils n'eurent aucune possibilité de se parler au-delà de remarques en rapport avec le travail, toute communication rendue impossible par la proximité des *Kapos* et des autres prisonniers. Mais lorsque le gong annonça l'heure du déjeuner, Edek s'empressa d'emporter sa gamelle de nourriture dans le coin où le vieil homme mangeait son sandwich au jambon. En le voyant approcher, Szymalak coupa son sandwich en deux et en tendit la moitié à Edek sans dire un mot. Edek le divisa en deux à son tour et le partagea avec Wiesław qui l'avait suivi, transportant prudemment son bol rempli de soupe.

Personne ne faisait attention à eux ; les Polonais étaient réputés pour se réunir, travailleurs civils et prisonniers confondus, sans que cela éveille les soupçons comme cela aurait été le cas si des juifs étaient entrés en contact avec des Polonais. Tirant avantage de ce laxisme, Edek se mit aussitôt à chuchoter :

— Nous avons un *Ausweis* et bientôt, nous aurons également un uniforme. Votre offre tient-elle toujours ?

Avant de répondre, l'homme sortit une boîte de tabac de sa poche et entreprit de rouler trois cigarettes.

— Quand prévoyez-vous de mettre votre plan à exécution ? demanda-t-il enfin en en offrant une à chacun.

— En mai ou en juin.

Edek hocha la tête en signe de remerciement pour la cigarette, qu'il glissa derrière son oreille au lieu de l'allumer tout de suite.

Wiesław l'imita et termina son bol de soupe avec ce qui lui restait de pain.

Le carreleur polonais acquiesça tout en faisant tourner l'extrémité de son épaisse moustache entre ses doigts.

— C'est sage. Les bois sont bien plus denses en été. Ça offre beaucoup plus d'endroits où se cacher.

Quelque chose dans cette remarque déclencha un signal d'alarme chez Edek.

— Oui, naturellement... nous en avons déjà parlé. Nous éviterons tous les axes routiers et nous nous en tiendrons à la forêt après être partis de chez vous.

Il scruta le visage de Szymalak tandis que ce dernier fumait, les yeux perdus dans le vague. Il trouvait cela très perturbant que l'homme évite son regard.

— Vous êtes toujours d'accord pour nous aider pour la première nuit, n'est-ce pas ? Vous avez dit que nous pouvions la passer dans votre cave et utiliser vos vêtements. Vous n'avez pas changé d'avis, si ?

Edek cessa de respirer tandis qu'il attendait le verdict du vieux Polonais. Celui-ci secoua distraitemment la tête.

— Non, bien sûr que non. Mai ou juin, donc.

Il semblait réfléchir tandis qu'il se mordillait la lèvre sous sa moustache. Soudain, comme s'il venait de reprendre ses esprits, il posa sur les deux amis un regard pétillant.

— D'ici là, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? Faire parvenir une lettre à votre famille, peut-être ? Ou vous apporter d'autres sandwiches ?

Il montra le papier qui embaumait encore l'odeur du jambon et du pain fait maison.

— C'est ma fille qui les prépare.

Edek se sentit pâlir.

— Votre fille ? répéta-t-il, avec les oreilles qui bourdonnaient comme dans un mauvais rêve. Je croyais que vous viviez seul.

Szymlak lui offrit un sourire gêné.

— C'était le cas lorsque nous avons discuté la première fois. Maintenant que les Soviétiques se rapprochent de plus en plus, elle et ses enfants sont venus s'installer chez moi. Elle n'était pas en sécurité là où elle était.

Étourdi comme s'il venait d'essuyer un violent coup de poing, Edek tenta d'assimiler la nouvelle et ce qu'elle pouvait impliquer pour leur projet... sans y parvenir.

En proie au sentiment d'être au bord de l'implosion, Edek se mit en quête de Mala sitôt l'appel du soir terminé. La nuit était tombée sur le camp, une nuit sans âme et d'une immobilité mortelle, qui enveloppait les baraques de son linceul sombre. Même les lumières semblaient plus diffuses. Ou peut-être était-ce son espoir qui faiblissait devant ses yeux, se dissolvant lentement dans la nuit à la manière de la neige qui fondait sous ses pieds.

Il avait même donné sa ration à Wiesław pour le dîner ; la nourriture ne l'intéressait plus après l'annonce concernant la fille et les petits-enfants de Szymlak. Cela ne gênait pas Edek d'accepter de l'aide d'un sympathique Polonais qui vivait seul et souhaitait faire tout son possible pour soutenir les prisonniers. Leur complice civil leur avait fait comprendre qu'il avait vécu une belle et longue existence et que cela ne le dérangeait pas de mourir pour une bonne cause. Mais comment Edek aurait-il pu, en toute conscience, risquer les vies de la fille du carreleur et de ses jeunes enfants ? Si la Gestapo découvrait que la famille Szymlak les avait aidés, Wiesław et lui, elle enverrait tous ses membres à Auschwitz sans autre forme de procès, et Edek ne savait que trop bien où finissaient les enfants à peine arrivés : soit dans les chambres à gaz, soit au Block d'expériences médicales du docteur Mengele, où ils seraient mesurés, manipulés, et où on leur injecterait toutes sortes de poisons jusqu'à ce que leurs jeunes corps succombent à l'une des expériences pseudo-scientifiques de *Herr Doktor*. Il ne pouvait en aucun cas avoir leur mort sur la conscience.

Passant sa main sur son crâne rasé pour la énième fois, il pressait le pas avec exaspération, incertain quant à ce qu'il devait faire. Il avait désespérément besoin de parler à quelqu'un, d'entendre des mots de réconfort, des promesses vides de sens que tout irait bien. Mais lorsqu'il trouva Mala près du bâtiment du *Schreibstube*, où les lumières étaient encore allumées et où deux autres messagères attendaient avec elle, et qu'il vit son visage pâle, ses traits tirés et les cernes sombres sous ses yeux, il ne put se résoudre à se décharger de son fardeau sur elle.

— Tu travailles encore ? demanda-t-il tout bas en lançant un regard inquiet aux deux autres filles qui les examinaient avec curiosité.

— Ils ont commencé à construire une nouvelle rampe, expliqua Mala d'une voix entièrement dénuée de la moindre émotion. Ça va être un chantier en continu. Ils ont une date butoir qu'ils doivent absolument respecter pour une raison à laquelle je ne veux même pas réfléchir. À partir de maintenant, les messagères vont se relayer de jour comme de nuit. Les SS tiennent absolument à terminer aussi vite que possible.

Au même moment, la porte s'ouvrit à la volée et une surveillante apparut sur le seuil, des papiers à la main.

— Mala ! Apporte ça à l'ingénieur en chef.

— *Jawohl*, répondit Mala en saluant la SS.

La gardienne fixa Edek d'un regard d'aigle. La chaleur qui émanait de l'intérieur du bâtiment ouvert se mélangeait à celle qui envahissait ses joues à la perspective d'être découvert. Heureusement qu'il avait eu la présence d'esprit de prendre sa boîte à outils avec lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? aboya la surveillante en plissant les yeux.

— C'est le *Kapo* Jupp qui m'envoie, mentit aussitôt Edek. Au cas où on aurait besoin de moi sur la nouvelle rampe.

Elle ricana avec dédain.

— Un installateur sur la rampe ? Il s'est pris une cuite pour avoir une idée pareille ?

Impassible en apparence, Edek fournit aussitôt une nouvelle explication.

— Je suis aussi charpentier.

Du coin de l'œil, il vit Mala se détendre, soulagée par sa repartie et sa vivacité d'esprit.

— Oh.

Après l'avoir jaugé de la tête aux pieds, la surveillante finit par hausser les épaules.

— De toute manière, ça ne me concerne pas. Si Jupp tient tant que ça à se rendre utile, va à la rampe et demande s'ils ont besoin de toi. Mala va t'accompagner, elle doit s'y rendre de toute façon.

Pendant un moment, ils marchèrent côte à côte en silence, leurs mains s'effleurant comme par accident de temps à autre, leur envoyant chaque fois une sorte de décharge électrique. Ce ne fut que lorsque plus personne ne pouvait les voir depuis le bâtiment de l'administration qu'Edek prit la main de Mala et l'embrassa ardemment.

Bien que ne voulant pas le blesser, elle s'écarta.

— Pas maintenant, avertit-elle à contrecœur. Les miradors...

Edek hocha la tête. Bien sûr. Les maudits miradors, avec leurs projecteurs qui balayaient le périmètre du camp à la manière de phares fous en quête de bateaux à la dérive, dans le seul but de les anéantir avec leurs mitraillettes.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mala à brûle-pourpoint.

Edek la regarda et son cœur se serra dans sa poitrine. Même exténuée de fatigue, elle était toujours déterminée à l'aider. Même rongée par l'inquiétude, elle continuait à penser aux autres en premier. Sa Mala.

Il ouvrit la bouche pour lui faire part de ses soucis, mais il finit par secouer la tête.

— Rien du tout. J'avais juste envie de marcher avec toi au clair de lune.

Mala fronça les sourcils, pas franchement convaincue. L'instant suivant, elle attrapa ses doigts dans les siens, froids et graciles.

— Je suis heureuse que tu sois là.

— Je ne voudrais être nulle part ailleurs.

— Pas même à l'extérieur ?

— Pas même à l'extérieur. Ma place est ici, avec toi.

Mala le fixa et quelque chose changea dans son regard.

— Rejoins-moi dimanche, comme la dernière fois. Les Allemands ne travaillent pas le week-end, date butoir ou non. Mais cette fois, tu restes, d'accord ?

Edek acquiesça très lentement alors que la signification de ces mots l'atteignait de plein fouet. Une promesse tacite flottait dans l'air entre eux, invisible et pourtant presque palpable, et à cet instant, Edek se jura que jamais il ne se séparerait d'elle.

Tous les dimanches pendant les deux mois qui suivirent, Edek se faufila dans les quartiers de Mala. Wiesław avait depuis longtemps abandonné ses tentatives de persuader son meilleur ami de mettre un terme à ses excursions amoureuses (ce n'était ni le lieu, ni le moment) et transformait ses inquiétudes en plaisanteries.

— Tu découches encore ? Tant mieux. Je vais dormir tout seul comme un roi, sans toi

qui gigotes sans arrêt à côté.

Le vétéran du Block ne posait aucune question ; il se contentait d'empocher son pot-de-vin (un citron ou un morceau de salami) et tournait la tête quand Edek se glissait dehors sous le couvert de la nuit. Tant qu'Edek était de retour pour l'appel du matin, il se fichait bien de savoir où « le maudit Roméo » se reposait la nuit.

En outre, Edek ne se reposait pas. Il dégustait son dîner et essayait de ne pas grimacer quand Mala lui glissait davantage de pépites d'or dans la paume. Pendant les heures qui suivaient, il restait assis à terre près d'elle, à côté du lit, disposant des miettes de pain à l'attention de la souris qui devenait de plus en plus à l'aise avec ces humains étrangement généreux. Et il parlait à Mala de ce qui n'était plus et de ce qui, avec un peu de chance, serait de nouveau un jour.

La voix mâtinée de nostalgie, Mala évoquait son premier emploi chez Lilian, la grande maison de mode d'Anvers, où la soie tombait en cascade autour des tables de coupe. Parfois, elle restait là durant des heures pendant que les créateurs épinglaient et cousaient la matière sur sa svelte silhouette, quand l'un des mannequins était malade et qu'ils avaient besoin d'une remplaçante. Ses yeux s'embuaient lorsqu'elle évoquait la camaraderie entre collègues dans son emploi suivant, en tant que secrétaire-linguiste dans une petite société de commerce de diamants, et comment ils avaient fait absolument tout ce qui était en leur pouvoir pour la protéger des nazis quand les troupes allemandes avaient envahi la Belgique et qu'employer un juif était soudain un crime.

En échange, Edek lui racontait son école navale à Pinsk, les tours qu'ils jouaient à leurs supérieurs et la taille des salles de bains des dortoirs qu'ils devaient récurer à la brosse à dents comme punition pour les farces en question. Il partageait son passé comme elle partageait ses vivres, sans retenue, et bientôt, les souvenirs de l'un ne tardèrent pas à devenir les souvenirs de l'autre. Il découvrit qu'il connaissait la Belgique sans jamais y être allé et qu'il aimait le père de Mala sans jamais l'avoir rencontré, tout comme il aimait son papa de substitution d'Auschwitz, dont elle parlait souvent avec une grande tendresse.

— Est-ce que tu crois qu'il m'apprécierait ? Ton vrai père, je veux dire ? demanda-t-il une fois en plaisantant à moitié.

D'après Mala, son papa d'Auschwitz l'appréciait déjà, uniquement parce qu'Edek avait mis un sourire sur le visage de sa fille adoptive à la place des larmes qui y coulaient si souvent auparavant.

— Je ne peux que te suggérer de lui poser toi-même la question.

— Et comment vais-je m'y prendre, exactement ?

— Eh bien, j'imagine que tu devras d'abord sortir d'ici, trouver un cheval blanc, puis revenir avec l'armée soviétique et secourir cette demoiselle en détresse.

Elle se montra du doigt, sans se départir de son air totalement impassible. Edek ne put retenir un éclat de rire.

— Avec tout mon respect, milady, vous êtes ce qu'il y a de plus éloigné d'une demoiselle en détresse.

— Je vais le prendre comme un compliment. Ensuite, tu m'emmèneras, toujours sur ta monture, jusqu'à la demeure familiale, où tu pourras directement demander ma main au patriarche de la lignée.

— D'après ce que tu m'as raconté, ta maison est tout le contraire d'un foyer patriarcal traditionnel.

— Là encore, tu as raison. Mon père m'a élevée pour faire de moi une fille autonome qui réfléchit par elle-même et qui a la langue beaucoup trop bien pendue au goût de la plupart des gens.

— J'aime bien ta langue bien pendue. J'ai juste une question : est-ce que le cheval doit absolument être blanc ?

— Oui, sinon le mariage est annulé.

— Et si c'est une jument marron, mais qu'elle traîne un nazi accroché au bout d'une corde ?

Mala fit mine de réfléchir.

— Deux nazis et c'est d'accord.

— Comme cadeau de mariage ?

— Comme cadeau de mariage.

— Trois nazis et tu m'embrasses maintenant pour sceller nos fiançailles ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore vu ces fameux nazis que tu me promets.

Mais elle l'embrassa tout de même, arrêtant enfin de jouer la comédie. Ce qui commençait timidement se transforma bientôt en quelque chose de passionné et de désespéré, qui les laissa tous deux à bout de souffle sans toutefois être disposés à se lâcher. Peau brûlante, cœurs battant à cent pulsations par seconde, mains dans les cheveux... Pure folie et salvation éternelle s'entremêlaient dans une nuit dont ils chériraient le souvenir, une nuit lors de laquelle le camp de la mort lui-même n'avait aucun pouvoir sur eux l'espace de quelques heures paradisiaques. La première fois qu'elle l'avait invité à passer la nuit avec elle remontait au début du mois de janvier. À la fin du mois de février, il n'avait plus envie de se réveiller ailleurs que dans les bras de Mala.

Chapitre 22

— Je suis transféré.

Perdu dans ses rêveries, sentant encore les lèvres de Mala sur les siennes et ses cheveux sous ses doigts, Edek ne saisit pas la signification des mots d'un Wiesław à l'air profondément bouleversé.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

C'était une matinée grise, enveloppée de brume. Rentré juste à temps pour l'appel du matin, il avait découvert Wiesław en train de regarder dans le vide tandis qu'il attendait d'être compté devant le Block.

— J'ai dit que j'étais transféré, répéta Wiesław en remuant à peine ses lèvres tremblantes.

Il semblait ébahi, comme s'il n'y croyait pas lui-même. Edek fixa son ami, abasourdi.

— Tu étais déjà parti hier soir quand les SS sont venus procéder à une inspection.

Edek fronça les sourcils, confus. Ils avaient rangé l'*Ausweis* et leur or sous une latte près de la couchette d'Edek. Chaque fois qu'ils rajoutaient quelque chose dans la cachette, Edek reclouait la planche lui-même. Il n'y avait aucune chance que leur butin soit découvert, même lors d'une des fouilles minutieuses des SS.

Le vétéran du Block sortit de l'une des baraques, avec sur les talons son *Schreiber* qui avait à la main la liste des prisonniers assignés à ce Block.

— Il faut leur dire que c'est une erreur, murmura Edek. Tu n'avais rien d'illégal sur toi.

Le soupçon lui glaça le sang quand Wiesław ne répondit pas tout de suite. Pendant un moment, le seul bruit fut celui de la voix rauque du vétéran et de leurs camarades installateurs qui criaient *Jawohl* lorsqu'il appelait leurs numéros.

— Tu te rappelles que Szymlak a proposé de nous apporter quelque chose à manger ? chuchota Wiesław.

Edek ferma les yeux. Il refusait de croire à une telle stupidité.

— En résumé, il m'a glissé un colis entier hier, continua Wiesław d'une voix qui vacillait.

Lorsqu'Edek lança un regard à son ami, il vit que des larmes de culpabilité étaient sur le point de jaillir de ses yeux.

— Je l'ai ouvert, mais je n'y ai pas touché ; je voulais attendre ton retour pour le partager avec toi. Inutile de te dire que les SS ont sauté dessus. « Quoi ? Tu te gaves comme un roi alors que nos soldats meurent de faim sur le front, espèce de porc polonais ! » Et comble de malchance, j'avais également des sous-vêtements en soie sous ma paillasse. Tu sais bien que les poux ne s'y accrochent pas aussi facilement qu'à des dessous en coton...

Edek le savait. Mais il était incapable de prononcer le moindre mot à cet instant. Il aurait parlé sous le coup de la colère, dit quelque chose qu'il n'aurait pas pu retirer et brisé l'amitié qui les avait aidés à traverser les pires moments.

Pourquoi Wiesław avait-il demandé de la nourriture à Szymlak ? Edek lui donnait son dîner chaque fois qu'il allait voir Mala ; il lui rapportait toujours la moitié de ce qu'elle lui donnait. Selon les critères d'Auschwitz, ils étaient loin de mourir de faim, sans compter que les femmes de l'infirmerie où Wiesław travaillait parfois lui offraient toutes sortes de friandises extravagantes et même de l'alcool. Alors pourquoi ? Pourquoi tout risquer en échange de quelques sandwiches ? Il avait envie de hurler de rage dans le brouillard, mais il ne pouvait que se tenir au garde-à-vous en attendant que son matricule soit appelé.

— Où est-ce qu'ils t'envoient ? demanda-t-il une fois que le *Schreiber* eut coché son numéro dans la liste. Pas au Kommando des châtiments ?

— Non. Enfin... presque.

Wiesław laissa échapper un rire triste.

— Je vais au Block 8. Celui des prisonniers de guerre soviétiques.

Presque, effectivement, pensa Edek. Les Soviets étaient tristement célèbres parmi la population du camp pour leur manière de snober ouvertement l'autorité, à tel point qu'ils avaient gagné le respect du *Lagerführer* Schwarzhuber lui-même. Schwarzhuber, le chef du camp des hommes de Birkenau responsable des sélections, prenait un grand plaisir à « débarrasser le Reich de la vermine inhumaine », pour reprendre ses mots. Mais à ses yeux et à la surprise générale, les prisonniers de guerre soviétiques n'appartenaient plus à cette catégorie. Il avait été aperçu à de nombreuses reprises en train de plaisanter avec eux par le biais d'un interprète à propos des champs de bataille qu'ils avaient traversés, des armes qu'ils utilisaient et des points stratégiques pour lesquels ils s'étaient battus. Toutes les choses dont il rêvait et qu'il n'avait pas eu la possibilité de vivre.

— Le pire, c'est que...

En voyant l'air carrément meurtrier d'Edek, Wiesław se mordit la langue.

— Parce qu'il y a *pire* ? feula Edek.

Au ton accusateur qui mâtinait la voix de son ami, Wiesław baissa la tête, penaud.

— Je serai le secrétaire du Block. Alors je ne serai plus rattaché au *Kommando* des installateurs. Au début, je n'ai pas saisi en quoi faire de moi un secrétaire de Block constituait une punition, mais ensuite, j'ai compris. Les Soviétiques sont réputés pour leur tempérament. Ils tuent tous ceux qui ne leur plaisent pas. J'imagine que c'est exactement le sort que les SS ont en tête pour moi.

Le regard perdu dans le vide en ce début de journée qui n'aurait pas pu être pire, Edek finit par pousser un bruyant soupir.

— Ils ne te tueront pas. Ou alors ils devront me tuer d'abord.

Wiesław battit des paupières sans comprendre. Edek lui envoya une bourrade amicale dans les côtes.

— Ne t'inquiète pas. Je vais verser un pot-de-vin à quelqu'un pour partir au Block 8 avec toi. Je ne vais pas t'abandonner, je te le promets.

Le même soir, Edek alla voir l'*Arbeitsdienst*, le détenu-fonctionnaire chargé d'assigner les prisonniers aux différents Blocks et unités de travail, qui avait transféré Wiesław. À la surprise d'Edek, le vieux Polonais, qui s'exprimait avec un accent silésien caractéristique et se présenta sous le nom de Jozek, écarta les bras d'un air désolé et expliqua qu'il n'avait rien à voir avec le transfert. Il avait simplement suivi les ordres et l'ami d'Edek devrait s'estimer heureux que les SS ne l'aient pas envoyé dans le *Kommando* des châtiments, où il n'aurait pas survécu plus de quelques jours.

— Est-ce possible pour moi d'être transféré dans son Block ? demanda Edek en sortant une bouteille d'alcool de sous sa salopette.

Jozek l'arrêta avec un doux sourire navré.

— Garde ton pot-de-vin. Je ne peux strictement rien faire pour toi. Ici à Birkenau, tous les transferts doivent être approuvés soit par le *Lagerführer* Schwarzhuber et ses subalternes, soit par le *Kapo* Jupp. Es-tu en bons termes avec l'un ou l'autre ?

Inutile de dire qu'il s'agissait d'une question rhétorique. Tous ceux qui pouvaient éviter Schwarzhuber l'évitaient autant que possible ; quant au *Kapo* Jupp, sa cruauté rivalisait avec celle de son homologue SS. Vieux criminel qui se délectait de sauter sur quiconque montrant un signe de faiblesse uniquement pour le plaisir, il avait grimpé les échelons jusqu'au sommet de la hiérarchie du camp en tuant et en brutalisant les détenus dont il était responsable. Les SS valorisaient de tels serviteurs : ils les aidaient à économiser du gaz en massacrant les prisonniers à mains nues.

— Voilà ce que je te propose.

La voix de Jozek tira Edek de ses tristes réflexions.

— Va voir ton ami ce soir et discute avec lui en privé. En tant que secrétaire de Block, il a droit à sa propre chambre dans les baraques. Explique-lui qu'il doit faire ami-ami avec les Russes. Ce ne sera pas facile : ils ne sont pas particulièrement réputés pour écouter les ordres qui viennent de nous, mais s'il s'établit comme l'un de leurs alliés, il sera dans l'une des positions les plus kasher de tout le camp.

Edek fronça les sourcils, perplexe.

— Comment ça ?

Pour en avoir été témoin, Edek se souvenait de l'attitude brutale des SS envers les prisonniers de guerre soviétiques. À leur arrivée au camp, les nazis avaient personnellement veillé à faire de leur vie un enfer. Là où un Polonais recevait une correction pour une infraction mineure, un Russe recevait une balle dans la tête. Les pires fonctions du camp étaient réservées aux Soviets. C'étaient les premiers à être gazés parmi les occupants du Block 11. C'étaient eux qui étaient constamment torturés, agressés, fouettés, affamés et soumis aux expériences médicales les plus ignobles. Certains vieux numéros du camp avançaient que seuls les juifs connaissaient un pire sort. Après ce qu'il avait vu à Auschwitz, Edek n'était pas de cet avis.

— Les choses ont changé depuis que les Allemands ont perdu Stalingrad, expliqua Jozek. À présent, ils estiment qu'il vaut mieux garder les Russes survivants en sécurité.

Edek était sur le point de protester, mais le vieux Polonais leva une main pour l'interrompre avec le même sourire délicat.

— Je sais, je sais. Moi aussi, je faisais partie d'un des premiers convois à arriver à Auschwitz. Je me rappelle très bien ce qu'ils ont fait à ces pauvres diables là-bas. Mais ici, à Birkenau, ceux qui ont survécu sont traités comme des détenus privilégiés. Le *Lagerführer* Schwarzhuber éprouve une sorte de sentimentalisme à leur égard, en lien avec l'honneur des soldats ou quelque chose de ce genre. Alors il les assigne à l'unité de cuisine et aux différents entrepôts, où ils occupent des postes plus que décents. Cependant, certains d'entre eux ont choisi de travailler dans le *Kommando* de Mexico. Tu vois de quoi je parle : l'extension en cours de construction à côté du camp des hommes.

Edek hocha la tête. Jozek continua.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce pour quoi ils ont choisi un *Kommando* aussi laborieux, car le travail est dur là-bas. La rumeur dit que c'est en lien avec l'éthyle ou le méthyle qu'ils extraient des parties d'avion abattu qu'ils désassemblent, et qu'ils parviennent à purifier je ne sais comment pour le transformer en alcool. Personnellement, je doute qu'il s'agisse là de leur motivation principale, mais eux seuls ont la clé de ce mystère. Dans tous les cas, dis à ton ami de laisser les Russes tranquilles et de rester dans son coin, en tout cas au début. Ils ont leur propre hiérarchie, leur propre chef et leur propre système judiciaire, et ils règlent tous leurs problèmes entre eux. S'il parvient à s'attirer l'amitié et le respect des hommes aux commandes, il s'en sortira très bien. Même le *Kapo* Jupp a peur d'eux, car ils ont assassiné quelques-uns de ses subalternes qui ont fait l'erreur de fourrer le nez dans leurs affaires. C'est pour ça qu'il reste à l'écart, désormais. À mon avis, si ton camarade la joue fine, il peut transformer sa punition en une position plutôt favorable. Tant qu'il ne se met personne de... dangereux à dos, conclut-il d'un ton un tantinet sinistre.

Après l'avoir vivement remercié, Edek se mit à courir et ne ralentit qu'une fois devant le Block 8. Néanmoins, malgré sa hâte, il arrivait trop tard. Le combat avait déjà commencé.

Horrifié, Edek vit son meilleur ami pris dans l'étreinte mortelle de son ennemi soviétique, qui dominait Wiesław avec son puissant gabarit, les muscles de son cou et de ses épaules gonflés à l'extrême. Sous les cris d'encouragement du reste du groupe, ils se battaient près de l'entrée des baraquements, se décochant de sérieux coups de pied et de poing. Les visages sanglants et tuméfiés, ils respiraient bruyamment, chacun tournant autour

de l'autre avant de se sauter à la gorge avec une détermination presque suicidaire.

Un demi-cercle de visages à l'air ensorcelé les entourait, les yeux avidement rivés sur les deux combattants. Edek observait la scène en redoutant l'issue de cette vilaine bagarre. Qu'importait qui l'emportait, Wiesław était fichu. Soit son opposant allait le tuer d'un coup de poing bien ciblé à la tempe, ou alors tous se jetteraient sur lui pour massacrer le tout nouveau secrétaire.

Un vétéran de Block abasourdi et pâle sortit de sa chambre et se précipita sur les deux fauteurs de troubles. Mais sa tentative de les séparer échoua quand les Russes le tirèrent par la peau du cou et lui ordonnèrent de laisser les deux autres régler leurs affaires tout seuls. Aucune autorité n'existait pour ces sauvages endurcis par le combat à part leur loi martiale. Edek en prit subitement conscience lorsqu'il vit le vétéran impuissant les implorer de faire quelque chose, pour s'entendre répondre de foutre le camp avec le plus grand dédain.

Abasourdi, à bout de nerfs, Edek regarda autour de lui dans l'espoir de trouver quelque chose lui permettant de mettre un terme à la rixe, n'importe quoi. Ses yeux atterrirent sur un seau d'eau près de l'entrée du Block. Il s'empara aussitôt de la poignée en métal, joua des coudes jusqu'à rejoindre Wiesław et le Russe et les trempa d'eau glacée.

L'effet fut immédiat. Crachotants, le souffle coupé, ils s'essuyèrent les yeux et regardèrent autour d'eux, confus. Edek attira rapidement Wiesław vers lui et se plaça devant lui pour le protéger comme un bouclier. Ses yeux défiaient ouvertement les quatre cents Russes qui occupaient les baraques et dont les regards acérés étaient braqués sur lui depuis les quatre coins du Block mal éclairé.

Une immobilité tendue enveloppait les baraquements. Personne ne bougeait. Pendant un moment, ils semblèrent réfléchir tandis que l'impasse silencieuse se prolongeait. La gorge en feu, le souffle court, Edek avait peur de battre des paupières et de manquer un mouvement soudain, une attaque qui pouvait venir de toutes parts, une lame enfoncée dans ses côtes lors d'une demi-seconde de négligence.

L'adversaire de Wiesław tourna lentement la tête, cherchant quelqu'un des yeux dans la foule dense et immobile. Au même instant, elle se fendit en deux et un homme plutôt quelconque s'avança. Il n'était ni grand ni costaud, mais il émanait de lui le genre d'autorité silencieuse que seuls des meneurs qui avaient mérité cette autorité arboraient.

Il dit quelque chose en russe à l'opposant de Wiesław. Aussitôt, l'homme hocha la tête avec obéissance et rentra dans le Block, accompagné par les encouragements discrets et les tapes dans le dos de ses camarades.

Le Russe inconnu resta planté devant Edek et Wiesław. Ses lunettes reflétaient la lumière de telle façon qu'il était presque impossible de distinguer ses yeux.

— Ce n'était pas très intelligent de ta part de te faire des ennemis dès le premier jour, finit-il par déclarer dans un allemand excellent. Nous mettrons cela sur le compte de la stupidité impulsive qui s'empare de certains de nous lorsqu'ils sont nommés à un poste de pouvoir, aussi insignifiant soit-il. Néanmoins, je te recommande fortement de refréner ton enthousiasme en tant que serviteur des nazis. La prochaine fois, je ne leur ordonnerai pas d'arrêter.

Sur ces mots à l'écho menaçant, il tourna les talons pour s'éloigner, suivi de près du reste des Soviétiques, telle la cour d'un roi.

Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, Wiesław accepta qu'Edek le conduise jusqu'à sa chambre, l'unique privilège qui accompagnait cette maudite affectation. Petite et à peine meublée, elle était très semblable à celle de Mala et avait un verrou sur la porte. Pas très solide, certes, mais cela offrait tout de même un semblant de protection, ce qui était mieux que rien.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Edek en s'occupant de la lèvre fendue de son ami qui grossissait à vue d'œil.

— Plus tôt dans la journée, un couvre-feu a été annoncé pour nos Blocks juste après

l'appel, pour une raison quelconque.

Wiesław renifla et essuya d'un revers de manche le sang qui coulait encore de son nez.

— Le vétéran du Block m'a posté à la porte avec l'ordre explicite de ne laisser sortir personne, puis il est retourné dans sa chambre pour mettre de l'ordre dans ses papiers. Et ensuite, cet enfoiré, Kolya je crois, un gros bonnet de la cuisine, a décidé que les règles ne s'appliquaient pas à lui et est passé devant moi pour sortir. J'ai essayé de l'arrêter, mais il m'a bousculé. Je l'ai attrapé par le col de sa chemise, mais tu as vu la taille de cette brute... Il a fait volte-face et m'a envoyé un coup de poing dans la joue. Je lui en ai collé un dans l'œil en guise de représailles. Tu connais la suite.

Edek se frotta les yeux. Ça faisait beaucoup trop de choses en une journée. Et à présent, il ne pouvait pas laisser ce pauvre diable tout seul avec ces bêtes sauvages, car ils n'en feraient qu'une bouchée au dîner. Ils jetteraient ensuite son cadavre dehors et raconteraient, avec le sourire qu'on leur connaissait, que le nouveau secrétaire du Block avait fait une mauvaise chute en tombant de sa couchette et qu'il s'était brisé le cou. Comme c'était triste. Ils commençaient tout juste à l'apprécier.

Non. Hors de question.

Edek plaça ses mains sur les épaules de Wiesław et le regarda dans les yeux.

— Wiesław, il faut que tu ailles le trouver et que tu t'excuses.

Pendant quelques instants, son ami resta sans voix et le dévisagea avec stupéfaction.

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? finit-il par s'emporter, les traits déformés par un masque d'indignation.

— Si. J'ai tout entendu, répondit Edek d'une voix grave. Et si tu t'étais battu contre un Polonais, je lui aurais aplati le museau moi-même. Mais ce sont des Russes. De vrais soldats, qui se sont battus contre les nazis pendant que nous étions encore en train de construire nos propres baraques à Auschwitz. Ce sont des guerriers et des survivants, et il faut l'être pour traverser les années d'annihilation que les SS leur ont fait subir. Ce sont les plus durs à cuire de tous. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire d'eux nos ennemis. C'est beaucoup plus malin d'en faire des alliés. C'est pour ça que tu vas prendre ça...

Edek sortit de sa salopette la bouteille avec laquelle il avait tenté de soudoyer l'*Arbeitsdienst* Jozek.

— ... et l'offrir à Kolya en gage de réconciliation. Tu vas t'excuser et lui promettre que ça ne reproduira jamais.

Quelque chose dans son intonation dut exercer davantage d'influence encore que les mots eux-mêmes, car Wiesław hocha lentement la tête et prit la bouteille des mains d'Edek.

— Peux-tu venir avec moi ? Au cas où...

— Bien sûr. Quelle question.

Edek lui tapa sur l'épaule et se leva.

Ils émergèrent ensemble de la chambre de Wiesław et se dirigèrent vers la couchette de Kolya, suivis par des rangées de regards fixes. L'hostilité ne se lisait plus sur les traits du Russe. Il écarta la compresse de son œil gonflé et examina attentivement les deux hommes.

Silencieusement, Wiesław lui tendit la bouteille, le léger tremblement de sa main trahissant sa nervosité. Le Russe les surprit tous deux en éclatant de rire et en tapotant sa paillasse pour inviter ses visiteurs à s'asseoir.

— Toi : idiot. Moi : idiot, expliqua-t-il aimablement dans un polonais hasardeux.

Il ouvrit la bouteille et la tendit à Wiesław en premier, un geste qui scella leur amitié aux yeux d'Edek.

— Nazis : méchants. Toi : camarade. Je me bats contre nazis, pas contre camarades.

— Oui, concorda Wiesław sans hésiter.

Il attrapa la bouteille par le goulot, serrant la main du Russe avec un sentiment d'affinité que seuls deux hommes qui venaient de se massacrer pouvaient partager.

— Plus de bagarres entre amis.

Chapitre 23

— Transféré ?

Mala ne dissimula pas son inquiétude face à ce qu'Edek venait de lui annoncer. Ce n'était pas le dimanche, le jour de « rendez-vous » sur lequel ils s'étaient mis d'accord. Il s'était simplement dirigé vers la rampe en construction sous le couvert de la nuit, comme il l'avait déjà fait auparavant. Illuminée par l'éclat jaune pâle des lampadaires, la voie ferrée s'étendait de plus en plus loin entre le camp des hommes et celui des femmes, telle une affreuse cicatrice noire qui défigurait la couche immaculée de neige fraîchement tombée. Edek avait croisé Mala juste à temps : après avoir apporté des ordres écrits au *Kapo*, elle était sur le point de repartir afin d'effectuer le reste de sa ronde de nuit avec les deux autres messagères.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-elle en le scrutant d'un air inquiet. Tu ne peux pas faire sortir un secrétaire de Block du camp. Wiesław doit appartenir à un vrai *Kommando*.

— Nous avons encore jusqu'à l'été, répondit Edek avec une nonchalance qu'il était loin d'éprouver. C'est plus que suffisant pour que les autorités du camp se rendent compte que c'est un piètre secrétaire et le renvoient dans un groupe de travail ordinaire.

Mala sourit faiblement et serra sa main dans la sienne en guise d'encouragement.

— Est-ce que mes yeux me jouent des tours, ou les rails se rapprochent-ils de plus en plus de...

Edek s'interrompit brusquement tandis qu'il traçait dans son imagination le chemin que suivait la voie ferrée.

Les cheminées du crématorium se dressaient au loin, faussement endormies. Le trajet qui prenait quarante bonnes minutes quelques semaines plus tôt s'était transformé en une courte marche d'à peine un quart d'heure. Le bruit des lourds outils qui martelaient les rails dans le sol gelé résonnait à travers le camp telle une terrifiante horloge qui comptait les secondes jusqu'à un événement terrible et inévitable. Les prisonniers travaillaient en double rotation, avec une efficacité redoutable.

— Non. Ce ne sont pas tes yeux. La nouvelle rampe devrait être érigée juste là.

Mala montra du doigt la bande de terre encore vide qui séparait le camp des hommes et celui des femmes. Elle marqua une pause avant de parler d'une voix qui fit frémir Edek :

— J'ai vu les plans. Je transmets les ordres, aussi.

Les oreilles d'Edek se mirent à bourdonner. L'immobilité s'était soudain transformée en un cri perçant de terreur absolue. Quelque chose se préparait, de nouvelles procédures d'extermination ultime se mettaient en place sous le couvert de l'obscurité. La lune le fixait depuis le ciel indifférent. Si Mala ne lui avait pas donné la main, il serait tombé à la renverse sous le choc de cette prise de conscience. Dans son esprit déjà troublé, les mots de l'historien qui vivait dans la même baraque que lui se matérialisèrent : « Ils nous massacreront tous ; je te le dis. Personne ne tient à ce que nous sortions d'ici et que nous racontions notre histoire. »

Comme si elle sentait sa terreur, Mala pressa sa main dans un geste qui se voulait rassurant.

— Ce n'est pas pour nous. Pas encore, en tout cas. Pourquoi avons-nous besoin de la rampe, à ton avis ? Pour les nouveaux arrivants. Nous, nous sommes déjà ici. Ça, c'est pour

les juifs hongrois. Les Hongrois ont cru que cela arrangerait leurs affaires de changer de camp, mais ils ont mal calculé leur coup. À présent, Hitler se venge de sa manière préférée : en anéantissant leur population juive dans son intégralité. Mais pour ce faire, les nazis ont encore besoin de nous. Qui d'autre les aiderait à mener à bien leur massacre de masse ?

Dans le noir, son sourire douloureux était le seul phare isolé qui lui apportait une lueur d'espoir. Edek songea soudain qu'il ne supporterait pas de se séparer d'elle, pas encore.

Comment lui diras-tu au revoir le moment venu ? Une autre pensée s'infiltra dans un coin de son esprit, s'y faufilant en silence comme un serpent prêt à attaquer à la première seconde de vulnérabilité. Edek la laissa là. Pour le moment.

Le dimanche mit une éternité à arriver. Edek comptait les jours, ainsi que les nuits sans sommeil. Mais lorsque le jour tant attendu vint enfin, il découvrit qu'il n'était pas le seul invité dans les quartiers privés de Mala ce soir-là.

— Pardon de ne pas t'avoir prévenu en avance, dit Mala en l'embrassant brièvement sur la bouche. Le temps a manqué. C'est une réunion d'urgence.

Pleine de fumée qui restait suspendue dans l'air en ondulations grises vaporeuses, la petite chambre de Mala semblait encore plus bondée. Edek reconnut Zippy, assise sur le lit de Mala. Il échangea des poignées de main avec plusieurs personnes qu'il n'avait jamais rencontrées auparavant. Les visages étaient graves, les voix basses. L'homme assis en tailleur à terre était clairement du *Sonderkommando*. Même si son apparence était nette et soignée, une puanteur caractéristique de chair brûlée était accrochée à ses vêtements bien taillés. Mala le présenta comme étant Konstantinos.

— Kostek, offrit l'homme à l'imposante carrure.

Il hésita avant de tendre la main à Edek. Non pas car cela était contre ses principes de serrer la main à un travailleur de la maintenance, mais parce que de nombreux prisonniers étaient dégoûtés à l'idée de toucher le préposé à la chambre à gaz.

Edek la serra fermement et se nomma également.

Une médecin de l'hôpital du camp était assise à côté de Zippy, sa blouse blanc cassé tachée de sang au niveau de la manche. Mala la présenta comme étant Stasia. Edek eut un grand sourire : la prisonnière-médecin était polonaise également.

Deux autres hommes assis près du radiateur appartenaient à l'équipe des charpentiers, à en juger par leurs uniformes distinctifs. Quand il regarda de plus près, Edek reconnut Pavol, le Slovaque qui l'avait mis en contact avec Mala.

Celle-ci, quant à elle, était installée sur l'unique chaise, telle la présidente d'une petite assemblée. Elle offrit à Edek de prendre également place sur le lit, mais il préféra rester debout près de la porte, afin de ne pas envahir l'espace des femmes sur le lit bien trop petit de Mala.

Le second charpentier examina Edek d'un air soupçonneux, mais Mala apaisa ses inquiétudes d'un simple geste de la main.

— Il est des nôtres. Tu peux lui faire confiance.

Aussitôt, la tension sur les visages de toutes les personnes présentes se dissipa.

— Il se trame quelque chose au Camp des Familles, expliqua Mala à Edek sans autre forme de préambule superflu.

Il fronça les sourcils.

— Les juifs de Theresienstadt ?

Depuis leur arrivée à Birkenau en provenance du ghetto tchécoslovaque de Theresienstadt en septembre dernier, les prisonniers du Camp des Familles constituaient une sorte de curiosité. Contrairement au reste des nouveaux arrivants, ils n'avaient pas traversé le Block de Réception sous les poussées, les coups, les cris et les insultes ; ils n'avaient pas été tondus comme des moutons puis tatoués et entassés dans l'espace de désinfection du Sauna, avant d'être rassemblés dehors comme du bétail, entièrement nus, tremblants de

terreur et de froid. Au contraire, des SS à la voix soudain très douce les avaient escortés jusqu'à leurs nouveaux baraquements avec quasi cordialité. Traités comme des invités de marque, on les avait autorisés à conserver leurs tenues de ville et même leurs valises, du jamais vu à Auschwitz-Birkenau. Depuis, les familles vivaient toujours ensemble de la même façon qu'à leur arrivée, tandis que le reste de la population du camp, arraché à ses proches, les fixait de l'autre côté des fils barbelés et se grattait la tête sans comprendre le motif d'un favoritisme aussi inattendu.

Ce ne fut que plus tard que la résistance découvrit que tout cela n'était qu'une comédie. Si les SS prenaient des gants avec leurs juifs de carte postale, c'était uniquement à cause de la propagande qu'ils faisaient ingurgiter à la presse internationale, affirmant que les juifs étaient bien traités et recevaient tout ce dont ils avaient besoin. Le pire, c'était que les représentants de la Croix-Rouge qui se rendaient parfois dans les camps allemands pour effectuer des inspections gobaient les histoires des nazis sans soupçonner la moindre malveillance de leur part, et terminaient chaque visite en offrant de fournir davantage d'aide humanitaire aux juifs. L'administration du camp acceptait avec enthousiasme et se frottait joyeusement les mains dans le dos des inspecteurs, les officiers SS imaginant le festin qu'ils organiseraient avec les biens envoyés par les Suisses.

— Depuis le début, j'ai toujours dit qu'il y avait un truc louche avec ce camp, commença Zippy, la première à briser le silence. C'était beaucoup trop beau pour être vrai. Tous ces enfants à l'air angélique avec leurs jouets, toutes ces femmes en collants et talons hauts, tous ces anciens vétérans de guerre qui se promènent comme s'ils paraient, en affichant ostensiblement leurs belles tenues. Pas à Auschwitz.

Elle secoua énergiquement la tête avant de conclure :

— Ça ne m'a pas étonnée quand leurs résistants ont confirmé mes soupçons que tout cela n'était qu'un spectacle pour les Suisses.

— Les SS leur font écrire des cartes postales à leurs familles et les postdatent d'un mois.

Les yeux de Mala étaient rivés au mur opposé tandis qu'elle prenait la parole, les sourcils très froncés.

— Zippy et moi avons dû les classer au bureau du camp. Quand j'ai demandé à Mandl s'il y avait une erreur du fait de toutes ces dates incorrectes, elle est restée très vague et a affirmé que c'était lié à un retard au niveau du bureau de la censure à Berlin.

— Un tissu de conneries, lâcha Kostek.

Edek ricana doucement face à un tel franc-parler. Ce type du *Sonderkommando* commençait à lui plaire de plus en plus.

— Ils sont en train de planifier l'*Aktion* de l'extermination, continua Kostek. Vous pouvez me croire. J'ai déjà vu ces choses-là avant. Bureau de la censure, mon œil.

Il soupira et secoua la tête d'un air dégoûté. Mala le fixa.

— C'est exactement ce qu'on pensait avec Zippy. D'où la réunion. Il faut qu'on les avertisse.

— En supposant qu'on les prévienne...

C'était Pavol, qui roulait déjà une nouvelle cigarette après avoir écrasé celle qu'il venait de terminer dans une boîte de sardines vide.

— Qu'est-ce qui se passerait ensuite ? Je suis allé là-bas un nombre incalculable de fois. Ce sont les personnes les plus insupportables et les plus snobs que j'aie jamais vues. Ces gens pensent que les règles d'Auschwitz ne s'appliquent pas à eux. Seuls quelques-uns soupçonnent que quelque chose se trame. Le reste préfère rester dans une ignorance heureuse et compter sur les bonnes grâces des SS, acheva-t-il en levant les yeux au ciel.

— Mais il y a des membres de la résistance parmi eux, insista Mala.

— Oui. Trente-trois sur cinq mille, commenta Stasia, que de telles statistiques étaient de toute évidence loin d'impressionner. Comment envisages-tu de lancer un soulèvement avec une trentaine de personnes ?

— Ces trente-là peuvent être des meneurs, persista Mala.
La médecin balaya sa suggestion d'un revers de main.
— Si les gens ne croient pas qu'ils sont sur le point d'être tués, aucun meneur ne parviendra à les faire se révolter.
Le ton de Kostek devint étonnamment mélancolique.
— En 1942, quand ces monstruosité près du *Kanada* n'avaient pas encore été construites, mon travail consistait à conduire un camion rempli de personnes fraîchement gazées, que j'amenais à l'ancien crématoire d'Auschwitz. Le chemin que nous étions censés emprunter longeait la rampe et nous devions aller très doucement afin que les corps ne tombent pas du camion, car nous étions surchargés et la route était cahoteuse. Bref, nous avançons à la vitesse de l'escargot, alors j'ai assisté à la scène suivante : une femme bien habillée, une juive fortunée qui ne venait certainement pas d'un ghetto, s'est approchée d'un SS sur la rampe, son petit garçon sur les talons. Elle a rejoint l'officier et montré du doigt un des hommes du *Kanada* qui s'occupait des bagages. Le pauvre diable avait dû essayer de la prévenir qu'elle ferait mieux de se séparer de son enfant si elle voulait rester en vie... Elle s'est précipitée sur le SS, criant presque les accusations dont elle accablait le pauvre type du *Kanada*. « *Herr Offizier*, ce vil criminel vient de me dire que si je ne me séparais pas de mon enfant, nous serions tués tous les deux ! » L'officier connaissait la chanson : surtout pas de panique sur la rampe sous aucun prétexte. Alors il l'a regardée d'un air presque désolé et lui a offert un sourire des plus bienveillants. « Madame, il est complètement fou. Les personnes dans son genre inventent les histoires les plus invraisemblables. Croyez-vous réellement que les Allemands sont des barbares qui tuent les femmes et les enfants ? » Et vous savez quoi ? Elle a cru le SS.

Kostek palpa ses poches en quête d'un paquet de cigarettes et en alluma une d'un air absent.

— Quand elle s'est tournée vers le type *complètement fou* du *Kanada* avec une expression triomphale, il n'était plus là. Elle ne voyait pas de là où elle était, mais moi, si. Deux gardes l'avaient déjà expédié derrière une montagne de bagages, pour l'empêcher d'avoir la langue si bien pendue une prochaine fois. Ils m'ont fait signe de m'arrêter et m'ont ordonné d'attendre afin de récupérer son corps une fois la rampe vidée de ses arrivants.

Edek observa la réaction de Mala tandis que Kostek racontait son histoire et ne vit aucune trace de surprise dans son regard. Uniquement la sombre mélancolie de quelqu'un qui avait déjà tout vu.

— Ils finiront bien par voir que nous avons raison, dit le second charpentier. Sauf qu'il sera trop tard.

Mais Mala refusait d'abandonner.

— C'est quand même notre devoir d'essayer. Kostek, est-ce que vous avez ce qu'il faut pour soutenir le soulèvement s'ils décident de passer à l'action ?

Il tira sur sa cigarette tandis qu'il réfléchissait.

— Nous avons bricolé des bombes et nous disposons de quelques armes. L'idée est de maîtriser au moins deux ou trois SS armés de mitraillettes. Et ensuite, nous serons fin prêts, mesdames et messieurs.

Le camarade charpentier de Pavol avec un triangle rouge sur la poitrine secoua la tête avec véhémence.

— Vous allez tous nous faire tuer. Le plan était de lancer le soulèvement quand les Soviétiques seraient à l'approche afin de pouvoir les rejoindre une fois sortis d'ici. Où comptez-vous aller maintenant ? Vous allez faire tout ça pour retomber entre les mains des nazis ? Nous devrions attendre.

— Vous avez toujours du mal à agir de votre propre initiative, vous les cocos, répondit Kostek avec une moue écoeurée.

Le charpentier montra les dents dans un sourire narquois.

— Nous les cocos, on préfère réfléchir avant d'agir. Et sans nous les cocos, vous seriez déjà passés par les cheminées au lieu de remplir les fours, continua-t-il d'un ton moqueur. Vous avez déjà oublié grâce à qui vous occupez vos postes kasher ? C'est grâce aux foutus triangles rouges !

— Ça suffit !

Le cri de Mala mit rapidement un terme à la discussion.

— Nous devons travailler main dans la main au lieu de nous disputer. Peut-être que les gens du Camp des Familles nous croiraient si nous leur donnions une preuve ?

Zippy eut un ricanement sinistre.

— Quel genre de preuve ? Un papier signé du bureau du camp ? Je suis sûre que Mandl serait enchantée de nous fournir ça !

— Non.

Mala se tourna vers Kostek.

— Tu as dit que vos superviseurs SS vous indiquaient toujours combien de personnes exactement vous deviez mettre dans les fours afin de ne pas gâcher cette espèce de charbon spécial que vous utilisez, le...

Elle claqua des doigts, à la recherche du mot qui lui échappait.

— Le coke, répondit Kostek, soudain tout ouïe.

— Si les SS vous ordonnaient d'en stocker pour cinq mille personnes, ne serait-ce pas une preuve suffisante ?

Il garda longuement le silence, avant de soupirer.

— Peut-être.

Néanmoins, son demi-haussement d'épaules ne trompa personne : il n'avait pas la moindre confiance en cette idée.

Après leur départ (un par un, par la même porte que celle qu'Edek empruntait toujours), Edek s'agenouilla aux pieds de Mala et prit ses mains dans les siennes.

— Est-ce que je peux faire quelque chose, Mally ?

Pendant quelques instants, elle parut ne pas l'avoir entendu. Puis elle serra ses doigts dans les siens et une force indomptable illumina son regard.

— Oui. Oui, tu peux. Sors d'ici avec autant de preuves que tu peux et préviens quiconque disposé à t'écouter de ce qui se passe à Auschwitz. Dis-leur de ne pas venir ici nous secourir, mais de se battre. De cette façon, même s'ils meurent, peut-être qu'ils emporteront quelques nazis avec eux.

Elle était féroce, pleine de haine, et même légèrement terrifiante tandis qu'elle prononçait ces mots. Et Edek prit soudain conscience que jamais il n'avait aimé comme il l'aimait, cette nouvelle meneuse de la résistance qui avait pris le poste dont personne d'autre ne voulait par peur des répercussions, cette guerrière amazone avec du feu dans les veines et de la glace dans le regard.

Chapitre 24

Mars 1944

Après la dernière tempête de neige qui avait recouvert le camp d'une pellicule blanche, le printemps s'approcha sans bruit. Les routes se virent débarrassées de leur boue et les toits des baraquements gouttaient d'humidité au milieu d'une faible odeur de bois mouillé. Lorsqu'Edek arriva à son ancienne unité de travail, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, avec une violence qui rivalisait avec les coups experts du *Kapo* Vasek. Lubusch était son seul espoir. Mais... et s'il décidait que sa sécurité était plus importante que la liberté d'Edek ? Et s'il riait de la naïveté d'Edek et faisait comme si leur conversation n'avait jamais eu lieu ? Et s'il avait rendu visite à sa femme entre-temps et qu'après son retour, il refusait de prendre le risque de faire d'elle une veuve ?

Arrivé devant le bureau de Lubusch, Edek inspira profondément dans une tentative subtile d'apaiser sa nervosité. Vacillant, il était dans un tel état que sa main tremblait lorsqu'il la leva pour frapper à la porte. Nauséux, blême, trempé de sueur sous sa salopette bleue, il grimaça imperceptiblement lorsque la voix familière lui donna la permission d'entrer. C'était beaucoup trop tôt, il n'avait pas encore repris une contenance, mais sa main poussait déjà la porte de son propre chef. Ses jambes le portèrent à l'intérieur ; Edek eut à peine conscience de claquer des talons et de retirer son calot à rayures suivant le geste si souvent répété. Le camp était un professeur en toutes circonstances. Même à moitié morts, même tremblants de peur, ils faisaient ce qu'on leur ordonnait de faire.

— Galiński !

Lubusch se leva de sa chaise, visiblement enchanté de voir son ancien employé.

— Tu es encore en vie, mon vieux ?

D'ordinaire, avec les SS et les *Kapos*, ce genre de question rhétorique était suivi de « ça ne fait rien, nous arrangerons ça bien assez tôt », avant de s'occuper du cas du prisonnier étonnamment résistant avec leurs fouets et leurs matraques. Mais l'intonation de Lubusch contenait une joie sincère. En proie à un mélange d'émotions des plus étranges, Edek sentit ses lèvres trembler.

— *Jawohl, Herr Unterscharführer.*

Il dut regarder le SS avec un tel désespoir que Lubusch eut pitié de lui et décida de ne pas le tourmenter plus longtemps.

— Je l'ai.

C'étaient trois mots très simples, mais tout à coup, Edek se sentit pousser des ailes.

Presque en apesanteur, emporté dans un déferlement d'euphorie, il suivit l'officier SS des yeux tandis que celui-ci verrouillait la porte avec des airs de conspirateur. Un sourire lui fendit le visage lorsque son homonyme traversa la pièce, lui fit signe de s'approcher et sortit un uniforme SS soigneusement plié du tiroir du bas de son bureau.

— Ce n'est qu'un uniforme et une ceinture ; pas de pistolet ni de holster pour le moment. Je te les obtiendrai séparément. Et n'aie pas d'inquiétude, il a été désinfecté en profondeur.

La plaisanterie n'échappa pas à Edek. D'habitude, c'étaient les SS qui redoutaient d'attraper des poux au contact des détenus, pas le contraire. Mais le trait d'humour de Lubusch n'était pas la raison de l'éclat de rire d'exaltation pure qu'Edek tentait désespérément de contenir à cet instant. Les doigts tendus vers le tissu rêche, il en effleura

le bord. Il n'osait pas toucher les boutons en métal qui brillaient irrésistiblement dans la lumière chaude de la pièce ; pas encore. Cela transformerait un vague rêve en un plan très réel, et soudain, Edek était aussi pétrifié qu'excité par la possibilité d'un pareil miracle. Il l'avait autant redouté qu'il l'avait désiré et, à présent, Lubusch le tenait devant lui telle une offrande religieuse. Edek en avait le souffle coupé.

— Eh bien ? lança Lubusch pour le faire réagir. Tu penses l'essayer un jour, ou tu prévois de rester là à l'admirer ?

Encore perdu dans la contemplation des vêtements si convoités, il ne l'entendit pas tout de suite.

— L'essayer ?

Enfin, les mots du SS l'atteignirent à travers sa profonde rêverie.

— Ici ?

— Sauf si tu préfères parader directement sur l'*Appellplatz* avec ?

Lubusch rit.

— Mets-le. La porte est verrouillée, et il faut que je sache quelle allure tu as là-dedans. Je réfléchissais, vois-tu...

Il reprit son sérieux et examina attentivement Edek.

— Ils peuvent te démasquer en un instant si tu n'as pas les bons gestes. Alors j'ai besoin de voir exactement comment tu prévois de te comporter.

Il s'écarta et fit signe à Edek de s'habiller. Edek lui prit l'uniforme des mains dans un mélange de révolition et d'admiration, en maudissant une fois de plus l'instinct du camp qui le poussait à obéir aux autorités sans lui laisser le temps d'hésiter ou de réfléchir.

Edek était en train de boutonner la tunique lorsqu'il aperçut son reflet dans un miroir accroché au mur. Le choc le paralysa. Une minute plus tôt, c'était un prisonnier. Désormais, un maître du monde arrogant et puissant le regardait depuis sous la visière de son képi orné d'une tête de mort.

— Quand tu auras fini de t'admirer...

La voix de Lubusch le ramena sur Terre.

— Marche jusqu'à moi et présente-toi comme tu le ferais devant un autre officier.

Lubusch alla se placer à l'autre bout de la pièce.

— Imaginons que je suis le garde qui surveille les grilles. Avance vers moi, salue-moi, présente-toi... Enfin bref, fais ce que tu avais prévu de faire.

Edek n'avait pas planifié jusque-là, mais il était réputé pour sa réactivité. Il tira vivement sur la tunique pour accentuer les plis sous la ceinture, redressa les épaules et avança jusqu'à Lubusch sans se presser, mais d'un pas déterminé.

Lorsqu'il fit claquer ses talons, Lubusch pointa une arme imaginaire en direction du ventre de son protégé.

— J'ai le regret de t'informer qu'à ce stade, tu es mort.

Edek le dévisagea sans comprendre.

— Mais pourquoi ? Je vous ai salué comme d'habitude...

Lubusch soupira. Il ressemblait à un professeur alpaguant un étudiant qui venait de rater un examen.

— Et c'est précisément pour ça que tu es mort.

Edek suivit le regard de Lubusch : il s'était posé sur la main droite d'Edek, qui agrippait fermement son képi. Il ferma les yeux, dépité par sa propre stupidité. Aucun officier SS ne se découvrait la tête. Seuls les prisonniers, entraînés à se comporter comme des esclaves, avaient pour ordre de retirer leur calot.

— Pardonnez-moi, *Herr Unterscharführer*. L'instinct du camp.

C'est précisément ce que je redoutais. Maintenant, salue-moi comme le ferait un SS.

Edek fit claquer ses talons et tendit le bras droit.

— *Heil Hitler* !

Les mots avaient un goût infâme, mais il n'y avait aucun moyen d'y couper.

Lubusch ajusta la position de son bras.

— Un peu plus haut et légèrement à droite. Et regarde-moi dans les yeux quand tu me salues. Tu n'es pas un prisonnier qui vient faire son rapport à un officier : tu es mon égal, à présent. Même pas : ton grade est plus élevé que la personne qui garde les grilles, alors aie l'air aussi arrogant que possible.

Cette fois, Edek marcha d'un pas nonchalant jusqu'à Lubusch, plus lentement, avec une expression dédaigneuse.

— *Heil Hitler*, lança-t-il sur le ton de la conversation en faisant claquer ses talons, ses yeux plantés dans ceux du SS.

Ce dernier acquiesça avec une pointe d'admiration.

— Tu apprends vite, Galiński.

— Je n'ai pas le choix, *Herr Unterscharführer*.

— C'est vrai, répondit Lubusch, pensif.

À Auschwitz, seules les personnes capables de s'adapter survivaient, et l'officier le savait. Il finit par secouer la tête comme pour se débarrasser de sa mélancolie et reprit son rôle de surveillant des grilles.

— *Heil Hitler, Herr Unterscharführer*.

Il se tut et fixa Edek avec impatience.

— Permettez-moi de signaler...

— Non, l'interrompt brusquement Lubusch. Tu ne signales pas, et tu ne demandes certainement pas la permission. Je ne suis qu'un modeste surveillant, un insignifiant subalterne.

Edek appliqua aussitôt les conseils de Lubusch :

— Ouvre donc cette foutue grille, je suis déjà en retard. Ce pauvre abruti de vétéran de Block a pris tout son temps pour compter tous ces sacs à merde ce matin.

Il indiqua l'endroit où Wiesław se tiendrait, juste à côté de lui, et un sourire naquit sur les lèvres de Lubusch. De fait, le jeu d'acteur d'Edek était très convaincant.

— Je suis navré, *Herr Unterscharführer*, mais j'ai besoin de voir les documents d'accompagnement. Vous connaissez les règles...

Il écarta les bras dans un geste d'impuissance et offrit un sourire d'excuse.

Très théâtral, Edek leva les yeux au ciel avec emphase et sortit un papier imaginaire de sa poche de poitrine.

— Satisfait ? demanda-t-il en couvrant Lubusch d'un regard des plus acerbes. Je peux y aller, maintenant, ou tu comptes inventer davantage de règles de bureaucratie ?

Le dernier commentaire lui valut une tape sur l'épaule. Lubusch rayonnait presque, à ce stade.

— Ça ira, répétait-il, visiblement soulagé. Ça ira même très bien.

Edek observa le jeune homme qui se tenait devant lui et songea à quel point tout cela était une sale affaire, cette division imposée par la guerre, cette haine raciale qui les obligeait à être dans des camps adverses. Dans d'autres circonstances, ils auraient pu être amis.

Edek se décida à prononcer les mots auxquels il n'avait même pas osé penser jusqu'à cet instant.

— *Herr Unterscharführer*, je crois qu'il serait plus sage que vous partiez en permission lorsque nous...

Mais Lubusch secouait déjà la tête.

— Si la vérité éclate, la Gestapo m'arrêtera de toute façon, où que je sois. Tout le monde sait qu'ils sont capables de tout pour mettre la main sur une personne recherchée, encore plus s'il s'agit à leurs yeux d'un officier allemand véreux. Et ça me va, Edek.

Ce dernier releva la tête. Lubusch l'attrapa par le bras et le serra dans un geste

étrangement amical.

— Ma décision est prise. Je n'ai jamais tué personne de mes mains, mais j'ai été complice. Si t'apporter mon aide est la seule bonne action que je fais dans la vie, ça ne me dérange pas d'en payer le prix avec la mienne. C'est équitable.

— Je préférerais tout de même que vous ne mouriez pas, *Herr Unterscharführer*.

En disant ces mots, Edek prit conscience qu'il les pensait sincèrement.

— Moi aussi, je préférerais que tu sortes d'ici vivant, Galiński. Alors fais-moi plaisir et arrange-toi pour que ce soit le cas, d'accord ?

Ils se serrèrent la main. Ce n'étaient plus des ennemis, mais deux camarades qui se disaient au revoir avant une bataille difficile.

Chapitre 25



Juste après le déjeuner, le chef de camp Schwarzhuber arriva dans les locaux de l'administration au pas de charge. Il entra dans le bureau de Mandl, ignorant totalement son passage Mala et Zippy qui avaient bondi sur leurs pieds pour le saluer. Après qu'il eut fermé la porte derrière lui, les deux jeunes femmes restèrent debout, se dévisageant dans un silence tendu. Toute irrégularité dans la routine du camp était généralement synonyme de problème pour ses occupants, et l'air préoccupé de l'officier ainsi que cet excès de confidentialité ne pouvaient vouloir dire qu'une chose : il se passait quelque chose.

Des voix étouffées retentissaient de l'autre côté de la porte close, qui s'ouvrit soudain à la volée sur un Schwarzhuber visiblement très mécontent et une Mandl blême.

— Pourquoi n'entends-je pas vos machines à écrire ? demanda-t-il de son ton tranchant habituel. Quelqu'un vous a-t-il ordonné d'arrêter de travailler ?

Bafouillant une excuse, Mala et Zippy se rassirent et commencèrent à taper aussi vite que possible des phrases sans queue ni tête, dans le seul but de lui faire entendre le cliquetis des touches.

Satisfait, il claqua de nouveau la porte.

La tête penchée sur le côté, Mala tendit l'oreille pour tenter d'intercepter des bribes de conversation, mais Schwarzhuber n'était pas idiot. Avec le boucan des machines à écrire, c'était presque impossible de distinguer quoi que ce soit.

— Alors ? articula Zippy à l'autre bout de la pièce.

Mala secoua la tête. Zippy écarquilla les yeux lorsqu'elle vit son amie se lever de sa chaise tout en lui faisant signe de continuer à taper.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? siffla Zippy sans oser hausser davantage la voix. Va te rasseoir avant de nous faire tuer toutes les deux !

Mais l'enjeu était beaucoup trop important pour se préoccuper de brouilles telles que la vie de l'une ou de l'autre. Aussi silencieusement que possible, Mala s'approcha de la porte et y colla son oreille. Elle entendit la voix de Schwarzhuber. À en juger par les pauses dans la conversation, il était au téléphone.

— *Jawohl, Herr Obersturmbannführer...* Non, il n'y a aucun problème. Nous sécuriserons le périmètre d'abord... Oui. Les crématoires peuvent accueillir cinq mille personnes en une nuit.

Une fierté évidente mâtinait la voix du SS. Mala sentit ses extrémités se glacer.

— Ils ont déjà envoyé des cartes postales à leurs familles. Oui, postdatées, comme vous l'aviez ordonné... Nous devrions être en mesure de recevoir la prochaine horde dès la semaine prochaine. Oui, bien sûr, vous pouvez programmer le convoi. Nous serons prêts d'ici là...

Trop préoccupée par Schwarzhuber et ses sinistres projets, Mala avait entièrement oublié que Mandl se trouvait dans la pièce, elle aussi. Elle sursauta lorsque la cheffe du camp des femmes ouvrit la porte et se retrouva nez à nez avec elle. Aussitôt, Mala sentit le regard perçant de Schwarzhuber sur elle.

— J'étais sur le point de frapper, *Lagerführerin*, bredouilla Mala tout en étant consciente que personne ne la croirait. Je voulais vous demander si vous désiriez du café.

Mandl n'eut pas le temps de répondre : Schwarzhuber était déjà debout.

— Je vous rappelle. Une urgence est survenue qu'il convient de régler rapidement.

Il raccrocha, traversa le bureau à grands pas et attrapa Mala par l'avant-bras. Elle songea à protester, à essayer de s'extirper de cette situation, à affirmer qu'elle n'avait rien entendu tandis qu'il la traînait à travers la pièce. Mais elle décida de ne rien dire du tout. Il la tuerait de toute façon, alors à quoi bon s'humilier avec des supplications pendant les dernières minutes qui lui restaient à vivre ?

Du coin de l'œil, Mala aperçut Mandl sur le seuil de la porte. Pâle, elle se tordait nerveusement les mains sans toutefois dire un mot. Mala ne lui en voulait pas d'être lâche, de refuser de défendre ses secrétaires. Sous le régime nazi, les femmes allemandes étaient conditionnées depuis leur plus jeune âge à penser que les mots des hommes étaient parole d'évangile, en particulier si l'homme en question était un supérieur. C'était le prix à payer pour le semblant de pouvoir qu'on leur jetait comme un os à ronger.

Alors Mala n'en voulait pas à Mandl. Elle la méprisait, tout simplement.

À la porte, Schwarzhuber se figea subitement et fit volte-face pour se tourner vers Zippy.

Le cœur de Mala cessa de battre. *Non, pas Zippy !*

Mais il était trop tard.

— Et toi, la salope slovaque, tu as besoin d'une invitation spéciale ? aboya-t-il.

Il enfonça davantage les doigts dans le bras de Mala, qui ne bougea pas. Au comble du désespoir, elle regarda son amie traverser la pièce au pas de course.

— *Herr Lagerführer*, s'il vous plaît, ne lui faites pas de mal.

Elle n'aurait jamais imploré pour sa propre vie, mais pour Zippy, c'était entièrement différent.

— Elle tapait à la machine pendant tout ce temps, elle n'a pas pu entendre un seul mot de...

L'officier la gifla du revers de la main avec une telle force que le goût du sang envahit immédiatement sa bouche.

— Ferme ton clapet ! vociféra-t-il. Salopes de juives surnoises... Nous vous nommons à des postes privilégiés et c'est comme ça que vous nous remerciez ? Sales fourbes, traînées !

Il ne cessait de hurler tandis qu'il traînait les deux à sa suite dans l'escalier. Mala tenta de s'excuser auprès de Zippy, ce qui lui valut trois autres gifles qui firent bourdonner ses oreilles.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans « ferme ton clapet » ?

Mala s'était attendue à ce qu'il les emmène dehors et les élimine toutes les deux, mais au lieu de cela, il les conduisit jusqu'au sous-sol.

— Vous resterez ici jusqu'à ce que je décide si je vous fais pendre devant tout le camp ou si je vous fais gazer avec vos amis du Camp des Familles ! hurla-t-il en ouvrant la porte de la réserve de charbon.

Il les poussa à l'intérieur si violemment qu'elles atterrirent à quatre pattes et s'égratignèrent les mains et les genoux.

La poussière de charbon que les deux jeunes femmes avaient soulevée dans leur chute retomba encore longtemps après le départ du SS. À tâtons dans l'obscurité, Mala et Zippy rampèrent jusqu'à la porte et s'y adossèrent, toussant et s'essuyant les yeux pour se débarrasser de la poussière noire qui les obstruait.

— Pardonne-moi, s'il te plaît, dit Mala d'une voix rauque en cherchant la main de Zippy. Tu m'as prévenue et je ne t'ai pas écoutée.

— Ça ne fait rien. Je ne suis pas en colère. Enfin, je le suis, mais contre moi. Je m'en veux d'avoir été une poule mouillée et de ne pas être allée écouter moi-même.

Mala ne pouvait pas voir le visage de son amie dans le noir, mais elle savait que Zippy souriait.

— Nous avons raison, continua Mala en essuyant sa lèvre ensanglantée avec l'ourlet de sa jupe. Ils vont tous les gazer. Sauf que désormais, nous ne pouvons plus les prévenir. Et merde.

Elle donna un coup de poing dans la porte en métal.
 — Crois-tu que la porte le mérite ? la taquina Zippy.
 — Non, mais je me sens un peu mieux maintenant.
 Zippy laissa échapper un rire creux, puis poussa un petit cri lorsqu'une pensée jaillit dans son esprit.
 — Quoi ? interrogea Mala, aussitôt sur le qui-vive.
 — L'amant d'Alma, Miklós...
 — Alma, ta cheffe d'orchestre ?
 — Oui. Il est pianiste et techniquement, il fait partie du Block Musique de Laks, mais il a spécifiquement demandé à résider dans le Camp des Familles après son transfert depuis Auschwitz. Je crois qu'il a des amis là-bas, de vieilles connaissances du monde de la musique. Il y a emmené Alma un soir pour assister à une pièce de théâtre. Elle rayonnait lorsqu'elle m'en a parlé. Bon sang, j'espère qu'ils ne vont pas le liquider en même temps que les autres. Alma l'aime plus que tout. Elle ne s'en remettrait pas.
 — Je suis sûre qu'ils ne le mettront pas sur la liste. S'il appartient à l'unité de Laks, alors il ne fait pas partie du Camp des Familles, quand bien même il y habite.
 — Avec les SS, on ne sait jamais. Mais Mandl adore l'entendre jouer, alors je croise les doigts pour qu'elle l'épargne au nom de son talent. Dans le cas contraire, Alma...
 Elle se tut brusquement, comme si ses propres pensées la terrifiaient. Après une pause, elle donna un petit coup d'épaule à Mala et reprit la parole :
 — Les SS ont dû dire au *Sonderkommando* combien de coke préparer pour la prochaine *Aktion*. Je suis sûre que Kostek prévient les résistants à temps. Il y a encore une chance que le soulèvement ait lieu.
 — Encore mieux. Il va y avoir un soulèvement et nous allons rater ça parce que nous serons coincées dans ce foutu sous-sol. Dommage qu'il ne nous ait pas mis une balle dans la tête, on aurait été débarrassées, conclut Mala d'une voix pleine de sarcasme.
 — Parle pour toi, Jeanne d'Arc. J'aime ma vie. Et ne t'avise pas de hausser les sourcils ; je sais que tu le fais même si je ne te vois pas.
 — Ce n'est pas plus mal que tu ne puisses pas me voir. Que nous soyons pendues ou gazées, je serai ravissante pour l'occasion grâce à *Herr Lagerführer*.
 Zippy abandonna son ton plaisantin.
 — Est-ce que tu as mal ? s'enquit-elle avec inquiétude.
 — Seulement au cœur.
 Enveloppées par l'obscurité, elles plongèrent dans le silence, chacune consciente des souffrances qu'endurerait l'autre.

*

Dès qu'un SS apparut dans leur Block et demanda si quelqu'un savait conduire un camion, Edek comprit qu'il se passait quelque chose. En proie à un désagréable pressentiment, il se porta volontaire et se vit aussitôt escorté jusqu'au garage du camp sous les cris et les coups. Il s'était ramolli au sein de l'unité des installateurs ; le vétéran du Block était un type bien, les *Kapos* n'étaient pas aussi esclavagistes qu'ailleurs et même les SS avaient tendance à les laisser tranquilles. Un événement majeur devait être en cours pour que les gardes soient si agités.

Sans donner de détails, les SS poussèrent simplement les différents volontaires vers leurs camions respectifs (il devait y en avoir au moins soixante d'après les calculs rapides d'Edek) et leur ordonnèrent de suivre le meneur. Les consignes se limitèrent à cela.

Puis ce fut au tour des *Kapos* d'arriver. Des triangles verts aux carrures de brutes et aux têtes d'assassins, de lourdes matraques en bois bien serrées dans leurs grandes pattes. Telle une petite armée bien entraînée, ils sautèrent dans les camions et tirèrent sur les bâches

comme pour cacher leur présence. Edek n'aimait pas ça du tout.

La quantité de SS présents, avec leurs mitraillettes prêtes à faire feu et leurs chiens qui tiraient sur leurs laisses, choqua Edek. La colonne de véhicules se mit lentement en branle et emprunta la Lagerstrasse, la rue principale du camp. Il y avait des officiers partout, sinistres et sur leurs gardes, à l'affût du moindre signe d'une révolte dont il faudrait aussitôt exterminer l'origine. Les doigts si serrés autour du volant que ses jointures étaient blanches, Edek savait qu'il ne pouvait y avoir qu'une explication plausible à cette marée gris-vert d'uniformes et de métal.

L'extermination du Camp des Familles était programmée ce jour-là.

Contre toute logique, Edek ne cessait d'espérer qu'un miracle se produirait. Il pria pour qu'ils dépassent le Camp des Familles et continuent à avancer. Il y avait peut-être une explication logique, peut-être que les fermiers avaient besoin des camions pour...

Abattu, il soupira et secoua la tête. *Des fermiers, tu parles. Et pourquoi ne pas imaginer que les SS étaient là pour surveiller les pommes de terre, tant qu'on y est.*

Il n'y avait ni fermiers ni explication logique.

Lorsque le camion en tête de cortège s'engagea sur le semblant de route boueuse qui menait au Camp des Familles, tous les espoirs d'Edek furent anéantis. Il y avait encore plus de SS, encore plus d'escouades armées de mitraillettes, encore plus de bergers allemands aux gueules débordantes d'écume tandis qu'ils tiraient sur leurs laisses, au pied de leurs maîtres en uniforme. Les camions pénétrèrent dans l'enceinte et s'arrêtèrent près des baraques. Le cœur d'Edek cognait à tout rompre dans sa poitrine.

Il n'y avait personne dehors. L'espace d'un instant, Edek nourrit l'espoir farouche que la résistance avait prévenu les occupants du camp et que ceux-ci s'étaient barricadés à l'intérieur. Il y aurait une bataille, un soulèvement auquel il participerait, même si cela impliquait de se faire faucher par une pluie de balles en quelques secondes.

Mala n'avait-elle pas dit que le *Sonderkommando* fabriquait des bombes ? Ils les avaient à coup sûr partagées avec la résistance du Camp des Familles. Peut-être même qu'ils avaient donné toutes leurs armes à leurs homologues de Theresienstadt et comptaient distraire les SS en sabotant le crématoire...

Mais il n'y avait pas de soulèvement. Les triangles verts étaient déjà en train de descendre des camions pour entrer dans les baraques, dont ils commencèrent aussitôt à extirper des détenus terrorisés à coups de matraque et de jurons.

— *Raus, raus, raus !* Dehors et tout de suite, tas de sacs à merde !

Ils frappaient tout le monde sans distinction ni discrimination, poussant leurs victimes vers les camions avec une efficacité absolument terrifiante. À l'abri de son habitacle, Edek assistait au déroulement de la tragédie en temps réel. L'inhumanité pure de la scène lui conférait un aspect presque irréel.

Devant le capot du camion d'Edek, un vieux musicien tenait un étui de violon contre sa poitrine comme l'aurait fait un enfant avec son ours en peluche et tentait d'expliquer poliment quelque chose à l'un des meurtriers allemands. Le *Kapo* l'écouta pendant cinq secondes exactement, puis lui arracha l'étui des mains, le jeta à terre et entreprit de le piétiner avec sauvagerie. Pas un muscle ne bougea sur le visage du musicien, mais de grosses larmes se mirent à couler derrière ses lunettes, roulant le long de ses joues jusqu'à son menton. Il n'eut pas l'occasion de déplorer longtemps la perte de son instrument : le même *Kapo* leva sa matraque et la lui abattit sur le sommet du crâne. Saignant à profusion, l'homme tomba lentement à genoux, vacilla doucement et bascula en avant. Sa main atterrit sur son instrument broyé comme dans un adieu dévastateur.

Un garde SS rejoignit le *Kapo* au pas de charge, scandalisé. À en croire sa tirade, le bureau de Berlin avait ordonné que le Camp des Familles soit gazé, alors ils devaient être gazés et non pas matraqués. Bien qu'épouvanté, Edek trouva presque amusant que l'officier réprimande son subalterne non pas d'avoir tué le musicien (à n'en pas douter un brillant

virtuose dont le monde entier pleurerait la disparition), mais de l'avoir tué au mauvais endroit, au mauvais moment et de la mauvaise façon. Puis les deux silhouettes qui se tenaient devant lui devinrent floues. Edek se frotta vigoureusement les yeux, déglutit avec difficulté et se mordit la langue.

Dans le camion garé devant le sien, un homme en costume trois-pièces aidait une mère à faire grimper son enfant. La petite fille avec un grand nœud bleu dans ses cheveux blonds serrait un lapin en peluche contre sa poitrine. Edek vit un SS secouer la tête et détourner le regard avant de cracher à terre. Son collègue, qui examinait attentivement la mère, fit un commentaire dans la veine de « quel gâchis, un si beau morceau », mais le premier garde ne se joignit pas à la plaisanterie ; il se contenta de le fusiller haineusement du regard et de lui ordonner de la boucler. Edek songea tout à coup que même certains de ces SS insensibles étaient consternés d'assister à une annihilation aussi impitoyable. Peut-être que celui-ci était le père d'une petite fille blonde qui lui ressemblait. En tout cas, l'Allemand s'éloigna comme pour se laver les mains de toute cette sordide affaire.

Au milieu de toute cette violence et cette destruction, un couple attira l'attention d'Edek. Serrés dans les bras l'un de l'autre, ils se parlaient doucement au milieu de la marée humaine sanguinolente qui les entourait sans les toucher, comme s'ils constituaient une île d'amour et de sérénité sur laquelle la mort elle-même n'avait aucun pouvoir. Avec son pantalon et ses grandes bottes, il était clair que le jeune homme appartenait à l'élite du camp ; un *Kapo* ou un secrétaire, Edek ne parvenait pas à distinguer son brassard. Sa bien-aimée, qu'il fixait avec une infinie adoration et une profonde tristesse, était habillée en civil, avec des vêtements de bon goût. Une fille du Camp des Familles, en déduisit Edek. Il se frotta la poitrine, douloureusement serrée face à cette scène bouleversante. Il savait pertinemment comment de tels au revoir se terminaient dans l'enfer d'Auschwitz-Birkenau.

Il tenta de ne pas penser à Mala, mais c'était impossible. Il voyait son visage à la place de celui de la jeune fille. Il s'imagina l'embrasser pour la dernière fois et détourna les yeux. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

— Fais monter cette garce dans le camion ! cria une voix. Il fallait la baiser avant !

Au prix d'un effort surhumain, Edek reporta son attention sur le couple. Le jeune homme parlait toujours à sa bien-aimée, ignorant royalement son collègue *Kapo* et sa matraque, avec laquelle il frappait toute personne qui passait à sa portée.

— Allez !

Le *Kapo* se retint de justesse d'attraper la fille par le bras, sans doute par respect pour son camarade fonctionnaire. Sa petite amie était sur le point de mourir ; le moins qu'il pût faire était de ne pas la malmenier.

— Soit cette garce monte tout de suite dans le camion, soit vous y grimpez tous les deux.

La fille s'écarta aussitôt. Sa main pâle s'attarda sur la joue du jeune homme défiguré par le chagrin ; il voulut la suivre, mais elle secoua la tête et sauta à l'arrière du fourgon.

Un SS donna une tape sur le capot d'Edek pour lui indiquer que son camion était plein. Le cœur lourd, Edek s'éloigna de l'endroit où le jeune homme se tenait toujours, le regard rivé sur son amante avec l'expression de quelqu'un qui venait d'être mortellement blessé.

Le trajet se déroula dans un silence aussi étrange qu'effrayant. Dehors, le crépuscule tombait sur les baraques. Raidi par l'horreur, à la fois complice de meurtre et future victime, Edek suivait le meneur de la colonne comme un automate. Ses mains tournaient le volant, son pied appuyait sur l'accélérateur, tandis que son âme hurlait de douleur à la vue des crématoires vers lesquels ils avançaient lentement. Pas un bruit n'émergeait de l'arrière du camion. Ce ne fut que lorsque les véhicules s'arrêtèrent et que les SS commencèrent à arracher les enfants des bras de leurs mères que des cris à glacer le sang brisèrent le silence de mort. Edek resta assis derrière le volant et ferma les yeux, en proie au sentiment que le monde entier pleurait avec eux.

Soudain, une voix de jeune femme retentit au milieu de la terreur, forte et claire, et se

mit à entonner l'hymne national polonais avec une détermination héroïque. Abasourdi par la puissance du chant, Edek ouvrit les yeux et reconnut la petite amie du jeune fonctionnaire, l'unique silhouette immobile dans un océan de chaos. D'autres voix ne tardèrent pas à se joindre à la sienne ; les SS tentèrent de les faire taire à coups de matraque et de fouet, en vain. Bientôt, le camp tout entier reprenait les notes de la résistance avec bravade et fierté, refusant de se rendre même à la vue de la mort qui s'approchait, inévitable.

Le lendemain matin, alors qu'il s'efforçait de découvrir où était Mala qui restait introuvable, Edek revit près de l'entrée du crématoire le jeune fonctionnaire de la veille. Accompagné de son collègue du *Sonderkommando* Filip, Kostek était en train d'assurer à Edek qu'il n'avait pas à s'inquiéter – Mala n'était pas parmi les pauvres diables qu'ils avaient incinérés toute la nuit – quand l'homme arraché à son amante arriva devant l'entrée, vacillant.

Au début, Edek crut qu'il était ivre. Mais lorsque le jeune homme s'arrêta près de lui et se mit à parler, ou plutôt à essayer de parler d'une voix qui se voulait soigneusement nonchalante, mais qui était en réalité rauque et tremblante, Edek comprit qu'il était parfaitement sobre.

— Comment cela s'est-il passé hier ? demanda-t-il.

— Bien, répondit Kostek en lançant un regard à son collègue qui fumait une cigarette à côté de lui. Il faisait sec. Ils n'ont pas souffert.

Les hommes du *Sonderkommando* étaient devenus des experts en Zyklon B, à ce stade. Ils savaient exactement dans quelles conditions le gaz était le plus efficace.

Dégouté, Kostek cracha à terre.

— Trois filles ont tenté de résister... commença Filip.

Le jeune fonctionnaire releva brusquement la tête, mais Filip avait déjà refermé la bouche après avoir reçu une bourrade dans les côtes de la part de son camarade grec.

— Personne n'a souffert, assura Kostek. Tout le monde est parti rapidement et sans douleur.

— Retourne à ta baraque et essaie de dormir, Rudek, conseilla Filip.

Il le couvrit d'un regard empli d'une empathie sincère et lui offrit une cigarette, dont Rudek s'empara d'une main tremblante.

— Et ne te torture pas. À quoi cela aurait-il servi que vous montiez tous les deux dans ce camion ?

En voyant Rudek hocher la tête, Edek prit subitement conscience que lui aurait sauté sans réfléchir dans ce maudit camion. Simplement pour tenir la main de Mala pendant quelques minutes encore, simplement pour être avec elle jusqu'à son dernier souffle, pour la serrer contre lui afin qu'elle ne se retrouve pas seule et terrifiée au milieu d'une foule d'étrangers. Il ne portait aucun jugement de valeur sur ce jeune homme, mais il sut qu'au fond de lui, sa décision était prise. Il vivrait avec Mala ou il mourrait avec elle. Il n'y avait pas d'autre option.

Chapitre 26

La porte de la remise de charbon s'ouvrit à la volée. Le couloir du sous-sol n'était que faiblement éclairé et pourtant, cette lumière aveugla Mala et Zippy l'espace d'un instant. Sur le seuil se tenait la même prisonnière que celle qui leur avait apporté deux seaux la veille au soir : l'un rempli d'eau et l'autre pour y faire leurs besoins. Mais cette fois, au lieu d'une surveillante, c'était Mandl elle-même qui se trouvait derrière la détenue.

Lorsqu'elle vit Mala tendre la main vers l'un des deux seaux, Mandl poussa en avant la prisonnière membre du *Kommando* d'entretien.

— Ne touche pas à ça, ordonna Mandl d'une voix étrangement fatiguée. Lena va s'en charger. Sortez, toutes les deux. Vous avez de la chance que j'aie réussi à persuader Schwarzhuber qu'il serait impossible de vous trouver des remplaçantes à la hauteur. Il était dans un tel état de nerfs qu'il était prêt à vous envoyer au gaz avec les Tchèques.

Mala faillit remercier leur bienfaitrice pour son intervention, mais avec la meilleure volonté du monde, elle ne parvint pas à faire sortir les mots de sa gorge. Elle était dans un état de nerfs indescriptible après avoir été enfermée dans cette cave sombre et poussiéreuse. Sa haine à l'égard de Mandl et des SS en général avait décuplé et, désormais, elle ne pouvait plus revenir à son ancienne nature conciliante.

— Allez au Sauna et rendez-vous présentables, continua Mandl. Vous avez l'air de deux ramoneuses. Vous ne pouvez pas reprendre le travail dans cet état.

— *Lagerführerin*, puis-je passer voir l'orchestre ? s'enquit Zippy en scrutant le visage de Mandl.

Mala vit la SS grimacer imperceptiblement, comme si c'était justement le sujet qu'elle tenait à éviter.

— Oui, finit par répondre la cheffe du camp des femmes après une longue pause. J'avais prévu de t'y envoyer de toute façon. Va chercher Alma Rosé et dis-lui que je veux la voir dans mon bureau.

Elle détourna le regard. Le malaise dans sa voix était audible. Zippy se figea et plaqua une main sur sa bouche. Mandl se tourna vers elle, agacée.

— Quoi ?

— Vous l'avez tué, murmura Zippy avec une émotion à peine contenue. Vous n'avez pas retiré Miklós de la liste. Vous saviez combien elle l'aimait et vous l'avez tué.

— C'était un accident !

Le cri de Mandl résonna dans le couloir. Des plaques rouges coloraient ses joues, sous l'effet de la honte ou de l'indignation, ou d'un mélange des deux.

— Si je n'avais pas été aussi préoccupée par le fait de sauver vos misérables existences, je n'aurais pas oublié de le retirer de la liste. Et d'abord, qu'est-ce qu'il fabriquait au Camp des Familles ? Il était pianiste ; il était supposé vivre dans le Block de Laks. Ce n'est pas ma faute... Je ne peux pas me souvenir de tous les prisonniers...

Elle continuait à parler et Mala restait plantée là à la dévisager, se demandant comment elle pouvait se regarder dans la glace et justifier ses actes.

Hypocrite.

Assassin.

L'expression de Mala devait être bien trop éloquente, car Mandl s'écria, visiblement troublée :

— Arrête de me fixer ! Tu devrais être reconnaissante de ce que j'ai fait pour vous. Et maintenant, filez au Sauna et présentez-vous au bureau dans trente minutes exactement !

Elle s'éloigna en trombe, laissant derrière une Zippy qui sanglotait sans bruit et une Mala enveloppée d'un silence froid et haineux.

Alma Rosé, la célèbre virtuose du violon et cheffe de l'orchestre des femmes du Block Musique, entra dans le bureau à 10 heures précises. Muette et d'une pâleur macabre, elle s'assit en face de Mandl, et accueillit stoïquement l'ergotage et les explications qui importaient peu et aidaient encore moins.

— *Ach*, quelle nuit horrible pour nous tous.

Les claquements de langue de Mandl, sa manière incessante de secouer la tête et les regards coupables et tristes qu'elle lançait à Alma comme autant de tentatives pathétiques d'afficher de la commisération, dégoûtaient Mala au plus profond de son être.

— Mala, tu peux y aller. Pas la peine de t'attarder ici. Non, attends ! Apporte-nous du café, veux-tu ? Gentille fille. Comme je disais, une nuit horrible. Personnellement, je n'ai pas fermé l'œil. Ces ordres de liquidation sortis de nulle part...

Un lourd silence s'ensuivit, noyant l'hypocrisie de Mandl et ses faux-semblants de pitié et de compassion, des sentiments dont Mala savait que la cheffe du camp des femmes était tout bonnement incapable. Mala fit exprès de prendre le temps de préparer le plateau dans la pièce voisine pour le plaisir de tourmenter sa supérieure figée dans cette immobilité angoissante, uniquement interrompue par les grincements de son siège.

Que cette garce baigne dans son jus. Qu'elle affronte les conséquences de ses actes au moins une fois. Qu'elle regarde sa chouchoute dans les yeux et s'étouffe avec ses excuses pour avoir assassiné la seule personne qui maintenait encore la violoniste en vie dans cet enfer.

Lorsque le silence devint intolérable, Mala s'empara du plateau, poussa la porte avec son épaule et parvint à peine à réprimer un ricanement face au soulagement notable qu'elle lut sur le visage de Mandl.

— Ah, te voilà ! J'avais commencé à croire que tu t'étais perdue.

Mala estima que la pique ne valait pas la peine qu'elle y réponde. Toutes ses pensées tournaient autour de la souffrance d'Alma. La lueur hagarde dans le regard de la violoniste lui brisait le cœur. Elle sentait la douleur d'Alma transpercer sa propre poitrine.

Comme si elle était consciente de l'empathie muette entre les deux détenues, Mandl repoussa les mains de Mala.

— Pose ça et va-t'en ! Pas la peine de traîner dans mon bureau. Je vais m'en occuper moi-même.

La *Lagerführerin* Mandl qui servait le café à une prisonnière comme s'il s'agissait d'une invitée de marque ? Au prix d'un immense effort, Mala retint un haussement de sourcils sardonique. La Bête de Birkenau devait être sacrément chagrinée.

Tous les dirigeants étaient toujours aux petits soins pour la célèbre *Frau* Rosé ; les innombrables privilèges dont jouissait le Block Musique en étaient la preuve. Mais à présent, l'empressement de Mandl frisait le désespoir. Elle devait être terrifiée à la perspective de perdre son animal de compagnie favori dont elle appréciait tant la musique.

Alma réagit à peine aux mots de la cheffe du camp ; c'était comme si elle avait déjà décidé qu'elle n'appartenait plus à cet endroit.

Avant de quitter la pièce, Mala s'arrêta un instant près d'Alma dans un geste silencieux de solidarité et pensa à Edek. Elle songea soudain qu'elle non plus ne voudrait pas vivre sans lui ; elle aussi le suivrait n'importe où, y compris en enfer. Tant qu'ils étaient ensemble, même l'enfer était supportable. Ce camp l'avait déjà prouvé.

Lorsque Mala aperçut Edek qui se dandinait d'un pied sur l'autre sur le seuil de la porte du bureau (il avait réussi à se faufiler parmi les officiers SS sans qu'elle sache comment), un sourire rayonnant illumina son visage.

— Prisonnier numéro 531 au rapport, lança-t-il en faisant claquer ses talons devant le SS qui l'examinait avec mécontentement. Le *Kapo* Jupp m'a indiqué que vous aviez un problème au niveau des canalisations du sous-sol ?

— Je m'en occupe.

Mala était déjà debout et avançait à grands pas vers Edek.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas la prendre dans les bras et la soulever dans les airs.

Dès qu'ils furent seuls au sous-sol, il laissa tomber sa boîte à outils et prit le visage de Mala entre ses mains, la fixant d'un air tragique : une plaie rouge lui barrait les lèvres, pour la punir d'avoir ouvert la bouche ; une marque violette légèrement estompée d'une lourde main SS colorait sa joue à la pâleur de marbre.

— Mally, ma Mally adorée ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Ils ont rafraîchi mes principes. J'ai écouté aux portes une conversation privée entre mes supérieurs.

Mala rit malgré elle.

— Compte tenu de ce que j'ai entendu, je m'attendais à ce que Schwarzhuber m'exécute, mais il s'est contenté de récompenser ma curiosité d'une bonne paire de claques. Je devrais m'estimer heureuse. Ne reste pas planté là et embrasse-moi. Après les heures de torture que je viens de traverser, j'ai besoin de m'assurer que l'amour existe encore dans ce monde.

Comme s'il n'attendait que d'y être invité, Edek s'empessa de couvrir son visage de baisers. Elle rit doucement et grimaça lorsque la bouche d'Edek effleura sa lèvre fendue et sa joue endolorie, sans s'y soustraire pour autant.

— J'ai pris une décision, dit Edek dans un souffle. Je ne vais nulle part. Je reste ici avec toi.

— Moi aussi, j'ai pris une décision, rétorqua Mala avec un grand sourire en lui caressant la joue. Je partirai avec toi si c'est ce que tu souhaites.

L'espace d'un instant, Edek perdit l'usage de la parole.

— Vraiment ? finit-il par demander.

Mala se contenta de hocher la tête, avant de lui offrir à nouveau son visage tuméfié.

Les pensées se bousculant dans son esprit telles des abeilles dans une ruche, Edek donnait distraitemment des coups de marteau dans la toiture du nouveau camp de Mexico, en compagnie des Russes du Block de Wieszław.

— Où tu as tête aujourd'hui, camarade ? lui lança Kolya sur le ton de l'humour dans son mauvais polonais quand Edek poussa une exclamation de douleur et porta son doigt à sa bouche. Tu essaies casser main pour aller infirmerie ? Marteau pour toit, pas pour doigts !

À force de passer presque toutes ses soirées dans le Block de Wieszław, Edek avait fini par tisser des liens amicaux avec les prisonniers de guerre soviétiques. C'étaient des hommes étranges, secrets, qui restaient légèrement effrayants. Ce qui, aux yeux d'une personne extérieure, pouvait passer pour un manque de discipline et du mépris à l'encontre de l'autorité était en réalité un ensemble de règles des plus strictes qui guidaient toutes leurs décisions. Edek comprit qu'ils avaient aussi leur propre système judiciaire. S'ils soupçonnaient quelqu'un dans leurs rangs d'être une taupe, ils le traduisaient en cour martiale sur-le-champ et adressaient un compte-rendu officiel à leur secrétaire de Block — *le numéro untel est tombé de sa couchette et s'est brisé la nuque, assurez-vous de le rayer de votre liste pour l'appel de ce matin* — avec des visages figés et dénués d'émotions. Wieszław frémissait chaque fois qu'il racontait ces histoires à Edek.

Mais leur sens impitoyable de la justice s'accompagnait d'une fraternité et d'une loyauté qu'Edek n'avait jamais vues parmi les autres nationalités présentes dans le camp. Quand ce n'était pas leur idéologie politique qui les rendait inséparables (la pire insulte qu'il avait entendue de la part des Soviétiques était que telle ou telle attitude n'était pas digne d'un

bon communiste, ce qui conduisait automatiquement le coupable à baisser honteusement la tête), c'était leur code militaire. Dans tous les cas, ils se serraient les coudes comme une meute de loups et montraient les dents face à toute personne extérieure qui menaçait l'un des leurs.

Ce qui impressionnait le plus Edek, c'était à quel point les Russes étaient organisés et bien informés. Le Professeur (l'homme qui avait imposé la paix entre Wiesław et Kolya) et le Kolya en question (son pseudo-assistant qui le suivait partout et veillait sur son maître avec la loyauté d'un chien de garde) apportaient les journaux dans les quartiers privés de Wiesław et partageaient les nouvelles du front avec lui et Edek, en échange de vodka et de boîtes de sardines. N'importe qui surpris en possession d'un journal était automatiquement condamné à plusieurs semaines au *Strafblock*, la prison tant redoutée aux cellules verticales auxquelles très peu pouvaient se vanter d'avoir survécu. Lorsqu'Edek lui avait demandé où il se procurait des marchandises si dangereuses de contrebande, le Professeur s'était contenté de sourire avec malice.

— De nombreux civils participent à la construction de Mexico, là où nous démontons les avions abattus, avait-il commenté dans son allemand impeccable, son langage de prédilection. Certains d'entre eux sont des sympathisants sincères. D'autres sont suffisamment malins pour savoir ce qui est bon pour eux à l'approche de l'Armée rouge. Ils estiment que c'est une bonne chose de nous aider dès qu'ils le peuvent.

Et soudain, ce qu'avait dit Jozek, le détenu chargé d'assigner les prisonniers aux différents Blocks et unités de travail, quant à pourquoi les Russes travaillaient dans un *Kommando* si rude, avait pris tout son sens. C'était là qu'ils avaient leurs connexions civiles. La guerre était encore en cours et ils complotaient déjà pour l'avenir. Néanmoins, il y avait une autre raison, qu'Edek avait récemment mise au jour.

— L'été arrive, avait expliqué le Professeur pendant l'une de leurs réunions du soir. C'est la saison parfaite pour rejoindre les partisans dans les forêts.

Donc, contrairement à ce qu'ils croyaient, Edek et Wiesław n'étaient pas les seuls à imaginer s'évader. Les Russes avaient leurs propres plans et leur propre issue de secours, qu'ils mettaient actuellement au point quelque part dans l'enceinte du camp de Mexico. En tout cas, telle était l'intime conviction d'Edek.

S'extirpant avec difficulté de ses rêveries, Edek se rapprocha de Kolya.

— Camarade, commença-t-il tout bas. Crois-tu qu'il soit possible de faire sortir une femme d'ici ?

Même si Kolya était surpris, son visage ne trahit aucun étonnement.

— Une femme ? répéta-t-il d'un air pensif en repositionnant une planche. Possible. Il faut juste habiller elle comme un homme.

Edek se détourna tout d'abord, agacé par ce qui ressemblait à une plaisanterie moqueuse. Mais quelques instants plus tard, lorsqu'il comprit que Kolya était très sérieux et qu'un plan d'une telle simplicité était peut-être bien la solution qu'il cherchait, il attrapa la grande main du Russe et la secoua avec une vive émotion.

— Merci, camarade. Tu viens de me sauver la vie !

— Pas si tu te fais prendre avec ton amie, plaisanta Kolya avec sa noirceur habituelle, mais rien n'aurait pu altérer la bonne humeur d'Edek.

Une tiède brise printanière lui caressa le visage et il ferma les yeux. Pour la première fois depuis des années, il sentait dans l'air le parfum de la liberté. La sienne et celle de Mala.

Chapitre 27

Mala était seule dans le bureau par cet après-midi gris et morne. Des courants d'air sifflaient dans les couloirs déserts ; le lourd dôme du ciel pesait sur le camp tel un couvercle de cercueil et le froid s'accrochait aux chevilles de la jeune femme ; la mort flottait dans l'air.

La nuit précédente, la plus grande peur de Zippy était devenue réalité : sa chère amie et mentor, la bien-aimée cheffe de l'orchestre de Birkenau Alma Rosé, avait rendu son dernier souffle à l'infirmerie du camp. Même le tristement célèbre docteur Mengele, qui avait été appelé à son chevet, n'avait pas été en mesure de sauver la violoniste de renom. Le médecin en avait été visiblement très contrarié, avait rapporté Zippy, les yeux remplis de larmes. Celui que l'on surnommait à raison l'Ange de la mort aimait sincèrement la musique de *Frau* Rosé.

Mandl portait ouvertement le deuil de sa mascotte préférée. Lorsque Zippy lui demanda s'il était possible d'organiser une commémoration en l'honneur d'Alma, la cheffe du camp des femmes montra un niveau d'enthousiasme surprenant. Elle alla jusqu'à autoriser Zippy à arranger des couronnes mortuaires pour le Block Musique et l'infirmerie, où le corps lavé et habillé de la défunte musicienne était actuellement étendu et pleuré, à la fois par les détenus et les SS.

Mandl elle-même ne cessait de se moucher dans l'intimité de son bureau. Elle avait beau se farder d'une poudre d'une blancheur sépulcrale, Mala remarquait ses traits bouffis et ses yeux rougis. Néanmoins, pour la SS, la mort d'Alma Rosé relevait davantage d'une inconvenance personnelle. La cheffe de camp la pleurait avec l'air blessé d'une enfant gâtée qui venait de casser son jouet favori.

— Comment a-t-elle pu me faire ça ?

Telle était la question qu'elle répétait avec l'autoapitoiement le plus sincère devant une Zippy au visage de marbre, cherchant en vain une trace de compassion sur les traits de la détenue.

— Je l'ai toujours incroyablement bien traitée... Je lui accordais tous les privilèges qu'elle demandait...

Tous, sauf le plus important : sauver la vie du pianiste bien-aimé d'Alma.

Officiellement, personne ne dit rien, mais Zippy confia à Mala qu'elle s'était empoisonnée.

— Cette pauvre Almschi n'en pouvait plus. Après la mort de Miklós, quelque chose s'est brisé en elle. Elle faisait les choses machinalement, comme un fantôme. Il n'y avait plus d'éclat dans ses yeux ; tout le monde s'en rendait bien compte dans l'orchestre.

Une larme roula le long de la joue creusée de Zippy. Dévastée par cette perte, elle arborait des cernes marqués.

— C'était l'unique personne qui lui donnait de l'espoir dans cet enfer. Sans lui, sa vie n'avait plus de sens.

Désormais seule après le départ de Zippy et Mandl, parties dire adieu à Alma à l'infirmerie, Mala se répétait les derniers mots de Zippy. Leur signification résonnait profondément en elle, ils lui nouaient l'estomac qui se contractait douloureusement chaque fois qu'elle respirait.

C'était la seule personne qui lui donnait de l'espoir dans cet enfer. Sans lui, sa vie n'avait plus

de sens.

Elle comprenait parfaitement la décision d'Alma. Si le camp lui prenait Edek, elle non plus ne voudrait pas prolonger ses souffrances dénuées de sens.

Au milieu du désordre inhabituel qui régnait sur son bureau se trouvait un ordre de transfert, adressé au chef de camp Hössler. Sur la feuille jaunâtre, le nom de l'infâme *Hauptscharführer* Moll la fixait en lettres gothiques.

Mala se passa les mains sur le visage dans un gémissement.

C'était la seule personne qui lui donnait de l'espoir dans cet enfer.

— Je m'enfuirai avec toi, Edek, chuchota-t-elle. Emmène-moi loin d'ici, car si je reste, je risque de finir exactement comme Alma.

Au même moment, une salopette bleue familière apparut en périphérie de son champ de vision. Euphorique, elle faillit bondir sur ses pieds, pour finalement s'avachir sur sa chaise, déçue. L'homme immense, qui se dandinait d'un pied sur l'autre sur le seuil, lui sourit avec un embarras manifeste.

— Désolé. J'en déduis que tu attendais quelqu'un d'autre ?

Mala se reprit aussitôt et salua le géant polonais d'un sourire aussi radieux que forcé.

— Non, Jerzy. Entre. En quoi puis-je t'être utile ?

À l'instar d'Edek, Jerzy Sadczykow appartenait également au *Kommando* des installateurs. Le Polonais avait la carrure d'un boxeur professionnel et une mine patibulaire qui intimidait jusqu'au *Kapo* Jupp lui-même, mais Mala savait que derrière cette façade menaçante battait un cœur d'or, bon et loyal. Lui aussi était membre de la résistance et Kostek et ses camarades du *Sonderkommando* le tenaient en très haute estime : il leur procurait sans cesse des marchandises de contrebande en provenance du camp principal d'Auschwitz, où il travaillait le plus souvent.

— Tu es seule ? demanda Jerzy tout bas.

Il vint se placer entre le bureau de Mala et le radiateur, adoptant l'attitude typique d'un installateur en plein travail, au cas où un SS entrerait dans la pièce.

— Oui. Mandl et Zippy sont à l'infirmerie pour dire adieu à *Frau* Alma.

— Cette pauvre femme.

Jerzy secoua la tête, sincèrement peiné.

— Je l'ai entendue jouer plusieurs fois. Quel talent. Quel dommage.

Un sourire triste étira les coins de la bouche de Mala. Jerzy n'était pas très expansif, mais il parvenait toujours à exprimer précisément ce que tout le monde ressentait.

— Alors, de quoi as-tu besoin ? s'enquit Mala.

— Un rasoir ou un couteau de chasse, répondit-il sur le ton de la conversation, comme s'il récitait sa liste de courses. Deux de préférence, mais un seul fera l'affaire. Plus il est aiguisé, mieux c'est.

Mala ne put s'empêcher de hausser les sourcils.

— Tu comptes égorger combien de personnes ?

— Ce n'est pas pour moi, expliqua Jerzy en feignant de s'affairer autour du radiateur. Le *Sonderkommando* organise une évasion pour deux types. D'après ce qu'ils m'ont dit, l'un d'eux aura sur lui des documents compromettants. S'il se fait prendre, il se tranchera la gorge lui-même, tout comme son camarade. Ainsi, la section politique ne sera pas en mesure d'obtenir le nom de leurs complices.

Silencieuse et taciturne, Mala se frotta discrètement la poitrine. Tout à coup, elle se sentait oppressée et avait du mal à respirer. Tout cela la submergeait, toutes ces morts volontaires, si évitables et si dévastatrices.

— Est-ce que je les connais ? demanda-t-elle d'un filet de voix.

Jerzy ne répondit pas tout de suite, comme s'il réfléchissait.

— Je ne crois pas, finit-il par déclarer.

Mala ne savait pas s'il était sincère ou s'il disait cela uniquement pour alléger le fardeau

sous lequel elle playait déjà, en tant que personne chargée de se procurer les armes qui finiraient par faire couler le sang d'êtres chers.

Expirant avec difficulté, elle hocha la tête et reprit la parole sur un ton déterminé.

— Il y a une fille soviétique, Rita, que j'ai personnellement assignée à l'unité du *Kanada*. Elle te trouvera ça. Reviens me voir demain à la même heure. J'aurai ce que tu m'as demandé.

Réconforté et soulagé par cette promesse, Jerzy attrapa la main délicate de Mala dans sa patte d'ours et la serra avec douceur, mais aussi avec intensité.

— Tu es une bonne camarade, Mala. J'espère que je pourrai te rendre la pareille un jour.

Mala le regarda s'éloigner, pensive, avec dans les yeux une lueur de mélancolie mêlée à l'espoir le plus insensé.

Peut-être.

Un jour.

*

— Je suis retourné voir Lubusch. Il m'a promis de me donner un holster et une arme demain, confia Edek à Wiesław à la seconde où ils se retrouvèrent.

Une semaine s'était écoulée depuis sa conversation avec Kolya, qui avait incité Edek à poursuivre sa conspiration avec un enthousiasme renouvelé.

— Ta nomination au poste de secrétaire de Block était un mal pour un bien, en fin de compte. Je te les ferai passer à travers la clôture et tu n'auras qu'à les cacher dans ta chambre. Tout le monde sera à l'extérieur en train de travailler, alors personne ne verra rien.

— Ma chambre fait l'objet de fouilles périodiques de la part des SS, au vu de mon... passif, dit Wiesław avec un sourire en coin. Mais j'ai mis au point une cachette spéciale sous le plancher du garde-manger, dissimulée par une armoire.

Edek lui donna une tape amicale dans le dos.

— Encore mieux. J'enverrai quelqu'un te prévenir quand les marchandises seront prêtes. J'aurais préféré les cacher moi-même, mais je ne peux pas prendre le risque de passer les postes de contrôle avec un holster et une arme sur moi.

— Bien sûr, convint Wiesław.

— Méfie-toi du *Kapo* Jupp. Tu sais qu'il est bien connu pour patrouiller dans les parages.

Les soupçons d'Edek s'avérèrent justifiés. À l'heure convenue, le *Kapo* arpentait la zone près de la rampe avec une vigilance qui aurait enorgueilli n'importe quel SS. Mais dans son cas, son zèle n'avait pour but que de servir ses propres intérêts : il confisquait sa « part » et laissait le prisonnier repartir avec sa bénédiction, sous la forme d'un coup de pied aux fesses.

L'après-midi tombait sur le camp. Une douce brise de printemps soufflait, fraîche et délicate comme une caresse. Le changement était dans l'air, un parfum d'espoir et de nouveaux départs qu'Edek inhalait avidement pour remplir ses poumons jusqu'à s'enivrer de cette promesse. Edek disposait de très peu de temps : il était supposé rejoindre son *Kommando* dans quinze minutes. Mais au lieu de se presser, il fumait et faisait mine de bavarder nonchalamment avec Wiesław à travers la clôture pendant que Jupp les observait de son regard d'aigle.

— Il ne va donc jamais bouger de là ? marmonna Edek entre ses dents.

Il était nerveux, le dos trempé de sueur. L'arme qu'il dissimulait le brûlait à travers ses vêtements comme un tisonnier chauffé au rouge.

— La pause est presque finie. Je ne peux pas retourner dans mon *Kommando* avec un foutu pistolet sur moi.

— Attends encore un peu, répondit Wiesław qui fumait également, en proie à la même

agitation. Il ne fera bientôt plus attention à nous.

Enfin, Jupp repéra de nouvelles victimes un peu plus loin et fondit sur elles à une vitesse impressionnante.

Aussi rapidement que possible, Edek déboutonna sa veste et glissa l'arme et l'étui sous la clôture, dans les mains tendues de Wiesław. Sans jamais quitter le *Kapo* des yeux, Wiesław remonta ses vêtements et attacha hâtivement la ceinture autour de son torse, poussant l'étui contre son épaule. Lorsque Jupp se tourna vers eux après avoir empoché des marchandises de contrebande qu'il venait de réquisitionner, Wiesław avait ajusté sa tenue et s'éloignait de la clôture, dans la direction opposée de celle d'Edek.

— Eh, toi ! *Schreiber* !

Edek retint son souffle. Lui-même n'avait rien à craindre, car Jupp était du côté de Wiesław, mais son ventre se noua. Sans prendre le risque de s'arrêter ouvertement, Edek lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu as là, *Schreiber* ?

Jupp était déjà en train de palper Wiesław du bout de sa matraque.

Horrifié, le cœur battant à tout rompre, Edek regarda son ami baisser la tête et déboutonner sa veste.

Il est mort. On est morts tous les deux.

— C'est une vraie ?

Alors Edek aperçut le goulot d'une bouteille qui dépassait de sous la taille du pantalon de son ami. Il faillit rire de soulagement. *La vieille canaille*, pensa-t-il en secouant la tête. Wiesław avait eu l'ingéniosité de dissimuler une bouteille (sûrement de la vodka fournie par les Soviétiques) en guise d'appât.

Le *Kapo* Jupp mit entre les mains de Wiesław le colis qu'il avait réquisitionné auprès d'un autre détenu.

— Emporte ça au Block et attends-moi avant d'ouvrir cette bouteille, tu m'as bien compris ?

Wiesław fit consciencieusement claquer ses talons.

— File, *Schreiber*, ordonna Jupp en riant. Aujourd'hui, le *Kapo* va faire un festin.

Ce soir-là, pendant que Jupp s'enivrait jusqu'à en perdre connaissance, Edek et Wiesław trinquèrent avec le *Kapo* avec de grands sourires, assis près de l'armoire sous laquelle était dissimulé leur billet pour la liberté. Sans prononcer un mot, en échangeant des regards complices, ils trinquèrent à la santé de Lubusch, de Szymlak et des partisans polonais qu'ils prévoyaient de rejoindre. Si Jupp buvait à sa propre santé, eux buvaient à leur liberté.

Chapitre 28

9 avril 1944

Une autre évasion avait eu lieu. Deux jours plus tard, les SS étaient toujours en train d'arpenter le périmètre, leurs bergers allemands sur les talons, couvrant tout le monde de regards soupçonneux. Jusque-là, les coupables avaient miraculeusement évité de se faire capturer. Chaque jour qui passait, les espoirs d'Edek grandissaient. Cela ne le déranger même pas d'être stoppé à plusieurs reprises sur le chemin du Crématoire IV, près duquel il devait retrouver Mala ; son air innocent et sa boîte à outils qui expliquait sa présence n'importe où ou presque dans le camp, lui permirent de se remettre rapidement en route à chaque fois.

Lorsqu'il arriva enfin au crématoire, il constata que Mala n'était pas seule. Les mains enfonçées dans les poches de son manteau, elle était en pleine discussion animée avec Kostek et son camarade du *Sonderkommando*, Filip.

À sa grande surprise, Edek reconnut un autre visage familial parmi le petit groupe de conspirateurs : Jerzy Sadczykow. L'installateur qui partageait le même Block que lui fumait une cigarette avec le regard fixé sur le camp de Mexico, dont la silhouette menaçante se profilait au loin. L'étonnement se lut sur ses traits lorsqu'il remarqua la présence d'Edek.

— Tu... ?

Sadczykow ne parvint qu'à prononcer ce mot, les sourcils froncés par l'incrédulité.

Ce fut Mala qui répondit à sa question inachevée avec un sourire en coin.

— Oui. Edek aussi est avec nous.

— Ça alors.

Laconique comme à son habitude, Jerzy coinça sa cigarette entre ses lèvres et serra la main d'Edek avec émotion.

Ils n'avaient jamais partagé ce qui aurait pu ressembler à une amitié proche, mais à cet instant, quelque chose changea. Tous deux appartenaient à la résistance d'Auschwitz et de tels liens étaient plus forts que ceux du sang dans ce purgatoire.

— Je leur apporterai de la nourriture, pas de problème, reprit Mala, de nouveau concentrée sur la discussion entamée avec les hommes du *Sonderkommando* avant l'arrivée d'Edek.

— Très bien, répondit Kostek. Jerzy t'accompagnera et t'indiquera l'endroit. Il fera office de guetteur. Dès qu'il te dit que la voie est libre, tu retires les planches, tu places la nourriture dans le trou, tu remets tout en place et tu saupoudres le périmètre avec ça pour empêcher les chiens de détecter quoi que ce soit. Il n'y a que ça qui marche avec eux.

Kostek lui passa un petit pochon que Mala dissimula aussitôt dans sa poche. Edek reconnut l'odeur marquée du tabac russe que fumaient les prisonniers de guerre du Block de Wiesław et qui, personnellement, lui faisait monter les larmes aux yeux tant il était fort.

Jerzy jaugea Mala d'un air dubitatif.

— Tu es sûre que tu arriveras à déplacer ces planches toi-même ? Peut-être vaudrait-il mieux que ce soit toi qui guettes et moi qui bouge les planches ?

Kostek secoua la tête.

— Il nous faut un tout petit gabarit. L'abri n'est pas solide. Un rhinocéros comme toi passerait à travers. Et là, on peut dire adieu à notre plan.

Filip s'esclaffa tandis que Jerzy souriait, sans s'offusquer le moins du monde.

Alors, Edek comprit ce qui se passait. Abasourdi, il écarquilla les yeux, bouche bée.

— Ils ne se sont pas échappés, pas vrai ? demanda-t-il tout bas. Ils sont encore à l'intérieur du camp.

Kostek rit.

— Tu apprends vite, mon garçon, dit-il en lui donnant une tape amicale dans le dos. Ce sont les Russes qui ont eu l'idée après avoir étudié les tentatives d'évasion échouées pendant des années. C'est pour ça qu'ils se sont fait envoyer à Mexico : c'est l'unité de travail la plus proche de la forêt et le site croule sous les matériaux de construction.

— Des matériaux très pratiques pour se cacher, compléta Filip en ponctuant sa phrase d'une petite bourrade dans les côtes de son camarade.

— Les Allemands sont très efficaces, mais nos amis russkofs sont beaucoup plus malins, continua Kostek. Les Allemands se reposent sur la logique, alors que les Soviétiques se reposent sur... je ne sais pas comment appeler cela, mais disons que j'admire leur inventivité.

— Si tant d'évasions ont échoué, c'est parce que le cordon extérieur est extrêmement bien gardé, expliqua Mala. Les chiens SS peuvent normalement retrouver la trace des fugitifs en quelques heures. S'ils n'y sont pas parvenus au bout de quelques jours, les SS en déduiront que les prisonniers ont réussi à prendre le large. Ils enverront des télégrammes aux autorités locales pour les signaler, mais ils abandonneront les recherches au sein du camp.

— Alors après quelques jours cachés dans le camp, ils pourront en sortir en toute sécurité, conclut Edek dans un mélange d'incrédulité et d'admiration.

Kostek avait raison. C'était une véritable idée de génie.

— Est-ce que je les connais ? s'enquit Edek. Les SS ont mentionné leurs noms, mais ça ne me disait rien.

Filip hocha la tête.

— Tu as rencontré au moins l'un d'entre eux. Rudek. C'est le type qui est venu au crématoire le matin suivant la sale affaire du Camp des Familles pour demander ce qui était arrivé à sa copine.

— Le fonctionnaire ?

— Lui-même, confirma Filip. Il n'a pas supporté de la perdre. Il a juré qu'il se vengerait et qu'il ferait n'importe quoi pour empêcher les nazis de continuer à assassiner des innocents. Nous l'avons pris au mot : on lui a rempli les poches de plans des crématoires, de listes avec les noms d'officiers SS qui travaillent ici et les nombres de convois et de personnes gazées. On a même ajouté une étiquette de Zyklon B que j'ai moi-même arrachée d'une boîte. S'il a de la chance et qu'il parvient à rejoindre les leaders juifs à temps avec tous ces documents, peut-être qu'ils feront quelque chose pour empêcher les juifs hongrois d'être envoyés à la mort dans les chambres à gaz.

Edek se sentit pâlir en entendant ces mots.

— Les SS le massacreront s'ils découvrent ces documents sur lui.

— Voilà pourquoi c'est dans son intérêt de ne pas se faire capturer, dit Filip avec un haussement d'épaules nonchalant qui ne trompait néanmoins personne.

— Nous lui avons fourni un couteau de chasse, ainsi qu'à l'ami qui l'accompagne, intervint Mala sur un drôle de ton.

Elle ne regarda pas Edek en parlant, gardant les yeux perdus dans le vide.

— Si jamais les nazis les découvrent, ils se suicideront pour ne trahir personne.

— Rudek est notre seule chance, déclara Kostek.

Il contempla la rampe fraîchement achevée, en proie à une souffrance muette. Encore déserte et silencieuse, elle grouillerait bientôt d'âmes innocentes qui périraient dans ce crématoire, brûlées par Kostek lui-même. Il fixa ses mains d'un air haineux avant de les

fournir dans des poches.

— D'après Mala, une rumeur circule comme quoi le Vieux va revenir pour remplacer le *Kommandant* Liebehenschel.

En entendant le surnom du *Kommandant* Höss, renvoyé du camp à l'automne dernier suite à des accusations de corruption, Edek s'adossa contre le mur, étourdi par un sentiment de terreur rampante. Contrairement à Liebehenschel qui contestait chaque convoi auprès de Berlin et n'avait jamais ordonné de gazages de sa propre initiative, Höss était un assassin bureaucratique parfait qui avait transformé Auschwitz en une véritable machine à annihiler. À l'inverse de Liebehenschel, Höss ne s'embarrassait pas de principes sentimentaux lui dictant d'épargner au moins les femmes et les enfants. Lors du dernier gazage qu'il avait supervisé, il avait personnellement fait entrer le groupe dans la chambre et verrouillé la porte, le visage impassible. Il était comme une statue du chevalier teutonique : d'une froideur de pierre et vide de la moindre émotion.

— J'ai aussi vu passer des papiers où figurait le nom de Moll, ajouta Mala.

Un voile sombre recouvrit ses traits. L'instinct d'Edek lui souffla qu'il existait un passif entre Moll la brute SS et sa bien-aimée, et même sans en connaître la nature, un frisson glacé lui parcourut l'échine.

Kostek se tourna vers Mala, alarmé.

— Moll ? Le Moll à l'œil de verre ? Celui qui nous a enfermés dans le crématoire et m'a roué de coups parce que j'avais essayé de l'avertir de ta présence parmi nous ?

— Lui-même, confirma Mala en tentant d'adoucir les pires peurs de son ami par un sourire. Les officiels de Berlin ont proposé de le nommer à la tête de l'*Aktion* hongroise, ce qui revient à le nommer responsable de tous les crématoires.

Filip se passa les mains sur le visage avec un gémissement.

— Le cyclope comme supérieur direct. C'est pile ce que j'avais besoin d'entendre aujourd'hui.

— Ne tirez pas sur l'ambulance, je ne fais que transmettre l'information, lança Mala avec ce qui voulait être de la malice.

Personne ne rit. Un silence tendu s'installa. La vague odeur d'un terrible danger à l'approche contaminait l'air qu'ils respiraient.

Edek n'avait aucune envie de quitter Mala. Il souhaitait lui parler en tête-à-tête, ou plutôt la serrer contre lui pendant quelques précieux instants, sentir ses lèvres chaudes contre les siennes, se perdre dans le parfum entêtant de ses cheveux. Mais Mandl attendait déjà Mala au bureau et lui-même devait retourner au camp des hommes en compagnie de Jerzy.

— Jerzy ?

— Oui ?

Edek hésita avant de se confier à cet homme qu'il ne connaissait pas si bien, mais il n'avait pas vraiment le choix.

— Moi aussi, j'ai un plan pour m'évader.

— Ah oui ?

Jerzy ne parut pas surpris outre mesure. Edek songea qu'après la liquidation du Camp des Familles, tous les prisonniers ou presque devaient commencer à l'envisager.

— Tu travailles principalement à Auschwitz, n'est-ce pas ? demanda Edek.

Jerzy grogna en guise de réponse et le fixa de ses grands yeux de géant, menaçant comme un ours mais qui abritait un cœur d'or, comme Edek n'allait pas tarder à le découvrir.

— Dis-moi simplement de quoi tu as besoin et je le ferai, se contenta-t-il de répondre avec un sourire.

— Je vais avoir besoin que tu m'aides avec Mala.

— D'accord.

Un seul mot, une poignée de main et l'affaire était dans le sac. Ils effectuèrent le reste du trajet dans un silence amical. Les mots étaient superflus entre ces deux nouveaux frères résistants. Tout était dit.

Chapitre 29

Deux semaines s'étaient écoulées ; deux semaines d'un brouillard épais, deux semaines de tension et d'immobilité inquiétante. La nuit avait enveloppé Birkenau et le camp des hommes continuait à subir le *Stehappell* : l'appel prolongé debout. Les hommes étaient fatigués, mais personne n'osait se plaindre : après tout, un appel prolongé en guise de punition était une amélioration notable comparé aux exécutions sommaires par lesquelles se soldaient toutes les évasions un an plus tôt.

La liquidation du Camp des Familles avait eu des répercussions dans tout le camp et entraîné une série d'évasions organisées sur des coups de tête. Rudek et son ami avaient été les premiers à fuir ; des prisonniers de guerre soviétiques du Block 8 avaient suivi en empruntant le même « itinéraire russe » à travers Mexico, bientôt rejoints par davantage de camarades. Certains s'étaient fait capturer, d'autres étaient toujours merveilleusement en cavale. Le sentiment général était que c'était maintenant ou jamais.

Les SS avaient gazé les prisonniers de Theresienstadt directement placés sous la protection de la Croix-Rouge, la plus grande organisation humanitaire au monde. Autrement dit, rien n'arrêtait les nazis et le sort réservé au reste des habitants du camp ne faisait dorénavant aucun doute. À la mi-avril, tous ceux qui étaient en position de le faire avaient décidé de s'enfuir. Au moins, de cette façon, ils avaient une chance de survivre.

— Ça ne me plaît pas du tout, commenta Edek à Wiesław après une énième évasion.

Comme à leur habitude, ils étaient assis à table dans la chambre de Wiesław, à boire de la vodka explosive de fabrication soviétique. Profitant de sa position de secrétaire, Wiesław s'était procuré des vêtements de ville de qualité. Edek avait commencé à se laisser pousser les cheveux, que le coiffeur du camp lui coupait en échange de cigarettes. Si l'on faisait abstraction de la salopette bleue d'Edek, les deux amis auraient pu passer pour des civils, à ce stade.

— Ils sont de plus en plus nombreux à prendre la clé des champs, et la moitié des fugitifs viennent de ton Block, continua Edek.

— Et alors ?

— Tu ne crois pas que la division politique va finir par s'intéresser à tes baraques d'un peu trop près ?

Parfaitement imperturbable, Wiesław balaya son commentaire d'un revers de main. Edek l'observa touiller sa soupe au goulasch (un traitement spécial accordé aux secrétaires, que Wiesław avait partagé avec lui) et baissa sa propre cuillère, incapable d'avaler quoi que ce soit. Ce n'était pas seulement la possibilité d'une descente de la part de la Gestapo du camp qui le rongait. C'était aussi le seul secret qu'il avait jamais eu pour son meilleur ami. Un secret qui le poussait à détourner les yeux face à ceux inquisiteurs de Wiesław et à grommeler une incohérence quelconque chaque fois que Wiesław lui demandait s'il y avait un problème.

Edek ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi il n'avait pas encore dit à Wiesław que Mala se joignait à eux. Redoutait-il sa réaction ? En son for intérieur, Edek s'agaça face à une telle idiotie. Wiesław était le genre de personne prêt à donner sa vie pour un camarade. C'était ridicule de l'imaginer s'opposer à ce que Mala participe à leur audacieux projet.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Wiesław lui donna un petit coup de coude dans les côtes.

— Mange, ça va refroidir.

La gentillesse qu'Edek détecta dans les yeux de son ami lui fendit le cœur. Il avait l'impression d'être un traître, un traître pathétique doté d'une très mauvaise conscience.

Wiesław posa sa propre cuillère et entrelaça ses doigts sur la table.

— Edek. Est-ce que tu as peur ? C'est ça qui ne va pas ?

En voyant Wiesław sourire, Edek éclata de rire, mais c'était un rire gêné et creux.

Effectivement, il avait peur, et pas seulement de la potence. Il était terrifié à l'idée de verbaliser le plan final, de le rendre réel et par conséquent de leur porter malheur à tous.

Mais quand Wiesław lui tapota la main avec la sienne, ferme et rassurante, il rassembla son courage.

— Wiesław ?

— Oui ?

— Que dirais-tu si je t'annonçais que je veux emmener Mala avec nous ?

Wiesław ne répondit pas tout de suite. Lorsqu'Edek risqua un regard vers lui, il vit qu'une lueur d'hilarité dansait dans les yeux de son ami.

— Je pensais que tu ne poserais jamais la question.

Edek rit, mais avec un immense soulagement cette fois. Le poids qui oppressait sa poitrine s'allégea. Soudain, le plat fumant devant lui était appétissant.

— Kolya, ton copain soviétique, m'a donné une idée. On va l'habiller comme un installateur, afin que je puisse tous les deux vous escorter à l'extérieur du camp.

Il marqua une pause théâtrale, avant de lâcher :

— Et pour ce qui est de dissimuler son visage, tout le crédit te revient.

Wiesław haussa les sourcils, curieux.

— Tu te rappelles lorsque tu as transporté un lavabo jusqu'au Block Musique sur tes épaules, avec la tête entièrement cachée à l'intérieur ?

Wiesław acquiesça.

— Si nous plaçons un lavabo sur ses épaules, personne ne saura que c'est une femme.

— C'est génial, comme idée ! s'exclama Wiesław avant de lever sa tasse de vodka. À la santé de ton humble serviteur, qui a mis au point un plan absolument brillant sans même s'en rendre compte.

Edek rit, trinqua avec lui et but une gorgée brûlante de vodka.

— Il reste juste un problème avec l'*Ausweis*... réfléchit-il à voix haute entre deux cuillerées de goulasch pour faire passer le goût de l'alcool.

Wiesław balaya cette nouvelle inquiétude d'un autre revers de main.

— Tu trouveras une solution. Tu en trouves toujours.

— Tu n'as pas oublié que tu devais soudoyer quelqu'un pour être envoyé dans un nouveau *Kommando* ? Je peux seulement escorter un prisonnier lambda hors du camp, pas un secrétaire. Et encore moins un secrétaire habillé aussi élégamment que toi.

La tête inclinée sur le côté, Wiesław lança à son ami un regard légèrement accusateur.

— Edek. Arrête de te faire du souci à propos de tout et n'importe quoi et mange. Nous avons encore le temps. Nous n'allons nulle part avant le mois de juin, pas vrai ? J'obtiendrai un poste dans un *Kommando* normal deux ou trois semaines avant. Il n'y a aucune raison de précipiter les choses. Regarde un peu la jolie chambre que nous avons. Et aussi la cachette dont nous disposons.

De fait, Wiesław avait raison. Edek repoussa ses inquiétudes dans le recoin le plus sombre de son esprit et tapota la main de son ami.

— Continue à surveiller la cachette, d'accord ? Ce serait idiot de perdre tout ce que nous avons eu tant de mal à gagner à cause d'une malheureuse fouille de Block.

— Pas de panique. Ils ne fouilleront pas le garde-manger. Et ils ne regarderont certainement pas sous les lattes du plancher.

Pendant deux semaines, il sembla qu'Edek se tracassait effectivement pour rien. Davantage d'hommes s'évadèrent. Agacés de devoir rester debout une nuit sur deux pour surveiller les prisonniers, les SS ne convoquaient même plus les détenus pour la punition du *Stehappell*.

— Tu vois ? lança Wiesław à Edek, rayonnant. Ils n'en ont plus rien à faire. Les Soviétiques les inquiètent beaucoup plus que nous. Lorsque nous nous échapperons, je parie qu'ils ne nous chercheront même pas.

Edek avait envie de le croire. Cependant, quelque chose continuait à le travailler.

Le dimanche soir, il rendit visite à Mala. En chemin, il passa devant les potences, où trois hommes récemment capturés se balançaient, avec autour du cou des pancartes qui proclamaient « Nous sommes de retour ! ». Pendant quelques instants, il les fixa, hypnotisé par leurs langues noires qui dépassaient, leurs visages gonflés autour desquels volaient de nuées de mouches, leurs yeux aveugles rivés sur leurs pieds qui n'avaient pas réussi à les emporter suffisamment loin du camp. Il finit par détourner le regard, afin d'éviter qu'une peur superstitieuse ne s'empare à nouveau de lui.

Il valait mieux ne pas y penser.

Il valait mieux croire que Mala, Wiesław et lui avaient une chance de sortir vivants de cet enfer.

Comme d'habitude, Mala le retrouva à la porte du sous-sol, sa peau parfumée d'une odeur de lavande. Après la puanteur suffocante de milliers de corps crasseux, de chair en putréfaction et d'humanité incinérée qui s'échappait des cheminées et empoisonnait chaque bouffée d'air qu'il respirait, il eut le sentiment d'inhaler le paradis.

— Tes cheveux ont bien poussé, dit-elle en les brossant minutieusement sur le côté.

— Est-ce que j'ai l'air d'un SS ? demanda-t-il en tentant, sans succès, de réprimer un sourire.

Mala fit la grimace.

— Pas encore, mais tu y es presque.

Sans cesser de sourire, il la suivit jusqu'à sa chambre. Mala dansait presque dans le couloir, répondant à toutes les questions d'Edek par un mystérieux « Tu verras, tout vient à point à qui sait attendre ».

Une fois à l'intérieur, elle s'empara d'une assiette avec du fromage et des miettes de pain et lui fit signe avec impatience de la rejoindre tandis qu'elle s'installait devant le radiateur.

— Regarde ! murmura-t-elle d'un air triomphant.

Elle mit des miettes dans le creux de sa paume, qu'elle plaça à la hauteur du trou dans le mur.

Après seulement quelques instants, le rongeur familier à qui il manquait une oreille sortit la tête et huma l'air, ses petits yeux noirs brillants fixés sur la généreuse offrande. Avec une extrême concentration, Mala gardait la main aussi immobile que possible. En constatant qu'elle respirait à peine, Edek se rendit compte que lui aussi retenait son souffle, par peur d'effrayer le minuscule compagnon de Mala.

À sa grande surprise, la souris n'hésita qu'une fraction de seconde avant de sauter dans la paume ouverte de Mala. Elle se saisit d'une petite poignée de miettes dont elle se remplit les joues, qui gonflaient au fur et à mesure sous le regard attentif d'Edek. Un rire secoua ses épaules, silencieux d'abord, puis de plus en plus sonore. Mala ne tarda pas à l'imiter.

— Regarde-moi ce petit bonhomme, il n'a pas du tout peur, déclara-t-il, très impressionné.

— Pas étonnant. C'est un habitant d'Auschwitz, un vieux prisonnier endurci.

Edek hocha la tête.

— C'est un survivant. Tout comme nous le serons, dit-il d'une voix chargée d'une émotion inattendue.

Mala plongea ses yeux aux reflets dorés dans les siens.

— Tu n'as pas abandonné l'idée de me faire sortir d'ici, pas vrai ?
— Jamais de la vie. Je vais où tu vas et si tu restes, je reste. C'était notre accord, n'est-ce pas ?

— Certes, mais cela génère des problèmes logistiques.

Avec la plus grande délicatesse, Edek prit une pincée de miettes qu'il laissa prudemment tomber dans la paume de Mala, où la souris festoyait toujours.

— Il n'y a plus de problèmes logistiques. Un de mes nouveaux amis soviétiques m'a donné une idée, et Jerzy est d'accord pour m'aider. Nous allons t'habiller comme un prisonnier, avec une salopette bleue d'installateur. Nous te couperons les cheveux et nous te recouvrirons la tête d'un lavabo ou quelque chose de ce genre pour dissimuler ton visage. Tout ce que tu auras à faire, c'est inscrire un nom supplémentaire sur l'*Ausweis*, afin qu'il justifie que je vous escorte tous les deux. Et concernant la photographie, je dirai qu'il y a eu une pénurie de papier ou je ne sais quoi. C'est la guerre, après tout. Un modeste garde chargé de surveiller les grilles ne remettra pas en question les déclarations d'un officier.

— Je vois que ton Lubusch t'a appris tout ce qu'il faut.

— C'est vrai, confirma Edek avec un sourire chaleureux. Rends-toi compte, Mally. Encore deux mois et nous serons libres. Encore un an, peut-être, et la guerre sera finie.

Mala le scruta avec curiosité.

— Qu'est-ce que tu souhaites faire après la guerre ? Retourner à l'école maritime ?

Edek secoua la tête, catégorique.

— Non. Plus jamais je ne veux porter un uniforme. J'ai assez vu de ces saletés.

— Et donc ?

— J'ai envisagé de devenir charpentier. Je suis certain que n'importe qui m'emploierait du fait de ma vaste expérience, ironisa-t-il avec un rire sinistre. Mais ensuite, je me suis dit que tu retravailleras sûrement comme interprète, et il serait inconvenant pour toi d'être mariée à un simple charpentier. Alors à la place, j'ai décidé que je serai architecte. Les études prendront quelques années, mais ça en vaut la peine.

Mala haussa les sourcils, impressionnée.

— Architecte ?

Ils avaient déjà plaisanté par le passé quant au fait de se marier, mais sans jamais en discuter de manière sérieuse. C'était bien trop risible de faire des projets dans un camp d'extermination où un caprice de la part d'un SS pouvait mettre un terme à la vie d'un prisonnier.

Edek tenta de rire, mais son sourire l'abandonna malgré lui et un voile de mélancolie ternit son regard.

— Je me suis dit que le monde aurait certainement besoin de davantage d'architectes que de soldats. Afin de reconstruire tout ce que nous avons détruit.

— Je trouve que c'est un merveilleux projet.

De sa main libre, Mala prit celle d'Edek et la serra.

— Et toi ? Que veux-tu faire ?

— Être avec toi.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais très bien ce que tu voulais dire. Et mon projet, c'est d'être avec toi. C'est tout ce que je veux. Peu importe ce que je fais et où je travaille. Tant que je te retrouve chaque soir en rentrant à la maison, alors je serai heureuse.

Dans la prairie derrière le Crématoire IV, le *Hauptscharführer* Moll était en rage.

— Tas de sombres abrutis, vous êtes aveugles, ou quoi ? aboya le nouveau chef du *Sonderkommando*.

Du bout de sa cravache d'officier, il montrait la ficelle tendue.

— Vous n'avez pas les capacités mentales nécessaires pour comprendre que vous devez

creuser à l'intérieur de la ficelle, et pas autour d'elle ? Encore une erreur de ce genre et je me charge personnellement de vous régler votre compte ! Tas de carcasses puantes et sans cervelle !

Il était arrivé quelques jours plus tôt en compagnie de l'ancien *Kommandant* Höss, qui avait une fois de plus remplacé le « *Kommandant* humain » Liebehenschel. Aussitôt, Moll se jeta à corps perdu dans son passe-temps favori : l'organisation du site d'extermination à l'échelle d'annihilation de masse. Edek avait appris de la bouche de Mala que Moll était déjà responsable de l'extermination bien avant la construction des quatre crématoires de Birkenau et la nomination de Hössler à ce poste. C'était Moll qui avait eu l'idée d'enterrer les cadavres, trop nombreux pour le seul crématoire d'Auschwitz, dans des fosses communes situées sous la prairie où Edek se tenait à cet instant. C'était également Moll qui avait supervisé l'exhumation et la crémation des dépouilles décomposées lorsqu'elles avaient commencé à remonter à la surface, le poison noir qui suintait des fosses communes contaminant l'eau des environs. C'était Moll qui, plus tard, avait fait liquider le *Sonderkommando* dans son intégralité dès que les hommes en avaient eu fini avec leur mission morbide d'exhumer et brûler les corps. Et c'était Moll qui avait failli tuer Mala en la poussant dans une tranchée remplie de cadavres.

Désormais au fait du *curriculum vitae* de Moll et en mesure de le voir à l'œuvre, Edek n'avait aucun mal à deviner ce que la bête à un seul œil était en train d'organiser dans la prairie à l'herbe vert émeraude, à présent divisée en sections délimitées puis creusées par les hommes du *Sonderkommando*. Le teint brouillé par un mélange de sueur et de saleté, ils enfouaient leurs pelles dans l'argile collante, déjà condamnés, douloureusement conscients qu'ils creusaient leurs propres tombes, dans lesquelles ils périraient dès que Moll en aurait fini avec ses victimes désignées : les juifs hongrois.

Désireux de rester aussi loin que possible de Moll et de son uniforme d'été d'un blanc immaculé, Edek s'approcha de Kostek, l'ami résistant de Mala qui faisait partie du *Sonderkommando*. Torse nu et la peau hâlée par le soleil, le combattant grec pour la liberté était enfoncé jusqu'à la taille dans le trou fraîchement creusé. Il venait de s'arrêter : sa poitrine montait et descendait rapidement et il avait du mal à reprendre son souffle. Occupé à bander ses paumes ensanglantées au moyen de bandages de fortune découpés dans son maillot de corps, un grand sourire lui barra le visage dès qu'il remarqua Edek accroupi au bord de sa tranchée.

— Salutations du *Kommando* des installateurs.

Kostek leva sa main blessée pour simuler un salut. Ses yeux verts ne souriaient pas, remplis d'une souffrance muette. Edek le fixa avec compassion et ressentit jusqu'au fond de son âme le poids du fardeau d'être forcé à être le complice des meurtres de masse nazis. Au moins, Edek ne faisait que réparer des canalisations pour eux. Kostek creusait les trous qui engloutiraient bientôt d'innombrables familles, des communautés entières dont il ne resterait aucune trace.

— Quel que soit le sujet, sois bref, conseilla Kostek. Nous avons une nouvelle administration, comme tu peux le voir. Si Moll te surprend à traîner, il testera sa nouvelle méthode d'extermination sur toi.

Edek écarquilla les yeux, en proie à une inquiétude croissante.

— Après tout ce qu'ils nous ont déjà fait, il a réussi à inventer autre chose ?

Kostek agita la main, comme pour dire *tu n'as pas envie de savoir*.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Mala m'a dit que tu avais une montre pour moi, dit Edek dans un murmure. Une montre allemande, du genre de celle qu'un SS porterait ?

Edek n'avait même pas encore refermé la bouche que Kostek avait déjà sorti un petit paquet de sa poche, emballé dans un mouchoir élimé qu'il lança à Edek.

— J'espère qu'elle te portera chance. Cache-la bien jusqu'au jour où tu devras t'en servir.

à pas besoin d'une planque, utilise le Block de Réception des prisonniers ; il est vide la plupart du temps et les SS ne le fouillent jamais. Nous conservons une partie de nos propres marchandises de contrebande là-bas. Le type qui s'en occupe s'appelle Jurek.

Edek hocha immédiatement la tête.

— Je le connais. J'ai réparé un radiateur dans ses quartiers privés une fois.

— Si vous vous connaissez, c'est encore mieux. Il sera prêt à cacher une valise entière pour toi tant que tu paies. Et maintenant, dégage avant que le cyclope te voie.

Alors qu'il reprenait au pas de course le chemin du crématorium, Edek contempla la prairie défigurée par les blessures disgracieuses des futures fosses communes, ses fleurs arrachées et abandonnées, décapitées par des coups de pelles. Au loin, des SS inspectaient les trappes des toits des deux vieilles chambres à gaz, qui n'avaient pas servi depuis la construction des nouvelles installations de Birkenau deux ans plus tôt. Sous les rayons enflammés du crépuscule, la Petite Maison Rouge et la Petite Maison Blanche, anciennes fermes banales en apparence, revenaient à la vie. Tremblant d'effroi, Edek pressa le pas comme si Satan en personne était à sa poursuite.

Le lendemain soir, Edek arriva aux baraques de Wiesław juste à temps pour assister à la mise à sac des Blocks 4 et 6 par la section politique. Apparemment, leur fouille minutieuse n'avait rien donné, à l'exception d'un peu de nourriture et de quelques bouteilles d'alcool que les SS n'avaient même pas pris la peine de réquisitionner. Agacé, l'officier responsable de la perquisition était reparti au pas de charge, accompagné de sa garde rapprochée.

Edek donna un coup de coude à Wiesław.

— Il faut qu'on déplace la marchandise, murmura-t-il à son camarade sans remuer les lèvres. Aujourd'hui, c'étaient les Blocks 4 et 6, demain ce sera les 5 et 8.

— 7, argua Wiesław. Ce sont des Allemands. Ils adorent l'ordre.

— Oui, mais plus encore que l'ordre, ils adorent nous surprendre avec des perquisitions auxquelles nous ne nous attendons pas. On déplacera tout ce soir. Un type du *Sonderkommando* m'a parlé d'un endroit parfait : le Block de Réception des prisonniers. Il n'y a du monde qu'en journée, lors du traitement des nouveaux arrivants, mais personne n'y vit. C'est vide la nuit et les SS ne le fouillent jamais. Jurek, le secrétaire, est tout seul là-bas et Kostek affirme qu'il nous aidera en échange de quelques pépites d'or et de la promesse de sa propre liberté.

— Je ne peux pas sortir le soir. Je suis secrétaire de Block.

Edek jura entre ses dents et palpa ses poches en quête d'une cigarette. Il était tendu à l'extrême et fumer était la seule chose qui le calmait. Fumer et sentir le poids de la tête de Mala sur son torse tandis qu'elle dormait à poings fermés, sa respiration profonde et régulière.

— Si tu peux patienter jusqu'à demain, je bougerai la marchandise moi-même pendant la journée. Il n'y aura personne dans l'après-midi et...

— Demain, il sera peut-être trop tard, l'interrompit brusquement Edek. Je vais le faire ce soir. En attendant, occupe-toi de te faire admettre dans un *Kommando* de travail. Arrête d'attendre la dernière minute et d'utiliser notre « bonne situation » ici comme excuse.

Face à l'air très blessé qu'arbora son ami, Edek se radoucit aussitôt.

— Pardonne-moi, s'il te plaît. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste... nerveux. Je suis sûr que tu comprends.

Wiesław hocha la tête et s'éloigna sans attendre Edek. Celui-ci jura à nouveau, jeta à terre sa cigarette et se passa les mains sur le visage.

— Querelle d'amoureux ? le chahuta Kolya avec bonhomie en passant devant lui.

— Tire-toi, bolchevique, grommela Edek. Tous ces problèmes, c'est à cause de vous. Si les Rouges ne déguerpissaient pas par dizaines chaque jour, la section politique n'aurait jamais pointé son nez ici.

— Au moins, nous avons couilles nous enfuir, répondit Kolya d'un ton léger.

Il savait qu'Edek ne lui en voulait pas le moins du monde. Il venait simplement de se disputer avec son meilleur ami et avait besoin de passer sa frustration sur quelqu'un.

— Toi pas peur, nous venir vous libérer bientôt, gentils Polonais !

Entre deux éclats de rire, Kolya et ses camarades rentrèrent dans le bâtiment, laissant Edek seul avec ses sombres pensées.

Pendant la nuit, alors que le reste du camp dormait paisiblement, Edek traversa l'enceinte à pas de loup et se faufila dans le garde-manger du Block de Wiesław. À la faible lumière de la lune, lançant des coups d'œil inquiets par-dessus son épaule, il souleva les lattes de plancher aussi silencieusement que possible. Sans savoir quelle mouche le piquait (les taquineries de Kolya ou les cours de comédie de son ancien *Kommandoführer*), il mit l'uniforme de Lubusch par-dessus ses vêtements.

C'était une idée irréflechie et totalement stupide, mais il se retrouva bientôt en train de flâner dans le camp les mains dans les poches, sifflotant une mélodie à la manière typique d'un maître du monde qui avait le droit d'être où bon lui semblait et de faire ce qui lui chantait. Son estomac se nouait chaque fois qu'il croisait un garde, mais il finit par comprendre qu'il n'avait rien à craindre. Dès que les gardes reconnaissaient les galons d'officier, ils s'écartaient de son chemin, faisaient claquer leurs talons, le saluaient et attendaient au garde-à-vous qu'il les dépasse, le bras paresseusement plié.

— *Heil Hitler*, se donnait-il vaguement la peine de répondre, un goût infâme dans la bouche chaque fois qu'il prononçait ces mots.

Jurek, le secrétaire du Block de Réception, eut une frousse bleue lorsqu'Edek s'invita dans ses quartiers.

— Garde à vous ! Regard fixe ! Talons serrés ! aboya Edek dans son meilleur allemand.

Sautant aussitôt à bas de sa couchette où il était en train de lire, Jurek trébucha sur ses bottes et faillit tomber. Il mit quelques instants à reconnaître la personne qui riait sous le képi SS.

— Edek, c'est toi, espèce d'enfoiré ? J'ai failli me pisser dessus ! Qu'est-ce que tu fabriques, à te balader accoutré de la sorte ?

— Je m'entraîne, répondit Edek.

— Pour quoi ? Ta propre exécution sur l'*Appellplatz* ?

— Non. Je m'entraîne à marcher de nouveau comme un homme libre.

Jurek le dévisagea.

— Oh non. Toi aussi, alors ?

— Moi aussi. Et tu vas m'aider.

Jurek secouait déjà la tête, les mains en l'air.

— Je ne veux pas être mêlé à quoi que ce soit. J'ai déjà assez de problèmes avec le *Sonderkommando* et tout ce qu'ils planquent dans tous les coins.

— Tu ne veux pas t'en mêler ? Tu as vu ces fosses que Moll fait creuser derrière les crématoires ? Tu as vu les SS s'affairer autour des deux anciennes chambres à gaz ? La Petite Maison Rouge et la Petite Maison Blanche sont en train d'être préparées en ce moment même. Qu'est-ce qu'ils font, à ton avis ?

Edek fit semblant de réfléchir.

— Un simple ménage de printemps, peut-être ? Pour dépoussiérer les anciennes installations ? Ou peut-être que c'est parce que la seconde rampe est prête et que des trains remplis de juifs hongrois commenceront bientôt à arriver ici dans de telles quantités qu'ils vont avoir besoin d'aide en provenance d'autres unités ?

— Je n'ai pas entendu parler de quoi que ce soit.

— C'est parce que l'ordre officiel n'a pas été communiqué pour l'instant. Il est encore dans les bureaux de l'administration.

— Pitié, ne me dis pas que tu t'y es rendu dans cette tenue.

— Non. J'ai des contacts là-bas.

Inutile de mentionner le nom de Mala. Il se rapprocha de Jurek, qui semblait complètement paniqué.

— Si tu m'aides à cacher cet uniforme et cette arme, tu pourras utiliser l'uniforme pour ta propre évasion après mon départ. Je te le ferai parvenir par l'intermédiaire d'un civil qui travaille ici.

Jurek fit les cent pas dans la pièce pendant ce qui parut une éternité. En pleine réflexion, il fuma deux cigarettes de suite pendant qu'Edek attendait patiemment dans un coin. Enfin il lui fit signe de le suivre à l'intérieur du Block.

— Là, sous le toit du palier.

Il montra du doigt l'endroit qu'il avait en tête avant de continuer :

— La toiture est constituée de deux couches de planches. Glisse-les entre les lattes. Personne n'aura jamais l'idée d'aller regarder là-bas.

Chapitre 30

Mai 1944

Mala se tenait sur la rampe toute neuve et regardait le train s'approcher, le regard voilé par le chagrin. C'était le tout premier d'une longue série programmée pour arriver durant les deux prochains mois. Elle avait personnellement tapé à la machine plusieurs exemplaires du programme qui avait ensuite été distribué aux chefs SS. Près d'elle se tenait le chef de camp Hössler, les mains dans le dos, refermées autour de sa cravache d'officier. Son sourire bienveillant coutumier n'illuminait pas son visage ce jour-là. Il scrutait avec nostalgie l'endroit où Alma Rosé dirigeait habituellement ses musiciennes. À la place de la violoniste, le chef de l'orchestre des hommes attendait l'ordre de commencer. Hössler se détourna d'un air de dégoût.

— Laks est un excellent chef d'orchestre, risqua Mala.

Elle tenta de sourire, mais Hössler la fusilla du regard.

— Ce n'est pas *Frau* Alma.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis la mort de la violoniste, mais il en souffrait encore. En silence, peut-être même en refusant de se l'avouer à lui-même, mais il souffrait. Hössler avait convoqué Mala soi-disant en tant qu'interprète, mais elle le soupçonnait d'avoir surtout besoin de compagnie. La compagnie de quelqu'un qui ne portait pas le même uniforme que lui, quelqu'un avec qui il pouvait parfois partager ses souvenirs et parler de choses que ses collègues ne comprendraient pas, et qu'ils iraient peut-être jusqu'à signaler. Quelqu'un qui lui rappelait son Alma, la femme qu'il avait aimée de manière innocente et désintéressée et que le camp dont il était lui-même responsable lui avait prise.

Mala avait pitié de lui. Elle l'abhorrait comme elle abhorrait tous les SS, mais il lui faisait tout de même pitié. Cela devait être un poids difficile à porter, cette prise de conscience que lui-même était complice de la mort d'une personne qui comptait tant à ses yeux. Il n'avait que ce qu'il méritait, et pourtant...

Le train s'arrêta dans un grincement assourdissant. Aussitôt, les *Kapos* se précipitèrent sur les portes, ouvrirent les lourds verrous avec des gestes rapides et experts, et commencèrent à faire descendre les passagers effrayés sur le quai. Aussi bien les prisonniers que les officiers opéraient dans un style très différent de d'habitude. Au lieu des chiens qui tiraient sur les laisses en aboyant sur les nouveaux arrivants, les officiers les séparaient calmement en deux colonnes. Des requêtes polies remplaçaient les coups et les jurons traditionnels.

Le cœur lourd, Mala observait les SS d'un regard chargé d'une haine glaciale. Elle ne savait que trop bien ce qu'ils réservaient aux nouveaux venus. Le gaz et les fours. Avec un frémissement d'angoisse, elle s'empressa de tourner la tête, en proie à un profond sentiment d'impuissance qui l'incitait à détester encore plus les nazis.

— S'il vous plaît, laissez vos valises sur le quai. Nous disposons d'un *Kommando* spécial qui les emportera à l'intérieur du camp.

Lorsque quelqu'un protesta que son bagage n'était pas étiqueté, un garde SS alla jusqu'à se donner la peine d'inscrire le nom du plaignant sur sa valise avec un morceau de craie. Apaisé, le vieil homme leva son chapeau et prit place dans la colonne des hommes. Mala le vit adresser un sourire d'encouragement à quelqu'un dans la colonne des femmes (*Ne te*

traverse pas, ces Allemands ont l'air très polis) et un désespoir d'une force indescrivable l'étreignit. Pauvre homme. Si seulement il connaissait la raison de toutes ces « politesses ».

L'avant-veille, Hössler avait communiqué ses instructions à ses subalternes rassemblés sur le terrain d'exercices, devant le bureau du camp.

— Les Hongrois n'ont jamais vécu dans des ghettos. Ils n'ont jamais été témoins de la moindre violence. Il est de la plus haute importance d'instiller chez eux un sentiment de paix et de leur garantir qu'ils n'ont rien à craindre de nous. Au cours des prochains mois, nous allons recevoir des convois quotidiens. Cela signifie que des milliers et des milliers de personnes devront passer par les chambres à gaz chaque jour, y compris la Petite Maison Rouge et la Petite Maison Blanche. Afin d'assurer un déroulement sans accroc des opérations, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour garantir aux nouveaux arrivants qu'ils sont en parfaite sécurité entre nos mains. Il ne doit pas y avoir le moindre juron ni le moindre cri, et certainement pas d'action physique contre les Hongrois. S'ils réclament de l'eau, dites-leur qu'on leur apportera à boire après la douche. S'ils insistent pour boire à la lance à eau, laissez-les faire. S'ils souhaitent s'asseoir dans l'herbe devant le crématoire pendant que nous gazonnons le groupe précédent, autorisez-les à s'asseoir. L'important est qu'ils croient qu'ils sont sur le point de prendre une douche tout ce qu'il y a de plus innocente. Je pense que je n'ai pas besoin de vous expliquer ce qui vous arrivera si l'un de vous leur dit quoi que ce soit concernant les chambres à gaz, comme certains crétins parmi vous se plaisent à le faire pour les tourmenter. Si une foule de plusieurs milliers de personnes commence à se rebeller, nous aurons un gros problème. Alors c'est dans votre intérêt d'afficher la plus grande des politesses. Jouez avec leurs enfants, comme vous l'avez fait avec ceux du Camp des Familles. Soyez aussi conciliants que possible...

Les mots de Hössler résonnaient encore dans l'esprit de Mala lorsqu'une femme lui fit signe de s'approcher. Derrière elle se tenaient deux filles d'une douzaine d'années, vêtues de robes en velours assorties et de chaussures bien cirées. Mala était abasourdie de constater combien de familles arrivaient ici bien habillées, comme s'il s'agissait d'une occasion spéciale. Elle ne pouvait qu'imaginer les fables que leurs dirigeants locaux avaient dû leur raconter concernant leur destination.

— Ce monsieur sur l'estrade est-il docteur en médecine ? s'enquit la femme.

Mala tourna la tête vers la petite estrade où était perché Mengele, avec son éternelle élégance de couverture de magazine. Pour les nouveaux arrivants, il était profondément rassurant avec son beau visage, ses bonnes manières, son sourire accueillant et l'insigne de personnel soignant sur les épaulettes de son uniforme. Ils ignoraient que la façade trompeuse de *Herr Doktor* dissimulait une nature de prédateur ; ils ne percevaient pas l'éclat frénétique du scientifique fou dans ses yeux sombres et impénétrables, ils ne voyaient rien d'inquiétant dans l'intérêt qu'il manifestait pour les jumeaux, les femmes enceintes ou les personnes difformes. Pour lui, ce n'étaient pas des humains, mais des choses qu'il fallait tester, examiner, mesurer, des objets sur lesquels il fallait se livrer à des expériences puis les découper afin d'en découvrir les résultats exacts. Douloureusement consciente de ce que ces expérimentations impliquaient (c'était elle qui expédiait des parties de corps et des yeux conservés dans diverses solutions aux supérieurs du docteur Mengele à Berlin), Mala frémissait chaque fois que quelqu'un mentionnait son nom, et plus encore lorsque *Herr Doktor* en personne faisait son apparition dans le bureau du camp. Stasia, l'amie médecin de Mala, sauvait de nombreuses femmes enceintes de sa fascination malsaine en les aidant à avorter. L'alternative offerte par le docteur Mengele était terrifiante, et invariablement fatale.

— Pourquoi ? demanda Mala à la femme.

Elle savait que la consigne était de hocher la tête et de sourire afin de leur donner un faux sentiment de tranquillité, mais avec la meilleure volonté du monde, elle ne parvenait pas à s'y résoudre.

— Il vient de dire quelque chose à propos de jumeaux. Mes filles sont jumelles. Est-ce que c'est une bonne chose ?

Mala songea aux baraques de Mengele remplis de jumeaux dont il se servait comme de cobayes, leur injectant à dessein toutes sortes de sérums mortels, puis les autopsiant pour comparer les différences entre le jumeau sain et le jumeau infecté. Elle se rapprocha de la femme.

— Retirez votre gilet et mettez-le à l'une de vos filles, lui murmura-t-elle à l'oreille. Séparez-les afin qu'elles ne soient pas à la même hauteur dans la file et dites à l'une des deux de se détacher les cheveux. Lorsque vos filles s'approcheront du médecin — séparément, vous m'entendez ? C'est de la plus haute importance — dites-leur de répondre quinze ans lorsqu'il leur demandera quel âge elles ont.

Lorsque Mala recula, elle constata que son interlocutrice était devenue pâle comme un linge. Elle craignit que la femme commence à crier et l'accuse d'être une vile criminelle répandant de sales rumeurs, mais elle finit par retrouver une contenance et entreprit de retirer son gilet de ses mains tremblantes.

— Tiens, mets ça, chuchota-t-elle à l'une de ses filles.

Mala s'éloigna et poussa un soupir de soulagement.

Pendant les jours qui suivirent, elle répéta l'opération. Usant de sa position d'interprète, elle approchait une personne après l'autre et leur murmurait à l'oreille : « S'il vous demande votre âge, dites-lui que vous avez quarante-ans... Dites-leur que votre fils a seize ans... Laissez cet étui d'instrument et dites-leur que vous êtes charpentier, pas flûtiste... »

C'était une entreprise extrêmement risquée, mais jusque-là couronnée de succès : Mengele envoyait presque tous ceux qu'elle avait réussi à avertir dans la colonne qui menait au Sauna et non pas à la chambre gaz. Quant au reste de ce flot infini d'humanité, les SS les escortaient *très poliment* le long de la rampe, en direction du petit bois. Ils longeaient la Lagerstrasse et entraient dans les bois paisibles de Birkenau, qui dissimulaient deux autres « Saunas » dont les cheminées crachaient des nuages à l'odeur écœurante et nauséabonde. Le *Sonderkommando* avait même planté des parterres de fleurs sur les ordres de Hössler.

— Ces pauvres diables n'ont pas la moindre idée de là où ils vont, dit Kostek avec un hochement de tête dégoûté tandis que Mala faisait passer des couteaux de sa poche à la sienne.

C'était très dangereux de fouiller dans les bagages abandonnés sur la rampe pendant que les SS étaient distraits avec leurs nouvelles recrues, mais Mala prenait tout de même le risque.

— Tu verrais ça... Ils sont allongés sur le gazon avec des journaux ouverts sur la tête pour se protéger du soleil, baignant dans l'insouciance la plus totale... On se croirait à la plage, conclut Kostek avant de cracher par terre.

— Hössler leur a promis du thé glacé et du café après leur douche, répondit Mala d'une voix creuse.

Du fait du retard accumulé, des groupes de nouveaux arrivants devaient attendre leur tour à l'extérieur des crématoires. Merveilleusement inconscients du destin qui les attendait derrière ces murs, ils se tenaient devant les portes, dans l'herbe couverte de rosée, à guetter patiemment l'eau promise par les SS. Les plus âgés s'abritaient à l'ombre ; les jeunes enfants couraient autour d'eux, leurs rires innocents faisant frémir les hommes du *Sonderkommando* lorsqu'ils revenaient de l'enfer qui se déchaînait derrière les hauts paravents de protection, à seulement une vingtaine de mètres environ des arrière-cours des crématoires. Le visage couvert de sueur, ils observaient les enfants d'un air tragique, sachant pertinemment que ce seraient leurs corps qu'ils jetteraient dans les fosses infernales de Moll au cours de l'heure suivante.

Il n'y avait personne à prévenir ici, leur destin était scellé ; il n'y avait nulle part où

s'enfuir. Les crématoires étaient entourés d'un cordon extérieur de fil barbelé électrifié et de miradors. La seule raison qui amenait Mala ici, c'était de faire passer sa contrebande aussi vite que possible avant qu'elle tombe entre les mains du *Kommando* du *Kanada*. La résistance comptait des membres dans l'unité de tri des effets personnels, mais autant faire main basse au plus vite sur les armes possiblement dissimulées parmi les affaires des nouveaux arrivants. Autrement, un escroc les vendrait plus tard aux SS ou aux civils qui travaillaient dans le camp en échange d'une bouteille d'alcool ou d'une saucisse fumée.

— Moïse le menteur, lâcha Kostek en secouant la tête.

Mala ne le contredit pas. Cela définissait parfaitement Hössler.

— On distribue même des serviettes en coton et des savons individuels, continua le Grec. Dubitative, Mala regarda la cheminée fumante.

— Personne n'a de soupçons ?

La lueur orange infernale allait jusqu'à obscurcir le ciel, lui conférant une couleur gris cendre. Tout autour d'eux, d'ignobles flocons tombaient délicatement au milieu du mois de juillet ; des flocons qui ne fondaient pas lorsqu'ils entraient en contact avec la peau, mais qui laissaient une trace et une pellicule huileuse de terreur et de mort dont il était impossible de se débarrasser.

— Très peu. Les SS emmènent discrètement les nouveaux arrivants derrière le crématoire et leur tirent dessus avec leurs pistolets à air comprimé, afin que personne n'entende les détonations. Ensuite, ils laissent les corps sur place. Un petit groupe travaille là étant donné que nos fours ne parviennent pas à traiter de telles quantités. Moll a mis au point une sacrée chaîne de production derrière le Crématoire V. Vingt fosses de quarante ou cinquante mètres de long, deux mètres de profondeur et environ huit mètres de large, où il brûle les corps qui ne rentrent pas dans les fours.

Alors qu'il continuait à parler, Mala était en pleine opération de calcul mental. *Les Crématoires II et III disposent de cinq fours chacun, chacun avec trois chambres. Ça fait donc dix fours, avec trente chambres. Chaque brancard peut accueillir quatre corps à la fois. Les Crématoires IV et V disposent de deux fours chacun, avec dans chaque four quatre chambres d'incinération. Vingt fosses, deux mètres de profondeur, cinquante mètres de long...* Mala eut soudain le tournis.

— Combien de personnes...

Elle déglutit difficilement avant de continuer :

— Combien de personnes avez-vous incinérées pour l'instant ?

Kostek fronça les sourcils tandis qu'il se livrait à une estimation.

— Environ deux cent mille, finit-il par annoncer du ton d'un banquier qui récitait les derniers chiffres de la bourse. Ils disent que nous devons nous attendre à trois cent mille de plus en juin.

— Ça fait un demi-million de personnes, murmura Mala en essuyant son front tout à coup couvert de sueur. Un demi-million de personnes en deux mois.

Kostek écarta les bras dans un geste d'une fatalité aussi morbide que terrifiante et répondit :

— C'est Auschwitz.

Mala le regarda dans les yeux et vit qu'ils étaient totalement éteints. Personne ne se remettrait d'une chose pareille. Il semblait le savoir, lui aussi.

Chapitre 31

Juin 1944

Les SS « fêtèrent » le Débarquement en gasant l'intégralité des trois convois suivants sans effectuer aucune sélection. Enragés par l'arrivée des alliés en Normandie et par cette guerre qu'ils ne pouvaient plus gagner, ils punissaient les juifs ; ils matraquaient les gens sur la rampe, fracassaient les crânes des enfants sur les côtés des wagons à bestiaux, ivres de schnaps et de haine. Les *Kapos* n'étaient pas suffisamment nombreux pour faire respecter l'ordre. Le *Kommando* d'installateurs d'Edek avait été transféré : au lieu de la route qu'ils construisaient dans le camp des femmes, ils travaillaient désormais sur la rampe en tant que renforts temporaires.

Le soleil implacable du mois de juin était impitoyable, lui aussi, brûlant la peau des vétérans sous leurs uniformes et formant des cloques douloureuses sur les crânes fraîchement rasés des nouveaux arrivants. Dans la brume tremblante que soulevait la chaleur, les silhouettes floues des juifs hongrois qui descendaient des trains avaient des allures de spectres. Elles disparaissaient dans l'air brûlant avant que quiconque se rappelle leurs noms, se dissolvaient en cendres alors qu'un autre convoi arrivait au niveau de la rampe qui ne désemplissait jamais pour y déverser un nouveau chargement d'humanité destiné à être massacré par les hommes de main de Moll.

Edek tentait de rester proche de Mala à tout moment. Il ne menaçait les malheureux qui passaient près de lui que lorsque les SS l'observaient. Il jurait alors à pleins poumons et brandissait furieusement sa matraque, mais jamais il ne frappait qui que ce soit.

— Bientôt, articulait-il sans bruit à l'attention de Mala chaque fois que leurs regards se croisaient.

— Bientôt, articulait-elle invariablement en retour.

Ils s'étaient déjà mis d'accord sur le jour (dans seulement deux semaines) et ne cessaient de se réunir clandestinement pour discuter des détails. Le meilleur endroit où cacher un uniforme SS afin qu'Edek puisse se changer sans être vu (le hangar de stockage de pommes de terre, un bâtiment isolé et non surveillé d'Auschwitz). Le meilleur endroit où dissimuler le déguisement de Mala (les toilettes du corps de garde, qui offraient non seulement la meilleure cachette pour la salopette d'installateur de Mala, mais aussi un lieu où cacher le lavabo qu'elle utiliserait pour masquer son visage). Les complices qui aideraient le couple (Jerzy qui escorterait Mala jusqu'à Edek, et Jurek qui aiderait Edek avec son uniforme).

Mais tout cela viendrait plus tard. Pour le moment, Mala demandait discrètement leurs papiers aux nouveaux venus et les glissait sous ses vêtements. Si elle parvenait à les emporter hors du camp, elle aurait une preuve de ce qui était arrivé à ces gens. Il était trop tard pour les Hongrois, mais au moins, ils pourraient raconter au reste du monde ce qui se passait sous leur nez et peut-être sauver quelques vies grâce à leur action.

Lorsque Mala devait se rendre dans l'unité effroyable de Moll, Edek inventait toujours une excuse pour l'accompagner, comme s'il avait peur de la quitter des yeux au milieu de cette orgie mortifère.

Derrière les grands paravents qui épargnaient une vision cauchemardesque aux Hongrois, se trouvait le neuvième cercle de l'enfer, avec Moll à sa tête. Dans vingt fosses profondes, des centaines et des centaines de cadavres brûlaient simultanément, leurs chairs

explosant et grésillant tandis que les hommes du *Sonderkommando* les piquaient avec de longs bâtons en fer, leurs visages sinistres et trempés de sueur, ou de larmes ; Mala n'en était pas sûre avec la brume de chaleur qui déformait leurs traits.

Paré d'un uniforme d'été blanc, une croix de fer étincelante sur la poitrine (sa toute dernière décoration en date pour « excellent état de service » de la part de son *Führer* dégénéré, à n'en pas douter), Moll expliquait son invention à une petite délégation d'officiers que Mala n'avait jamais vus auparavant.

— Pour incinérer autant de corps que possible à la fois, nous avons conçu un système spécial qui utilise la graisse humaine comme combustible.

Avec des airs de professeur, il indiqua la fosse la plus proche du bout de sa cravache d'officier.

— Au milieu se trouve un large caniveau qui court d'une extrémité à l'autre de la fosse. Suivant mes instructions précises, le *Sonderkommando* l'a creusé dans le fond, dont les parois sont inclinées. Ce caniveau récupère la graisse produite par les corps incinérés dans deux réservoirs que je leur ai ordonné de placer à chaque bout. De cette manière, il est possible de brûler un nombre infini de corps sans avoir recours à la moindre source extérieure de combustible.

La fierté qu'il tirait de son invention diabolique se lisait sur son visage parsemé de taches de rousseur. Seul son œil de verre restait inerte, sans âme, tout comme l'homme auquel il appartenait.

Les officiers invités acquiescèrent avec des regards entendus.

— Nous pourrions organiser une opération similaire dans notre camp.

— Très certainement. Je vous transmettrai les instructions exactes plus tard.

Dans la brume que générait l'inhumaine chaleur, Moll remarqua la présence de Mala, les poings serrés, pâle et tremblante d'une rage inhumaine à leur rencontre.

— Ah, Mally, ma vieille. Toujours en vie ? Ne t'inquiète pas : je te garde une place dès que nous en aurons terminé avec ces sacs à merde de Hongrois.

Il hocha la tête en direction de la fosse la plus proche avec un sourire aux lèvres.

— Si tu demandes très gentiment, peut-être que je te tuerai d'une balle avant de te jeter là-dedans.

Il n'avait pas oublié l'incident avec Hössler, ni le transfert qui en avait résulté.

— L'*Obersturmführer* Hössler retarde un nouveau convoi sur la rampe. Tous les crématoires fonctionnent déjà au maximum de leur capacité et il aimerait savoir si vous pouviez prendre mille personnes de plus, afin qu'il commence à les traiter, expliqua-t-elle d'une voix aussi neutre que possible.

— Bien sûr que je peux. Plus on est de fous, plus on rit, hein ?

Au son de son rire, Mala et Edek frémirent d'effroi.

— Dis à Hössler qu'il n'a même pas à les gazer d'abord ; nous les jetterons là-dedans tels quels.

Son unique œil valide se posa sur Edek.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux, porc bolchevik ?

— Je suis polonais.

— C'est la même merde. Est-ce que c'est aussi Hössler qui t'envoie ?

— Non. Hans, le *Kapo* du *Kanada*, demande s'il doit vous envoyer davantage de dentistes ou si vous en avez assez ?

— Nous en avons assez. Dis-lui que nous enverrons toutes les couronnes et les dents en or plus tard, en même temps que l'or des cendres.

Edek fronça les sourcils sans comprendre.

— L'or des cendres ? répéta-t-il.

— Une fois que nous avons fini de pulvériser ces macchabées, nous tamisons les cendres pour voir si ces macaques sournais avaient des objets de valeur cachés dans le cul. Tu serais

surpris de tout ce qu'on trouve à la fin de la journée.

Deux prisonniers du *Sonderkommando* étaient déjà en train de pousser un chariot rempli de corps fraîchement gazés en provenance du crématoire.

— Magnez-vous, sales porcs ! hurla Moll. Vous n'êtes pas en train de faire une foutue promenade dans un parc ! Vous voulez que je vous aide à trouver vos jambes ?

Incapable de rester plus longtemps au milieu de cet enfer, Edek attrapa le poignet de Mala pour l'entraîner à l'écart des flammes enragées qui consumaient la chair humaine à une vitesse horrible, à l'écart des SS qui observaient la scène avec autosatisfaction, à l'écart du destin qu'ils partageraient sûrement s'ils ne mettaient pas leur plan à exécution.

— Je refuse de mourir dans l'une de ces fosses, déclara Mala avec une détermination en acier trempé.

Edek plissa les yeux en observant l'horizon.

— Aucun de nous ne mourra comme ça. Je te le jure.

Plus tard, dans la chambre de Mala, Edek tendit à Kostek l'arme que lui avait fournie Lubusch. Depuis les zones d'ombre, les yeux aveugles des morts les scrutaient attentivement, dans une supplique muette de vengeance au milieu de l'immobilité assourdissante. Après les choses dont ils avaient été témoins ce jour-là, après ce à quoi ils avaient dû participer même si c'était contre leur gré, il n'y avait plus de retour en arrière possible, plus de négociations avec l'ennemi, plus d'espoir que les monstres SS soient dotés d'un semblant d'humanité. Leur unique option était de se battre ; jusqu'à leur dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de sang, jusqu'à la dernière once de courage.

— Tu ne l'emportes pas avec toi ? demanda Kostek, un regard incrédule fixé sur l'arme dans sa main.

Edek haussa les épaules.

— Personne ne va inspecter le holster d'un *Unterscharführer* pour vérifier qu'il contient bien un pistolet. Et puis tu en auras davantage besoin que moi.

Un silence sombre et menaçant envahit la pièce. Le Camp des Familles avait été le premier à périr ; à présent, c'était le tour des Hongrois. Personne ne se faisait d'illusions quant aux prochains sur la liste : ce serait le *Sonderkommando*, afin d'empêcher ses membres de révéler leurs secrets à l'armée soviétique à l'approche.

Kostek cacha l'arme sous sa chemise, la glissant à la taille de son pantalon, et serra fermement la main d'Edek.

— Emporte au moins quelques-uns de ces porcs de SS avec toi, dit Edek d'une voix chargée en émotions.

Kostek promit qu'il s'en chargerait.

Aux crématoires, l'équipe de nuit du *Sonderkommando* était encore en train de brûler des corps. À l'intérieur de l'entrepôt de stockage, le *Kommando* des installateurs commémorait une date. C'était un bien sombre anniversaire : quatre ans exactement depuis que leur convoi était arrivé devant la tristement célèbre rampe d'Auschwitz. Dans d'autres circonstances, il ne leur serait jamais venu à l'esprit de fêter cela au milieu de cet enfer de Dante. Juste derrière les portes, les cheminées crachaient une fumée à l'odeur infâme, et pourtant, ils avaient recouvert les tables de nappes et s'étaient procuré un seau de schnaps pour l'occasion.

Quatre ans. Pendant quatre interminables années, les nazis avaient essayé de les massacrer de différentes manières : en les faisant mourir de faim, en les rouant de coups, en les harcelant, en les exposant au froid et à la chaleur, en refusant de leur fournir des soins médicaux et des conditions de vie salubres. Mais ils étaient encore là, bien vivants, et cela valait la peine de célébrer un tel acte d'ultime rébellion.

Jerzy, le gentil géant qui avait juré à Edek qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir

pour les aider à s'évader avec Mala, se leva sur des jambes mal assurées. C'était le tout premier toast de la soirée, mais il vacillait légèrement sous le coup de l'émotion comme s'il était déjà ivre.

— S'il vous plaît, commença-t-il.

Dans sa grande main, sa tasse en aluminium remplie de vodka paraissait aussi minuscule qu'un dé à coudre.

— Est-ce que je peux avoir votre attention ? Rien qu'une minute.

Lorsque le silence se fit dans la pièce étouffante, il s'humecta les lèvres.

— Je sais qu'aujourd'hui est un jour de fête, mais il me semble tout indiqué de lever ce tout premier verre...

— Cette toute première tasse, l'interrompit quelqu'un.

Tout le monde s'esclaffa bruyamment.

— Cette tasse, corrigea Jerzy avec un faible sourire, à nos camarades qui ne sont plus avec nous. Nous étions sept cent vingt-huit dans ce train. Et combien en reste-t-il ?

Il parcourut la salle du regard, les yeux pleins de larmes.

— Trente ? Trente-cinq ? Combien de vies...

— La ferme, Jerzy ! cria l'un des installateurs polonais.

Mais Jerzy regardait droit devant lui, pâle et tremblant, à croire qu'il ne l'avait même pas entendu.

— Il y avait Djunio. Romek. Tadek...

— Ça suffit, arrête avec ton appel !

C'était Edek, cette fois, visiblement irrité.

— Si tu commences à énumérer tous les camarades que nous avons perdus, nous en avons pour deux jours. Nous les pleurerons plus tard. Pas maintenant. Tout le monde a déjà le ventre retourné avec ces pauvres Hongrois et voilà que tu t'y mets aussi. Contentons-nous d'observer une minute de silence.

Il se leva et brandit sa tasse pour inviter toute l'assemblée à l'imiter. Pendant une minute, pas un bruit ne retentit.

— Merci. À nos camarades morts à Auschwitz. Qu'ils reposent en paix à jamais. Et que nous les vengions à la première opportunité.

Kolya, l'adjudant du Professeur qui avait réussi à obtenir une place au sein du *Kommando* de la Cuisine habituellement réservé aux triangles verts allemands, entra avec un seau dans chaque main.

— Quelqu'un commander goulasch et patates ?

— Kolya, espèce de profiteur bolchevik ! Où as-tu dégotté ça ?

Les prisonniers examinaient les seaux, stupéfaits.

Kolya éclata de rire.

— Secret.

Il posa les seaux pleins à ras bord près des tables. Aussitôt, l'odeur alléchante de viande fraîche et de pommes de terre se répandit dans la pièce, si puissante qu'elle leur montait presque à la tête. Un éclat d'infinie gratitude et d'émerveillement dans les yeux, les hommes observèrent le Russe remplir généreusement leurs assiettes, un grand sourire aux lèvres.

— Aujourd'hui, nous manger à notre faim, tant pis si SS doivent faire régime.

— Et bientôt, nous mangerons tout ce que nous voulons, proclama Edek en trempant sa tasse dans le seau de schnaps.

Plusieurs hommes échangèrent des regards entendus.

— Alors toi aussi ? demanda le Professeur avec une joie conspiratrice inattendue. Quand ?

— Dans deux semaines, répondit Edek, les yeux plissés.

— Pareil pour nous.

Kolya leva la main et fit mine de protester :

— Dites, camarades, pas tous en même temps ! Nous aussi, évasion, alors organiser calendrier !

— Et mettons-nous également d'accord sur l'endroit où nous nous retrouverons une fois dehors, proposa Wiesław avec un grand sourire.

— Preum's pour être responsable de la brigade ! lança Edek avec un enthousiasme sans bornes.

— Kolya sera responsable de la cuisine de campagne, suggéra quelqu'un.

Dehors, les cheminées continuaient à cracher de la fumée sans relâche. À l'intérieur de l'entrepôt de stockage, un îlot de vie au milieu de la mort trinquait à sa presque liberté.

— J'ai caché ton uniforme et le holster dans le hangar à pommes de terre d'Auschwitz, indiqua tout bas Jurek quelques jours plus tard.

Le secrétaire du Block de Réception semblait plus affairé que d'habitude. Ses yeux perçants s'agitaient nerveusement derrière ses lunettes. Le *Sonderkommando* mené par Kostek venait de lui apporter davantage de marchandises de contrebande et il cherchait frénétiquement de nouvelles cachettes sous la toiture et le plancher. *Je risque déjà ma vie pour la cause et maintenant, Edek me fait courir partout dans le camp avec un uniforme SS dissimulé sous mes propres vêtements.* Voilà ce que son expression semblait vouloir dire. Néanmoins, la promesse de la liberté poussait les plus lâches à commettre des actes d'héroïsme, et Jurek n'était même pas un lâche. C'était simplement un profiteur qui savait comment mettre du beurre dans ses épinards, mais surtout un homme qui, selon les critères d'Edek, avait bon cœur.

— Je récupérerai ta tenue d'installateur dès que tu te seras changé et que tu seras sorti de là.

Le Block était plongé dans le silence. Seuls quelques papiers d'identité éparpillés sur le sol indiquaient que des gens étaient passés par là quelques heures plus tôt.

— Merci.

Edek lui prit la main et la serra avec gratitude.

— Est-ce que tu as quelqu'un pour s'occuper des vêtements de ton amie ?

— Oui. Jerzy s'en charge. C'est lui qui l'escortera.

— Est-ce que je le connais ?

— Il est dans mon *Kommando*, il est installateur, lui aussi. Un Polonais prisonnier politique qui fait plus de deux mètres. On dirait un grizzly, il est capable de tordre un pied-de-biche à mains nues.

— Ah ! Je vois qui c'est ! Le type que même le *Kapo* Jupp évite.

— C'est ça, confirma Edek avec une certaine fierté dans la voix.

Il était fier de compter Jerzy parmi ses amis. Son seul regret était de ne pas l'avoir fait plus tôt. Mais qui aurait pu deviner que les apparences étaient si trompeuses et qu'une façade si menaçante pouvait dissimuler une âme si délicate et altruiste ?

— Il n'est pas très causant, n'est-ce pas ? s'enquit Jurek.

— Non, mais ses actes parlent pour lui. Il fait beaucoup pour la cause.

Jurek soupira en faisant tourner entre ses doigts pâles la pépite d'or qu'Edek lui avait apportée en guise de paiement. Après quelques moments d'hésitation, il la plaça dans la paume d'Edek. Face au regard interrogateur de ce dernier, il haussa les épaules, l'air vaguement embarrassé.

— Pour la cause. Tu en auras besoin dehors.

— Et toi ? demanda Edek en fixant la pépite avec incrédulité.

— Ne t'en fais pas. Les gars du *Sonderkommando* prennent bien soin de moi.

Une fois de plus, Edek le remercia et lui serra la main, mais avec une émotion sincère qui lui gonflait la poitrine et lui donnait les larmes aux yeux. Il les essuya discrètement d'un revers de main, prit une grande inspiration pour se ressaisir et changea de sujet.

— Comme convenu, dès que Mala, Wiesław et moi rejoindrons Szymlak, le carreleur civil qui travaille dans le camp, nous lui confierons l'uniforme et le laissez-passer. Il te le redonnera lorsqu'il viendra travailler au camp le lendemain. Ensuite, Jerzy te fera sortir du camp de la même façon que je compte le faire avec Mala et Wiesław. Grâce à notre déguisement, les SS ne comprendront pas comment nous nous sommes échappés. Ils supposeront que nous avons pris la route des Russes, alors tu ne courras aucun risque à t'enfuir de la même manière que nous.

Jurek hocha la tête, les yeux brillants d'impatience. Le plan était bon, presque infaillible ; même un vétéran comme lui en était conscient.

— Peut-être que nous nous retrouverons à l'extérieur un jour, dit Jurek alors qu'il accompagnait Edek à la porte.

Edek lui adressa un sourire chaleureux et serra la main du secrétaire pour la dernière fois.

— J'aimerais beaucoup.

Edek était d'excellente humeur ce jour-là. Il avait réussi à s'attirer les bonnes grâces du *Kapo* Jupp en le soudoyant avec de l'alcool presque chaque jour au cours des deux dernières semaines. Résultat : Jupp venait d'autoriser Wiesław à rejoindre le *Kommando* temporaire de la rampe, ce qui signifiait qu'il serait de nouveau avec des prisonniers ordinaires.

Néanmoins, quand Edek annonça la nouvelle à son ami, débordant d'enthousiasme, Wiesław ne réagit pas. Sombre et silencieux, il se passa nerveusement les mains dans les cheveux.

Edek le fixa avec étonnement, un tantinet blessé.

— Tu n'es pas content ? Tout est organisé. Jurek du Block de Réception t'obtiendra un uniforme normal demain. Le jour J, tu iras directement au hangar à pommes de terre. Je t'attendrai là-bas, habillé en SS. Puis Jerzy nous amènera Mala et nous quitterons cet endroit pour toujours. Et maintenant, explique-moi pourquoi tu ne couvres pas mon visage de baisers tandis que je te raconte tout ça.

Wiesław fit l'effort de rire, avant de poser sur Edek un regard débordant de mélancolie.

— Edek, merci pour tout, vraiment, mais... je ne peux pas. Je ne viens pas.

— Tu as perdu la tête ? demanda Edek tout bas d'une voix sévère. Nous tenons notre chance de sortir d'ici une bonne fois pour toutes.

— Je sais. Simplement...

Un doux sourire se forma sur les traits de Wiesław.

— Ce sera beaucoup plus difficile de faire sortir deux prisonniers. Le plan fonctionne bien mieux avec un seul. Un prisonnier, escorté par un SS.

Edek secoua la tête, catégorique.

— Je refuse d'écouter ces âneries. Nous y arriverons tous les trois, un point c'est tout.

— Et une fois que nous serons dehors ? C'est facile de se cacher à deux. À trois, beaucoup moins. Nous ne parviendrons jamais à passer inaperçus. De plus, un couple voyageant seul éveille beaucoup moins les soupçons que deux hommes et une femme. Si j'étais un patrouilleur allemand, je les prendrais aussitôt pour des partisans.

— Szymlak va nous fournir des tenues de civils, insista Edek qui refusait d'abandonner. Peut-être qu'il accepterait de nous donner aussi des outils en échange d'une ou deux pépites d'or ? On pourrait facilement se faire passer pour des fermiers polonais. Nous sommes polonais tous les trois, après tout ; nous parlons parfaitement la langue et nous connaissons le pays. Les patrouilleurs allemands n'auraient aucune raison de nous arrêter pour contrôler nos papiers...

— Ils n'auraient aucune raison d'arrêter un *couple* pour un contrôle de papiers, l'interrompit Wiesław. Un fermier et sa femme, c'est tout ce qu'il y a de plus normal. Deux fermiers accompagnés d'une femme auront l'air d'être tout droit sortis d'un de leurs posters

nazis anti-partisans.

— Foutaises, grommela Edek, entêté.

Néanmoins, il comprit qu'il ne pouvait pas lutter contre l'argument plus que solide que lui opposait Wiesław. Cette prise de conscience lui fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il avait le souffle coupé à la perspective de laisser son meilleur ami derrière lui. Il baissa la tête, dévasté par cette idée.

— Alors je ne partirai pas non plus.

— Tu racontes n'importe quoi, le réprimanda Wiesław. Et Mala, dans tout ça ? Devrait-elle rester ici et continuer à souffrir dans cet abattoir uniquement à cause de tes sentiments fraternels à mon égard ?

Face à ce choix impossible, Edek poussa un gémissement d'angoisse. Il posa la tête sur ses bras, croisés sur la table. Comment était-il supposé décider qui était plus important ? La femme qu'il aimait plus que sa propre vie, ou l'ami qui lui avait justement sauvé la vie à plusieurs reprises ?

Heureusement pour lui et son infinie culpabilité, Wiesław choisit à sa place :

— Tu pars avec Mala et je te suivrai avec Jerzy ou Jurek quelques jours plus tard. Nous nous retrouverons tous dans les forêts et nous nous battons côte à côte, comme nous l'avions prévu. C'est la solution la plus raisonnable. Tu peux me contredire jusqu'à en perdre le souffle, mais tu sais que j'ai raison.

Un sourire en coin apparut sur les traits d'Edek tandis qu'il relevait piteusement la tête.

— Je déteste ça quand tu es logique.

Wiesław ricana doucement.

— Je suis au courant. En attendant, je vous aiderai autant que je peux, Mala et toi. Rien n'a changé de ce point de vue.

— Merci. Je sais.

Il regarda fixement son meilleur ami, comme pour graver ses traits dans sa mémoire pour les années (ou les jours) à venir. Personne ne savait quand, ni même s'ils se reverraient. Bouleversé, Wiesław serra la main d'Edek dans la sienne.

— Tu dois juste me promettre une chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Tu te souviens que nous avons parlé du livre que tu pourrais écrire sur notre expérience ici ?

— Oui ?

— Si c'est toi qui survis, écris-le pour nous deux, tu veux bien ?

Wiesław fixa longuement Edek avant de finir par lui donner sa parole, soudain en proie au pressentiment qu'il serait le seul survivant des deux à raconter leur histoire.

Le soleil embrasait la terre et Edek trifouillait le verrou des toilettes du corps de garde. Même les planches en bois irradiaient de chaleur ; le métal du verrou brûlait au toucher. Le visage et le dos ruisselant de sueur, il jura pour la millième fois. Il triturait le foutu mécanisme depuis vingt minutes, en vain.

Exaspéré, il lança un regard par-dessus son épaule. Wiesław, qui lui servait de guetteur, lui fit signe de continuer. La voie était libre. Le camp était désert par cet après-midi étouffant. Les groupes de travail extérieurs et les Kapos qui les surveillaient étaient tous en dehors du périmètre et les SS, y compris ceux dans les miradors, étaient occupés à faire la sieste après avoir consommé leur ration récemment doublée de bière fraîche et de schnaps. Sentant le changement d'attitude de leurs guerriers SS teutoniques suite aux victoires alliées, leurs commandants les pacifiaient et les domptaient en leur fournissant des quantités presque illimitées d'alcool, tout comme ils le faisaient avec les troupes en première ligne.

Pour un soldat d'infanterie ivre, même un commissaire soviétique rugissant armé d'une grenade n'était pas si terrifiant que ça. Pour un SS saoul, des dizaines de milliers de

Hongrois se fondaient en une masse sans visage qu'il était bien plus facile de tuer. La rumeur disait qu'une fois tous les Hongrois éliminés, le reste des occupants d'Auschwitz connaîtrait un sort identique, vétérans ou non. Le temps passait, menaçant et implacable, décomptant ce qui restait de leur misérables existences.

Avec une vigueur renouvelée, Edek repartit à l'assaut du verrou. Il fallait le casser afin de donner à Jerzy une raison de venir là le lendemain. Edek avait déjà dissimulé la salopette bleue à l'intérieur, derrière le réservoir d'eau attaché à l'une des toilettes. Une cachette parfaitement sûre, car aucun SS ne s'abaisserait à aller regarder dans un endroit aussi peu hygiénique. Demain, Mala se changerait et ressortirait d'ici accompagnée de Jerzy, un lavabo en porcelaine par-dessus la tête. Elle s'était déjà occupée de ses cheveux la veille : elle les avait coupés devant Edek, médusé en constatant qu'elle ne cillait même pas à la vue de ses longues boucles qui jonchaient sur le sol.

— Ça repoussera, avait-elle dit avec un haussement d'épaules et un sourire tranquille face à l'expression dévastée d'Edek. Ce n'est pas la première fois.

Enfin, le verrou céda. Réprimant avec peine un cri de triomphe, Edek fourra son uniforme à l'intérieur, s'empara de sa boîte à outils et repartit sur la route baignée de soleil, les yeux mi-clos. Pour la première fois depuis son arrivée à Auschwitz, il était en proie à une envie irrépressible de siffloter.

Il était presque libre.

Il était presque libre, avec Mala.

Chapitre 32

24 juin 1944

C'était le grand jour. Le jour qui scellerait leur destin ou les libérerait, Edek et elle. Le plan était d'une simplicité qui relevait du génie : elle irait aux toilettes du corps de garde, se changerait pour revêtir un uniforme d'installateur, dissimulerait son visage sous un lavabo de porcelaine que Jerzy avait préparé, et ressortirait escortée par Jerzy. À partir de là, Edek, habillé en SS, l'escorterait jusqu'aux grilles puis... vers la liberté. C'était à la fois infiniment excitant et absolument terrifiant. C'était dommage que Wiesław ne se joigne pas à eux, mais elle n'avait que trop bien compris son raisonnement lorsqu'Edek le lui avait exposé. Néanmoins, elle se sentait terriblement coupable d'avoir perturbé l'arrangement initial entre les deux meilleurs amis.

— Il va rester coincé ici à cause de moi, avait gémi Mala en cachant son visage dans ses mains, incapable d'affronter le regard d'Edek à cet instant.

Il lui avait écarté les mains avec délicatesse et les avait embrassées tendrement.

— Il ne va pas rester coincé. Il nous suivra juste après. Dès que Szymalak lui aura fait parvenir l'uniforme, il s'enfuira avec Jerzy ou Jurek, peut-être même avec les deux.

Mala avait acquiescé, tout en songeant à quel point c'était merveilleux qu'Edek parvienne toujours à la reconforter lorsqu'elle en avait besoin.

Mais à présent, Mala avait la gorge sèche, comme si quelqu'un l'avait frottée au papier de verre. Elle avançait en direction du corps de garde, priant les dieux auxquels elle ne croyait pas pour qu'aucun SS curieux ne traîne dans les parages. Avant de se mettre en route, elle avait jeté un œil à l'emploi du temps des surveillants dans le bureau du camp. Par chance, seul le *Blockführer* Perschel était en service ce jour-là, un jeune insouciant qui aimait bien plus se promener sur sa moto que remplir ses fonctions d'officier.

Dans l'espoir d'apaiser une divinité ou une autre, Mala prononça à la hâte une prière générique sans même savoir si elle l'avait bien récitée et croisa les doigts. Le soleil l'aveuglait et elle voyait à peine où elle allait. Une brume de chaleur s'élevait au-dessus de la route du camp principal. L'air frémissait et distordait la réalité, qui ondulait comme un mirage devant ses yeux.

Sauf qu'elle ne rêvait pas. C'était bel et bien en train d'arriver.

Le corps de garde apparut dans son champ de vision. Mala distinguait déjà ses épais murs gris, la peinture blanche des encadrements de fenêtres étincelante dans la lumière, et les géraniums en pots d'un rose plus éclatant encore sur les rebords de fenêtres. Les battements de son cœur s'emballèrent furieusement.

— Mala !

Elle était si concentrée sur sa destination qu'elle n'entendit pas son nom tout de suite.

— Mala ! Tu as une minute ?

Ce ne fut que lorsqu'une femme s'approcha en courant de la clôture qui séparait l'infirmerie de la route, levant ses bras frêles pour attirer l'attention, que Mala la remarqua. Elle jura entre ses dents. La femme avait l'air vaguement familier, mais pas suffisamment pour que Mala la reconnaisse. Elle agitait les bras en tous sens et attirait tous les regards. C'était la dernière chose dont Mala avait besoin.

— Viens-tu à l'infirmerie plus tard ?

Sans ralentir le pas, Mala secoua la tête.

— Non, pas aujourd'hui. Désolée.

— Demain ?

La femme continuait de courir vers elle. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites scrutaient le visage de Mala avec désespoir.

— Je suis autorisée à sortir demain. Je sais que parfois, tu assignes des femmes à de bonnes unités de travail... Peut-être que tu pourrais...

— Je suis terriblement pressée, l'interrompt Mala.

En voyant la femme se décomposer, elle soupira. Après avoir balayé la zone du regard elle retira sa montre et la jeta par-dessus la clôture. Elle atterrit pile aux pieds de la femme.

— Va voir Anni, la *Kapo* de l'infirmerie, et donne-lui ça en guise de pot-de-vin. Autrement, cette garce allemande ne bougera pas le petit doigt. Demande-lui d'aller chercher Zippy au *Schreibstube* et dis à Zippy que c'est Mala qui t'envoie. Elle t'arrangera un transfert dans une bonne unité.

La femme ramassa la montre et porta ses mains à sa poitrine.

— Merci, Mally ! Tu es un ange. Oh, merci beaucoup ! Tu viens de me sauver la vie.

Si seulement quelqu'un pouvait sauver la sienne...

Comme elle s'y attendait, le *Blockführer* Perschel sortait du corps de garde. Il boitait fortement. Mala se figea et l'observa manœuvrer sa bicyclette en réfléchissant fiévreusement aux options qui s'offraient à elle. Elle n'avait rien à faire ici ; fallait-il qu'elle fasse demi-tour ou...

Trop tard. Perschel l'avait déjà vue et lui faisait signe d'approcher. Les jambes tremblantes, Mala se dirigea vers le SS, de plus en plus étourdie à chaque pas.

Au prix d'un effort surhumain, elle se força à sourire.

— Puis-je vous être utile, *Herr Blockführer* ?

— Oui. Si tu pouvais juste tenir les poignées de ce maudit truc pour moi... répondit-il avec un certain embarras. J'ai eu un petit accident avec ma moto hier...

— Bien sûr, *Herr Blockführer*.

Mala essuya discrètement ses paumes en sueur sur sa jupe et agrippa les poignées.

— Comment va votre jambe ? Elle n'est pas cassée, si ? s'enquit-elle du ton le plus préoccupé possible.

— Je survivrai. Et sans boiter, d'après le médecin. Mais je préférerais être allongé au bord de la rivière au lieu de devoir rouler sur ce truc ridicule dans ce maudit endroit.

Il sourit et enfourcha le vélo.

— Ils auraient dû vous accorder quelques jours de convalescence, *Herr Blockführer*. Vous travaillez trop. Et vous devez reposer votre jambe. Ces bottes ne vous font pas du bien en ce moment, elles vous serrent trop.

— Dommage que tu ne sois pas le médecin principal SS !

Étrangement aimable, Perschel rit et s'éloigna en oubliant complètement de lui demander ce qu'elle fabriquait ici.

Après son départ, Mala recommença à respirer. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle retenait son souffle.

La fraîcheur agréable qui régnait à l'intérieur du bâtiment l'enveloppa dès qu'elle y entra. Jerzy, qui l'attendait derrière la porte, l'attrapa par le bras et l'entraîna vers les toilettes. Comme toujours avec les sanitaires SS, elles étaient impeccables et sentaient vaguement la soude caustique après le nettoyage quotidien effectué par les prisonniers. Les lavabos en porcelaine reflétaient la lumière des plafonniers, tout comme le carrelage blanc des murs, ce qui donnait à la pièce des airs de salle d'opération. Pendant que leurs victimes vivaient dans la crasse, les SS mettaient un point d'honneur à s'assurer que tout ce que leurs mains aryennes touchaient était d'une propreté irréprochable.

— Bon sang, Mala ! lança Jerzy d'une voix éraillée par l'angoisse. J'ai failli faire une

attaque quand j'ai entendu qu'il te parlait. Dépêche-toi de rentrer dans cette cabine. Passe la salopette et donne-moi tes vêtements quand tu auras terminé.

Elle entra dans la cabine comme une automate. Pendant un moment, elle resta là, le front appuyé contre le carrelage froid, à tenter d'apaiser les battements de son cœur. Pour la première fois, des doutes commencèrent à germer dans son esprit. C'était une mauvaise idée. Une idée totalement idiote si l'on y réfléchissait bien. Il suffirait qu'un garde un tant soit peu vigilant soulève le lavabo et tout serait fini.

Des coups précipités furent frappés à la porte.

— Mala ?

La voix de Jerzy était étouffée, comme si Mala se trouvait sous l'eau. Ses oreilles bourdonnaient, elle entendait son sang pulser sauvagement dans ses tempes à mesure que sa panique augmentait. Elle qui n'avait jamais perdu connaissance, elle avait pour la première fois de sa vie l'impression qu'elle allait s'évanouir d'un instant à l'autre.

— Es-tu habillée ? Mala ? insista la voix, de plus en plus pressante.

Avec la meilleure volonté du monde, elle était incapable de bouger. Les moments suivants se déroulèrent dans une sorte de brouillard. Elle eut vaguement conscience de Jerzy faisant irruption dans la cabine et jurant entre ses dents. Une peur si glaçante et subite la paralysait qu'elle enregistrât à peine les gestes de l'installateur. Prenant les choses en main, il la déshabilla et passa la salopette par-dessus sa combinaison. Pendant toute l'opération, il évita soigneusement de regarder son corps inerte à demi-dévêtu, même si elle était trop saisie par la panique pour éprouver la moindre gêne.

Mala hocha la tête à certaines de ses instructions sans comprendre ce qu'il lui disait exactement tandis qu'il l'entraînait hors de la cabine tout en fourrant ses vêtements sous sa propre salopette. Elle sentit une pression sur ses épaules lorsque le camarade d'Edek y appuya le lavabo.

— Mala ? Je t'ai demandé si ça allait ? Est-ce que tu arriveras à le porter jusqu'au cordon extérieur ?

Elle éprouva un étrange sentiment de sécurité : il faisait sombre sous le récipient de porcelaine et la voix de Jerzy était beaucoup plus claire à présent. Elle songea qu'elle allait bien. Tout allait bien. Tout était possible.

— Oui. Ça va aller, finit-elle par répondre après s'être éclairci la gorge. Désolée de...

— Ne t'excuse pas, ma grande, répondit-il en lui donnant une tape amicale dans le dos. N'importe qui serait sur les nerfs. Je serai à ta place dans quelques jours et je me vois déjà claquer des dents.

*

Quand Wiesław lui fit signe que Mala et Jerzy étaient en chemin, Edek émergea du hangar à pommes de terre, les yeux plissés face au soleil aveuglant. Son cœur battait à tout rompre, mais en apparence, il était d'un calme olympien. Il alluma une cigarette et se posta sur le bord de la route poussiéreuse entourée de quelques carrés de pelouse, puis il tourna la tête vers la direction d'où devaient arriver Jerzy et Mala. Contrairement à ce qu'il craignait, l'imposante carrure de Jerzy était la couverture parfaite pour la frêle silhouette de Mala. N'importe qui semblait minuscule à côté du géant polonais, même le plus grand des dirigeants SS ; avec le visage et le corps cachés par le lavabo et sa salopette bleue sans forme, Mala était impossible à distinguer d'un autre prisonnier. Même Edek ne l'aurait pas reconnue.

Son estomac se noua douloureusement à la vue du lourd lavabo sur les épaules de Mala. C'était un miracle qu'elle ait réussi à le soulever ; comment pourrait-elle bien parvenir à le porter sur une si longue distance ? Une véritable guerre faisait rage en son for intérieur. Il tira plus fort sur sa cigarette quand Jerzy s'arrêta devant lui à la distance réglementaire et

signalait l'arrivée d'un détenu.

— Bonne chance, Edek, murmura Jerzy avant d'effectuer un demi-tour exemplaire et de s'éloigner.

Edek ne pouvait pas le remercier à voix haute, mais ses yeux parlaient pour lui : *Si nous avons de la chance, nous nous battons côte à côte pour notre liberté.*

— Mally, est-ce que ça va ? chuchota Edek à Mala sans remuer les lèvres.

Un « hum » tendu lui parvint depuis sous le lavabo, une façon de lui faire comprendre qu'il ferait mieux de se taire. C'était déjà suffisamment difficile de porter sa charge sans avoir en prime à lui faire la conversation. Il adapta sa cadence à la sienne afin qu'elle puisse marcher à une allure confortable.

La chaleur devint tout bonnement insupportable lorsqu'ils sortirent du camp. Un garde salua Edek et ne prit même pas la peine de lui demander ses documents, à son soulagement. À présent, il ne restait plus que le cordon extérieur.

Le soleil continuait à calciner le sol sous leurs pieds.

Ils marchèrent jusqu'à atteindre le dernier poste de contrôle. Rien qu'une barrière au travers de la route au milieu d'un champ et un seul garde SS qui l'actionnait, mais pour Edek, cela aurait tout aussi bien pu être l'entrée du paradis. La dernière porte, derrière laquelle se trouvait la mort ou la liberté. Était-ce vraiment possible qu'une barrière à rayures noires et blanches exerce un tel pouvoir sur la vie d'une personne ? Un stupide morceau de bois et, derrière lui, le monde entier prêt à les accueillir si seulement ils parvenaient à le franchir.

Dans le ciel, les rayons dorés du soleil déversaient leur chaleur sur eux, mais ce n'était pas pour cette unique raison que le dos d'Edek ruisselait de sueur sous le tissu rêche de son uniforme. Tout était parfaitement immobile ; seuls le souffle irrégulier de Mala et les battements furieux de son propre cœur troublaient le calme qui les entourait. Tout se jouerait en quelques instants : leur mort ou leur survie. Edek calma sa respiration et tenta d'afficher la plus grande des nonchalances tandis qu'ils s'approchaient du garde.

Celui-ci fit claquer ses talons et se mit au garde-à-vous.

— *Heil Hitler, Herr Unterscharführer !*

Edek plia à peine le bras.

— Un calvaire, cette chaleur, pas vrai ?

Il secoua la tête et sortit l'*Ausweis* de sa poche. Étonnamment, sa main ne tremblait absolument pas.

— Comme vous dites, *Herr Unterscharführer*, répondit aimablement le garde.

Il s'empara du laissez-passer. Tandis qu'il l'étudiait, Edek fut pris d'une envie irrépressible de déglutir pour se débarrasser du nœud qui s'était logé dans sa gorge. À la place, il se la racla bruyamment pour indiquer qu'il était très pressé et n'avait pas l'intention de perdre son temps avec de la bureaucratie inutile. Le garde bafouilla quelques mots d'excuse, mais il arborait un froncement de sourcils confus.

— Ça dit ici que vous êtes supposé escorter deux prisonniers ?

Il fixa Edek d'un air interrogateur, la tête un peu penchée sur le côté à la manière d'un chien.

Edek lui opposa un haussement d'épaules indifférent.

— J'ai tué l'autre en chemin. Il m'agaçait.

Le jeune garde pâlit et rendit son *Ausweis* à Edek avant de se remettre au garde-à-vous. Il était clair qu'il n'avait pas le moindre désir d'incommoder *Herr Unterscharführer* avec davantage de questions.

— Repos, ordonna Edek d'un air suffisant en le dépassant.

Soudain, c'était comme si son cœur était dans sa gorge. Ils marchaient sur une route poussiéreuse, en direction d'un champ de maïs. Devant eux, des feuilles d'épis chuchotaient dans la brise tiède. À chaque pas, ils se rapprochaient de la forêt d'un vert émeraude qui

s'étendait devant eux. Les affreux miradors gris avaient disparu depuis longtemps, remplacés par les pins et les bouleaux, blancs, avec leur feuillage vert citron qui tombait en cascade autour de leurs troncs fins. Derrière eux, les grilles d'Auschwitz. Devant eux, la liberté.

*

La tête dans un étau sous le poids du lavabo de porcelaine, Mala avançait d'un pas vaillant à côté d'Edek, le souffle court. Son visage et son dos ruisselaient de sueur sous l'effet de l'angoisse et de la chaleur accablante. Tout ce qu'elle parvenait à voir, c'étaient des bottes SS noires et une route poussiéreuse au relief irrégulier. Elle avait encore trop peur de croire que le camp était derrière eux. L'après-midi s'étendait devant eux sous un soleil doré et Mala redressa les épaules comme si elle déployait ses ailes pour la première fois depuis des années, son chargement soudain léger comme une plume.

La route décrivit un virage serré. Les épis de maïs étaient aussi grands qu'eux, désormais.

— Par ici, indiqua Edek.

Il entra dans le champ, écartant les épis afin de dégager le passage pour Mala.

— Suis-moi de près. Plus que quelques mètres et tu pourras t'en débarrasser. Je veux juste qu'on s'éloigne suffisamment de la route pour que les SS ne le remarquent pas.

La terre brune accueillit leurs pas comme un doux tapis. Les feuilles vertes leur effleuraient les épaules et le dos, comme pour les féliciter pour leur courage qui dépassait l'entendement. Edek souleva délicatement le lavabo des épaules de Mala et l'espace d'un instant, l'étendue infinie de bleu au-dessus de sa tête l'aveugla, tout comme le disque solaire qui déversait sa lumière sur elle, faisant fondre les couches de désespoir, de terreur et de mort qui la recouvraient.

Un rire hésitant s'échappa de sa gorge et ne tarda pas à gagner en force et en volume, purgeant ses poumons des cendres et de la fumée des crématoires. Mala riait, rebelle et libre, comme pour se venger des SS qui lui avaient volé toutes les raisons de sourire... ou peut-être simplement pour se prouver à elle-même qu'elle savait encore comment faire, qu'elle en était encore capable après tout ce qu'elle avait enduré.

Edek l'observa avec curiosité pendant un moment et finit par se joindre à elle, comme s'il comprenait la raison de ces éclats de rire.

— Donne-le-moi, ordonna Mala.

Son visage tout entier semblait rayonner de l'intérieur. Mala lui prit le lavabo des mains et le lança non sans peine dans le champ, comme si, avec cet ultime acte de défi, elle brisait les toutes dernières chaînes qui la retenaient.

— Merci, dit-elle d'une voix chargée d'émotion tandis qu'elle enroulait ses bras autour du cou d'Edek.

— De quoi ?

— De me donner la chose la plus inestimable qui soit, murmura Mala contre la bouche entrouverte d'Edek. Ma liberté. *Notre* liberté.

Elle l'embrassa, avec avidité et sans retenue, goûtant la vie elle-même qui déployait ses pétales sur les lèvres douces et enivrantes d'Edek. Pendant quelques précieuses minutes, le monde entier leur appartint. À eux et à personne d'autre.

Chapitre 33



Dans l'immobilité sereine du soir, les bruits étaient transportés sur de longues distances. Adossé au tronc d'un pin, Edek tendait l'oreille, concentré. Depuis l'orée du bois, il apercevait les contours du village de Szymlak. Le crépuscule teintait la forêt d'un bleu indigo. Dès que le dernier éclat du jour aurait disparu du ciel, ils fileraient jusqu'à la maison de Szymlak ; mais surtout pas avant. Il était impératif de ne pas se faire remarquer, de devenir des ombres, de se fondre dans la nuit et de disparaître dans la forêt avec elle.

Pour la énième fois, il consulta sa montre, le cadeau de départ de Kostek. Il ne parvenait presque plus à discerner le cadran, mais il vit tout de même que l'aiguille des minutes avait à peine bougé depuis la dernière fois qu'il avait regardé l'heure. Cette attente... c'était intolérable. Il avait désespérément envie de bondir sur ses pieds et de faire les cent pas dans le simple but de s'occuper, de dépenser cette énergie nerveuse pleine d'adrénaline qui courait dans ses veines, mais Mala dormait avec la tête sur ses genoux. Leur marche interminable de plusieurs heures l'avait épuisée, sans parler du lavabo qu'elle avait dû longuement transporter avant de trouver un endroit approprié pour s'en débarrasser. Alors Edek restait aussi immobile que possible pour protéger son sommeil paisible, couvant son visage serein d'un regard aimant. Elle, sa guerrière amazone sans peur, sa sœur d'armes, sa future femme, l'amour de sa vie.

Au camp, l'appel était bien entamé. Ce n'était qu'une question de temps avant que les vétérans de Block découvrent la disparition de deux prisonniers. Suivant le protocole, ils recompteraient alors tout le monde au cas où il s'agirait d'une erreur, ce qui prolongerait l'appel d'une heure. Une autre heure de gagnée pour Edek et Mala. Les lèvres gercées à force de les mordiller, Edek priait comme il n'avait jamais prié auparavant pour que la sirène du camp reste silencieuse jusqu'à ce qu'ils soient à l'abri chez Szymlak.

— Arrête de gigoter, ordonna Mala sans ouvrir les yeux. Ils ne signaleront pas notre disparition jusqu'à avoir tout vérifié trois fois. Surtout avec moi. Je suis messagère. Je peux être n'importe où sur ordre de Mandl.

— Je croyais que tu dormais.

— C'est le cas. Le camp m'a appris à dormir tout en étant consciente de tout ce qui se déroule autour de moi. Les animaux entendent tout, même pendant leur sommeil. J'ai appris à devenir un animal.

Soudain, un sourire mélancolique se forma sur ses lèvres.

— C'est amusant, n'est-ce pas ? Je me sens plus en sécurité dans les bois, où sont tapis de véritables prédateurs, que dans le camp avec ses prédateurs en uniformes gris. Je fais davantage confiance aux loups qu'aux SS.

— Et tu as bien raison. Les loups tuent pour survivre, tandis que les SS tuent uniquement par plaisir.

Des ombres argentées glissaient sur l'herbe, mais elles n'étaient pas une menace. Elles rimaient avec abri et réconfort. À travers les branches des arbres, les lumières du village faisaient écho aux étoiles qui apparaissaient peu à peu dans le ciel de plus en plus obscur. Une légère odeur de fumée flottait dans l'air et, pour la première fois, les narines d'Edek se dilatèrent d'enthousiasme tandis qu'il inhalait avec gourmandise. C'était une fumée propre, domestique, familière, que n'accompagnait pas la puanteur nauséabonde de la mort. Elle transportait avec elle des souvenirs de maison, de marmite noire dans un four, de pain

cuisant jusqu'à ce que la croûte devienne dorée, de la chaude fourrure du chien allongé devant la cuisinière, les pattes frémissantes alors qu'il chassait un lapin dans son sommeil. Edek tenta de résister, mais c'était impossible. Il ne tarda pas à secouer l'épaule de Mala délicatement, mais avec insistance.

— Allez, Mala. C'est l'heure.

Elle ne protesta pas. Elle reconnaissait l'odeur, elle aussi.

Une fois en bordure du bois, ils marquèrent une pause et attendirent. Au loin, les bêlements des chèvres se mélangeaient au chœur des criquets. Au milieu des coassements gutturaux des grenouilles retentissaient parfois des rires d'enfants, un bruit insouciant oublié depuis longtemps qui étreignit le cœur d'Edek au point d'en avoir les larmes aux yeux lorsqu'il prit conscience qu'il n'avait pas entendu cela depuis des années. À Auschwitz, les seuls enfants survivants appartenaient au docteur Mengele. Cela n'avait rien de surprenant qu'ils ne sourient jamais. Ils ne pleuraient jamais non plus, d'ailleurs. Même les enfants de cinq ans savaient que contrarier *Herr Doktor* était synonyme d'une injection mortelle de phénol dans le cœur.

Tirant sur le col serré de son uniforme (il avait soudain du mal à respirer), Edek attrapa la main de Mala et scruta son visage dans le noir. Parfaitement calme, elle le rassura d'un hochement de tête, son sourire serein et sans peur.

— Je suis prête, Edek. Ne t'inquiète pas.

— Ne te redresse pas et plaque-toi au sol dès que tu aperçois quelqu'un, ordonna-t-il d'une voix qui tremblait un peu.

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter. J'étais dans une organisation sioniste pour la jeunesse juive où nous suivions une formation militaire, je te rappelle. J'étais la meilleure pour ce qui était de plonger.

Même dans l'obscurité, il pouvait voir que les yeux pétillaient de malice en dépit de son ton pince-sans-rire. Reconnaisant pour ce moment de légèreté, il prit son visage entre ses mains, si beau et si pâle à la lumière de la lune, et l'embrassa avec la passion d'un soldat sur le point de se jeter dans une bataille. L'instant suivant, ils avançaient, en alerte. Ils guettaient ces environs inconnus, mâchoires serrées, tous leurs muscles tendus avec une agilité animale tandis qu'ils traversaient la prairie qui séparait la forêt de la maison de Szymlak. Leur *no man's land* entre la vie et la mort.

Ils marquèrent une halte au niveau de la clôture, démontée par endroits sûrement pour servir de bois de chauffage, et se mirent à plat ventre dans l'herbe odorante et perlée de rosée. Un chien se mit à aboyer avec frénésie d'un cri rauque. Crispé à l'idée d'être découvert, Edek voulut se relever d'un bond, mais Mala lui tira sur le bras pour l'obliger à rester allongé. Il fut surpris par la force que renfermaient ses doigts effilés.

— Il est attaché. Tu n'entends pas les cliquetis métalliques de sa chaîne ?

Il rit sans bruit de sa propre bêtise.

— Pardonne-moi. Je suis nerveux.

Elle lui adressa un regard matiné de reproches.

— Serais-tu aussi nerveux si c'était Wiesław au lieu de moi à côté de toi ?

Edek était sur le point de protester, mais au dernier moment, il s'interrompit et baissa les yeux, étreint par un sentiment de culpabilité. Comme si elle ressentait son tourment intérieur, Mala plaça sa paume chaude entre ses omoplates. Aussitôt, la tension commença à se dissiper et il parvint à respirer de nouveau.

— C'est gentil de t'inquiéter pour moi, Edek. Je sais que tu as le sentiment d'être responsable de moi, mais il faut que tu arrêtes. Ça ne sert à rien. Je suis forte, aussi forte que toi, et je ne vais pas craquer. Traite-moi comme ta camarade, pas comme une fille que tu devrais protéger. Je travaille avec la résistance depuis des années ; j'ai extirpé mon papa d'adoption d'une tranchée pleine de cadavres ; j'ai aidé Rudek à s'enfuir ; j'ai porté le maudit lavabo de porcelaine sur mes épaules pendant ce qui m'a semblé être des heures

sous une chaleur intolérable. Je crois avoir prouvé de quoi j'étais capable. Nous aurons beaucoup plus de chances de nous en sortir si nous travaillons en équipe.

Elle parlait tout bas, mais sa voix était pleine de détermination. Tout à coup, Edek comprit à quel point il était chanceux d'être avec une guerrière si téméraire.

— Merci, finit-il par murmurer.

— De quoi ?

— D'être si calme alors que j'étais sur le point de m'effondrer.

— Il faut bien qu'un de nous deux le soit.

Elle haussa les sourcils d'un faux air de reproche et Edek faillit suffoquer face à la force de ses sentiments pour elle à cet instant.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais il décida que cela pouvait attendre. Après tout, il avait la vie devant lui pour lui dire à quel point il l'aimait. Elle, son esprit posé et logique, sa main ferme dans la sienne, et son état d'esprit qui le rendait plus confiant encore quant au fait que tout irait bien tant qu'ils restaient ensemble.

— Je vais aller trouver Szymlak, dit-il simplement.

*

Depuis sa cachette, Mala observa Edek s'approcher de la maison et frapper à la fenêtre près du porche. Après une brève attente, un rideau bougea, révélant un visage de femme. Ses yeux s'écarquillèrent en reconnaissant un uniforme SS, mais elle n'osa pas refermer le rideau au nez de l'inconnu qui se tenait devant chez elle.

Bientôt, la porte s'ouvrit, mais ce ne fut pas la femme qui sortit ; c'était un homme âgé, dont Mala supposa qu'il s'agissait d'Antoni Szymlak, le carreleur. Alma eut à peine le temps de discerner son épaisse moustache grise et son visage parcheminé dans le flot de lumière en provenance de la maison. À la hâte, Szymlak referma la porte et l'obscurité les enveloppa, Edek et lui, les cachant des regards curieux.

Ils discutèrent pendant un moment, leurs voix inaudibles. Seuls leurs grands gestes trahissaient le sentiment d'urgence qui les animait. Mala vit le rideau s'écarter à nouveau, cette fois sur deux jeunes garçons dont les regards fascinés étaient rivés sur le mystérieux officier. Edek les remarqua et les salua amicalement d'un geste de la main, mais ils n'eurent pas la possibilité de répondre ; leur mère, pâle et horrifiée, les tira en arrière et referma le rideau.

Très loin, la sirène du camp commença à hurler, glaçant Mala jusqu'au sang.

Les hommes l'entendirent également. Ils se figèrent et scrutèrent l'obscurité, comme s'ils s'attendaient à ce que l'équipe de recherche et ses chiens sortent des bois à tout moment. Szymlak tourna lentement la tête vers la fenêtre derrière laquelle se trouvait sa famille. Edek suivit son regard et comprit aussitôt, sans qu'un seul mot soit prononcé. Il donna une tape sur l'épaule de l'homme et lui adressa quelques mots qui eurent pour seul effet de lui faire secouer la tête avec désespoir. Plein de regret face à son sort, face à leur destin d'oppression et de persécution, il semblait se confondre en excuses d'avoir fait des promesses qu'il ne pouvait plus tenir. Même sans entendre ce qu'ils disaient, Mala n'avait aucun mal à lire les émotions sur leurs visages et à deviner la teneur de leur conversation. Elle éprouvait la même chose : leur chagrin, leur angoisse, et la manière déchirante dont ils devaient se séparer, deux compatriotes éloignés par la guerre.

Désireux de ne pas mettre le carreleur en danger plus longtemps par sa présence, Edek le remercia et tourna les talons pour partir. Alors, Szymlak l'attrapa par la manche, lui souffla quelque chose avec empressement et montra du doigt la prairie qu'ils venaient juste de traverser. Même dans l'obscurité, elle vit le visage d'Edek s'illuminer. L'instant suivant, il rejoignit Mala à pas rapides, sans jamais sortir de l'ombre par mesure de précaution.

— Nous ne pouvons pas rester chez lui pour des raisons évidentes, l'informa-t-il dès qu'il

fut à sa hauteur, le souffle court.

Néanmoins, Mala détecta la présence d'une note d'enthousiasme dans sa voix.

— Mais il a dit que nous pouvions passer la nuit dans sa grange, là où il conserve le foin. C'est une cachette parfaite même si les nazis venaient pendant la nuit, ce qui est très peu probable. La plupart des fugitifs qui partent de Birkenau vont tous dans la direction opposée, alors il y a fort à parier qu'ils ne nous dérangeront pas cette nuit. Il a dit qu'il nous apporterait de la nourriture et du lait plus tard.

— Et pour ce qui est des vêtements ? demanda Mala en levant la voix malgré elle.

Le bruit de la sirène, bien que très éloigné, semblait noyer tout le reste. Seuls les battements enragés du cœur de Mala dans sa poitrine, puissants comme des uppercuts, résonnaient plus fort qu'elle.

Edek se décomposa.

— Hélas, pas de vêtements. Il ne possède que deux chemises, et sa fille est venue ici uniquement avec la tenue qu'elle avait sur le dos. S'ils nous les donnent et que nous nous faisons prendre, les gens du village les reconnaîtront aussitôt lorsqu'on les interrogera. Il ne veut pas prendre le risque.

Mala hocha la tête (oui, c'était parfaitement compréhensible) et se mit debout. Elle plissa les yeux lorsqu'ils tombèrent sur les deux éclairs brodés sur le col d'Edek.

— Tu sais, je déteste cet uniforme sur toi.

Sans un mot, Edek ôta sa ceinture et déboutonna sa tunique. Bientôt, il ne portait plus que le vieux pantalon de Lubusch, dénué de tout insigne.

— C'est mieux ?

Elle secoua la tête, les yeux brillants dans l'obscurité satinée de la nuit.

— Non. Il va aussi falloir retirer ton pantalon.

— Suis-je au moins autorisé à le garder jusqu'à ce que nous atteignons la grange ?

Mala ne répondit pas. Elle se contenta de rire, de ce rire qui transformait le sang d'Edek en lave en fusion, et se mit en route.

Plus tard cette nuit-là, ils étaient étendus sur le toit, qu'ils avaient préféré à l'intérieur étouffant de la grange, et admiraient les étoiles qui peuplaient le ciel d'un noir d'encre. L'odeur parfumée de la paille était imprégnée dans leurs cheveux ; le goût du lait de chèvre frais que la fille de Szymlak leur avait apporté quelques heures plus tôt était encore sur leurs lèvres. La jarre était encore à moitié pleine, posée près d'un panier rempli de pain, de pommes de terre et de viande fumée, qu'elle leur avait présenté en même temps que des excuses qu'ils avaient refusé d'écouter.

— Vous prenez assez de risques comme ça, lui avait assuré Mala en acceptant les vivres avec gratitude. Nous vous sommes infiniment reconnaissants.

Une brise délicate caressait leurs corps encore brûlants et trempés de sueur après leurs caresses. De leur poste d'observation, le monde entier semblait s'étendre devant eux, mûr et prêt à être cueilli, débordant de possibilités. Cette nuit-là, la mort n'existait plus. L'air lui-même était plein de vie et ils respiraient la liberté pure.

— Même si nous nous faisons prendre... commença Mala de la voix rauque dont elle lui avait murmuré des choses impossibles quelques minutes plus tôt.

— Arrête, l'interrompit-il en se crispant aussitôt. Tu vas nous porter la poisse.

Elle se redressa sur un coude afin de plonger dans le sien son regard enfin débarrassé de la lueur hagarde qui l'avait hanté pendant bien trop longtemps.

— Même si nous nous faisons prendre, répéta-t-elle, ça en valait la peine. Rien que pour passer cette nuit ensemble, libres, sur ce toit. Ça vaut la peine de mourir pour ça.

— Nous n'allons pas mourir, répondit Edek avec une assurance qu'il était loin de ressentir.

Elle lui offrit un sourire serein.

— Tout le monde meurt, mon amour. Ce qui compte, c'est comment on part. Et je suis

déterminée à partir en héroïne et pas en lâche.

Edek attrapa sa main et lui embrassa le bout des doigts.

— Tu es déjà une héroïne. Mon héroïne. C'est grâce à toi que cette nuit est possible.

Elle secoua la tête et écarta d'un geste tendre une mèche de cheveux qui lui barrait le front.

— Non, mon amour. C'est grâce à *nous*. Ensemble, nous sommes indestructibles. En esprit, si ce n'est pas en chair et en os.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des années, tous deux dormirent profondément d'un sommeil paisible, car leur plus grand rêve s'était réalisé.

Chapitre 34



Sous les rayons rougeoyants du soleil couchant, l'eau du petit lac brillait comme si elle abritait des milliers de pierres précieuses. Après s'être frottés avec le sable fin qui en tapissait le fond, Mala et Edek s'étaient étendus sur sa rive, enveloppés par la chaleur tendre de la journée qui oscillait, au bord du crépuscule. Une carte étalée devant eux, Mala traçait leur itinéraire du bout de l'index, mesurant la distance parcourue non pas en kilomètres, mais en jours passés loin du camp et en nuits passées dans les bras l'un de l'autre.

— À quelle distance se trouve le village de Szymlak ? demanda Edek en caressant la cuisse nue de Mala d'un air absent.

— Une semaine exactement. Samedi dernier, nous étions dans la forêt à attendre la tombée de la nuit.

— Encore combien de jours jusqu'aux montagnes ?

— Si nous prenons les routes, deux semaines seulement.

— Mais nous ne prenons pas les routes.

Mala lui lança un coup d'œil malicieux par-dessus son épaule.

— Ce serait d'une stupidité sans nom.

— C'est toi la commandante, ici. Moi, je ne suis que ton loyal soldat d'infanterie, répondit Edek avec un grand sourire. De nous deux, c'est toi qui as passé des années à te préparer pour devenir soldat dans ton armée juive. Je ne suis qu'un pauvre élève officier de la marine arrêté par la Gestapo avant même d'avoir pu se servir de son uniforme tout neuf. Tandis que toi, tu sais comment lire la carte et comment les éviter.

Le sourire taquin qui dansait sur les traits de Mala s'évanouit, comme un masque dont quelqu'un aurait coupé les ficelles.

— J'imagine que mon peuple a ça dans le sang, après deux mille ans de persécution. Autant m'en servir.

Elle soupira et se concentra à nouveau sur la carte.

Les ombres grandissaient déjà autour d'eux, faisant naître des formes mystérieuses sur leurs corps. Edek les suivait du bout du doigt sur la peau de Mala, désormais parée d'un hâle doré après les journées passées à prendre le soleil nue au bord de ruisseaux dissimulés par les denses forêts. Suivant ses conseils d'expert, ils ne se déplaçaient que pendant la nuit, aussi invisibles que des fantômes. Ils se fondaient dans l'environnement et s'arrêtaient dès qu'ils entendaient le moindre bruit soupçonneux.

Tremblante de plaisir sous ses caresses, Mala sentit qu'il comptait ses côtes. Elles étaient encore plus saillantes maintenant qu'ils ne pouvaient se nourrir que de champignons, de baies et d'un rare poisson, au lieu des colis de la Croix-Rouge et de tout ce que les prisonniers privilégiés comme Mala pouvaient se procurer au marché noir.

— À la fin de la guerre, la première chose que je ferai sera de t'engraisser, déclara Edek.

Mala se redressa et releva la tête avec une détermination inattendue.

— Non. Laisse mes os comme ils sont. Je veux les afficher fièrement comment la preuve de ce qu'ils ne l'ont pas réussi à briser. Et laisse aussi mes muscles comme ils sont, que je sois prête à me battre si jamais cette saleté de fascisme refait son apparition. Car même après la chute de l'Allemagne, le fascisme n'ira nulle part. Il restera tapi quelque part en attendant qu'un autre fanatique arrive et ravive toute cette bassesse et toute cette haine chez ses partisans. Il leur rappellera comment leurs ancêtres ont abhorré et annihilé tout ce qui était

étranger, comment les immigrants ont toujours été des ennemis et comment quiconque n'étant pas exactement comme eux mérite d'être persécuté et exterminé sans merci. Je ne veux pas me ramollir et oublier tout cela comme si c'était un mauvais rêve. Je veux me souvenir de toutes les personnes qui sont mortes sous mes yeux et rester affûtée, afin de pouvoir exciser ce cancer dès qu'il tentera de se propager à travers la nation à laquelle j'appartiendrai à ce moment-là.

À la lumière du crépuscule, ses iris brillaient comme deux braises incandescentes. Créature sauvage à la peau nue, maîtresse des forêts qu'ils traversaient et des lacs où ils se baignaient, elle vit Edek l'observer avec une infinie révérence avant de dire tout bas :

— Tu n'es pas ma commandante. Tu es ma déesse.

La gorge nouée, il porta sa main à son visage et suivit le contour de sa mâchoire, avec une admiration fascinée.

— Et je te vénérerai pour le restant de ma vie, quelle que soit sa durée.

Montagnes de Beskid Żywiecki, Pologne, 6 juillet 1944

La route déserte s'étendait à perte de vue devant eux, baignée dans la lumière du petit matin. Sous le dôme d'un ciel bleu pâle, l'air frais transportait avec lui la promesse de la liberté. Sa salopette bleue poussiéreuse et chiffonnée après une nouvelle nuit passée dans la forêt, Mala mâchouillait avec satisfaction un brin d'herbe, absolument pas incommodée par les gargouillements de son estomac vide. À côté d'elle, Edek sifflait une mélodie joyeuse. Il avait un bras autour de ses épaules, sa veste SS déboutonnée. Une légère odeur de mousse et de fumée l'enveloppait.

Au loin, les montagnes s'élevaient, qui dissimulaient dans leurs ombres la terre de liberté si convoitée, celle des partisans et des glorieux combats à venir. C'était la dernière barrière à franchir pour se débarrasser à jamais de leur titre d'esclaves des nazis et se transformer en guerriers intrépides, pour venger ceux qui avaient péri et protéger ceux qui étaient destinés à mourir.

Seuls et jamais dérangés, ils se déplaçaient en journée à présent, la carte oubliée dans la poche de la salopette de Mala. Après l'avoir scrutée pendant des semaines, elle avait mémorisé les environs et les connaissait sur le bout des doigts. Elle savait précisément où ils allaient.

C'était à cause de cette certitude inébranlable de leur réussite, de sa foi dans l'avenir radieux qui les attendait, que le choc fut d'une telle violence, un coup de poing dans le ventre qui vida ses poumons de leur oxygène. Elle poussa une semi-exclamation qui se brisa sous le coup de l'horreur.

— Edek.

Paralysée, Mala fixa avec effroi et désespoir les deux silhouettes qui se dirigeaient vers eux avec détermination. Son sang se glaça instantanément dans ses veines lorsqu'elle reconnut leurs uniformes.

La patrouille frontalière.

La patrouille frontalière *allemande*.

Edek, qui ne les avait pas encore remarqués, se tourna vers elle en souriant — *Que se passe-t-il, mon amour ?* — et sentit son sourire l'abandonner lorsqu'il suivit lentement son regard.

Ils étaient apparus au détour d'un virage, Dieu seul savait pourquoi, car les Allemands ne patrouillaient presque jamais dans cette zone.

Déjà condamnée, à demi morte d'angoisse, Mala vit Edek regarder avec une nostalgie sans bornes la forêt qui se profilait à leur droite, avant de reporter son attention sur la patrouille frontalière allemande à l'approche. Les canons de leurs mitraillettes étincelaient sous les rayons d'or du soleil de juillet. Il fixa les armes avec une amère déception, des

larmes de colère lui montant déjà aux yeux, aussi brûlantes que celles qui embuaient ceux de Mala.

Si près et si infiniment loin...

Mala lui prit la main et la serra légèrement, secouant la tête avec un petit sourire. *Non, Edek, mon amour. Nous n'arriverons jamais jusqu'à la forêt. Mourrons avec dignité, pas comme deux lâches tués d'une balle dans le dos alors qu'ils essayaient de s'enfuir.*

Il avait toujours été un rêveur. Elle avait toujours été la voix de la réalité. Désormais, cette réalité regardait à l'intérieur de son âme à travers ces canons noirs et il n'y avait soudain aucun moyen d'y échapper.

— Mala, pardonne-moi je t'en prie... Je t'aime.

Ce furent les derniers mots qu'il prononça avant que les Allemands arrivent à leur niveau, les saluent sèchement et demandent d'un ton poli :

— Vos papiers, s'il vous plaît, *Herr Unterscharführer*.

Naturellement, Edek n'avait pas de papiers, à l'exception d'un Ausweis inutile.

Naturellement, ils reconnurent immédiatement le tatouage d'Auschwitz qui dépassait de la manche relevée de Mala.

Naturellement, les agents de la patrouille frontalière avaient sur eux un document avec les noms de deux prisonniers récemment évadés, leurs descriptions et leurs numéros. Et naturellement, après avoir échangé un regard entendu, ils firent le rapprochement.

— Non, toi, pardonne-moi, Edek, murmura Mala juste avant que les Allemands les arrêtent et leur interdisent de parler. Peut-être que je vais mourir, mais mon amour pour toi ne mourra jamais.

Chapitre 35

Auschwitz, juillet 1944

— C'était bien le temps que ça a duré, lança Edek avec un soupir abattu.

Il tendit à Jakub, le *Kapo* du bunker du Block 11, un mot destiné à Wiesław.

— Tout est expliqué dedans : comment nous nous sommes fait arrêter, et surtout, pourquoi je n'ai pas pu faire parvenir l'uniforme aux autres par le biais de Szymlak. Il n'a pas voulu le prendre. Il s'est rendu compte que c'était trop risqué pour lui et sa famille.

— Alors tu as continué à le porter ?

— Je n'avais pas le choix. Il avait trop peur de me donner des vêtements au cas où un habitant du village les aurait reconnus.

Edek secoua la tête.

— J'aurais dû m'en douter, bon sang. Je n'aurais pas dû lui faire confiance aussi aveuglément. C'est la guerre ; j'aurais dû savoir. J'aurais dû emporter avec moi de quoi nous changer. Si nous avions été en tenues civiles, cette patrouille frontalière ne nous aurait même pas regardés. Mais un officier SS sans papiers ? À la seconde où ils nous ont hélés, j'ai su que nous étions fichus.

Il soupira à nouveau.

— Encore merci de me laisser écrire à Wiesław. S'il te plaît, dis-lui de ne pas bouger et de ne rien tenter. La guerre sera bientôt finie. Je veux qu'au moins l'un de nous deux sorte d'ici et raconte au monde ce qui s'est passé.

Jakub dissimula le mot dans l'ourlet de sa manche et couvrit Edek d'un regard compatissant. *Les camarades sont là pour ça*. Il avait de la peine pour Edek et Mala. Bien qu'étant un détenu-fonctionnaire responsable du Block le plus redouté dans tout le camp, lui aussi faisait partie de la résistance.

— Je suis désolé que les choses aient pris cette tournure. La plupart des gens sont des lâches. Ils sont rares, ceux qui...

Il ne termina pas sa phrase. Edek se contenta de sourire tristement.

— Je n'en veux pas à Szymlak. Il a fait une promesse qu'il pensait pouvoir tenir, mais lorsque c'est devenu une réalité... Beaucoup de gens se croient plus courageux qu'ils ne le sont, jusqu'à être face à une décision qui leur montre de quoi ils sont capables ou non. Il avait une famille ; il m'avait tout expliqué. S'il n'y avait eu que lui, ç'aurait été très différent.

— Est-ce que je peux faire autre chose pour toi ?

Edek réfléchit un instant.

— Est-ce que ce serait possible de voir Mala une dernière fois ? Rien que quelques minutes.

— Je ne te promets rien, mais je vais voir ce que je peux faire.

— Comment...

La voix d'Edek le trahit et devint inaudible.

— Est-ce qu'elle tient le coup ? parvint-il à articuler.

Pendant quelques instants, Jakub sembla chercher les bons mots. C'était le Block 11, le royaume attiré des bouchers de la section politique, construit dans le seul but de torturer les prisonniers pour leur extorquer des informations, de les faire saigner pour leur arracher

des aveux, de les briser jusqu'à ce qu'ils dénoncent leurs complices. C'était une prison dans la prison, une structure d'extermination dans la structure d'extermination. Que faisaient les sadiques de la Gestapo à Mala dans l'une de ces cellules sombres ?

— C'est une jeune femme très forte et très courageuse, finit-il par déclarer d'une voix grave. Elle leur a dit qu'elle mourrait avant qu'ils lui extorquent ne serait-ce qu'un seul mot.

Les lèvres d'Edek tremblèrent. Il tenta désespérément de maîtriser ses émotions, mais au dernier moment, une douloureuse grimace déforma son visage et il se mit à pleurer.

— Tout ça est ma faute, dit-il entre deux sanglots. C'est à cause de moi et de ma stupidité. Je n'aurais jamais dû risquer sa vie avec une telle imprudence. Je n'avais pas le droit.

Jakub posa la main sur l'épaule d'Edek et la serra.

— Tu ne l'as pas forcée à quoi que ce soit. C'est elle qui a fait ce choix.

— Je regrette qu'elle m'ait rencontré.

Un triste sourire apparut sur le visage de Jakub.

— Hier soir, je lui ai apporté du café et du gâteau en cachette dans sa cellule. Tu sais ce qu'elle m'a dit ? Que te rencontrer était la meilleure chose qui lui était arrivée et qu'elle n'avait aucun regret. Pas le moindre foutu regret, tu m'entends ?

Edek hocha la tête et ses sanglots redoublèrent.

*

Le *Hauptscharführer* Moll, qui agissait en tant qu'assistant temporaire de l'interrogateur Boger de la section politique, se pencha sur Mala et planta son regard dans le sien. Le câble qui lui enserrait les poignets derrière la chaise s'enfonçait douloureusement dans sa chair, mais étrangement, c'était presque comme si la douleur lui donnait davantage de pouvoir. Plus ils la frappaient, plus elle devenait résistante, dans un grognement qui dévoilait ses dents ensanglantées et les mettait presque au défi de cogner plus fort.

— Tu peux me croire, j'ai fait pleurer les hommes les plus durs du *Sonderkommando* comme des bébés, persifla Moll d'un ton menaçant. Et j'ai spécifiquement demandé à être nommé comme l'un de tes interrogateurs. Au bout d'un moment, ça devient barbant de brûler des macchabées. Ils ne réagissent pas beaucoup, comme on peut s'y attendre. Mais toi, Mally, je vais te faire chanter. Même ton protecteur Hössler ne sera pas là pour te sauver la mise, cette fois.

Les lèvres tuméfiées de Mala se tordirent dans un rictus vicieux. Ce qui commença comme un gloussement silencieux se transforma bientôt en de véritables éclats de rire. Les sorcières avaient dû rire au nez de leurs inquisiteurs des siècles plus tôt, songea Mala tandis que son hilarité hystérique se réverbérait contre les murs. Malgré lui, Moll recula légèrement.

— J'ai des doutes face à tant de vantardise. Vous n'arrivez même pas à faire parler un minuscule bout de fille comme moi ! Une fille attachée à une chaise, rien que ça. Dites-moi un peu : est-ce que vous vous sentez plus viril quand vous cognez une femme ? Est-ce que vous vous sentez plus fort et plus puissant quand vous frappez quelqu'un qui ne peut pas rendre les coups ? Est-ce que vous éprouvez de la fierté ? Lorsque vous rentrez chez vous et que vous retrouvez votre femme, vous vantez-vous du grand homme que vous êtes après avoir passé la journée à gifler une fille attachée à une chaise ? Ou la frappez-vous elle aussi pour lui montrer qui commande à la maison ?

Moll se redressa de toute sa hauteur et recula d'un pas, visiblement désarçonné.

— Et dites-moi, pourquoi n'êtes-vous pas sur le front ? Pourquoi n'êtes-vous pas en train de vous battre contre quelqu'un qui peut riposter ?

Mala plissa les yeux.

— Je vais vous le dire, moi. Parce que vous êtes un lâche. Les hommes comme vous ne

provouquert personne d'assez fort pour être en mesure de contre-attaquer. Vous êtes une petite brute de cour d'école, qui ne s'en prend qu'aux petits enfants sans défense. Vous n'êtes qu'un mari violent qui se sent viril seulement quand toute sa famille a peur de lui. Vous êtes un soldat qui ne livre même pas de véritable guerre, mais brûle des cadavres derrière les chambres à gaz et frappe des prisonniers impuissants attachés à des chaises. Vous êtes un moins que rien pathétique et je vous méprise, vous et tous vos camarades qui vous cachez derrière des slogans et menez des guerres politiques simplement parce que vous n'avez pas les couilles d'attraper une arme et de mettre les pieds sur un vrai champ de bataille. Mais je parviendrai tout de même à vous gifler, *Herr Hauptscharführer*. Je vous le dis : je vous giflerai devant le camp tout entier, et c'est ainsi que l'on se souviendra de moi.

Le souffle court, elle se laissa retomber sur sa chaise, épuisée mais ravie de l'effet produit.

À la grande satisfaction de Mala, elle constata que Moll tremblait des pieds à la tête, d'indignation ou de quelque chose d'autre. *De peur*. Elle la sentait presque sur lui, tout comme elle sentait l'odeur ferreuse de son sang qui flottait dans la cellule d'interrogatoire depuis des heures.

— Ramenez cette salope insolente dans sa cellule ! aboya-t-il à ses subalternes. Pas d'eau ni de nourriture ! Je veux qu'elle crève de faim jusqu'à ce qu'on la pendre !

Moll fixa Mala de son œil valide, qui roulait avec rage dans son orbite. Son œil de verre était mort, à l'instar de son âme.

— Je passerai personnellement la corde autour de ton cou, salope de juive.

— J'ai promis de vous gifler devant le camp tout entier, répondit Mala avec un sourire vicieux. Cela me briserait le cœur si vous manquez notre rendez-vous et que vous déléguiez la responsabilité à quelqu'un d'autre.

*

Recroquevillé dans un coin de sa cellule, Edek essayait d'oublier sa propre existence dans un sommeil intermittent lorsque la porte s'ouvrit. C'était Jakub.

— Réveille-toi, mon grand, et essaie de te rendre présentable. Ta dame t'attend.

Pendant plusieurs heures ce jour-là, les SS lui avaient donné des coups de baguette métallique sur la plante des pieds dans l'espoir de le faire parler. En une seconde, Edek bondit sur ses pieds, faisant fi de toute douleur.

— Jakub, si c'est une plaisanterie...

— Je ne plaisante pas avec des choses aussi sacrées.

Le *Kapo* trempa un chiffon qu'il avait apporté dans un seau d'eau et entreprit de nettoyer les blessures d'Edek avec la plus grande délicatesse.

— Ces enfoirés de SS ont organisé une petite fête à l'étage. Nos amis de la résistance en ont soudoyé un avec une caisse entière de brandy qu'il a naturellement décidé de partager avec ses camarades. Kostek, je crois que c'est le nom du type qui a apporté la caisse. Il a dit faire partie du *Sonderkommando*.

Edek sourit.

— C'est ça.

— Tu peux le remercier pour ses efforts, ainsi que tous les autres qui ont donné pour la bonne cause. Ce sont eux qui ont arrangé votre rendez-vous.

Edek n'en croyait pas sa chance. Étourdi par la nervosité et l'impatience, il suivit Jakub le long du couloir mal éclairé qui sentait la terre détrempée et l'humidité.

Lorsque le *Kapo* déverrouilla la porte de la cellule de Mala, aussi glauque et sombre que la sienne, le cœur d'Edek explosa de joie. Mala se jeta à son cou et couvrit son visage de baisers. Elle avait les joues gonflées et couvertes de bleus ; ses lèvres étaient fendues ; elle avait du sang séché aux commissures de la bouche. Et pourtant, elle rayonnait comme si la

vue d'Edek faisait disparaître toutes ses douleurs d'un coup.

— Mala...

— Chut. Je ne veux rien entendre.

Elle affichait un sourire radieux et lui caressait les cheveux avec une infinie tendresse.

— Je suis si heureuse de te voir.

— Mala, pourras-tu jamais me pardonner de...

— J'ai dit que je ne voulais rien entendre. Il n'y a rien à pardonner.

Il secoua la tête

— Si. Parce qu'à cause de moi, tu vas...

Mourir.

Quelle horrible pensée. Quel horrible mot. Si horrible qu'il ne parvenait pas à le dire tout haut.

Mala lui sourit. Dans la pâle lumière jaune, ses yeux brillaient telles deux pierres précieuses. Un éclat puissant, doré, plein de vie en dépit de la condamnation à mort qui planait au-dessus de leurs têtes.

— Tu m'as donné une raison de mourir. Tu m'as donné de l'espoir. Nous avons donné de l'espoir à tout le monde. Tu m'entends ? Le *Kapo* Jakub dit que tout le camp parle de nous. Tout le camp continuera à mener notre bataille, longtemps après notre mort.

— Mala, non...

Un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine. Tout à coup, la pensée d'un monde où le cœur courageux de Mala ne battrait plus était insupportable. Des larmes silencieuses et impuissantes roulaient sur ses joues tandis qu'il la berçait contre lui, le visage enfoui dans ses cheveux, inhalant son odeur, essayant de se raccrocher à quelque chose de précieux qui ne tarderait pas à périr, dépossédant l'humanité de cette lumière. Il sanglotait sans un mot, dans un désespoir démun, un peu plus mort à l'intérieur à chaque respiration.

— Je n'aurais jamais dû te demander de t'enfuir avec moi. Je n'avais aucun droit de risquer ta vie d'une manière si imprudente...

Elle l'interrompit, agacée.

— Arrête ça immédiatement. Tu ne m'as pas forcée. Toute ma vie, j'ai toujours pris mes décisions moi-même. Ça aussi, c'était ma décision, à moi et moi seule. De plus, pourquoi me demandes-tu pardon ? Pour les nuits passées sous le ciel étoilé ? Pour les routes parcourues ensemble ? Pour les rêves partagés pendant des semaines ? Pour m'avoir fait croire qu'un avenir meilleur avec toi était possible ? Aurais-tu réellement préféré me laisser ici et me priver de ces précieux moments avec toi ?

Elle secoua la tête d'un faux air de reproche, lui caressant doucement la nuque de ses doigts chauds et tendres, entrelacés dans ses cheveux maculés de sang.

— Ce que nous avons eu, je ne l'échangerais pour rien au monde. Pas même pour ma sécurité ni pour ma vie. Elle ne vaut pas la peine d'être vécue si tu n'en fais pas partie. Tu m'as comprise ?

Il acquiesça, son front pressé contre le sien. Il la voyait à peine à travers ses larmes.

— Je ne regrette rien, insista Mala avec un sourire qui lui brisa le cœur. J'ai eu une belle vie et j'aurai une belle mort. Je suis heureuse, Edek. Regarde-moi dans les yeux. Je le suis. Et c'est grâce à toi.

Il plaqua sa bouche sur la sienne et pendant quelques instants, le temps s'arrêta. La Terre elle-même cessa de tourner tandis qu'ils s'embrassaient.

Chapitre 36

Birkenau. Deux semaines plus tard.

Le verdict était tombé. Il serait pendu le lendemain. Edek avait déjà aperçu la potence (sommaire, mais mortellement efficace) érigée à côté de la cuisine des prisonniers, près du grand réservoir d'eau, et il ne se faisait aucune illusion quant au sort qui l'attendait. Les SS n'étaient pas réputés pour accorder des grâces de dernière minute.

Seul dans une petite pièce près du Block de la cuisine (car Birkenau n'avait pas de Block punitif), Edek contemplait sa vie, très courte et pourtant très bien remplie. L'amertume et la colère face à l'injustice s'étaient dissipées. Il n'avait plus la respiration saccadée et irrégulière d'un animal pris au piège. Adossé contre le mur de pierre, il fixait la fenêtre obstruée de barreaux, admirant les étoiles qui seraient encore là longtemps après son départ, la douce nuit de velours, le croissant de lune qui plongeait sa dernière demeure dans une froide lumière argentée.

Un mois plus tôt, Mala et lui étaient étendus côte à côte, la tête de Mala sur son épaule et ses cheveux enrobés d'un léger parfum de foin. Il lui avait tout promis cette nuit-là et, l'espace de quelques heures, il avait tenu sa promesse ; Mala le lui avait assuré lors de leur ultime entrevue au bunker.

Mala.

Au moyen du clou qu'il avait découvert sur le sol de sa cellule dans le Block 11, il avait inscrit son nom et son numéro, puis il avait gravé les siens à côté, ainsi que la date. *Mala Zimetbaum 19880 + Edward Galiński 531 + 6.VII.44*. Edek aurait aimé avoir quelque chose de pointu afin d'écrire son nom sur le mur de la petite pièce où il se trouvait, mais le sol avait été balayé, alors à la place, il murmurait son prénom avec une ferveur pieuse, dans sa toute dernière prière adressée à la seule déesse qu'il avait jamais vénérée. *Mala, Mala, Mala.*

*

Seule dans le sous-sol du bâtiment de l'administration, Mala étudiait le morceau de lame dans sa main. Jakub avait eu la gentillesse de leur prêter un rasoir lors de leur dernière rencontre afin qu'ils découpent une mèche de leurs cheveux. Ils souhaitaient faire parvenir ces tristes reliques à Wiesław avec un mot où figuraient leurs noms et leurs numéros, afin que Wiesław puisse les transmettre au père d'Edek et de Mala s'ils étaient en vie. Très ému, Jakub n'avait pas remarqué que la lame qu'elle lui avait rendue avait été cassée en deux, la seconde moitié à présent soigneusement dissimulée dans l'ourlet de la jupe de Mala.

Elle s'assit contre le mur, future martyre entourée d'un halo de lumière de lune argentée, et passa en revue sa vie bien trop courte et sa mort inéluctable. Sa sombre silhouette sommeillait dans un coin de la pièce, mais Mala n'avait pas peur. Elle allait connaître une mort honorable ; celle d'une noble guerrière, d'une combattante de la liberté qui avait vécu et aimé sans peur et s'appropriait à mourir de la même façon.

En se remémorant sa jeunesse – une jeunesse éternelle, car jamais elle ne mûrirait, jamais elle ne deviendrait vieille ni sage –, Mala sourit. Les images du passé se matérialisaient devant ses yeux brillants et vides de larmes. Oui, il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, mais elle était infiniment apaisée : elle n'avait aucun regret ni

aucun désir de changer quoi que ce soit aux choix qu'elle avait faits, aux chemins qu'elle avait parcourus, aux croyances qu'elle avait défendues... aux personnes qu'elle avait aimées.

Edek.

Un doux sourire apparut sur ses lèvres tandis qu'elle se rappelait leur première rencontre.

Il lui avait apporté des clous.

Elle lui avait donné son cœur en retour.

Son seul regret était qu'on lui ait dérobé le temps qu'ils auraient pu passer ensemble, les batailles qu'ils auraient pu livrer, la célébration de l'honnêteté, de la décence des hommes et de l'amour universel qui finirait forcément par triompher sur la haine, le nationalisme et la bigoterie. Mais même ce regret échouait à éteindre la lueur dans son regard. Elle avait vécu ; elle avait aimé ; elle s'était battue près des êtres qu'elle chérissait. À ses yeux, c'était plus que suffisant.

*

Le crépuscule était d'une beauté sans pareille, avec son ciel de nacre teinté de bleu et une douce brise aussi tendre et délicate que la dernière caresse d'une femme. À l'intérieur de la cellule d'Edek, Jupp finissait de lui attacher les poignets. Le *Kapo* affichait un air étrangement lugubre ce jour-là.

— Ce n'est pas trop serré ? s'enquit-il.

— Non, mentit Edek. C'est très bien.

Jupp le guida à l'extérieur, dans le carré éclairé par le soleil où l'intégralité du camp des hommes semblait s'être rassemblée. Des yeux remplis de chagrin et de désespoir le suivaient à chaque pas. Ses vieux camarades occupaient les premiers rangs. Telle une haie d'honneur, les hommes du *Sonderkommando* étaient en première ligne, épaule contre épaule, le menton levé et le regard fixe. Leur meneur, Kostek, salua du regard Edek, le martyr de la résistance. Derrière lui, Jurek du Block de Réception était pâle et tremblant, son calot à rayures de prisonnier serré entre ses doigts nerveux. Edek hocha la tête à l'attention de Jerzy le géant, pour le remercier de son aide et de son amitié et lui souhaiter bonne chance pour échapper à la mort. Pas un muscle ne bougeait sur le visage du Polonais ; des larmes roulaient sur ses joues, comme deux ruisseaux intarissables de profond chagrin. Le teint gris, Wiesław se tenait au milieu des Russes et sanglotait, sans honte et sans retenue.

Edek monta sur la potence, droit et fier, et grimpa lui-même sur le tabouret placé sous le nœud coulant. Il sentit la corde rêche lui effleurer la joue et regarda droit devant lui.

— Garde à vous ! aboya un SS.

Un second officier commença à lire la sentence, mais Edek n'avait pas prévu d'écouter tout ce cirque. Profitant du fait que les deux gradés lui tournaient le dos, il passa la tête dans le nœud et donna un coup de pied dans le tabouret qui le supportait.

Un par un, les détenus ôtèrent leurs calots et les pressèrent contre leurs poitrines. Les SS s'empressèrent de vouloir retirer la corde du cou d'Edek, crièrent aux prisonniers de remettre leurs foutus calots, qu'ils ne leur avaient jamais donné cet ordre, qu'ils recevraient un *Stehappell* pour ça, ils verraient un peu...

Néanmoins, personne ne bougea. Les SS enrageaient d'une colère impuissante, menaçaient avec des punitions et des passages à tabac, mais personne n'écoutait. Edek leur montra quelque chose ce jour-là : il leur montra que la résistance était une option tout à fait tangible et que mourir en homme libre valait mieux que vivre comme un animal.

Leurs yeux étaient rivés à la potence.

Le pouvoir avait changé de camp.

La fin était proche.

La fin des nazis.

Un vent délicat caressait les cheveux de Mala. Fière et sans peur, elle faisait face à la foule de femmes (tout le camp des femmes, à première vue), dont certaines pleuraient ouvertement. Ses cheveux sombres flottant dans le vent, Zippy se tenait au premier rang, son mouchoir pressé contre sa bouche pour étouffer ses sanglots. À la vue de ses épaules tremblantes, Mala lui adressa un tendre sourire d'excuses. *Pardonne-moi de t'abandonner tout comme Alma l'a fait... Aucune de nous n'a eu le choix. Mais tu es forte ; tu survivras ; tu quitteras cet endroit et tu raconteras les histoires de celles et ceux qui n'en sont pas sortis.*

Devant Mala, Mandl lisait la sentence. Sa voix était d'une douceur inhabituelle et agitée d'un léger tressautement, comme teintée de culpabilité d'être complice de l'exécution de son ancienne secrétaire préférée.

Un sombre sourire sur le visage, Mala taillait secrètement les liens qui retenaient ses poignets derrière son dos. Puis, dès que ses poignets furent libres, elle se coupa les veines. Elle n'eut pas mal. Elle ressentit uniquement une étrange bouffée d'euphorie triomphante à l'idée d'entuber les nazis quand ils s'y attendaient le moins. C'était peut-être son dernier acte de liberté, mais c'était celui de quelqu'un qui avait résisté jusqu'à la fin.

Quelques instants plus tard, son sang inondait la potence. Dans la foule, quelqu'un poussa une exclamation de surprise. Le surveillant qui se tenait en bas du gibet le remarqua et cria pour attirer l'attention de Moll.

Il se tourna vers Mala, ébahi. Le sourire de celle-ci se transforma en un rictus vicieux, et elle le gifla violemment, laissant une trace ensanglantée sur sa joue rasée à la perfection.

— Jamais vous n'effacerez cette trace ! rugit-elle d'une voix qui se propagea bien au-delà du terrain d'exercices et fit frémir toute l'assistance. Je pars aujourd'hui, mais vous vous trouverez bientôt à ma place. Je vous le promets, tout comme je vous avais promis que je vous giflerais.

Elle lui décocha un autre soufflet sonore, de la main gauche cette fois.

Reprenant enfin ses esprits, Moll l'attrapa par les bras et la jeta à bas de la potence. Il sauta à terre et se mit à la rouer de coups de pied avec ses bottes aux embouts en acier. Il transpirait et s'essouffait sous le coup de l'effort, et Mala riait. Elle se moquait de lui devant le camp tout entier. Elle se moquait de Mandl, d'une pâleur cadavérique, qui fixait la scène de brutalité pure se déroulant sous ses yeux avec la bouche entrouverte, le document officiel de la sentence de Mala pendant mollement au bout de sa main tremblante. Mala ne sentait plus rien d'autre qu'une joie étourdissante. Plus Moll frappait fort, plus son rire à glacer le sang résonnait dans le périmètre du camp.

Moll finit par ne plus le supporter.

— Emmenez cette sorcière ! hurla-t-il à ses subalternes. Amenez-la au crématoire et faites-la brûler vive !

Une exclamation parcourut les rangs. Même les surveillants échangèrent des regards perplexes ; tout de même, il exagérait.

À travers la pellicule sanglante qui obstruait son regard, Mala contempla le ciel au bleu éclatant au-dessus d'elle, comme si son propre destin ne la concernait plus. Elle avait fait sa part du travail. Elle avait donné de l'espoir aux gens. Désormais, c'était à eux de s'en servir contre les hommes qui les avaient condamnés à mort, Edek et elle.

Pour une raison quelconque, les mots de Zippy à propos de Jeanne d'Arc refirent surface dans sa mémoire et Mala eut un sourire béat en dépit de la douleur intolérable. Si elle devait mourir dans les flammes comme la guerrière et sainte française, qu'il en soit ainsi. À cet instant, une telle fin lui sembla tout à fait appropriée.

Plusieurs femmes la soulevèrent du sol afin que les SS ne souillent pas son corps de leurs sales pattes. Elles la déposèrent sur le chariot de la mort et le poussèrent en direction du

crématoire, tandis que des milliers d'yeux suivaient leur macabre procession. Dès que le chariot disparut de leur vue, tous se tournèrent vers les SS. Et pour la première fois, les officiers furent perturbés par ces regards haineux.

Une fille avait giflé le commandant SS le plus redouté devant tout le camp.

Soudain, les SS ne semblaient plus si invincibles que cela.

*

À l'intérieur du crématoire, Kostek et ses amis soulevèrent délicatement le corps de Mala du chariot pour l'allonger sur la table, où la dépouille d'Edek était déjà étendue. Elle était morte d'une hémorragie et des suites de ses blessures en chemin, privant Moll de son dernier souhait. Kostek nettoyait son visage avec un mouchoir, comme elle avait nettoyé le sien dans ce qui paraissait à présent une autre vie.

— Est-ce qu'on les incinère ensemble ? demanda Filip.

Kostek acquiesça.

— Oui. Surtout pas séparément. Peux-tu aller cueillir toutes les fleurs que tu trouveras dans les parterres dehors ? Les Hongrois sont tous morts. Il n'y a plus personne à duper.

— Et si les SS...

— Que les SS aillent se faire foutre, déclara Kostek à voix haute, au mépris de toute précaution.

Tous les hommes le fixèrent, stupéfaits. Puis quelqu'un d'autre lança :

— Il a raison. Qu'ils aillent se faire foutre.

— Tuons-les tous.

— Brûlons-les dans les fours où ils nous incinèrent depuis des années.

— Brûlons tout !

Les grommellements se transformèrent en cris. Autour de ses deux héros morts, le *Sonderkommando* planifiait la révolte.

Chapitre 37

7 octobre 1944

L'aurore teintée de bleu pâle était d'une douceur agréable et pourtant, une vague menace invisible flottait dans l'air. Elle l'empoisonnait et bloquait les rayons du soleil tel un nuage sombre. Dans la cour devant le Crématoire IV, le *Sonderkommando* échangeait des murmures tout en guettant les SS d'un œil soupçonneux. Deux jours plus tôt, Moll avait exigé une liste de trois cents noms. Supposément pour constituer une équipe de déblaiement quelque part en Haute-Silésie, où la nourriture serait abondante et les baraquements chauds et propres. Mais le *Sonderkommando* avait incinéré suffisamment d'hommes dont les noms avaient également figuré sur des listes similaires « d'équipes de déblaiement » pour tirer les conclusions qui s'imposaient.

Ils avaient passé les deux derniers jours à cacher des chiffons imbibés d'huile sous leurs paillasses, dans le plafond du crématoire et dans la réserve de coke.

Ils avaient passé les deux derniers jours à faire passer leur contrebande du Block de Réception de Jurek au leur, arrachant les lattes du plancher et se répartissant toutes les bombes et armes de fortune qu'ils avaient réussi à rassembler.

Ils avaient passé les deux derniers jours à échanger des poignées de mains solennelles, à se remercier les uns les autres d'être de bons camarades et à se jurer de donner leur vie au nom de la liberté, tout en emportant avec eux autant de nazis qu'ils le pourraient.

À présent, tandis qu'ils étaient rassemblés dans la cour, Kostek sentait le métal froid du pistolet d'Edek sous la ceinture de son pantalon. Un sombre sourire déformait ses traits en une grimace de haine pure et glaciale.

Moll, très sûr de lui et ne se doutant de rien, commença à appeler les noms. En constatant que personne ne bougeait, il leva la voix, les sourcils froncés. La minute suivante, il criait, les yeux exorbités par la rage. Son regard furieux ne rencontra qu'un silence assourdissant parmi les rangs du *Sonderkommando*.

— Vous ne comprenez plus l'allemand, d'un coup, espèces de nuls puants ?!

Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il transpirait de nervosité, car pour la première fois de sa glorieuse carrière, il sentait qu'ils n'avaient plus peur de lui. Lui, l'homme qui avait pour habitude d'inspirer une terreur mortelle à n'importe qui vêtu d'un uniforme de prisonnier d'Auschwitz.

Une jeune femme l'avait giflé devant tout le camp et à présent, ils le voyaient tel qu'il était : un lâche pathétique, petit et borgne. S'il était incapable d'effrayer Mala, comment des hommes de leur âge pourraient-ils bien le craindre ?

Des rires retentirent dans les derniers rangs, comme si les détenus trouvaient le commandant SS incroyablement amusant à cet instant, avec son visage rouge transpirant et ses cris insensés.

— Va te faire foutre, porc allemand ! lança quelqu'un dans le fond.

Moll chancela lorsqu'un caillou jeté par l'un des prisonniers l'atteignit à la tête. Il se passa lentement la main sur le front et regarda le sang sur ses doigts avec la plus grande stupéfaction, comme s'il ne parvenait pas à assimiler que lui, l'invincible guerrier arien, puisse saigner comme tous les juifs qu'il avait lui-même tués d'une balle.

Ce n'était pas le sang de Mala qui maculait son visage, cette fois : c'était le sien, et ils le

sentaient. Les anciennes proies devenaient des prédateurs face à l'alléchante odeur métallique. Une flamme sauvage illuminait leur regard. Un cri féroce de vengeance éclata, fendait l'air comme un coup de fouet, et une pluie de pierres s'abattit de toutes parts sur les gardes sans défense.

Les SS dégainèrent leurs armes et commencèrent à tirer en direction du *Sonderkommando*, qui s'était déjà éparpillé pour se positionner de manière stratégique derrière les murs du crématoire, leur ancienne prison transformée en un bastion fortifié.

Un hurlement rauque s'échappa de la gorge de Kostek :

— Tuez les oppresseurs ! Brûlez tout ! Rasez ce foutu camp !

Il ne reconnut pas sa propre voix, ni ses mains qui s'emparaient de l'arme dissimulée dans son dos, ni le désir féroce qui courait dans ses veines d'enfin les défendre, lui et ses camarades, contre cette force diabolique.

Une âcre fumée noire se déversait du plafond du crématoire. Les morceaux de feutre imbibé d'alcool s'enflammèrent dès que quelqu'un lança un cocktail Molotov. L'atmosphère s'appesantit sous les cris victorieux des détenus et ceux, pétrifiés, des SS qui se repliaient. La sirène du camp retentissait, mais même ses hurlements ne parvenaient pas à réprimer l'appel au soulèvement.

De l'autre côté des barbelés, le reste des prisonniers du camp observait avec fascination et horreur le *Sonderkommando* repousser avec succès, pendant plusieurs minutes glorieuses, les SS qui arrivaient en grand nombre, casques en acier sur la tête et mitrailleuses prêtes à faire feu.

Naturellement, elle ne durerait pas longtemps, cette révolte, cette révolution impressionnante des hommes libres contre leurs esclavagistes. Mais même si ces héros sans peur se faisaient faucher par les rafales des mitraillettes, ils ne tombaient pas en vain : des cadavres de SS gisaient sur le sol trempé de sang, à côté de ceux de leurs anciennes victimes. Trois semaines plus tôt, deux martyrs étaient morts dans le but de prouver que les SS étaient mortels. À présent, la résistance du camp les imitait dans le but de prouver à leurs camarades prisonniers que les SS aussi saignaient, qu'il était possible de les vaincre et de les tuer, de mettre le feu au crématoire... Il fallait juste trouver en soi le courage de se battre.

— Rasez... ce... foutu camp.

Le ventre criblé de balles, Kostek se redressa sur un coude. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il braqua le pistolet d'Edek sur le SS le plus proche et tira sa dernière balle, qui l'atteignit en plein milieu du front.

Épilogue

Musée d'État Auschwitz-Birkenau. 29 janvier 1968

L'homme avait l'air d'être âgé d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux étaient poivre et sel et ses yeux sombres inquiets sous ses sourcils froncés. Son visage, ridé mais encore très beau, arborait une expression tourmentée. Il était très formel dans son costume bleu marine et sa cravate sous son manteau en laine, comme s'il se rendait à une réception officielle. Les employés le couvraient de regards interrogateurs tandis qu'il parcourait le périmètre de l'ancien camp de concentration, en proie à une agitation visible. Le dos voûté, il balayait du regard les miradors vides comme s'il s'attendait à voir des spectres de SS se matérialiser, sortis de nulle part.

Le vingt-troisième anniversaire de la libération du camp avait eu lieu deux jours plus tôt. La plupart des intervenants et des survivants qui avaient été invités pour l'occasion étaient repartis. Dans le lointain, la voix d'un guide expliquant la structure de l'enceinte à un groupe de collégiens se répercutait contre les murs de briques rouges.

L'homme ferma les yeux et pressa ses paupières du bout des doigts dans une tentative futile de faire s'estomper le cauchemar. Mais lorsqu'il les rouvrit, le passé était toujours là, inévitable et effroyablement réel. En constatant qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible, il prit une profonde inspiration et se força à descendre les marches, chacun de ses pas appesantis par la peur.

D'une pâleur spectrale, le dessus de la lèvre supérieure couverte de sueur, il s'approcha d'une employée du musée tandis qu'il triturait le contenu de sa poche.

— Puis-je vous aider ? s'enquit la jeune femme.

C'était sa troisième semaine de travail. Historienne idéaliste, elle souhaitait se rendre aussi utile que possible.

— Peut-être aimeriez-vous une visite guidée individuelle ?

L'homme laissa échapper un drôle de petit rire et secoua la tête en évitant son regard.

— Non. Non, je ne préfère pas. J'ai suffisamment visité cet endroit à mon époque.

Il ferma subitement la bouche et, en proie à une impulsion soudaine, il scruta la jeune femme avant de relever sa manche de manteau, de veste et de chemise jusqu'à son coude. Un numéro estampillait son avant-bras : 290, tatoué à l'encre bleue désormais passée.

L'employée retint son souffle. C'était rare de voir un numéro si bas ici, car la plupart des prisonniers aux numéros bas (les vétérans du camp) n'avaient pas survécu aux cinq années de l'enfer qu'était Auschwitz.

— Pouvez-vous patienter quelques instants, je vous prie ? murmura-t-elle avec la main en suspens au-dessus de son bras, sans oser toucher sa manche. Je vais chercher le responsable du...

— Non ! s'écria l'homme d'un air suppliant. Je ne veux pas attirer l'attention. Si je suis ici, c'est parce que... le moment est venu. Je lui ai fait une promesse et je ne l'ai pas tenue. Tout était trop douloureux, trop frais dans ma mémoire. Je ne trouvais pas la force de... Il a toujours été plus courageux que moi, voyez-vous. C'était un véritable héros. Exactement comme elle...

Sa voix se brisa sous le poids des émotions et des larmes.

Il les essuya d'un discret revers de main et extirpa une enveloppe de sa poche de

poitrine. Au prix d'un immense effort, il l'ouvrit et en sortit un petit morceau de papier, qu'il tendit à l'employée. Du bout du doigt, il en écarta les bords pour révéler deux mèches de cheveux entrelacées, l'une brune et l'autre dorée.

La jeune historienne plaqua une main contre sa bouche lorsqu'elle reconnut les noms inscrits au crayon sur le bord de ce qui ressemblait à une vieille coupure de journal allemand.

Mala Zimetbaum 19880, Edward Galiński 531.

— J'aimerais faire don de ces deux mèches de cheveux au musée. C'est Edward Galiński, Edek, qui a inscrit ces mots et ce sont ses cheveux et ceux de Mala. Le *Kapo* Jupp, qui a été forcé de pendre Edek, me les a donnés une heure après sa mort en déclarant que la dernière requête du condamné était que je les fasse parvenir à son père ou au père de Mala. Mais j'ai découvert par la suite que le père de Mala avait péri à Auschwitz sans qu'elle le sache et que le père d'Edek avait été tué en représailles après l'assassinat d'un gros bonnet nazi par les partisans. Par conséquent, cette relique tragique m'a accompagné dans tous les camps par lesquels nous avons transité à la fin de la guerre tandis que les alliés se rapprochaient : Oranienburg, Sachsenhausen, Neuengamme, Schandelach. Et je l'ai conservée jusqu'à aujourd'hui.

Il poussa un soupir saccadé et ajouta dans un murmure :

— Edek était mon meilleur ami. Lui et Mala sont devenus des légendes d'Auschwitz après leur mort. C'est en partie leurs derniers mots héroïques et leur refus de se soumettre aux nazis qui ont inspiré la rébellion du *Sonderkommando* en octobre 1944. Ils sont tombés, mais ils sont devenus des symboles de la résistance. Les hommes du *Sonderkommando* ont suivi leur exemple et pris les armes. J'aurais dû raconter leur histoire il y a longtemps, mais...

— Vous êtes Wiesław Kielar, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

— Oui. J'ai promis à Edek que j'écrirais un livre sur Auschwitz, pour raconter la vérité sur comment nous avons vécu et comment nous étions morts. Voilà bien trop longtemps que je fuis mes souvenirs. Il m'a fallu des années pour que je trouve la force d'affronter le passé. Il fallait que je vienne ici et que je revoie tout cela pour comprendre que tous ces souvenirs n'appartiennent pas qu'à moi. Je dois à ceux qui sont morts de les exposer.

Lorsqu'il planta son regard dans celui de l'historienne, ses yeux étaient vides de larmes et remplis d'une détermination inébranlable.

— Je crois que le moment est enfin arrivé d'attraper mon stylo. Afin que le monde sache et n'oublie jamais.

Une note à propos de l'histoire

Merci infiniment d'avoir lu *La fille qui s'échappa d'Auschwitz*. Même s'il s'agit d'une fiction, cette œuvre est inspirée d'une histoire vraie, et j'ai tenté pendant son écriture de rester aussi proche que possible de la réalité historique, ne prenant des libertés artistiques que dans le but d'améliorer l'expérience des lecteur-ices. Les circonstances de l'arrivée de Mala et Edek au camp, leur passé, le développement de leur relation, leur fuite, leur capture et leur exécution sont conformes à ce qui s'est réellement passé.

Edek Galiński est bien arrivé par le même convoi que Wiesław Kielar en juin 1940 et a travaillé dans un atelier de serrurerie sous les ordres d'Edward Lubusch, l'un des rares gardes SS compatissants qui faisait tout ce qui était en son pouvoir pour rendre la vie à Auschwitz un tant soit peu plus supportable pour les prisonniers sous sa responsabilité. Du fait de sa clémence et des différends constants qui l'opposaient aux autorités du camp, Lubusch a été envoyé dans un camp pénal pour les SS à Stutthol-Matzkau, qui se concentrait sur la « réhabilitation » des gardes au grand cœur dans son genre ; néanmoins, d'après le témoignage de Wiesław Kielar, « la mesure a eu pour résultat... l'effet contraire. Non seulement son comportement à l'égard des prisonniers n'avait pas changé, mais il les traitait avec encore plus d'indulgence ».

Edward Lubusch a bel et bien accepté de fournir à Edek Galiński un uniforme SS et une arme, rendant ainsi possible l'évasion d'Edek et Mala. Même si le couple n'a pas trahi le moindre complice auprès des interrogateurs SS et que Lubusch a échappé aux poursuites, il a déserté peu après leur exécution. Alors qu'il tentait de contacter l'Armée intérieure polonaise (*Armie Krajowa*), les forces allemandes l'ont capturé et condamné à mort. Mais étant donné que l'armée allemande avait désespérément besoin de main d'œuvre pour se protéger des alliés, Lubusch et d'autres « criminels » dans son genre ont été envoyés à Berlin pour défendre la ville face à l'Armée soviétique au lieu d'être exécutés. Mais là encore, Lubusch a réussi à désertir après s'être procuré de faux papiers et a fui pour la Pologne, où il a vécu jusqu'à sa mort en 1984.

Wiesław Kielar, qui est devenu réalisateur et auteur, a effectivement écrit un livre sur son expérience à Auschwitz et l'évasion d'Edek et de Mala, intitulé *Anus Mundi : cinq ans à Auschwitz* (éditions Robert Laffont, 1992, traduction de Frank Straschitz). Pendant l'écriture de cette histoire, je me suis majoritairement basée sur sa version des faits, car elle offre une vision de l'intérieur sur ce qui se passait réellement dans le monde infernal d'Auschwitz-Birkenau. Je recommande vivement la lecture de ce récit à la première personne si vous souhaitez voir l'histoire à travers le regard de Wiesław. Après les avoir conservées pendant des années, il a vraiment fait don des mèches de cheveux d'Edek et Mala au musée d'État Auschwitz-Birkenau. Ces tristes reliques y sont encore exposées aujourd'hui, tout comme l'inscription qu'Edek a gravée dans sa cellule du Block 11 pendant qu'il attendait son verdict. Si vous visitez Auschwitz un jour, assurez-vous de demander à votre guide de vous les montrer.

Le *Sonderkommando* s'est rebellé contre les SS en octobre 1944 et est parvenu à détruire le Crématoire IV, ainsi qu'à tuer et blesser plusieurs officiers SS. La révolte a été réprimée, mais les gazages ont cessé peu après et le reste des hommes du *Sonderkommando* qui ont eu la chance d'échapper à l'exécution ont survécu. Vous pouvez en savoir plus sur leur atroce expérience et le soulèvement lui-même grâce au récit de Filip Müller, *Trois ans dans une*

chambre à gaz d'Auschwitz (Pygmalion, 1997). Le personnage de fiction de Filip, l'ami de Kostek, s'inspire du très réel Filip Müller.

L'histoire de l'évasion réussie d'un secrétaire de Block connu uniquement sous le nom de Rudek s'inspire également d'une histoire vraie. Le personnage de Rudek est tiré du vrai survivant d'Auschwitz Rudolf Vrba, qui s'est enfui d'Auschwitz en avril 1944 après avoir perdu sa bien-aimée issue du Camp des Familles dans les chambres à gaz (la scène de leurs adieux s'inspire de ses mémoires). Il a réussi à transmettre une quantité innombrable de documents que Filip Müller lui avait confiés aux dirigeants juifs, dans l'espoir d'empêcher la déportation des juifs hongrois. Néanmoins, en partie à cause de la bureaucratie et en partie à cause de l'incrédulité de la population face au déroulement de telles atrocités à Auschwitz, aucune action significative n'a été entreprise et la plupart des juifs hongrois ont tout de même péri dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Vous pouvez en savoir plus que l'expérience personnelle de Vrba et son évasion dans ses mémoires, *Je me suis évadé d'Auschwitz* (Ramsay, 1988, traduction de Jenny Plocki et Lily Slyper).

Le personnage de Stasia, la médecin polonaise et membre de la résistance du camp, s'inspire d'une véritable survivante d'Auschwitz, Gisella Perl. Gynécologue juive de Roumanie, elle a été déportée à Auschwitz et a sauvé de nombreuses vies en procédant à des avortements sur les femmes prisonnières, car une grossesse équivalait à une condamnation à mort à Auschwitz Birkenau. Les femmes enceintes étaient soit soumises à d'horribles expériences avant d'être assassinées, soit gazées dès leur arrivée. Gisella Perl a fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la vie de ces futures mères, en dépit des conditions d'hygiène insalubres des baraquements de l'hôpital du camp et du manque de matériel le plus essentiel dont elle se servait normalement pour travailler. Elle a survécu au camp et raconte son expérience dans ses mémoires, *I Was a Doctor in Auschwitz*, publié en 1948.

Toutes les autres figures historiques présentes dans cette histoire, telles que la *Lagerführerin* Mandl, l'*Obersturmführer* Hössler, le *Lagerführer* Schwarzhuber, le *Kapo* Jupp, Otto Moll, Antoni Szymbak, Alma Rosé, ainsi que Zippy, la collègue et amie de Mala, s'inspirent des descriptions fournies par les survivants du camp. Vous pouvez en savoir plus sur eux dans l'étude de Hermann Langbein, *Hommes et Femmes à Auschwitz* (Fayard, 1988, traduction de Denise Meunier).

Le passé, l'éducation et l'histoire de la déportation de Mala sont également fidèles à la réalité des faits. À son arrivée à Auschwitz, elle a bel et bien été nommée *Läuferin* (messagère) et interprète au service de l'administration du camp. Ses activités au sein de la résistance s'inspirent également des souvenirs des survivants, de même que son altruisme et son désir de venir en aide à autant de personnes que possible. D'après la survivante Anna Palarczyk, « la résistance à Birkenau consistait à s'aider à survivre les uns les autres. Et Mala était toujours désireuse d'aider ; c'était profondément enraciné dans son éthique. »

Contrairement à la plupart des détenus privilégiés qui ne se préoccupaient que de leur propre bien-être et de leur propre survie, Mala faisait tout ce qu'elle pouvait pour améliorer la situation d'autres détenues. Dans son étude, *Mala – a Fragment of a Life*, Lorenz Sichelschmidt rapporte que Mala nourrissait les prisonniers affamés : « De temps en temps, Mala m'apportait du pain, un peu de miel, une carotte. Sans ça, je serais morte » (témoignage de R. Liwshitz) ; Mala aidait les prisonnières à garder le moral en leur communiquant des informations vitales : « Elle nous apportait des articles de journaux que nous lisions avant de nous les faire passer » (témoignage de R. Liwshitz) ; mais surtout, Mala aidait à se procurer les médicaments tant recherchés pour les détenues malades, ce qui était bien souvent une question de vie et de mort à Auschwitz-Birkenau : « Je me suis précipitée aux toilettes, l'endroit habituel pour se retrouver en secret. Mala attendait.

— Salutations de ton amie, a-t-elle dit. Elle est malade ; elle a besoin de médicaments, du Digitalis ou du Cardiazol.

— Je n'en ai pas, ai-je répondu, au désespoir. Je vais essayer de m'en procurer, mais

personne n'ose rien introduire à Birkenau...

— Je m'en charge, m'a interrompue Mala d'un revers de main.

Et c'est ce qu'elle a fait. » (Témoignage de R. Kagan.)

Quand Mala a réussi à persuader Maria Mandl de l'autoriser à travailler comme détenue-fonctionnaire chargée d'assigner les détenues guéries aux différentes unités de travail, elle a sauvé de très nombreuses vies grâce à son action, à en croire de multiples survivants. « Cela n'avait pas d'importance qu'elles soient juives ou polonaises ou autre. Chaque fois que c'était possible, elle envoyait les plus faibles à un endroit où les gardes n'étaient pas si strictes ou le travail pas si difficile, afin que ces personnes aient au moins une petite chance de survivre » (témoignage d'Anna Palarczyk). Une autre survivante, Margita Švalbová, a également rapporté les actes courageux de Mala et son appartenance à la résistance du camp : « Afin de sauver des vies humaines, de mettre en garde contre les dangers tels que les sélections ou les appels, et de contrecarrer certaines instructions précises de la part des SS, nous avons des confidentes dans presque chaque Block. C'est pour cette raison que Mala pouvait agir avec tant de bravoure, ce qui signifie qu'elle devait être très haut placée dans la résistance. »

Mais je pense que c'est le témoignage de Giza Weisblum, une autre survivante, qui résume le mieux la personnalité de Mala : « Mala était connue comme étant toujours prête à aider. Elle se comportait de la manière qu'elle estimait être adaptée et aidait du mieux qu'elle le pouvait, sans tenir compte de la nationalité ou de l'affiliation politique. »

Merci beaucoup d'avoir lu l'histoire de cette courageuse jeune femme et d'un courageux jeune homme qui ont défié le destin et ont, de par leur bravoure, inspiré beaucoup d'autres pour résister ouvertement. N'oublions jamais leur héroïsme.

Remerciements

En tout premier lieu, je tiens à remercier la merveilleuse famille de Bookouture de m'avoir aidée à mettre au jour l'histoire de Mala et Edek. Cela n'aurait pas été possible sans le concours et les conseils de mon incroyable éditrice Christina Demosthenous, dont les idées permettent réellement de donner vie à mes personnes et dont le soutien et les encouragements me donnent envie de travailler encore plus dur sur mes romans et de devenir une meilleure écrivaine. Kim Nash, Noelle Holten, Ruth Tross et Peta Nightingale : merci pour votre aide et merci de m'avoir accueillie si chaleureusement au sein de votre formidable équipe éditoriale. Ç'a été un véritable plaisir de travailler avec vous toutes et j'ai déjà hâte de donner naissance à d'autres projets ensemble.

Maman, Mamie, merci de toujours me demander comment avance mon roman et de m'encourager à chaque étape. Votre soutien et la foi que vous placez en moi rendent cette aventure beaucoup plus facile, car je sais que vous m'appuyez et que vous serez toujours mes plus grandes fans. Merci pour tout votre amour. Je vous aime plus que tout.

Ronnie, mon amour : rien de tout cela ne serait possible sans toi. Chaque fois que tu rencontres quelqu'un, la première chose que tu dis est : « ma fiancée est une romancière extraordinaire, vous devez absolument lire ses livres ! » Je grommelle toujours que tu me mets mal à l'aise en me mettant ainsi au centre de l'attention, mais dans mon for intérieur, je te suis extrêmement reconnaissante d'être si fier de moi. Merci de me soutenir et de composer avec mes dates butoirs et toutes les informations et recherches sous lesquelles je te noie. Tu es mon idole.

Je tiens particulièrement à remercier mes deux meilleures amies, Vladlena et Anastasia, pour leur amour et leur soutien ; à tous mes camarades auteurs que j'ai rencontrés via Facebook et qui sont devenus mes amis très proches : vous êtes tous une intarissable source d'inspiration ! Je vous considère comme ma famille.

Et bien sûr, un immense merci à mes lecteurs-rices d'attendre patiemment les nouvelles publications, de fêter avec moi les parutions de couvertures, de lire les premiers jets et de m'envoyer ces messages absolument fantastiques de « Je suis resté-e debout jusqu'à 3 heures du matin car votre livre est génial et je devais absolument le terminer ». Merci pour vos critiques qui illuminent toujours ma journée, et merci de tomber amoureux-ses de mes personnages autant que moi. Vous êtes la raison pour laquelle j'écris. Merci infiniment de lire mes histoires.

Et enfin, je dois mes plus grands remerciements à tous les êtres courageux qui continuent à inspirer mes romans. Certains d'entre vous ont survécu à l'Holocauste, certains d'entre vous ont péri, mais c'est votre incroyable courage, votre résistance et votre abnégation qui continuent à vivre dans nos cœurs. Votre exemple nous incitera toujours à vouloir devenir meilleurs, à nous battre pour ce qui est juste, à donner une voix à ceux qui ont été réduits au silence, à protéger ceux qui ne sont pas en mesure de se protéger eux-mêmes. Vous êtes tous de véritables héros. Merci.

Suivi éditorial : Céline Garcia
Directeur artistique : Guillaume Bertineau
Conception : Sarah Ponzo

© Faubourg Marigny – 2022
Éditions La Geste